LA SYNTHÈSE

EN

HISTOIRE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE HACHETTE

L'Avenir de la Philosophie, *Esquisse d'une Synthèse des connaissances fondée sur l'Histoire* (1899).

An jure inter Scepticos Gassendus fuerit numeratus (1898).

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Vie et Science, *Lettres d'un vieux Philosophe strasbourgeois et d'un Étudiant parisien* (1894).

Peut-on refaire l'Unité morale de la France? (1901).

LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF

Revue de Synthèse historique, depuis 1900.

Pour paraître prochainement :

La Synthèse en Histoire. — Le Mouvement théorique en Allemagne et l'Organisation de la synthèse.

LA SYNTHÈSE EN HISTOIRE

ESSAI CRITIQUE ET THÉORIQUE

PAR

HENRI BERR
Directeur de la *Revue de Synthèse historique*.

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
MAISONS FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1911

PRÉFACE

C'était jusqu'ici un lieu commun de célébrer les progrès accomplis par les études historiques depuis le début du XIX[e] siècle. Le XIX[e] siècle a été le « siècle de l'histoire », voilà qui est convenu. Mais le progrès même de l'histoire a posé des problèmes qui ne sont pas résolus. Les sciences de la nature se sont créé des méthodes précises et efficaces ; elles se prêtent un mutuel appui, et leurs résultats se combinent dans des synthèses qui prennent un caractère de plus en plus positif. Les « sciences » historiques sont loin d'être aussi avancées. Leur état précaire, leur empirisme, leur incohérence, a frappé à diverses reprises des penseurs — historiens ou philosophes — qui ont cherché à y remédier. Et, en raison même de l'ardeur avec laquelle elles ont été cultivées, de la place énorme qu'elles occupent dans les livres et dans l'enseignement, des déceptions se manifestent et voici que se dessine contre elles un mouvement de critique, assez confus et qui dépasse les bornes.

C'est ainsi qu'en France, on mène, depuis quelque temps, contre l'enseignement supérieur des « lettres » une campagne qui vise principalement l'histoire et ses

tendances actuelles[1]. Après avoir condamné les formes de l'histoire qui avaient la faveur du public, où celui-ci trouvait son plaisir et parfois son profit, les historiens « scientifiques », dit-on, ne lui ont donné en échange que des documents, des faits, des monographies, qu'une singerie vaine de la science. Il est naturel que le public les accuse de stérilité, ou tout au moins se désintéresse de leur travail sans résultat et se jette sur des ouvrages que fabriquent, pour lui plaire, des fournisseurs avisés ; naturel que la jeunesse studieuse se détourne elle-même d'études mortes et rebutantes. — Si les adversaires déclarés de la science ou les « amateurs » frivoles de l'histoire étaient seuls à pousser cette attaque, il n'y aurait pas lieu de s'en occuper ; mais des esprits sérieux se mettent de la partie, et on exploite les aveux d'historiens scientifiques pour qui l'histoire ne « mène à rien ». Il y a donc actuellement une sorte de crise, où se traduit l'état inorganique des études historiques.

Je crois, pour ma part, que ce malaise — qui n'est pas spécial à la France, qui est plus ou moins sensible dans tous les pays de forte culture historique — provient de ce qu'un trop grand nombre d'historiens n'ont jamais réfléchi sur la nature de leur science. Ils établissent des faits parce que tel est leur goût et telle leur aptitude : ils n'ont pas plus réfléchi sur l'histoire que ces profanes qui demandent aux historiens de les distraire. On affirme que c'est parce que l'histoire est trop

1. J'ai parlé de cette polémique et j'en ai donné la bibliographie dans un article de la *Revue de Synthèse historique*, août 1910, *Au bout de dix ans*.

scientifique, qu'elle est sans contact avec la vie : je suis convaincu que c'est, au contraire, parce qu'elle ne l'est pas suffisamment.

A l'intérêt profond que présente le problème de l'histoire-science vient s'ajouter un intérêt d'actualité. Mais c'est sur le premier qu'il faut insister. Du point de vue de la pure science, il n'y a pas de problème plus urgent, plus central, que celui de l'organisation de l'histoire, — organisation interne et logique, organisation externe et pratique. En le résolvant, on se trouvera résoudre, du même coup, celui du raccord de l'histoire avec la vie.

*
* *

J'ai précédemment essayé de déterminer la place et le rôle de l'histoire dans l'ensemble des connaissances humaines. Bien que l'histoire fût le centre de mes préoccupations dans le gros volume que je rappelle [1], je ne lui consacrais directement qu'un assez petit nombre de pages ; et bien que l'essentiel de mes idées ne se soit pas modifié, je me suis rendu compte que je ne serrais pas alors les questions d'assez près pour que l'histoire tirât de ces pages un profit pratique.

Depuis, pour réagir contre les excès de l'analyse et de la spécialisation, pour approfondir les problèmes théoriques de l'histoire, pour mettre en rapports réguliers les historiens et les philosophes, j'ai fondé la

1. *L'Avenir de la philosophie, Esquisse d'une synthèse des connaissances fondée sur l'histoire.*

Revue de Synthèse historique. Qu'elle répondît à un besoin, c'est ce qu'a prouvé l'accueil qui lui a été fait ; qu'elle ait exercé quelque action, j'ai cru pouvoir le constater en établissant le bilan de ses dix premières années[1]. Il n'est pas contestable, dans tous les cas, quel qu'ait pu être son rôle dans ce mouvement, qu'une tendance à la synthèse s'est manifestée parmi les historiens qui pensent. En France et à l'étranger, en Allemagne surtout, il s'est produit des discussions importantes, que la *Revue* a enregistrées, quand elle ne les a pas soulevées elle-même. Mais de la synthèse bien des historiens se font une idée étriquée et inadéquate, tandis que d'autres s'en font une idée encore vague ou fantaisiste. Ce que je voudrais, dans le présent ouvrage, c'est mettre à profit le travail des dix années récentes, coordonner les acquisitions positives qui sont dues à des théoriciens divers, condenser la doctrine diffuse dans la *Revue de Synthèse historique,* donner à l'histoire, si c'était possible, le statut dont elle a besoin.

Une première rédaction de ce livre, qui ne m'a point satisfait (je ne veux pas dire que celle-ci me donne entière satisfaction), était terminée en 1905. Elle contenait, dans un chapitre central, l'exposé et la discussion du mouvement théorique allemand. J'opposais ce mouvement qui, à le considérer dans son ensemble, me paraît avoir un caractère beaucoup trop philosophique encore, à notre préoccupation de synthèse véritablement scientifique. Bien entendu, je ne crois pas à des différences nationales irréductibles en ce qui con-

1. Voir l'article précédemment cité.

cerne le travail intellectuel. Mais il n'est pas douteux que la France et l'Allemagne — qui, avec l'Italie et l'Angleterre, ont toujours dirigé le travail historique — ne manifestent pas tout à fait les mêmes tendances. L'Allemagne oscille d'un philosophisme téméraire à une érudition vétilleuse, de l'Histoire universelle à la micrographie; la France cherche le juste milieu dans la science. L'Allemagne n'est donc pas sans prêter à la critique ; mais il faut reconnaître et admirer sa vitalité intellectuelle, son activité intense, la puissance de production de ses Universités. Le tableau de ce mouvement considérable m'a semblé rompre, par les proportions qu'il exigeait, l'unité de mon livre. J'ai voulu ici traiter les questions en elles-mêmes, examiner les théories de toutes provenances, sans m'inquiéter de leur provenance, sans dissimuler toutefois que des penseurs français m'ont fourni les principaux élements pour la conception de la synthèse.

J'ai remis à un second volume l'exposé du mouvement théorique allemand des quinze ou vingt dernières années [1]. En résumant tant de productions diverses, tant de polémiques, — en particulier celles qu'ont suscitées les initiatives si intéressantes de Karl Lamprecht, —

1. En attendant, on peut voir mes articles ou notes de la *Revue de Synthèse historique*, t. VI, p. 372, sur Eduard Meyer, t. VII, p. 93, sur Ranke, t. VIII, p. 129, sur Goldfriedrich, t. VIII, p. 381, sur Grotenfelt, t. IX, p. 232, sur Lindner, t. X, p. 101, sur Gottl, t. X, p. 369, sur le mouvement théorique en général, t. XVII, p. 354, sur Bernheim, t. XIX, p. 94, et t. XXI, p. 125, sur Lamprecht. La *Rev. de Synth. hist.* a publié des articles de Lamprecht, t. I, p. 21, et t. X, p. 257, Rickert, t. II, p. 121, Windelband, t. IX, p. 125, Bernheim, t. X, p. 125, Eucken, t. XV, p. 249.

j'aurai l'occasion de confirmer quelques-unes des idées qui sont exprimées dans le présent volume, de combattre certaines survivances du passé, gênantes pour l'avènement de l'histoire scientifique. J'aurai l'occasion surtout de traiter des questions nouvelles : celles qui se rapportent, non plus à la conception, mais à la réalisation de la synthèse et à l'organisation de la science. Dans les tentatives de la *Weltgeschichte,* — nombreuses, curieuses et peu connues en France, — dans certaines innovations de l'enseignement supérieur, discutées mais fécondes, nous pouvons trouver beaucoup à apprendre ; car il nous reste beaucoup à faire pour la synthèse. Supérieurs à d'autres pour concevoir, nous sommes souvent inférieurs pour agir.

*
* *

Ce n'est pas l'originalité que j'ai cherchée ici. Je me suis efforcé, comme il convenait en matière de science, non de créer une théorie neuve de l'histoire, mais de critiquer, d'utiliser, de faire aboutir les théories antérieures. Et j'ai tâché en même temps de rapprocher, autant que possible, la théorie de la matière historique. J'ai tenu compte des pratiques positives, des diverses disciplines historiques ou auxiliaires de l'histoire, qui, jusqu'ici, se raccordent mal entre elles : j'ai montré leur rôle propre, leurs jointures, les principes d'assemblage qui les doivent régir. J'estime que la théorie a précisément pour office de les systématiser.

Je ne serais pas surpris qu'on reprochât à ce livre

quelque sécheresse, qu'on trouvât certains chapitres sommaires et abstraits. S'il avait fallu développer toutes les questions, les illustrer par des exemples, le détail aurait été infini, et peut-être les grandes lignes auraient-elles apparu moins nettement. C'est un ouvrage technique que j'ai voulu faire, un traité de logique spéciale, destiné à l'application : par l'application, cette logique pourra se confirmer et s'enrichir.

Précisément parce que j'ai conçu ce livre comme un traité, parce que je souhaiterais qu'il pût servir aux étudiants, — aux étudiants en histoire pour s'initier à des questions générales, aux étudiants en philosophie pour s'intéresser aux problèmes particuliers de l'histoire, — j'ai fait à la bibliographie une large place ; j'ai multiplié dans les notes les citations. Je n'ai point prétendu donner une bibliographie intégrale et refaire, sur ce point, le *Lehrbuch,* si consciencieux, de Ernst Bernheim. Mais tout à la fois j'en extrais l'essentiel et je le complète : je le complète surtout pour la production la plus récente et pour les publications françaises.

Je voudrais qu'une seconde édition me permît d'améliorer cet essai. Je tiendrai compte des critiques qu'il provoquera. Loin de les appréhender, je les sollicite. Comme je suis préoccupé de science à fonder et non de système à défendre, je n'éprouverai aucune mortification — mais plutôt de la joie — à combler des lacunes ou à corriger des erreurs.

Avril 1911.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LES ARTICULATIONS DE LA SYNTHÈSE SCIENTIFIQUE

CONCLUSION

L'AVENIR DE L'HISTOIRE.

INTRODUCTION

ÉRUDITION, PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE ET SYNTHÈSE

On se propose, dans ce livre, de préciser, autant qu'on le pourra, la notion de la synthèse en histoire.

L'histoire, au point de départ du présent essai, c'est une discipline qu'il convient de définir, de façon purement empirique : l'étude des faits humains du passé. On élimine toute autre définition comme tendancieuse. Ainsi, on ne croit pas qu'il faille introduire dans la définition préliminaire de l'histoire le mot de société[1] : cela pourrait impliquer prévention en faveur du point de vue sociologique. C'est à la synthèse de faire apparaître le rôle de la société. On oppose surtout cette définition soigneusement empirique aux définitions des philosophes. L'histoire-discipline, l'érudition, est quelque chose de complexe en sa matière, qui aspire à s'organiser scientifiquement. Le philosophe peut, dans cet ensemble complexe et encore inorganisé, isoler tel élément : et la définition philosophique de l'histoire risque de fausser la science de l'histoire.

Nous partons donc de l'érudition. L'étude analytique des

1. Bernheim, *Lehrbuch...*, p. 9 : « Die Geschichtswissenschaft ist die Wissenschaft, welche die zeitlich und raumlich bestimmten Tatsachen der Entwicklung der Menschen in ihren (singulären wie typischen und kollektiven) Betätigungen als soziale Wesen im Zusammenhange psychophysischer Kausalität erforscht und darstellt. »

faits humains du passé n'a pas seulement pris, au XIXe siècle en général et surtout dans le dernier tiers de ce siècle, une ampleur admirable : elle a constitué et fixé sa méthode. Il y a désormais une technique rigoureuse qui impose des procédés rationnels pour la critique des documents et la détermination des faits[1]. Deux ouvrages, en ces matières, ont une autorité incontestée. MM. Langlois et Seignobos, dans leur *Introduction aux études historiques,* M. Bernheim, dans son *Lehrbuch der historischen Methode und der Geschichtsphilosophie,* ont formulé, les premiers avec une sobre vigueur, ce dernier avec une attentive minutie, les règles méthodologiques[2]. Après ce qu'ils appellent les opérations analytiques, MM. Langlois et Seignobos étudient les opérations synthétiques ; et M. Bernheim, après l'heuristique et la critique, en vient à la synthèse, *Auffassung*[3]. Dans la partie consacrée aux opérations synthétiques, les deux méthodologistes français traitent en détail du groupement des faits, de la construction des formules descriptives qui permettent de résumer et de classer les faits. Ils s'arrêtent devant les problèmes que traitait l'ancienne philosophie de l'histoire. « A tort ou à raison (à tort, sans doute), la Philosophie de l'histoire, n'ayant pas été cultivée seulement par des hommes bien informés, prudents, d'intelligence vigoureuse et saine, est déconsidérée. Que ceux qui la redoutent — comme ceux, d'ailleurs, qui s'y intéressent — soient avertis : il n'en sera pas question ici[4]. »

1. C'est ce que les Allemands appellent *Methodik* ou *Historik*. Sur la contribution des Français à cette technique, voir Grotenfelt, *Die Wertschätzung in der Geschichte* (1903), p. 31, note 1.

2. La 3e et 4e édition du *Lehrbuch,* où le mot de *Geschichtsphilosophie* a été introduit dans le titre, est de 1903 (1889 [1], 1894 [2]). Une 5e et 6e édition, remaniée et augmentée, d'après laquelle nous faisons nos citations, a paru en 1908. L'*Introduction* est de 1898.

3. C'est M. Bernheim lui-même qui traduit le mot *Auffassung* par *synthèse, construction des faits historiques* ; voir pp. 186, note 1, et 566, note 1.

4. Pages 246-255. — MM. Ch. et V. Mortet, qui ont rédigé de façon très méritoire l'article *Histoire* dans la *Grande Encyclopédie* (t. XX,

Ils se contentent de montrer en quelques pages « ce qui a empêché d'atteindre une solution scientifique » en histoire[1]. M. Bernheim, au contraire, dans le chapitre considérable qu'il consacre à la synthèse, fait une place à la philosophie de l'histoire[2].

Nous croyons que le travail des érudits aboutit normalement à des problèmes — qu'on ne saurait écarter. Nous croyons que ces problèmes relèvent essentiellement de la synthèse. Nous croyons qu'il faut distinguer des opérations constructives la synthèse véritable, ou, pour rendre plus exactement notre pensée, qu'il faut distinguer une synthèse érudite et une synthèse proprement scientifique. Et nous croyons, enfin, qu'il faut distinguer avec non moins de rigueur cette synthèse scientifique de la philosophie de l'histoire, — celle-ci étant contestable et celle-là légitime.

Marquer nettement les deux degrés de la synthèse ; préciser les problèmes de la synthèse scientifique et opposer cette synthèse à la philosophie de l'histoire : voilà les aspects divers de la tâche que nous nous sommes assignée. Pour conclure, nous essayerons de résoudre une question qui sortira de notre travail. Après avoir cherché quelles raisons profondes maintiennent vivantes des formes de l'histoire qui n'ont rien de scientifique, nous nous demanderons de quelle façon paraissent devoir les affecter les progrès de la synthèse, — en un mot, quels seront, dans l'avenir, les modes divers de l'histoire.

pp. 132 et suiv.), distinguent deux sortes de synthèses, la reconstitution des ensembles et l'établissement des *faits* généraux ; et ils les distinguent toutes deux de la recherche des *causes* générales ou des lois à laquelle ils appliquent le vieux mot de philosophie de l'histoire (pp. 134, 142).

1. *Avertissement*, p. VI.

2. Le chapitre V, *Auffassung* (pp. 562-776), renferme, entre autres subdivisions, les suivantes : § 4, *Auffassung der allgemeinen Faktoren* (pp. 633-685), § 5, *Geschichtsphilosophie* (pp. 685-749).

PREMIÈRE PARTIE

LES DEUX DEGRÉS DE LA SYNTHÈSE : SYNTHÈSE ÉRUDITE ET SYNTHÈSE SCIENTIFIQUE

I

LA SYNTHÈSE ÉRUDITE

I

Le mot de synthèse est devenu, dans ces dernières années, un mot à la mode parmi les historiens. Comme de tous les mots à la mode, il en est fait un emploi assez vague. On entend dire couramment de toutes sortes de travaux, d'ouvrages fort inégaux en importance, qu'ils sont « des synthèses ». Cependant, il est possible de discerner où tend l'usage actuel.

Il est certain que ce mot s'applique de préférence à des œuvres qui rassemblent et classent des faits très nombreux ou très divers, ou très nombreux et très divers à la fois, et où les « opérations synthétiques » présentent par conséquent de particulières difficultés. Mais si le nombre et la diversité des faits caractérisaient essentiellement la synthèse, il serait bien malaisé de préciser où elle commence. Une monographie — qui, selon la définition de M. Seignobos [1], groupe tous les faits connus dans un champ plus ou moins étroitement limité, qui implique un certain travail, plus ou moins

1. *La méthode historique appliquée aux sciences sociales* (1901), pp. 99-100.

réfléchi, d'arrangement, qui aboutit à une ou à plusieurs formules d'ensemble — peut être considérée déjà comme une synthèse par rapport aux documents, notes, contributions, mémoires, dissertations qu'elle utilise. Il y a des degrés infinis de compréhension et, par suite, des degrés infinis de synthèse dans la production historique.

En fait, dans l'usage qui devient courant, le mot de synthèse, appliqué aux résultats de l'érudition, marque moins l'ampleur du travail que sa solidité : il se rapporte moins à la quantité et à la diversité des matériaux réunis qu'à la connaissance, à l'utilisation des efforts antérieurs et à la préoccupation de l'œuvre historique définitive. C'est une synthèse qu'une étude qui repose sur une bibliographie intégrale et critique du sujet ; et naturellement, c'est d'autant plus une synthèse que le sujet est plus vaste, qu'il embrasse plus de faits dans la durée ou dans l'espace, ou à la fois dans l'un et dans l'autre, qu'il est plus complexe, qu'il embrasse des faits plus hétérogènes. Quoique, dans l'école de Fustel de Coulanges, on ne tienne pas pour démontré que la connaissance des ouvrages de seconde main soit indispensable, la synthèse érudite se fonde presque toujours, à l'heure présente, sur l'étude des travaux antérieurs aussi bien que sur celle des sources originales. Et plus la synthèse est vaste, plus la connaissance des sources originales est nécessairement réduite à peu de choses. « Une science aussi complexe que l'histoire, où il faut d'ordinaire entasser les faits par *millions* avant de pouvoir formuler une conclusion, ne peut se fonder par *un* perpétuel recommencement. On ne fait pas la construction historique avec des documents, pas plus qu'on n' « écrit l'histoire avec des manuscrits », et pour la même raison, qui est une raison de temps. C'est que pour faire avancer la science, il faut combiner les résultats obtenus par des milliers de travaux de détail[1]. »

1. Langlois et Seignobos, *Introd. aux études historiques*, p. 198.

A la vérité, il est indispensable que ces résultats puisés dans les travaux antérieurs, ou bien aient déjà passé au crible de la critique, ou soient contrôlés avec soin par l'auteur de la synthèse. Les synthèses bien faites tendent donc, sur des points déterminés, à établir du définitif, à éviter le recommencement du travail. Et pourtant, on déclare, de toute synthèse, qu'elle est provisoire. C'est que toute synthèse — et d'autant plus qu'elle est mieux faite — laisse apparaître les lacunes de la connaissance, évalue les degrés de certitude, appelle une synthèse ultérieure qui, sans l'infirmer, la complètera. Et ainsi toute synthèse bien faite aide à aller plus loin, est à la fois un aboutissant et une étape, un inventaire et un programme.

II

Cette façon de concevoir « les synthèses » répond à un certain état d'esprit qui s'est manifesté avec beaucoup de netteté et d'énergie dans ces derniers temps. Il y a, de plus en plus sensible, une préoccupation synthétique qui tend à éviter que le travail historique recommence constamment, à obtenir que ce travail avance régulièrement, à réaliser la subordination des efforts individuels à l'œuvre collective, anonyme ; bref, à organiser, en ce qui concerne les faits humains du passé, la même solidarité dans la recherche expérimentale qui s'est imposée pour les phénomènes de la nature.

Renan, dans ses réflexions de 1848, tout en voyant la nécessité du travail monographique, en allant jusqu'à souhaiter que « chaque pavé eût son histoire », déplorait l' « immense déperdition des forces humaines ». « Le grand obstacle qui arrête les progrès des études philologiques me semble être cette dispersion du travail et cet isolement des recherches spéciales, qui fait que les travaux du philologue n'existent guère que pour lui seul et pour un petit nombre d'amis qui

s'occupent du même sujet.... Une vie suffirait à peine pour épuiser ce qui serait à consulter sur tel point spécial d'une science qui n'est elle-même que la moindre partie d'une science plus étendue. Les mêmes recherches se recommencent sans cesse, les monographies s'accumulent à un tel point que leur nombre même les annule et les rend presque inutiles. Il viendra, ce me semble, un âge où les études philologiques se recueilleront de tous ces travaux épars, et où, les résultats étant acquis, les monographies devenues inutiles ne seront conservées que comme souvenirs. Quand l'édifice est achevé, il n'y a pas d'inconvénient à enlever l'échafaudage qui fut nécessaire à sa construction. Ainsi le pratiquent les sciences physiques. Les travaux approuvés par l'autorité compétente y sont faits une fois pour toutes et adoptés de confiance.... C'est ainsi que... le vaste ensemble des sciences de la nature s'est fait pièce à pièce et avec une admirable solidarité de la part de tous les travailleurs. La délicatesse beaucoup plus grande des sciences philologiques ne permettrait pas sans doute l'emploi rigoureux d'une telle méthode. J'imagine néanmoins qu'on ne sortira de ce labyrinthe du travail individuel et isolé que par une grande organisation scientifique, où tout sera fait sans épargne ni déperdition de forces, et avec un caractère tellement définitif qu'on puisse accepter de confiance les résultats obtenus.... Le véritable défaut, c'est le manque d'organisation et de contrôle.... Il est triste de songer que les trois quarts des choses de détail que l'on cherche sont déjà trouvées, tandis que tant d'autres mines où l'on découvrirait des trésors restent sans ouvriers, par suite de la mauvaise direction du travail.... Qu'on y réfléchisse, on verra qu'il est absolument nécessaire de supposer dans l'avenir une grande réforme du travail scientifique[1]. »

Aujourd'hui, d'incontestables progrès ont été réalisés. L'élaboration définitive d'une méthode rationnelle a été ac-

1. *L'Avenir de la science, Pensées de 1848*, pp. 122, 232, 248-249.

compagnée d'un commencement d'organisation rationnelle qui renforce l'efficacité de cette méthode. Personne n'a mieux que Ch.-V. Langlois, avec plus de sûreté et de clarté, établi le bilan des progrès accomplis[1]. — Intervention des gouvernements, de l'autorité publique, pour l'accroissement et l'amélioration des dépôts de livres, de manuscrits, d'archives, de richesses d'art, pour l'extension des Universités et Hautes Écoles, pour la création de comités et de missions scientifiques ; activité des Académies et des Sociétés savantes ; périodicité des congrès nationaux et internationaux, et essais d'associations internationales : voilà pour les institutions. Elles sont complétées, d'ailleurs, par un grand nombre d'initiatives privées et de collaborations spontanées. Et voici les résultats capitaux : multiplication des instruments bibliographiques et des bibliographies de bibliographies, des collections de textes, de matériaux de toutes sortes, et des guides analytiques et descriptifs pour l'emploi de ces collections, développement de la presse scientifique. Bref, le fait dominant, c'est le perfectionnement de l'outillage. Effet d'une solidarité accrue et agent d'une coopération systématique, il rend désormais le travail individuel plus facile et plus utile[2].

1. Voir le *Manuel de Bibliographie historique* (1901-1904) (notamment la 2e partie : *Histoire et organisation des études historiques*), qui ne laisse pas de contribuer à ces progrès, et les *Questions d'histoire et d'enseignement* (1902). — Voir aussi Ch. et V. Mortet, art. cité, notamment p. 137 ; G. Desdevises du Dezert et L. Bréhier, *Le travail historique* (1907). Cf., pour l'organisation du travail relatif à l'histoire moderne en France, l'excellent opuscule de P. Caron et Ph. Sagnac, *L'état actuel des études d'histoire moderne en France* (1902), et, pour l'état des études relatives aux régions de la France, mon Introduction générale aux *Régions de la France*, en tête de *la Gascogne*, de Barrau-Dihigo (1903).

2. Un exemple de l'ingéniosité qui se déploie dans ce sens. Aux Archives Nationales, chaque travailleur a un bulletin de recherches, ou une suite de bulletins portant un numéro unique où sont inscrites toutes ses demandes : « Ces bulletins (il y en a aujourd'hui plus de 34 000) sont conservés ; une table sur fiches des travailleurs, ainsi qu'une table des recherches, sont tenues avec soin ; on peut de la sorte faire bénéficier les

Un des moyens de coopération dont la portée apparaît pleinement, et celui qui relève le plus des Revues scientifiques, c'est la critique des publications nouvelles et en particulier des synthèses provisoires. Il est de toute nécessité que cette critique soit impartiale, soit sévère, soit minutieuse. Il faudrait, à propos de chaque ouvrage nouveau, que les juges compétents précisassent, sans se récuser jamais, le degré de confiance qu'il doit inspirer, la part de vérité qu'il contient. En France et en Allemagne surtout, il y a des périodiques entièrement ou principalement consacrés à la critique. Lorsqu'une Revue n'est pas destinée à promouvoir telles études spéciales, ou encore à provoquer tel mouvement d'idées, à entretenir tel genre de préoccupations, à plus forte raison si elle a un contenu et une périodicité restreints, sa contribution en « articles » fait avancer bien peu la science historique. Aussi, rien n'est-il plus intéressant que de voir — tandis que se multiplient les publications purement critiques ou mi-bibliographiques mi-critiques — des Revues anciennes abandonner de plus en plus au livre, aux recueils de mémoires et de documents, les articles proprement dits, pour développer, par un sentiment très juste des nécessités présentes, leur activité critique. Il se produit donc un double effort, curieux à observer, de construction prudente et de critique vigilante, où tout est sans cesse remis en question pour finir, précisément, par ne plus pouvoir l'être.

Et il se produit depuis peu de temps un effort nouveau, en quelque sorte intensif, par lequel la critique n'est plus seulement un auxiliaire de la synthèse, mais tend à prendre elle-même un caractère synthétique. On peut concevoir et on a cherché à réaliser des études d'ensemble qui, — par opposition aux *Chroniques, Bulletins, Berichte* d'un grand nombre de Revues ou Répertoires critiques, — au lieu d'en-

chercheurs nouveaux des travaux anciens, ou leur éviter des publications qui feraient double emploi. » Voir Ch. Schmidt, *Les sources de l'Histoire de France depuis 1789 aux Archives Nationales* (1907), p. 13, note 1.

registrer simplement la production, inventorient le travail fait pour montrer le travail à faire. Où en est-on dans tel ou tel domaine, pour telle ou telle période de l'histoire ? Quelle est la valeur des résultats obtenus ? Sont-ils épars ou déjà plus ou moins ramassés en synthèses provisoires ? Y a-t-il quelque entente parmi les travailleurs ? Comment pourrait-on resserrer l'accord, et quelles lacunes importerait-il de combler au plus tôt pour que la synthèse commençât ou fît des progrès ?

Dans le second numéro de la *Revue de Synthèse historique*, un collaborateur commentait heureusement l'opportunité des « revues générales » qu'elle venait d'inaugurer, — « où chacun de nous, disait-il, en pleine connaissance de cause, avec impartialité et d'une façon judicieuse, résumera... les travaux vraiment utiles et les accroissements réels de nos connaissances, dans son compartiment spécial ». Et il montrait comment chacune de ces revues, précieuse pour un groupe d'historiens, devait contribuer, en outre, à établir le contact entre les diverses équipes spéciales : « La complexité toujours croissante des études historiques et la surproduction des travaux de détails nous obligent, les uns et les autres, à nous cantonner toujours plus dans le domaine spécial que nous cultivons. Cependant les études historiques des divers temps et des divers milieux sont solidaires. Rien de plus funeste que de s'emprisonner dans sa petite propriété et d'ignorer le reste du monde. C'est la plus sûre manière de mal comprendre ce que l'on étudie avec une sollicitude si exclusive. Comment échapper à ces conditions contradictoires d'un travail fructueux ? En s'entr'aidant. Que chacun de nous apporte à ses confrères des domaines voisins des renseignements sobres, mais sûrs, sur l'état et les progrès de ses études spéciales et leur permette ainsi de se tenir au courant des travaux qu'ils n'ont pas le temps de lire eux-mêmes. Les princes et les ministres ont des secrétaires qui dépouillent pour eux les journaux et les Revues et qui

condensent à leur usage, en quelques pages, tout ce qu'il est utile pour eux de savoir des nouvelles du jour, des découvertes, de tout le train quotidien du monde. Soyons les secrétaires les uns des autres. Formons une véritable société de secours mutuels pour renseignements historiques[1]. »

Tel est l'esprit nouveau qui, désormais, anime l'érudition, la recherche historique à son premier degré. On arrivera de plus en plus à accroître l'efficacité du travail en développant dans ce domaine, comme dans les autres domaines scientifiques, la solidarité, en améliorant toujours l'outillage, en signalant, au lieu de les dissimuler, les lacunes de la connaissance, en dirigeant l'activité des travailleurs novices ou isolés, en rapprochant les unes des autres les diverses spécialités historiques, en obtenant une meilleure répartition des tâches individuelles dans le champ élargi de l'histoire[2]. Il s'élaborera ainsi, sans à-coup, des résultats — dans la mesure du possible — définitifs, dont s'enrichira constamment la synthèse érudite. « Les historiens objectifs ne cherchent

1. Octobre 1900, pp. 233-234. Ces lignes sont du regretté Jean Réville. Dans sa leçon d'ouverture au Collège de France, il a parlé aussi de la synthèse en termes excellents : voir *Revue de l'Histoire des religions*, mars-avril 1907, et *Rev. de Synth. hist.*, juin 1907, t. XIV, p. 362. — Les *Régions de la France* que publie la *Revue de Synthèse historique* ont à peu près le même caractère que ses *Revues générales*. La *Revue d'Histoire moderne et contemporaine* a publié, dans son domaine et sur des sujets volontairement restreints, quelques études critiques conçues d'après le même plan. C'est un travail analogue que l'*État actuel...*, de P. Caron et Ph. Sagnac, surtout dans la seconde partie : *L'état des travaux dans les diverses spécialités* (pp. 31-88).

2. La *Revue de Synthèse historique* a souvent insisté sur ce qui reste à faire pour la bonne organisation du travail et le perfectionnement de l'outillage. Elle a mené une longue enquête sur l'*enseignement supérieur de l'histoire* (1904-1905. Questionnaire et conclusions de Barrau-Dihigo) ; publié une série d'études sur l'*organisation des archives, bibliothèques et musées* (musées, L. Réau, 1909 ; bibliothèques, V. Chapot, 1910 ; archives, P. Caron, en cours) ; des notes sur l'*organisation du travail bibliographique* et sur celle des *Congrès internationaux* (par exemple, H. B., avril 1906, t. XII, p. 213, avril 1908, t. XVI, p. 216).

plus à élever tout de suite de vastes synthèses, suivant les fâcheuses habitudes de leurs aînés ; ils étudient les questions par séries, se résignent à faire des monographies plus ou moins importantes, point de départ de synthèses futures ; et quand ils donnent des synthèses partielles, ce n'est qu'après de nombreuses études de détail, et en faisant remarquer combien leur œuvre est provisoire ; les synthèses très générales ne sont faites qu'en collaboration[1]. »

1. P. Caron et Ph. Sagnac, *op. cit.*, pp. 89-90. — Nous tenons à citer également les premières lignes de cet opuscule qui est tout entier inspiré par la préoccupation de la synthèse érudite : « L'organisation des études historiques en est encore à peu près partout à l'état d'enfance. Ce n'est que d'hier que date, en France notamment, l'histoire scientifique et objective. Aussi n'est-il pas étonnant que le travail ne soit pas conçu et organisé en histoire, comme il l'est dans les sciences physiques et naturelles par exemple. Spécialisation d'abord, puis synthèse, telle est la marche que suit l'élaboration de toute connaissance ; mais études spéciales et études synthétiques doivent concourir, se combiner, marcher en quelque sorte du même pas, être orientées dans certaines directions générales, pour que tels grands sujets ne soient pas traités à moitié, que tels autres ne soient pas étudiés plusieurs fois, et qu'il n'y ait pas de temps ni d'efforts dépensés en pure perte. Il faut donc que le travail devienne collectif, que les travailleurs, au lieu de produire isolément, se connaissent davantage, sachent à tout moment ce qui se fait à côté d'eux ou loin d'eux, qu'ils soient vraiment solidaires les uns des autres, non seulement dans chaque pays, mais dans le monde entier. Il faut aussi que cette solidarité, cette collectivité des efforts se manifeste le plus possible par des collaborations. En France, depuis quelques années, un mouvement s'est produit dans ce sens, et le mémoire que nous rédigeons ici, à deux, aidés des renseignements de plusieurs de nos collègues et amis, est, en même temps qu'un exemple, une preuve nouvelle de la nécessité du travail collectif ». (P. 5.)

Le groupe de bons historiens, dont P. Caron a été l'âme, qui a créé la *Revue d'Histoire moderne et contemporaine* (1899), le *Répertoire méthodique de l'Hist. mod. et cont. de la France* (à partir de 1898), la Société d'Histoire moderne, la *Bibliothèque d'Histoire moderne*, bien que spécialisé dans le temps, a agi très largement sur le travail historique, à la fois par les exemples et par les conseils. Voir, dans la *Revue de Synthèse historique* (avril 1904, t. VIII, pp. 244-250), la note de P. Caron sur *La Société d'histoire moderne (1901-1904)*. « ... Contribuer à fixer la méthode dans ses principes ; en vulgariser l'emploi ; dresser le plan général de la vaste enquête à accomplir ; s'efforcer d'assurer une bonne direction au travail, de donner aux travailleurs le sentiment de la solidarité qui doit les unir, et de les amener à la pratiquer ; faciliter les recherches en faisant con-

Dans ces synthèses, la préoccupation dominante, c'est la qualité des faits établis et rassemblés, bien plutôt que leur mode de groupement. On se sert, pour la construction, de cadres empiriques ou artificiels sur la valeur desquels nous aurons plus tard à nous expliquer[1]. « Il faut reconnaître, dit Ch.-V. Langlois, que les cadres dans lesquels les historiens rangent, consciemment ou en se conformant à l'usage, les données fournies par la critique ne sont pas tous irréprochables. L'étude théorique des *cadres,* c'est-à-dire des manières plus ou moins légitimes et fécondes de grouper et d'agencer les données, est une des parties capitales, et sans doute une des moins avancées de la méthodologie historique[2] » : c'est que cette étude est liée à des problèmes qui dépassent l'érudition. En définitive, le mouvement actuel de synthèse érudite ne consiste essentiellement qu'à organiser le travail analytique et à en colliger les résultats.

naître la matière, manuscrite ou imprimée, sur laquelle elles doivent porter » : telle est la partie de sa tâche que s'est surtout préoccupée d'exécuter cette vivante et laborieuse Société. Elle a publié en 1902 un rapport étendu sur l'organisation du travail en province (rapporteur, P. Caron). Elle avait projeté une « instruction destinée à faciliter les travaux d'histoire moderne en province, avec des conseils pratiques et l'indication de sujets à traiter », qui devait être imprimée et largement répandue. Dans une certaine mesure, les circulaires et instructions de la *Commission de recherche et de publication des documents relatifs à la vie économique de la Révolution* (1903 ; *Bulletin,* depuis 1906 ; secrétaire, P. Caron) en ont tenu lieu.

1. Voir *Conclusion,* p. 259.

2. Voir la Conclusion du *Manuel...,* pp. 581-582.

II

LA SYNTHÈSE SCIENTIFIQUE

I

Supposons la synthèse érudite infiniment plus avancée qu'elle ne l'est : tout resterait à faire pour la science véritable. L'érudition n'est apparue avec un caractère scientifique que parce qu'on l'a opposée à la philosophie *a priori* et à l'art. L'œuvre historique d'un philosophe ou d'un artiste est précaire et s'effrite sous la critique. La monographie d'un érudit, la plus humble dissertation établit des données à toujours. Et c'est là, sans doute, une satisfaction solide : posséder sur un point déterminé la certitude. Mais cette satisfaction, à bien y regarder, est vaine. Ces données qu'on établit, en soi, n'ont aucune valeur. C'est de la connaissance brute, ce sont les matériaux de la science : cela n'est point de la science.

Dans l'étude de la nature, cet axiome : *Il n'y a de science que du général,* est admis depuis longtemps. La constatation des faits empiriques prépare la théorie. On sait toute la distance qui sépare un Tycho-Brahé d'un Copernic ou d'un Galilée. L'un a employé sa vie à observer les astres, à noter des positions, à inscrire des phénomènes : les autres ont mis à profit ses observations pour établir les lois de la mécanique céleste. Les botanistes et les zoologistes ont fait d'abord des descriptions et des nomenclatures ; puis ils ont classé les es-

pèces ; et enfin sont venus des biologistes qui ont formulé des théories de la vie et de l'évolution. Jusqu'à preuve du contraire, il semble naturel d'admettre que l'érudition est simplement un travail préparatoire destiné à permettre dans ce domaine l'élaboration du *général*[1].

1. — Or, on peut se demander pourquoi les érudits sont volontiers disposés, sans donner de preuve, à considérer l'érudition comme une fin en soi. On en démêle diverses raisons.

Les matériaux historiques ont cette particularité d'offrir par eux-mêmes quelque intérêt. Tout ce qui concerne l'homme, dans tous les temps et dans tous les pays, éveille la curiosité de l'homme. Le même amusement qu'éprouvent dans un musée historique ou ethnographique les visiteurs les plus incultes, à passer en revue des reliques d'autrefois, des costumes et des armures, des meubles et des outils, des portraits et des mannequins, toute la défroque de l'humanité, l'érudit peut le ressentir dans son travail. Sans doute, les épisodes abondent qui peuvent l'attacher ou le divertir, le secouer fortement, dans la tragi-comédie de l'histoire ; mais dans la plus étroite tâche, dans la publication même de documents inédits, de chartes ou de lettres, on touche un peu de la vie morte, et on la ressuscite ; et cela ne va pas sans satisfaction, ni sans orgueil.

1. Voir Lacombe, *De l'histoire considérée comme science* (1894), Préface. — « Carlyle, dit H. Poincaré dans *la Science et l'Hypothèse* (1902), a écrit quelque part quelque chose comme ceci : « Le fait seul importe ; Jean sans Terre a passé par ici, voilà ce qui est admirable, voilà une réalité pour laquelle je donnerais toutes les théories du monde. » Carlyle était un compatriote de Bacon ; comme lui il tenait à proclamer son culte *for the God of Things as they are,* mais Bacon n'aurait pas dit cela. C'est là le langage de l'historien. Le physicien dirait plutôt : « Jean sans Terre a passé par ici ; cela m'est bien égal, puisqu'il n'y repassera plus. » — Non : l'historien, dans la synthèse, pense comme le physicien ; et lui aussi il déclare : « Les faits tout nus ne sauraient... nous suffire ; c'est pourquoi il nous faut la science ordonnée ou plutôt *organisée* ». (p. 168.)

Et puis l'érudit, si même il n'avait pas ce prix de son travail, se féliciterait du moins d'avoir apporté, humblement, sa contribution à l'œuvre collective. Il ne cherche pas à s'en faire une idée bien précise, mais il s'en fait une idée très haute. A force d'avoir entendu critiquer les constructions d'autrefois, d'avoir entendu affirmer la vanité des essais d'explication philosophique, il a je ne sais quelle épouvante de tout ce qui rappelle ce genre de préoccupations. Précisément parce que le désir d'aboutir, d'expliquer, de comprendre, a été plus précoce, plus vif, plus persistant en histoire que dans toute autre partie de la connaissance humaine, la réaction s'est produite ici avec plus d'intensité et avec plus d'abnégation aveugle que nulle part ailleurs. Il y a des esprits qui se reprochent toute velléité de généralisation, comme le croyant fait son *mea culpa* pour la moindre tentation de péché. Dans ce parti pris de ne pas dépasser l'érudition, toute recherche en vaut une autre, toute lacune historique appelle également les travailleurs. Des érudits « mettent une sorte de fierté à s'enfoncer... dans les analyses infinitésimales et les investigations minutieuses ». Il leur semble y avoir quelque chose de noble dans le désir d'arracher à l'oubli, de fixer tout moment de la durée, de ne rien laisser aller au néant de ce qui a été accompli ou pensé par des hommes. Et il y a là quelque chose de noble, en effet, mais de vain et de dangereux[1]. La synthèse érudite n'exclut pas, d'ailleurs, cet « état de grâce » du parfait érudit. On peut, dans une excellente division du travail, s'enquérir, faute de principes supérieurs, de ce qui ne méritait que l'oubli.

1. Voir un développement et des citations sur ce sujet dans notre *Avenir de la philosophie, Esquisse d'une synthèse des connaissances fondée sur l'histoire*, p. 420. — «... Dans ce flot énorme et sans cesse grossissant, tout n'est pas à retenir. Il y a beaucoup de déchet, de peines dépensées en vain et de publications telles que la science et le monde n'auraient rien perdu si elles n'avaient pas été faites », dit Ch.-V. Langlois à propos de l'érudition allemande (*Manuel...*, p. 461 ; cf. p. 581).

2. — A vrai dire, beaucoup de ceux qui cultivent l'histoire ou qui s'intéressent à l'histoire, sans opposer à la synthèse une fin de non-recevoir absolue, se contentent de l'écarter. — Il est trop tôt, déclarent-ils. Quels sont les principes, les cadres, les fins de l'histoire : questions prématurées. La théorie est un domaine réservé. Il faut épuiser *tous* les documents ; il faut réunir *tous* les matériaux : alors, on verra. Laissez s'opérer l'addition de toutes les monographies solides. Soyez patients. La réflexion doit se borner présentement à la méthodologie et à l'organisation de la solidarité. En dehors de l'érudition, on ne saurait concevoir, pour l'instant, un effort impersonnel ; il ne peut y avoir que considérations tout individuelles, philosophiques ou littéraires, plus ou moins brillantes, plus ou moins spécieuses, mais stériles, pernicieuses, démoralisantes pour la jeunesse qui risque de s'y laisser séduire et de se méprendre sur la bonne tâche[1].

Les objections se présentent en foule à cette façon de concevoir le travail historique. — Pourquoi les conditions générales de la science ne seraient-elles pas ici ce qu'elles sont dans les autres domaines ? N'y a-t-il pas, ailleurs, une certaine manière de traiter les données expérimentales qui permet de les systématiser à mesure même qu'on les recueille ? Quand donc espère-t-on avoir terminé le travail préliminaire ? Et s'il était nécessaire mais qu'il ne fût pas possible de tout savoir, qu'il y eût des lacunes par force majeure, faudrait-il donc renoncer définitivement à dépasser le degré de l'érudition ?

1. Voir, dans le *Bulletin* de la Société française de Philosophie, juillet 1907, la communication de Seignobos sur *Les conditions pratiques de la recherche des causes dans le travail historique*. not. p. 289 : « L'histoire est encore dans un état tellement rudimentaire, qu'il est très dangereux de vouloir assimiler sa méthode à celle des sciences constituées, même les plus imparfaites et les plus grossières, la zoologie et la géologie... : il faut la laisser longtemps encore aux travailleurs empiriques ; elle n'a pas encore de résultats à la fois généraux et précis à offrir aux philosophes. Et les philosophes sont trop loin d'elle encore pour pouvoir fournir aux historiens des règles de travail et des procédés d'explication applicables à des connaissances aussi grossièrement empiriques. »

Au surplus, peut-on nier l'existence, la survivance obstinée d'un besoin de synthèse complète ? — Ce besoin, dira-t-on, est une sorte de fringale maladive : l'analyse est le travail normal, l'expression de la santé. Tous les trente ou quarante ans, l'humanité pensante s'abandonne à une folie passagère qu'elle prend pour une activité normale. — Si ce besoin se manifeste à intervalles réguliers, c'est sans doute qu'il est inhérent à notre nature. L'analyse et la synthèse sont logiquement inséparables. En fait, l'une ou l'autre domine. On généralise prématurément ou abusivement : de là des réactions d'analyse. On se perd dans l'analyse : de là des réactions de synthèse. Même prématurée ou abusive, — subjective, par conséquent, — la synthèse a un avantage : elle rappelle le savant à la conscience de son rôle. Une collection de faits n'a pas plus de valeur scientifique qu'une collection de timbres-poste ou de coquillages[1].

On ne saurait trop y insister : *en même temps* que la synthèse érudite amasse les matériaux, assemble les faits, la synthèse scientifique doit tâcher à les unifier, doit les ramener à des principes explicatifs. Trop de gens prennent à la lettre ou exagèrent encore des formules comme la phrase fameuse de Fustel de Coulanges : « Pour un jour de synthèse, il faut des années d'analyse[2]. » Personne, cependant, mieux que l'auteur de *la Cité antique* n'a compris la nécessité de la synthèse : « ... Si l'excès de la généralisation est infiniment dangereux, est-ce une raison pour nous jeter dans l'excès contraire et pour repousser toute vue d'ensemble ? Je ne le crois pas. L'histoire se compose d'une multitude de petits faits ; mais le petit fait, à lui seul, n'est pas l'histoire. Elle procède par le détail, mais elle ne se borne pas au détail. Ériger en règle absolue qu'elle doit s'interdire la recherche des lois

1. Voir *Rev. de Synth. hist.*, n° 1, août 1900, *Sur notre programme*, pp. 6-7.

2. *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France*, t. I (1875), Introduction.

générales, c'est aller contre le vrai but de la science. Rejeter systématiquement le lien des faits est un système aussi, et n'est pas le moins dangereux de tous les systèmes. Nous devons travailler par l'analyse, mais nous ne devons pas condamner toute synthèse[1].... » Et non seulement il a proclamé la nécessité de la synthèse, mais il l'a pratiquée pour sa part — jusqu'à la témérité.

Beaucoup de ceux qui s'attardent le plus complaisamment dans l'analyse sentent bien « qu'il y a quelque chose à faire », qu'ils ne font pas. En voici une preuve dans cette confidence d'historien que nous avons eu l'occasion de recevoir et de publier[2] : « Il y a..., c'est évident, mille fois évident, autre chose à faire pour nous, historiens, que de s'éparpiller et se gaspiller, comme, pour ma part, je le fais trop (mais je le fais en le sachant et parce que *c'est ce qui m'amuse*), à copier et à publier en les échenillant des documents disparates et incohérents ; à discuter des questions de minime importance, et à nous enfermer comme des termites dans nos tumuli. Si on nous persuade qu'en dehors et au-dessus du grand public, il y a encore place pour des études d'ensemble et des vues générales, qui soient à la fois générales et profondes, on nous aura rendu un fameux service. » — Ch.-V. Langlois, qui représente si bien le doute provisoire à l'égard de tout ce qui n'est pas érudition pure, déclare que « la recherche et la discussion des faits, sans autre dessein que l'exactitude, n'ont jamais été qu'une partie du problème scientifique. Savoir n'est rien. Il faut comprendre. Les intelligences bien constituées n'ont pas de besoin plus

1. *Leçon d'ouverture* du cours d'histoire du moyen âge à la Sorbonne, in *Rev. pol. et litt.*, 8 février 1879, p. 746. Voir dans la *Rev. de Synth. hist.*, juin 1901 (t. II, pp. 241-263), la *leçon d'ouverture* (Strasbourg, 1862) et les *fragments inédits* de Fustel de Coulanges que nous avons publiés, notamment des réflexions sur le *spécialisme* : « Spécialisme, comme dans l'industrie, où vingt ouvriers font chacun toute leur vie un ressort de montre, aucun d'eux ne faisant la montre entière » (p. 261).

2. *Rev. de Synth. hist.*, oct. 1900, t. I, p. 233.

impérieux que celui de chercher la raison des phénomènes et de les relier par des explications générales [1]. » Si méfiant et hypercritique qu'il soit, il ne va donc pas jusqu'à estimer que tout soit pour le mieux : « Il est fâcheux, déclare-t-il dans les conclusions de son étude sur l'*Histoire au* XIXe *siècle*, que la plupart des historiens de profession aient... abandonné, jusqu'à présent, l'étude rationnelle des phénomènes historiques aux adeptes de la « Sociologie », pour la plupart mal préparés, et qui n'ont pas laissé d'y apporter, tout d'abord, des habitudes de philosophisme intempérant [2]. » Cet impeccable érudit reconnaît les abus de l'érudition livrée à elle-même : il n'est pas convaincu que toutes les découvertes qu'elle fait soient un gain pour la science de l'homme ; il sent la force de cette objection, que l'histoire pourrait être « étouffée, à la fin, comme un feu mal disposé, sous le poids des matériaux destinés à l'entretenir [3] ». Il semble disposé à croire, cependant, que « l'immense armée internationale des érudits-reporters » poursuivra paisiblement « ses enquêtes sans but précis et peut-être sans terme [4] ». Il y a là quelque scepticisme : de même que la synthèse érudite règle le travail en montrant ce qui est fait et ce qui reste à faire, la synthèse scientifique le réglerait sans doute plus efficacement encore en montrant ce qu'il importe de savoir et ce qu'il est indifférent d'ignorer.

Au fond, ceux qui nient l'opportunité de cette synthèse, tout en étant capables de ressentir le besoin intellectuel auquel elle répond, ne la diffèrent, généralement, que parce qu'ils s'en font une idée fausse ou confuse, — et qui dérive

1. *L'histoire au* XIXe *siècle*, dans *Questions d'histoire et d'enseignement* (1902), p. 234. Cf. *Revue de Synth. hist.*, déc. 1902, t. V, pp. 374-378, H. B., *L'organisation de la science et la synthèse historique, à propos de deux livres récents* (*Ch.-V. Langlois et Liard*).

2. *Op. cit.*, p. 239.

3. *Op. cit.*, pp. 217, 221. Cf. plus haut, la note de la page 17.

4. *Op. cit.*, p. 222.

en partie de ce qu'il s'agit d'éviter : la philosophie de l'histoire.

Ce qu'a été, dans le passé, la philosophie de l'histoire, quel rôle elle a joué, dans quelle mesure elle a préparé la période actuelle, — ce n'est pas le lieu de l'exposer, mais il y a là matière à une étude dont on verra plus loin l'importance et qui a été à peine ébauchée jusqu'ici. Quoi qu'il en soit, ce qu'il faut établir, ce qui est notre propos même, c'est que la synthèse historique, si elle remplit l'office de la philosophie de l'histoire, si elle tend à satisfaire le même besoin, a des caractères opposés à ceux de la philosophie de l'histoire. « Le philosophe qui, en sa qualité de philosophe, s'occupe de l'histoire, disait Fichte, suit le cours *a priori* du plan du monde, lequel plan est clair pour lui, *sans qu'il ait aucunement besoin du secours de l'histoire ;* et s'il fait usage de l'histoire, ce n'est pas pour lui demander la démonstration de quoi que ce soit..., c'est seulement pour confirmer par des exemples et utiliser dans le monde réel de l'histoire ce qui a déjà été compris sans avoir recours à son aide[1]. » Et, en plein XIXe siècle, un auteur italien, que cite Benedetto Croce sans le nommer[2], déclarait, sous l'influence de l'idéalisme allemand, que cette question : les *Diurnali* de Matteo Spinelli da Giovinazzo, la soi-disant première chronique en langue vulgaire, sont-ils apocryphes ? ne concernait point la philologie ou la chronologie, mais la philosophie rationnelle et « qu'avec l'appui de celle-ci il se faisait fort d'établir qu'un certain Matteo Spinelli da Giovinazzo, auteur des *Diurnali, avait dû exister* au XIIIe siècle ». Voilà, poussée à l'absurde, la philosophie de l'histoire : elle se passe de l'analyse ou elle la domine. Or, l'analyse est l'échelon indispensable. Il ne faut pas confondre avec les généralités issues de la fantaisie ou du raisonnement abstrait les généralisations fondées sur le

1. Voir notre *Avenir de la philosophie*, p. 46 ; cf. p. 418.

2. *Les études relatives à la théorie de l'histoire, en Italie, durant les quinze dernières années*, in *Rev. de Synth. hist.*, déc. 1902, t. V, p. 258.

savoir acquis. La synthèse historique doit être la science, la science vraie et la science pleine. C'est bien ce qu'indique le mot de synthèse ; il implique qu'on commence par l'analyse, et il implique qu'on la dépasse[1].

II

Comment procédera-t-on pour se tenir dans cet entre-deux qui est le domaine scientifique — entre l'analyse érudite et la spéculation *a priori*? Un grand progrès est accompli dans toute science, ou plutôt toute science se constitue du jour où l'on a découvert comment les lois y doivent être cherchées. Il y a une certaine attitude de l'esprit qui seule permet la conception de la science ; il y a des principes généraux qui président à n'importe quel travail scientifique : mais c'est une vérité de mieux en mieux établie que chaque discipline a ses procédés particuliers, qu'il est nécessaire, pour chacune, de trouver le biais par où elle peut être efficacement cultivée.

1. — Mais ici une question préalable se pose à nous. Nous savons que certains historiens remettent la synthèse à plus tard. Il y a des historiens et des théoriciens plus décisifs, pour qui la synthèse, telle que nous l'avons définie, est impossible, pour qui l'histoire consistera toujours et uniquement à recueillir les faits établis et à les enchaîner, sans dégager de lois. Parmi ceux-ci, il en est qui déclarent catégoriquement que l'histoire n'est pas une science, mais qu'elle est de la même famille que l'art[2] ; il en est qui veulent que l'histoire fasse partie de la science, puisqu'elle comporte des « verités prou-

1. Voir *Rev. de Synth. hist.*, 1900, n° 1, p. 7.

2. *Il concetto della storia nelle sue relazioni col concetto dell'arte* (2e éd., 1896) ; notamment pp. 39 et suiv., 97 et suiv. — Voir sur Croce, et en général sur les rapports de l'histoire et de l'art, notre Conclusion, pp. 234 et suiv.

vées » mais qui définissent l'histoire de telle façon qu'elle n'a rien à voir avec le concept habituel de la science.

L'histoire, dit-on, c'est l'étude des *hasards* (Eduard Meyer), des phénomènes *singuliers* (Rickert), des *faits* (B. Croce, Adrien Naville), par opposition aux *lois* (Naville), à l'*universel* (Rickert) ; ou encore, c'est l'étude des *faits de succession* par opposition aux *faits de répétition* (Xénopol). Bien différente de la science *systématique* (Ed. Meyer), *théorique* ou de *concepts* (Croce), *théorématique* (Naville), *nomothétique* (Windelband), *naturelle* (Rickert), qui pose abstraitement des rapports nécessaires, par conséquent universels et permanents, l'histoire considère l'individuel en tant qu'individuel, le nouveau — tel qu'il est donné dans la réalité empirique. Elle ne peut s'attacher qu'aux causes prochaines. Elle est, dans la mesure du possible, la recherche de la causalité concrète, de l'enchaînement causal, — mais non des lois et des concepts[1].

Et, sans aucun doute, il y a quelque chose de légitime dans la préoccupation de ces penseurs, — qui tend à souligner, parmi les faits humains, une certaine particularité importante, à savoir, le changement ou, autrement dit, la marque du

1. « L'histoire est la *science* des choses particulières et individuelles » Rickert, *Les quatre modes de l'* « *universel* » *en histoire*, in *Rev. de Synth. hist.*, avril 1901, t. II, p. 137. « Ce caractère qui constitue l'essence de l'histoire consiste en ce que le fait considéré ne se produit qu'une fois dans le courant des âges et ne se reproduit plus jamais » Xénopol, *Les sciences naturelles et l'histoire*, in *Rev. de Synth. hist.*, déc. 1902, t. IV, p. 287. A Xénopol, dont les idées ont été exposées d'abord dans les *Principes fondamentaux de l'histoire* (1899), et à Rickert s'oppose vigoureusement Lacombe. On trouvera dans les premiers numéros de la *Rev. de Synth. hist.* (1 à 7, 12 ; 1900-1902) une suite d'articles théoriques et polémiques de ces trois penseurs. Les idées de M. Naville, précisées dans des articles ultérieurs (notamment *Rev. de Synth. hist.*, août 1904, t. IX, et *Rev. Phil.*, avril 1905), sont exposées dans sa *Nouvelle classification des sciences* (2e éd., 1901). — Pour des détails sur les théoriciens allemands, nous renvoyons à la seconde partie de notre ouvrage. Nous ne citons ici que quelques opinions marquantes et tranchées : en parlant de l'Allemagne, nous ferons l'historique de ce débat sur la nature de l'histoire.

temps. Ce que la science de la nature considère sous le nom de lois échappe — au moins en apparence — à cette marque, est dans le présent, dans un « présent qui se recommence sans cesse[1] » : le temps joue un rôle essentiel en histoire. Opposer l'histoire à la nature, un mode de conception du monde, « la conception du monde successif », au « tableau du monde dans sa permanence ou dans sa répétition uniforme[2] » : voilà qui est utile incontestablement. Mais faut-il aller jusqu'à exiger, dans la science, une séparation absolue des deux « mondes » ? N'est-ce pas arbitrairement qu'on pose en principe un dualisme — d'où naîtront des difficultés insolubles ?

Si la tâche historique consistait à recueillir du changement brut, à composer une sorte de manteau d'Arlequin, ce serait un effort, non seulement sans rapport avec la science naturelle, mais antiscientifique. Quelle raison aurait-on de choisir parmi ces faits, — divers et en nombre infini ? Et quel moyen de les recueillir tous ? « Impossibilité de savoir tout ce qu'il faudrait savoir, impossibilité d'énoncer tout ce que l'on sait[3] », tel est le double empêchement de l'esprit humain par rapport au changement. Et en supposant qu'il pût tout savoir et tout énoncer, quel profit aurait-il à le faire ? Il n'y a que le pur érudit — et encore — pour qui tous les faits ont une égale valeur et qui ne sacrifie que ceux qu'il n'a pas le pouvoir d'atteindre.

En réalité, si l'on y regarde de près, les penseurs qui définissent l'histoire comme étude du singulier, du changement, qui formulent la théorie de l'histoire descriptive, narrative, ne s'intéressent pas à tout changement sans distinction. Le changement ne les intéresse que dans la mesure où il est lié à la continuité, où il est mêlé, en quelque sorte, de permanence, où il constitue un *développement*. Tout changement

1. Expression de Bergson, dans *Matière et mémoire* (1896), p. 234.

2. Expression de Xénopol, reprise par Rickert, et discutée par Lacombe : voir *Rev. de Synth. hist.*, avril, juin, août 1901, t. II. et III.

3. A. Naville, *Nouvelle classification des sciences*, p. 115.

n'est pas historique. Le chaos n'a pas d'histoire, — pas plus qu'il n'a de lois. Le terrain de l'histoire et des lois est le même.

2. — Est donc essentiellement historique, non le pur changement, qui ne fait qu'apparaître dans le temps, mais le développement, qui est le changement dans la durée. L'histoire ne consiste pas exclusivement en similitudes, en répétitions, mais elle n'est pas étrangère aux similitudes, aux répétitions : elle en a besoin, au contraire, comme d'une base. Aussi, les théoriciens les plus rigoureux de l'histoire pure en viennent-ils, par la force des choses, à parler d'*ordre* (Naville), à concevoir la recherche du *général*, — d'une certaine sorte de général qui demeure individuel (Rickert)[1]. On ira jusqu'à reconnaître dans les faits humains des facteurs constants et des lois (Xénopol, Rickert, Naville) : mais on déclarera que la science des lois, de ce qui se répète, de ce qui dure dans les faits humains, n'a rien à voir avec l'histoire proprement dite. Il faut l'isoler, sous peine d'obscurcir la notion si précieuse de changement. — Or, de ce qu'il convient de s'attacher, dans l'histoire, au changement, d'y faire ressortir le développement, s'en suit-il qu'il convienne d'isoler l'autre élément de la réalité? Et, puisque c'est le développement qui importe, est-il même possible de le faire?

« Loi historique », dit-on, c'est un accouplement de termes contradictoire[2]. — Entendons-nous. Il y a contradiction, quand

1. Voir notamment dans la *Rev. de Synth. hist.*, avril 1901, t. II, pp. 121-140, *Les quatre modes de l' « Universel » en histoire.* — Cf. Xénopol, *Principes fondamentaux*, p. 27, note 2.

2. « *... Der Begriff des historischen Gesetzes ist eine contradictio in adjecto* », dit Rickert : et Naville donne ces mots comme épigraphe à un article sur la *Notion de loi historique*, in *Rev. de Synth. hist.*, août 1904, t. IX, pp. 1-6. — Cf. Xénopol : « Une loi qui formulerait la production de phénomènes nouveaux est une absurdité », *Rev. de Synth. hist.*, août 1903, t. VII, p. 90 (note sur le *Lehrbuch* de Bernheim) : c'est peut-être contestable ; mais, à coup sûr, les phénomènes nouveaux sont inséparables des lois de répétition dans l'histoire-science, dans la synthèse.

on commence par donner de l'histoire et de la loi des définitions par lesquelles elles s'excluent. Mais l'expression de « loi historique » est parfaitement acceptable, si on la considère comme désignant des *faits humains* d'un caractère général, en relation étroite avec les faits singuliers. Or, une telle conception s'impose à la pensée, — aussi bien si l'on a égard à la nature des lois qu'à celle du développement.

Et en effet, considérée, non dans l'esprit qui la formule, mais dans la réalité, une loi de la nature n'a rien d'absolu, se relie à des données concrètes. Une loi de la nature, au fond, ou plutôt ce qu'exprime une loi, n'est jamais qu'un *fait,* un fait privilégié, d'une stabilité tout au moins apparente ou relative, mais un fait. « Il est... inexact de dire que les lois régissent les phénomènes. Elles ne sont pas posées avant les choses, elles les supposent ; elles n'expriment que les rapports qui dérivent de leur nature préalablement réalisée.... D'une part,... la science déductive... détermine les rapports des choses, à supposer que la nature en demeure immobile. D'autre part, le monde nous offre partout, à côté de la conservation..., le changement... ; et cela, non seulement dans le détail superficiel, mais même, indéfiniment sans doute, dans les lois d'ensemble qui résument les lois de détail[1]. » Les lois — dans la nature proprement dite comme dans l'histoire — n'échappent donc entièrement au temps que par abstraction, et leur extension dans l'espace est tout à fait variable. Ainsi que l'observe très justement A. Naville, l'universalité des rapports nécessaires qu'impliquent les lois est purement conditionnelle. « La science abstraite, la théorématique considère les figures géométriques, les phénomènes physiques et chimiques, l'existence des organismes vivants, les activités

1. É. Boutroux, *De la contingence des lois de la nature*, 2e éd. (1895), pp. 135-136. — On pourrait dire, selon une ingénieuse expression de É. Rabier (*Logique*, 1888, p. 213), qu'une loi est un *arrêté de situation* plus ou moins définitif. Cf. plus loin, p. 110.

psychiques, les groupements sociaux comme de simples possibilités. Pour elle, tout cela est possible toujours et partout *quand les conditions en sont données*, mais elle n'affirme pas que tout cela soit perpétuellement réel, ce qui serait manifestement faux. La question de réalité, avec laquelle vont celles du *où ?* et du *quand ?* les questions : y a-t-il eu ? y a-t-il, où et quand y a-t-il eu ? où y a-t-il, où et quand y aura-t-il des corps de telle ou telle forme ? tels composés chimiques ? tels organismes ? telles activités psychiques ? telles organisations sociales ? ces questions ne relèvent pas de la science abstraite, de la théorématique, mais de la science du concret, de l'histoire. Pour la théorématique..., les questions de réalité n'existent pas. Ses formules ne signifient en aucune façon une réalité permanente[1]. »

Personne, mieux que Cournot, n'a vu qu'on se fait parfois de la loi une conception trop rigide et trop absolue. Il ne convient pas d' « interpréter la formule classique : « il n'y a de science que du général », comme s'il n'y avait de

1. *La primauté logique des jugements conditionnels*, in *Rev. Phil.*, avril 1905, p. 341. — Lorsque l'on considère les lois subjectivement, tantôt on insiste sur le besoin de l'esprit auquel elles répondent, sur la nécessité formelle qu'elles impliquent, tantôt davantage sur leur origine expérimentale : on les définit alors comme des *descriptions*, comme « des restrictions que, conduits par l'expérience, nous prescrivons à notre attente des phénomènes » (Mach, *La connaissance et l'erreur*, 1908, chap. XXIII, *Sens et valeur des lois scientifiques*, p. 368). Théoriquement, « nous pouvons nous imaginer un monde... où les contenus infinis de la sensation se présenteraient au sujet sans liaison mutuelle, et tellement dissemblables, qu'on ne pourrait jamais en embrasser plus d'un dans un concept commun, comme espèce d'un même genre, que jamais la différence entre deux sensations ne pourrait être appréciée comme plus grande, moindre ou différente de celle qui existe entre deux autres » (Lotze, *Logique*, cité par Kozlowski in *Rev. Phil.*, mars 1905, p. 242, *La régularité universelle du devenir et les lois de la nature*). En fait, l'expérience du semblable collabore avec le besoin d'unité, dans la création des lois. Les deux points de vue, empirique et rationaliste, semblent complémentaires. — Sur l'histoire du concept de loi, voir R. Eucken, *Les grands courants de la pensée cont.* (1911 ; *Geistige Strömungen der Gegenwart*, 1904), pp. 199 et suiv.

science que de l'éternel et de l'universel. Il peut se rencontrer des lois — qu'il vaut la peine de dégager — qui soient « fonctions du temps » ; le devenir n'exclut pas l'ordre ; au sein même des variations quelque chose de constant et de commun se discerne ; des généralités enfin, fussent-elles toutes relatives et conditionnelles, permettent à la raison de se reconnaître dans la multiplicité des faits coïncidents[1]. »

Cette formule consacrée : il n'y a de science que du *général,* est heureuse. *Général, similitudes, uniformités,* ce sont des synonymes du mot *loi,* mais de sens plus lâche. Ce dernier terme — il faut y insister — est trop souvent interprété d'une façon stricte. On prend pour type les lois qui ont la plus grande stabilité, la plus grande extension, qui sont susceptibles d'une expression mathématique ; et on exclut de la science les lois qui ne se ramènent pas à ce type. Du même coup on exclut de la science des parties de la réalité. Or, dans la science expérimentale, la réalité doit être considérée, en principe, comme une. Sans doute, l'observation, de bonne heure, a distingué des groupes divers de phénomènes, des tranches, pour ainsi dire, de réalité, marquées de caractères différents ; et la science a confirmé, dans une certaine mesure, les intuitions de l'empirisme : par les progrès de la spécialisation, elle a diversifié ses méthodes pour s'adapter de mieux en mieux à la diversité du réel. Mais un travail inverse tend, la réalité étant présumée essentiellement une, à faire tomber les cloisons interscientifiques. Le règne inorganique, le règne organique et ce qu'il est permis d'appeler le règne humain ont donné naissance à des sciences distinctes, à un nombre croissant de disciplines secondaires. Seules, des vues philosophiques peuvent, soit maintenir une distinction absolue entre les règnes, soit les assimiler hâtivement. La science cherche tout à la fois les

1. C. Bouglé, *Les rapports de l'histoire et de la science sociale d'après Cournot,* in *Rev. de Mét. et de Mor.,* mai 1905, p. 353.

différences et les analogies. Et, comme c'est sur la même trame de causalité universelle où se manifestent les lois que se produit le développement, elle veut trouver un développement là où domine la permanence, des lois là où domine le changement, de l'histoire dans la nature, de la nature dans l'histoire. La nature et l'histoire s'opposent en leurs traits distinctifs, et c'est pourquoi la science commence par les opposer. Mais si, au fond, elles se pénètrent, il y a un intérêt capital, bien loin de vouloir les séparer artificiellement, à les étudier dans leur relation constante. C'est le moyen de résoudre le problème de l'évolution, — qui est, en donnant à ce mot son sens le plus large, celui des rapports de la nature et de l'histoire[1].

Remarquons que l'étude des lois de la nature proprement dite peut se suffire, parce que, si elle ne donne pas la connaissance pleine, elle donne la prévision ou le pouvoir. Elle a une valeur utilitaire. La valeur utilitaire de l'histoire est médiocre, si elle se limite à l'étude du changement, et même à la description du développement : on le verra dans notre conclusion. Aussi l'histoire est-elle toujours — au moins en dehors des monographies érudites — mêlée, plus ou moins, plus ou moins inconsciemment, de généralisations spécula-

1. « ... Il est impossible d'établir une frontière entre les deux domaines. On ne peut dire qu'une partie des êtres ou qu'une face des choses soient régies par des lois, tandis que les autres êtres ou l'autre face des choses seraient soustraits à la nécessité. Ce qui est vrai, c'est que, dans les mondes inférieurs, la loi tient une si large place qu'elle se substitue presque à l'être ; dans les mondes supérieurs, au contraire, l'être (actif) fait presque oublier la loi.... L'expérience... est l'éternelle source et l'éternelle règle de la science, en tant que celle-ci veut connaître les choses d'une manière vraiment objective, c'est-à-dire dans leur histoire en même temps que dans leur nature, laquelle n'est, en définitive, qu'un de leurs états.... L'étude de l'histoire des êtres acquiert, de ce point de vue, une importance singulière.... » É. Boutroux, *De la contingence des lois de la nature*, pp. 139, 145. De cet ouvrage, philosophique, on pourrait détacher bien des passages, de caractère purement inductif, à l'appui de nos réflexions.

tives ou empiriques. Et c'est à quoi il faut substituer des généralisations scientifiques.

Nous nous bornerons ici à ces indications très brèves. Ailleurs, nous avons essayé de résoudre, du point de vue de la synthèse générale des connaissances, le problème des rapports de la nature et de l'histoire; ou plutôt nous en avons ébauché la méthode de solution[1]. A titre d'hypothèse, — qui veut être contrôlée mais qui résulte des données actuelles, — nous avons considéré la loi comme ce à quoi tend l'histoire. Nous avons rapproché la loi nécessitante, ou scientifique, de la loi impérative, ou morale : la nature, c'est

1. Voir notre *Avenir de la philosophie, Essai d'une synthèse des connaissances fondée sur l'histoire*, notamment livre II, chap. II. — Pour Xénopol, la succession et la répétition sont bien deux modes universels de la conception du monde, plutôt que les modes de conception de deux mondes distincts. Il montre leurs rapports, la « transition insensible » de l'un à l'autre (*La causalité dans la succession*, dans *Rev. de Synth. hist.*, juin et août 1904, t. VIII, p. 265, et IX, p. 7). Mais il y a intérêt, pour lui, à les séparer, non à les unir. Il a raison de dire que « ce n'est pas ce qui se répète dans le développement qui en constitue *l'essence* », mais tort de croire que « les lois abstraites de la succession ne possèdent pas une grande valeur pour l'exposition et la compréhension du passé » (*Le caractère de l'histoire*, dans *Rev. Phil.*, janvier 1904, pp. 43, 45), et que les *séries* sont l'équivalent des lois en histoire (voir, sur la *série*, *La notion de « valeur » en histoire*, dans *Rev. de Synth. hist.*, fév. 1906, t. XII, p. 1). — Ces articles divers ont été fondus dans sa *Théorie de l'histoire*, 2e éd. des *Principes fondamentaux de l'histoire*. Là, on retrouve sur l'unité de cet univers qui « existe et se transforme » (par ex., pp. 2, 17, 20, 83), sur les lois de la succession (pp. 303 et suiv.) des indications très judicieuses; et dans tout le livre il y a de nombreuses et souvent profondes vérités : mais l'idée maîtresse, celle d'une opposition fondamentale de la répétition et de la succession, s'exagère par suite d'un réalisme foncier, d'une tendance à prêter trop aux notions une consistance objective. Xénopol voit dans les *lois* la manifestation des *forces* qui sont constantes quand elles « pénètrent », « travaillent » ou « s'incorporent » dans les mêmes *conditions* de l'existence ; et il voit dans l'*évolution* la manifestation de forces de changement qui produisent des *conditions* nouvelles (voir pp. 71, 210, 299, 300, 303). Il y a dans l'antagonisme de ces forces, dont les unes *opèrent dans des conditions*, dont les autres *produisent des conditions*, et il y a dans ces *conditions*, tout à la fois beaucoup de vague et beaucoup de réalisme.

le point de vue de la loi faite, de l'unité; l'histoire, c'est le point de vue de la loi qui se fait, de l'unification. L'une est intelligible par l'autre, et la réalité par leurs rapports. Mais nous ne voulons pas développer ici d'hypothèse générale. Nous nous maintenons résolument dans le domaine de la synthèse historique. Tout ce que, dans les pages précédentes, nous avons désiré établir, c'est qu'il n'y a pas d'objection dirimante contre notre conception de cette synthèse, c'est qu'il est impossible, au contraire, si l'on veut *comprendre* les faits humains, de poser une distinction absolue entre les lois et le développement. Au surplus, dans la suite du livre, la discussion nous amènera à préciser certains points.

III

1. — Cherchons à nous orienter dans la synthèse scientifique. Et d'abord, rendons-nous compte qu'en fait, des lois historiques ont été formulées, mais que l'amas de ces lois — réelles ou prétendues — forme un chaos à débrouiller.

Les lois jusqu'ici formulées sont de deux sortes. — Les unes ont un caractère très général; mais, ou bien elles sont fondées sur l'application de principes *a priori*, ou bien ce sont des inductions hâtives, des observations dont la portée a été exagérée. On en pourrait donner comme exemples diverses conceptions du progrès, la « loi des trois états » d'Auguste Comte, la « loi » d'après laquelle la civilisation suivrait le soleil et irait de l'Orient à l'Occident. L'effort le plus considérable qui ait été récemment fait pour soumettre l'ensemble des phénomènes historiques à une loi très générale, est celui de M. Ernest Millard : en une série de volumes publiés sous ce titre, *Une loi historique*[1], il prétend établir

1. Tomes I à IV, 1903, 1905, 1906, 1908 (Annexes, 1909). Auparavant, *Philosophie de l'histoire, Les Belges et leurs générations historiques*, 1902. Voir, dans la *Rev. de Synth. hist.*, H. Berr, *Une prétendue loi de l'his-*

que la vie des peuples se compose de cycles — ou *générations* historiques — qui comprendraient eux-mêmes cinq phases, chacun, d'environ 250 ans[1]. Il s'attache à faire, pour les divers peuples, la démonstration empirique de sa loi. Il y a dans son essai beaucoup d'arbitraire et d'à peu près. Et pourtant, non seulement il s'imagine avoir obtenu une généralisation rigoureuse, mais il se fait fort de la constituer en loi véritable. On sait, en effet, que ce n'est pas la même chose de constater un rapport constant de coexistence ou de succession et d'enchaîner entre eux par un lien rationnel des phénomènes coexistants ou successifs. M. Millard croit à la possibilité de fonder sa loi *mathématiquement*. A la suite d'un penseur incompris, Remy Brück, qui avait signalé « la coïncidence entre le déplacement d'une région de plus grande activité magnétique et la marche de la civilisation à travers la Perse, l'Arabie, la Palestine, la Grèce, l'Italie et la France[2] », il estime qu'une cause « physique, extra-terrestre » intervient dans les destinées des peuples. Il s'efforce donc de soumettre ces rythmes de l'histoire à des courants magnétiques — qui dépendraient eux-mêmes de phénomènes solaires. Nous croyons que les quelques pages qui sont consacrées dans le dernier volume à établir cette concordance, ne donnent même pas un commencement de conviction. Mais, à l'avance, nous pouvions être assurés qu'une explication serait sans valeur qui voudrait lier les faits de l'his-

toire, déc. 1904, t. IX, pp. 375-377, *M. E. Millard et sa « Loi historique »*, juin 1906, t. XII, pp. 337-341, *Deux théoriciens de l'histoire*, déc. 1910, t. XXI, pp. 334-336.

1. 1° Phase de *formation* ou de *réorganisation*; 2° phase d'*activité* ou d'*agrandissement*; 3° phase de *malaise* ou de *faiblesse*; 4° phase de *grand éclat* ou de *conquêtes*; 5° phase de *décadence* ou de *dissolution* : la phase de décadence et la phase de réorganisation se confondant, les générations historiques constitueraient un rythme millénaire.

2. *Une loi historique*, t. I, p. 1. Remy Brück, auteur de *l'Humanité, son développement et sa durée*, était, comme l'est actuellement M. Millard, officier du génie belge.

toire à des phénomènes physiques sans déterminer le rôle de l'élément psychologique. Toute explication des faits humains qui n'est pas suffisamment *intime,* qui rattache l'histoire, pour en faire une science, à une science naturelle, est condamnée à un échec[1].

D'autre part, il convient de remarquer que les lois très générales formulées par les historiens ou les théoriciens de l'histoire sont presque toujours des lois de développement. Or, le développement est quelque chose de complexe qu'on a tort de s'attendre à pouvoir débrouiller de façon simple. Il se produit, au cours de l'évolution, des similitudes de développement : ce sont des lois, au sens habituel du mot. Il importe de les noter, de les classer, d'en chercher l'explication. Et il peut y avoir une loi du développement en tant que tel. Cette loi, si elle existe, — et l'histoire de l'histoire enseigne que les historiens la postulent, — est d'une nature particulière : au lieu de formuler la répétition, elle règle l'apparition du nouveau. Elle demande donc à être étudiée, précisée expérimentalement, isolée de tous les autres principes qui exercent leur action dans l'histoire.

Il y a des lois d'une autre sorte, qui ne sont pas données comme la clef de l'histoire, qui ne prétendent qu'à un rôle limité. Elles posent, dans la coexistence ou la succession, des similitudes, tantôt empiriques, tantôt rattachées à des causes. La lutte pour l'existence, l' « entr'aide », la division du travail — considérées en dehors des systèmes exclusifs — sont parmi les plus importantes des lois de ce genre. On en

1. Peut-être y a-t-il quelque chose à retenir de l'énorme travail de M. Millard. Peut-être, parmi les influences du milieu physique, y a-t-il à tenir compte du magnétisme terrestre : mais alors il conviendrait de préciser cette influence et de découvrir le mode d'action de cet agent. D'autre part, qu'il y ait un certain rythme dans la vie des peuples, des alternances d'activité et de dépression, qu'il y ait à préciser le rôle et la durée des *générations,* — voilà encore qui est très possible. M. Millard a le mérite d'avoir attiré l'attention sur ces problèmes ; mais il ne prouvera jamais que la grandeur et la décadence des peuples peuvent être prévues d'après le soleil.

a formulé un assez grand nombre, d'amplitudes diverses[1]. Mais on ne saurait dire qu'elles ordonnent véritablement le chaos des phénomènes historiques, puisqu'elles forment elles-mêmes une masse encore incohérente.

Toutes les sciences ont commencé par être un amalgame semblable de conceptions *a priori* et d'inductions empiriques, de vérités partielles. Un corps de science se constitue définitivement par l'élimination des théories arbitraires et la coordination des résultats acquis. — Prenons l'exemple de la biologie. En ce qui concerne la physiologie générale, le mérite insigne de Claude Bernard, c'est d'avoir contribué, plus que personne, à introduire le déterminisme scientifique dans une classe de phénomènes qui y paraissaient réfractaires, d'avoir ainsi délogé les spéculations hasardeuses ; et c'est d'avoir organisé l'amas confus des connaissances positives, d'avoir institué l'étude générale de la vie, en *articulant* de façon judicieuse l'ensemble de ces phénomènes ramenés à l'unité. Structure, composition chimique, action du milieu sur l'irritabilité fondamentale, activité fonctionnelle : ces points de vue ont subsisté, depuis, dans l'étude de la vie, bien qu'elle ait été complétée, améliorée, et que, par exemple, la décomposition structurale ait été poussée au delà de la cellule[2]. — Et de même, en ce qui concerne la zoologie générale, « les naturalistes sont désormais en possession d'une méthode d'investigation scientifique et rationnelle : sachant nettement quels secrets ils demandent aux êtres dont ils étudient les rapports, entrevoyant le but précis, l'idéal pratique... que doivent réaliser l'anatomie comparée et les classifications, jadis basées sur des principes métaphysiques, ils abandonnent des façons de raisonner auxquelles on s'étonne qu'ils se soient si longtemps attardés, pour demander sim-

1. Voir les remarques de G. Bloch, *Bulletin* de la Soc. fr. de Phil., juillet 1907, p. 290.

2. Voir Dastre, *La Vie et la Mort* (*Bibl. de Phil. scient.*, s. d.). Pour les objections de Le Dantec, voir livre III.

plement à une intelligente coordination des faits les lois qu'on cherchait jadis à établir à coups de génie[1]. »

2. — Mais il ne faut pas oublier que l'élimination des idées *a priori* n'implique pas le moins du monde le rejet des hypothèses. Ce même Claude Bernard, qui a fait de la physiologie une science expérimentale, n'a pas interdit l'emploi de l'hypothèse, mais en a, tout au contraire, proclamé la nécessité. « Chaque homme, a-t-il dit, se fait de prime abord des idées sur ce qu'il voit, et il est porté à interpréter les phénomènes de la nature par anticipation avant de les connaître par expérience. Cette tendance est spontanée ; une idée préconçue a toujours été et sera toujours le premier élan d'un esprit investigateur. La méthode expérimentale a pour objet de transformer cette conception *a priori*, fondée sur une intuition ou un sentiment vague des choses, en une interprétation *a posteriori,* établie sur l'étude expérimentale des phénomènes.... Comme expérimentateur, j'évite donc les systèmes philosophiques, mais je ne saurais pour cela repousser cet *esprit philosophique* qui, sans être nulle part, est partout et qui, sans appartenir à aucun système, doit régner non seulement sur toutes les sciences, mais sur toutes les connaissances humaines[2]. » Et de même, dans son ouvrage récent sur *la Science et l'Hypothèse,* un physicien éminent, Henri Poincaré, fait cette déclaration : « On dit souvent qu'il faut expérimenter sans idée préconçue. Cela n'est pas possible ; non seulement ce serait rendre toute expérience stérile, mais on le voudrait qu'on ne le pourrait pas[3]. »

Il est bon d'y insister : de quelque ordre de faits qu'on veuille constituer la science, c'est en vain qu'on prétendrait réduire l'esprit à un rôle passif. Les faits, livrés pour ainsi dire à eux-mêmes, ne sont jamais que des faits. Il faut que

1. Edmond Perrier, *Le transformisme* (1888), p. 2.

2. *Du progrès dans les sciences physiologiques* (1865), dans *La Science expérimentale*, pp. 78, 84.

3. P. 170.

l'esprit réagisse et, en vertu de sa fonction propre, travaille à les ordonner. La synthèse résulte de l'action spontanée de l'esprit, conforme à sa nature intime. Si l'esprit exerce son aptitude synthétique sans une connaissance suffisante des faits auxquels il s'attache, ou bien il s'égare, ou bien il ne peut qu'entrevoir la vérité. De là les systèmes, — qui manifestent gauchement le besoin, invincible et légitime, auquel l'hypothèse répond. Cette hypothèse scientifique qui joue aujourd'hui un rôle, en quelque sorte, officiel, ne diffère du système — c'est-à-dire de l'hypothèse philosophique — que par le traitement qu'elle subit. On commence par la tenir en suspicion. Au lieu de l'accepter dès qu'elle jaillit au contact de l'esprit et des faits, on la soumet à un contrôle plus ou moins prolongé. Elle s'intercale entre les faits et les faits : ceux-ci ont le premier et le dernier mot. L'hypothèse est une question posée, au lieu que le système était une explication imposée.

La vérification de l'hypothèse présente, à vrai dire, des difficultés variables. Dans les sciences d'expérimentation, la fausseté d'une hypothèse éclate par la réponse négative des faits. Dans les sciences d'observation, il est plus malaisé, certainement, d'obtenir une réponse catégorique. La difficulté s'accroît lorsque les faits observés sont d'une complexité extrême ; à plus forte raison, lorsque l'observation est indirecte, quand elle se fait à travers les témoignages et les documents. Cependant, pour ce qui concerne les faits humains du passé, les progrès de la méthode critique, l'accumulation des matériaux éprouvés, la possibilité de rapprochements toujours plus nombreux, l'utilisation du champ d'expériences que constituent la vie actuelle, la politique, l'éducation, tout

1. Chap. IX, *Les hypothèses en physique*, p. 170. Cf. Mach, *La connaissance et l'erreur* (1905, trad. 1908), chap. XIV, *L'hypothèse*, pp. 237-252 ; A. Rey, *La théorie de la physique chez les physiciens contemporains* (1907), V, IV, *Rôle et place de l'hypothèse*. — Voir sur le rôle de l'hypothèse notre *Avenir de la philosophie*, pp. 323 et suiv.

cela permet et permettra de plus en plus le contrôle de l'hypothèse. Dans le domaine historique, comme en toute science, il faut donc, non seulement que le chercheur soit animé de la conviction que les phénomènes sont soumis à un déterminisme absolu, non seulement qu'il ait le besoin, l'appétit, pour ainsi dire, de la loi, mais qu'il aille, par l'hypothèse, au-devant de la vérité scientifique. Et c'est pourquoi la philosophie de l'histoire ne nous semble pas négligeable pour ceux que préoccupe la constitution d'une science des faits humains du passé.

Les systèmes divers de philosophie de l'histoire reposaient sur des hypothèses érigées en principes certains. Parmi ces hypothèses, il y en avait d'absurdes ; il en avait d'erronées : il y en avait, sans aucun doute, de légitimes. Vérités confuses, ou vérités exagérées, dans tous les cas vérités non démontrées, quelques-unes par leur vitalité offrent de l'intérêt et même des garanties. Pour qu'une suite de penseurs — dont plusieurs étaient de grands esprits aux intuitions géniales fondées sur une connaissance plus ou moins étendue des faits passés, des faits actuels, sur le sens de la vie, sur la pratique des hommes — aient, quelquefois en s'ignorant les uns des autres, adopté, illustré une même idée, il faut que la réalité donne à cette idée quelque fondement solide. Au surplus, les philosophes de l'histoire se sont critiqués entre eux, se sont complétés par la succession même de doctrines opposées. Les tâtonnements de la période préscientifique sont nécessairement suggestifs. Nous devons donc, sous bénéfice d'inventaire, recueillir l'héritage de ces générations de penseurs aujourd'hui suspects. En histoire, comme dans tout ordre de recherches[1], il convient au travailleur nouveau d'en-

1. Citons une fois encore Henri Poincaré : « Il ne faut pas comparer la marche de la science aux transformations d'une ville, où les édifices vieillis sont impitoyablement jetés à bas pour faire place aux constructions nouvelles, mais à l'évolution continue des types zoologiques qui se développent sans cesse et finissent par devenir méconnaissables aux

chaîner son effort personnel à l'évolution de la pensée collective. L'étude des systèmes poussée jusqu'à l'époque actuelle permet, d'ailleurs, de constater que certaines idées, présentées d'abord *a priori,* ont eu assez de consistance pour s'imposer même à des historiens érudits. Selon la nature des faits qu'ils considèrent spécialement, certains des savants contemporains — parmi ceux qui se méfient le plus de la généralisation — ont une tendance à généraliser dans tel sens défini, à faire ressortir tel élément explicatif. — Nous sommes donc convaincu qu'il ne faut pas faire table rase du passé, et l'histoire des systèmes serait la première partie de la tâche que nous cherchons en ce moment à préciser[1].

Ainsi, tout en voulant réagir contre la philosophie de l'histoire, nous protestons contre le dédain ou l'indifférence de beaucoup d'historiens à l'égard des anciennes philosophies de l'histoire. Mais, d'autre part, il est aisé de voir combien notre attitude, quelque égard qu'elle témoigne au passé, est différente de celle des penseurs — comme Xénopol et beaucoup d'Allemands[2] — qui veulent fonder la logique de

yeux vulgaires, mais où un œil exercé retrouve toujours les traces du travail antérieur des siècles passés. » *La valeur de la science,* p. 8.

1. Nous avons commencé une *Histoire des Théories de l'histoire.* — Voir dans Bernheim, *Lehrbuch...*, p. 41, une citation de Brückner (*Zur Geschichte der Geschichte*) et ses réflexions personnelles sur l'utilité que présenterait une histoire approfondie de l'histoire et sur le peu qui a été fait jusqu'ici dans ce sens. Ch.-V. Langlois, dans la seconde partie de son *Manuel de Bibliographie historique* (*Histoire et organisation des études historiques*), a, de propos délibéré, laissé de côté la théorie de l'histoire.

2. Nous renvoyons, notamment en ce qui concerne Eduard Meyer et Rickert, à la suite de cet ouvrage. Rappelons de Xénopol et, en sens inverse, de Lacombe, les articles cités p. 24, note 1. Et reproduisons ces lignes caractéristiques : « Il Rickert è nel vero quando sostiene che « gli storici di valore già da lungo tempo misero in opera il metodo storico ». Infatti la conoscenza di ciò che può altamente interessare lo spirito umano, e non foss' altro l'enorme cumulo di lavori storici formanti da soli più di metà di ciò che fu scritto sulla terra, dovrebbe essere sufficiente per impedire di screditare un' attività intelettuale così feconda. » Xénopol, *Sociologia e storia*, dans *Riv. ital. di Sociologia*, juillet-août 1904, p. 407. Cf. dans la *Théorie de l'histoire* (1908), du même, pp. 453-455.

l'histoire sur la pratique empirique des historiens de tous les temps. Que la logique naisse de la pratique, voilà qui est incontestable : mais de la pratique des historiens empiriques, ce qui s'est dégagé surtout c'est la méthodologie, la logique qui préside au travail d'érudition. Pour la constitution de la science, il y a plus à tirer des philosophies de l'histoire que du pur historisme. L'histoire empirique est quelque chose d'informe, d'inorganique. Les systèmes, eux, sont des organisations arbitraires, mais qui contiennent des théories propres à jouer un rôle explicatif [1]. Ils sont presque toujours exclusifs, *einseitig* : mais, selon le vieux mot, s'ils ont tort dans ce qu'ils nient, ils ont souvent raison dans ce qu'ils affirment. La science ne nie rien. Elle commence par ne rien affirmer. Elle admet à titre provisoire, elle soumet, comme hypothèses, au contrôle de l'expérience, de la comparaison, de la discussion, ce que les systèmes paraissent enfermer de solide. La science concilie, ou plutôt elle organise effectivement.

3. — En définitive, le problème capital, dans la synthèse historique, c'est de trouver le biais grâce auquel les généralisations hypothétiques pourront être triées, confirmées, coordonnées, les lois secondaires consolidées, groupées, rattachées aux principes d'explication plus généraux. — Seignobos déclare qu'il a cherché en vain « les éléments constitutifs des phénomènes » historiques [2] ; et, il y a quelques années, faisant un cours en Sorbonne sur les *phénomènes généraux en histoire,* il a cru devoir rejeter « tout principe systématique, tout principe logique » et suivre un « ordre empirique », examiner les phénomènes « dans l'ordre où ils

1. On peut distinguer les *systèmes* et les *théories* de la façon suivante. Les systèmes procèdent trop d'une interprétation philosophique de l'histoire ; les théories procèdent davantage du travail érudit, mais elles peuvent être absolues et exclusives.

2. *Les conditions pratiques de la recherche des causes dans le travail historique, Bulletin* de la Soc. fr. de Phil., juillet 1907, p. 277.

se présentent à l'imagination, en commençant par les plus apparents[1] ». Malgré ce parti pris d'empirisme, il est sur la voie d'une interprétation systématique de l'histoire lorsqu'il formule les considérations suivantes : « Pour ma part, quand je cherche les mobiles des actes humains, je me représente, à chaque moment de l'histoire, trois couches de causes de plus en plus profondes : 1° La première, la plus superficielle, c'est la couche des phénomènes psychologiques conscients, ce sont les phénomènes directeurs qui donnent sa *forme* à la vie politique, intellectuelle, économique. 2° La seconde, ce sont les phénomènes psychologiques inconscients correspondant à la région des impulsions et des tendances ; ils fournissent les *forces* de production de la vie économique et produisent les grandes crises de la vie publique et privée. 3° La troisième, ce sont les phénomènes physiologiques, qui dépendent des conditions matérielles, l'hérédité, la race au sens anthropologique, le milieu[2]. »

Mais ceux qui ont été le plus préoccupés, ces derniers temps, de l'organisation de la science historique, ont proposé des systématisations différentes, opposées les unes aux autres, qui ne semblent pas atteindre l'essence des phénomènes. Ernst Bernheim distingue, parmi les *facteurs généraux* de l'histoire, les facteurs physiques, les psychiques, — individuels ou sociaux, — et les intellectuels (*Kulturellen Faktoren*)[3]. Cette classification, malgré des analogies avec celle de Seignobos, en diffère notablement. Tout autre encore est celle de Xénopol, — qui nous paraît, d'ailleurs, manquer de précision. Les « éléments que l'histoire doit prendre en considération, pour arriver à donner une exposition et une explication scientifique du passé, qui reproduiront la réalité des faits et la réalité des ressorts qui les ont poussés au jour », sont : « 1° *Les facteurs constants de*

1. *Rev. des Cours et conférences*, 28 janv. 1904, p. 549.
2. *Bulletin* cité, p. 288.
3. *Lehrbuch...*, pp. 633-685.

l'histoire qui président au développement des différents groupes dont se compose l'humanité. 2° *Les forces historiques* qui déterminent ce développement. 3° *Le matériel de l'histoire,* sur lequel les forces agissent. Et enfin 4° *Les séries historiques,* résultat de l'action des forces sur le matériel de l'histoire[1]. » Plus simplement, et plus profondément, Lacombe décompose l'agent de l'histoirè : il montre que l'homme peut être considéré dans ce qu'il a de *général,* dans ce qu'il a de *temporaire,* dans ce qu'il a d'*individuel*; et ainsi, comme Seignobos, il trouve aux actes humains des *causes* différentes, — mais spécifiquement différentes et non simplement d'ordres divers[2].

En somme, le travail futur des historiens ne sera orienté dans le droit sens que par un approfondissement de la notion de cause. La recherche des causes, en histoire, a toujours été faite à tâtons par les empiristes, a été conçue de façon simpliste par les philosophes, et n'a pas été organisée définitivement par les logiciens. Il s'agit donc, aujourd'hui, de s'attacher à l'étude de la causalité pour discerner les points de vue véritablement explicatifs. C'est cette tâche, qui consiste à *déterminer les articulations de la synthèse en histoire,* que nous voudrions, tout au moins, ébaucher.

1. *La théorie de l'histoire,* p. 163. — Il y a là une analyse bien peu satisfaisante pour l'esprit et où se mêlent — à tort — le point de vue de l'*exposition* et celui de l'*explication.* Ni les « séries historiques », qui sont « un résultat de l'action des forces sur le matériel de l'histoire », ni le « matériel de l'histoire », terme obscur qui semble désigner les diverses catégories de faits intéressants pour l'historien, ne sont des éléments derniers, des « éléments d'explication scientifique ». Il reste donc, de cette énumération, des *facteurs constants* (race, milieu physique) et une force d'*évolution* qui se complète par les forces *auxiliaires* de l'évolution : action du milieu intellectuel ; instinct de conservation avec ses conséquences, expansion, lutte pour l'existence, imitation ; élément individuel ; hasard....

2. *De l'histoire considérée comme science,* p. 12.

DEUXIÈME PARTIE

LES ARTICULATIONS DE LA SYNTHÈSE SCIENTIFIQUE

INTRODUCTION

La causalité en histoire.

Nous voici amené à insister sur cette notion obscure de cause. Parmi les théoriciens de l'histoire, quelques-uns ont compris, dans ces dernières années, que là devait être cherchée la clef d'une organisation scientifique de l'histoire ; et il s'est produit, surtout en France, dans des Sociétés historiques et philosophiques, d'importantes discussions sur la recherche des causes en ce domaine[1]. Ces discussions ont fait ressortir des partis pris opposés : or, la causalité nous apparaît comme quelque chose de plus complexe que ne le montrent la plupart de ceux qui l'étudient.

Les uns, parmi les théoriciens, ont soutenu qu'il n'y a de

1. Société d'Histoire moderne, 3 janvier 1903 (voir Fr. Simiand, *Méthode historique et Science sociale*, in *Rev. de Synth. hist.*, fév. et avril 1903, t. VI, pp. 1 et 129) ; Société française de Philosophie, 31 mai 1906, *La causalité en histoire*, thèse de Fr. Simiand, 30 mai 1907, *Les conditions pratiques de la recherche des causes dans le travail historique*, thèse de Ch. Seignobos, 28 mai 1908, *L'inconnu et l'inconscient en histoire*, thèse de Ch. Seignobos (voir les *Bulletins* de juill. 1906, juill. 1907, juin 1908). — Voir aussi les ouvrages cités de Lacombe, Bernheim, Xénopol, et, dans ces deux derniers, la bibliographie.

causes que là où il y a des lois; que, dans l'histoire comme dans la nature, on ne peut concevoir qu'un type unique d'explication ; et que l'individuel « est, pour qui cherche des relations de science, l'ennemi [1] ». Personne n'a soutenu cette thèse avec plus de rigueur que Fr. Simiand. D'autre part, personne n'a, plus fortement que Xénopol et Seignobos, — avec toutes sortes de différences, — maintenu l'affirmation traditionnelle que la cause en histoire est d'une nature particulière et indépendante des lois. Seignobos dit que l'historien considère et est contraint de considérer comme cause celle des conditions nécessaires d'un fait « qui précède immédiatement », « la dernière dans le temps, celle que la recherche de proche en proche atteint la première », « l'antécédent lié par la relation la plus particulière », et non, comme le veut Simiand, conformément à la méthode des sciences positives, l'antécédent lié par la relation la plus générale [2]. Pour lui, dans l'explication historique, la cause d'un événement, c'est *sa place* [3]. Et Xénopol soutient une thèse analogue quand il s'attache à démontrer que le propre de l'histoire est la recherche des *séries*. Sans doute, philosophant sur la causalité, il déclare qu'elle est constituée par des forces qui agissent, tantôt dans des conditions qui se répétent, — d'où les lois, — tantôt dans des conditions perpétuellement changeantes, — d'où les séries. Mais l'histoire, pour lui, consiste essentiellement dans l'établissement d'un « fil », d'un « nexus » de causalité [4], c'est-à-dire d'un processus de changement. Comme, sur ce fil de causalité, apparaissent les motifs psychiques des actes hu-

1. Simiand, *Bulletin* cité, juill. 1906, p. 276. Cf. dans la *Rev. de Synth. hist.*, art. cit., t. VI, p. 138 : « Il n'y a rapport causal... que s'il y a régularité de liaison, que s'il y a renouvellement identique de la relation constatée ; le cas unique *n'a pas de cause*, n'est pas scientifiquement explicable. »

2. Seignobos, *Bulletin* cité, juill. 1907, p. 265.

3. *Ibid.*, p. 271.

4. *La théorie de l'histoire*, pp. 132-133.

mains, la cause prend, ici, une valeur toute spéciale[1]. Et Bernheim, plus encore que Xénopol et que Seignobos, a insisté sur le caractère à la fois psychique et individualisé de la causalité en histoire[2].

Ainsi, il est fait du mot *cause,* même par des logiciens, des emplois divers qui répondent à des conceptions diverses, — et souvent, d'ailleurs, confuses. Que faut-il penser de ces oppositions? Dans la science, le mot *cause* doit-il être réservé pour une certaine conception exclusive? Ou bien la recherche de la causalité comporte-t-elle, dans le domaine des faits humains, tout au moins, des points de vue divers, également légitimes, qui résultent de la nature même des choses et qui veulent être soigneusement distingués ?

Chercher la cause, c'est chercher à comprendre le changement, à en rendre compte. Il n'y a qu'une façon d'en rendre compte véritablement, c'est de trouver le *pourquoi.* Le pourquoi du changement consisterait dans des fins, des intentions, des raisons. L'homme, quand il commence à vouloir comprendre l'univers, s'imagine pouvoir aisément tout comprendre. Il suppose partout des volontés semblables à la sienne, des intentions semblables aux siennes. Sa préoccupation d'intelligibilité complète le leurre et l'égare[3].

Il s'en aperçoit. Il en vient, pour assurer l'œuvre scientifique, à dénoncer comme illégitime la recherche du

1. Xénopol (*La causalité dans la succession,* dans la *Rev. de Synth. hist.,* juin et août 1904, t. VIII, IX), a développé cette thèse que les lois physiques sont des données inexplicables tandis que l'histoire constitue une chaîne saisissable de causalité transitive.

2. Voir Bernheim, *Lehrbuch...,* I, 4 (*Das Verhältnis der Geschichtswissenschaft zu anderen Wissenschaften,* not. pp. 105 et suiv.) et 6, et Simiand, *Bulletin* cité, juill. 1906, p. 247.

3. Voir, sur ce point, notre *Avenir de la philosophie*, pp. 320 et suiv.. Les Grecs, dit Stuart Mill, « croyaient n'avoir atteint le vrai but de la science que lorsqu'ils trouvaient dans la nature d'un phénomène quelque chose dont on pouvait conclure ou présumer avant l'expérience qu'il serait suivi par tel autre » *Logique,* III, v, trad. fr., t. II, p. 399. Cf. Ribot, *L'évolution des idées générales* (1904), p. 206.

pourquoi. Il en avait sûrement abusé; il y renonce entièrement. Le changement, pour le savant, est donc une donnée initiale, acceptée telle quelle, inexpliquée. « L'intelligible tout court n'a pas pour nous, comme pour les Grecs, un sens bien précis. Il y a toujours une première donnée dont il faut partir dans nos explications », disait récemment Émile Picard [1]; et Claude Bernard avait déjà déclaré : « L'obscure notion de cause doit être reportée à l'origine des choses : elle n'a de sens que celui de cause première ou cause finale; elle doit faire place dans la science à la notion de rapport ou de conditions [2]. »

A l'explication véritable par le *pourquoi* — que le savant rejette — s'oppose donc la constatation des rapports, des conditions, la recherche du mode de production, du *comment*. Un fait qui ne serait pas lié aux autres, dans l'espace et dans le temps, serait inexistant pour nous. A défaut d'intelligibilité, nous postulons le déterminisme. Il n'y a pas de fait sans cause, cela veut dire, scientifiquement : tout fait est déterminé, résulte, résulte nécessairement, d'un ensemble de conditions. Le déterminisme n'explique pas le nouveau, mais l'escamote, en quelque sorte, pour ne considérer dans le changement que l'identité [3]. Rien ne naît de rien; il n'y a pas de commencement absolu; ce qui apparaît était déjà : voilà des formules qui expriment le point de vue auquel répond cette sorte de causalité — qu'on a proposé d'appeler « efficiente » ou « constituante », par opposition à la causalité « efficace » [4].

1. *De la science*, in *Rev. du Mois*, févr. 1908, p. 141.

2. Voir *Avenir de la philosophie*, p. 360.

3. Il n'y considère que l'identité quantitative, la préexistence des éléments et non la combinaison, l'association de phénomènes, l' « accouplement de causes » d'où résulte le nouveau. Voir sur ce point une note intéressante de P. Lapie, *Sur le rapport de causalité*, in *Rev. de Mét. et de Mor.*, nov. 1908 (c. r. du Congrès de Heidelberg), pp. 801 et suiv., et notre *Avenir de la philosophie*, pp. 350 et suiv.

4. Voir, dans le *Vocabulaire philosophique* de la Société française de Philosophie, les mots *causalité, cause, condition.*

Laplace a dit : « L'univers ne serait pour qui l'envisagerait tel qu'il est qu'un grand fait unique[1] ». Tout fait est, pour ainsi dire, tissé dans cette réalité une ; et la cause déterminante consiste en un total indéfini de conditions. Mais l'esprit ne tient compte que des conditions les plus proches ; il les découpe plus ou moins artificiellement ; et, par un suprême artifice, il donne, pour des raisons pratiques, le nom de cause à telle ou telle condition qui se trouve l'intéresser particulièrement. « Dans la chute d'un objet qui se brise, on appellera « cause » *ad libitum* et suivant l'intérêt pratique dominant soit la pesanteur, soit le fait que cet objet est en plâtre et non en bronze, soit la maladresse de celui qui l'a renversé, soit la position anormale qu'il occupait, etc. On voit, en effet, que, selon le point de vue adopté, telle ou telle circonstance différente sera *mise en cause* ; et les autres phénomènes ayant concouru à l'effet total seront alors des conditions. Il n'y a donc rien d'explicatif dans la distinction des *conditions* et des *causes*. C'est le jugement appréciatif (concernant l'importance des choses ou la responsabilité des personnes) qui détermine actuellement l'emploi de l'un ou l'autre mot dans l'usage courant[2] ». — On comprend dès

1. Voir Lalande, *Remarques sur le principe de causalité*, in *Rev. Phil.* sept. 1890, et *Lectures sur la philosophie des sciences* (1893).

2. *Vocabulaire philosophique*, article *condition*. — Les scolastiques, à la suite d'Aristote, faisaient, parmi les causes, des distinctions de toutes sortes, — qui ne sont pas sans intérêt. Elles sont résumées de façon précise dans le *Traité des causes* de Bossuet. La cause *finale* et la cause *exemplaire (modèle ou original sur lequel une chose est faite)*, et qui sont *causes morales*, étant mises à part, il y a trois sortes de causes *physiques* ou *naturelles* : *efficiente (ce qui étant posé, il faut que quelque chose s'ensuive), matérielle (ce dont une chose est faite), formelle (ce qui fait qu'une chose est appelée telle ou telle)*, Dans la cause efficiente, il y a lieu de distinguer la cause *prochaine* et la cause *éloignée* ; la cause *principale* et la cause *instrumentale* ; la cause *première* et la cause *seconde*. « ... La cause *prochaine* de ce que le blé est moulu, c'est la meule qui le broie ; et la cause *éloignée*, c'est le vent ou l'eau qui fait aller le moulin.... La cause *principale* qui fait une saignée, c'est le chirurgien, et la cause *instrumentale*, ou l'instrument, c'est la lancette dont il se sert. » (Voir Paul Janet, *Philosophie*, p. 764.)

lors aisément combien, dans l'histoire narrative, le choix des causes parmi les conditions peut varier, selon le point de vue de l'historien. Et on comprend aussi pourquoi certains théoriciens de l'histoire narrative ont résolument fondé le choix sur la notion de *valeur* [1], tandis que d'autres ont voulu, autant que possible, éviter le choix et demeurer objectifs en cherchant la cause dans la *place* ou la *série*. Chez ces derniers, la recherche de la causalité est dirigée simplement par le point de vue pratique de l'*exposition*.

Le déterminisme, en un sens, répond déjà à une attitude scientifique : il s'oppose à l'anthropomorphisme primitif, au miracle sous toutes les formes ; il implique la causalité *naturelle*, le rattachement des faits à d'autres faits, mais — théoriquement — il n'est pas incompatible avec le chaos. Il faut distinguer la conception du déterminisme, ou de la causalité naturelle, et la recherche d'une causalité *scientifique,* de la *légalité* pour ainsi dire (*Gesetzmässigkeit*), des uniformités de la nature [2]. Parmi les faits, tous déterminés, les savants ont opéré un triage. Dans cette trame de la causalité, il n'apparaît pas seulement du nouveau, mais du *même*. Il y a des similitudes dans les faits et dans les êtres, dans la succession et dans la coexistence des phénomènes. Le savant, donc, élimine tout ce qui, dans la causalité, est variable, tout ce qui est — comme il dit — accidentel ou contingent, pour ne s'intéresser, pour ne s'attacher qu'aux uniformités. Or, si tout fait a une cause, le même fait, le même groupement de phénomènes ont la même cause. C'est la répétition des causes qui entraîne la répétition des effets. Le savant, donc, par l'expérience ou l'observation, cherche à dégager

1. Voir plus loin, p. 222.

2. La distinction que nous faisons ici est d'ordre logique : elle ne répond pas, bien entendu, à la marche suivie par la science. En fait, les hommes ont constaté des uniformités, des lois, avant d'avoir nettement conçu le déterminisme. Et il y a encore des esprits dans lesquels coexistent des connaissances scientifiques et la croyance au miracle.

ou à abstraire l'antécédent nécessaire ou l'élément constitutif, — ce qui suffit, toutes circonstances étant les mêmes, pour que tel effet se produise, pour que tels caractères se manifestent nécessairement. Il faut remarquer, d'ailleurs, que, dans la causalité scientifique, le conséquent — au moment où un effet se produit — n'est distinct de l'antécédent que par abstraction, tout comme, dans la coexistence, l'élément constitutif et les caractères dérivés. La causalité scientifique, c'est, en quelque sorte, un nœud d'identité. « Si la conception primitive, populaire, tend à restreindre la cause à l'antécédent, à ce qui agit, il suffit d'un peu de réflexion pour comprendre que la cause n'est déterminée comme telle que par son effet, que les deux termes sont corrélatifs, que l'un n'existe pas sans l'autre. Enfin, avec une réflexion plus approfondie, le processus lui-même, la transition, le passage, le *nexus* entre l'antécédent et le conséquent, apparaît comme le *point vital* et le *proprium quid* de la causalité[1]. »

Dans l'identité générale que pose le déterminisme, le savant, en s'attachant aux phénomènes qui se répètent, pour y trouver des identités précises et limitées, pour y saisir ce « point vital » de causalité, se place, lui aussi, à un point de vue pratique : il s'agit, par la connaissance des causes, d'arriver à prévoir et à pouvoir. Les lois, dans lesquelles s'exprime la causalité scientifique, qui, elles-mêmes, se subordonnent les unes aux autres, par lesquelles la nature se systématise, permettent une sorte de prise de possession de cette nature. Mais il ne faut pas s'imaginer que, grâce aux lois, la causalité scientifique soit véritablement *explicative*. Tel rapport de phénomènes n'est pas le moins du monde expliqué par la loi qui formule la nécessité de ce rapport ; telle loi n'est pas expliquée par telle autre loi : la réalité, en

1. Ribot, *L'évolution des idées générales*, p. 202. — Voir aussi des remarques intéressantes dans Xénopol, *La théorie de l'histoire*, p. 62.

se systématisant peu à peu, ne se trouve pas expliquée par là même. Stuart Mill a fait, à ce sujet, des réflexions d'une frappante justesse : « Expliquer, comme on dit, une loi de la nature par une autre, c'est seulement substituer un mystère à un autre ; le cours général de la nature n'en reste pas moins mystérieux, car nous ne pouvons pas plus assigner un *pourquoi* aux lois les plus générales qu'aux lois partielles. L'explication peut mettre un mystère devenu familier et qui, par suite, semble n'être plus un mystère, à la place d'un autre qui est encore étrange pour nous ; et dans le langage usuel, c'est là tout ce qu'on entend par une explication. » Mais souvent cette réduction des lois à d'autres lois « résout un phénomène qui nous est familier en un autre que nous connaissons peu ou point ; comme, par exemple, lorsque le fait vulgaire de la chute des corps pesants est réduit à la tendance de toutes les molécules matérielles les unes vers les autres. Il faut donc ne jamais perdre de vue que lorsque, dans la science, on parle d'expliquer un phénomène, cela veut dire (ou devrait vouloir dire) assigner à cette fin, non pas un phénomène plus familier, mais seulement plus général dont le fait à expliquer est un exemple partiel, ou bien quelques lois de causation qui le produisent par leur action combinée ou successive et par lesquelles, par conséquent, ses conditions peuvent être déductivement déterminées. Chaque opération de ce genre nous rapproche d'un pas de la réponse indiquée… comme le problème total de l'investigation de la nature, à savoir : quelles sont les suppositions en moindre nombre possible qui, étant admises, auraient pour résultat l'ordre de la nature tel qu'il existe ?… On dit quelquefois qu'expliquer ou résoudre ainsi des lois, c'est *en rendre compte* ; mais cette expression manque de justesse si on lui fait signifier quelque chose de plus que ce que nous venons d'indiquer. Dans les esprits non habitués à penser exactement, il y a souvent l'idée confuse que les lois générales sont les *causes* des lois partielles ; que la loi de la gravitation uni-

verselle, par exemple, est la cause de la chute des corps sur la terre. Mais ce serait là un mauvais emploi du mot cause. La pesanteur des corps n'est pas un effet de la gravitation générale ; elle en est un cas, c'est-à-dire un exemple particulier de sa présence [1]. »

Rattacher telle relation causale à sa loi, telle loi à une autre, ce n'est donc que faire reculer le mystère. Les lois sont de pures données, non pas seulement en ce sens que — comme nous l'avons vu déjà et y reviendrons encore — la nécessité des rapports qu'elles expriment est théorique, abstraite, et leur universalité toute conditionnelle, mais en ce sens aussi que la nature de ces rapports doit être constatée, est imprévisible *a priori*. Les lois traduisent la « nature des choses », les nécessités qui en dérivent. Pourquoi la nature présente telles et telles propriétés, pourquoi la nature a des propriétés stables, — plus ou moins stables, — c'est ce que la science ne dit pas et ne prétend pas dire en établissant les lois.

Tels sont les caractères de la causalité scientifique, — ou *causalité légale*. Elle s'oppose à la *causalité brute*, qui apparaît au savant comme négligeable et sans intérêt, et à la *causalité rationnelle* qu'il considère comme inexistante ou insaisissable : elle élimine les faits contingents, qu'il déclare sans cause, et elle élimine les vraies causes, les causes des causes.

Or la question est précisément de savoir si la synthèse historique comporte une telle élimination.

Et d'abord, il s'agit de savoir si la préoccupation du *pourquoi*, dangereuse dans la science lorsqu'elle est initiale et prédominante, ne peut y être, à aucun moment et à aucun degré, réintégrée ; il s'agit, surtout, de savoir si cette préoccupation n'est pas, dans certains domaines, inhérente à la nature même de l'objet à étudier. La méthode scientifique

1. *Logique*, III, XII ; trad. fr., t. I, p. 530.

vide, en quelque sorte, la causalité de tout contenu pour n'en retenir qu'un rapport, tout extérieur, de phénomènes. La « force » se définit par ses effets. « Mais, quoi qu'on fasse, pour être plus qu'un mot vide, pour devenir intelligible, la force ou énergie ne peut être imaginée, représentée, que sous la forme de l'effort musculaire qui en est l'origine et en reste le type ; et, malgré toutes les élaborations qu'on lui fait subir pour la dépouiller de son caractère anthropomorphique, pour la déshumaniser, elle demeure un fait d'expérience interne plutôt qu'un concept. Est-elle destinée à subir d'autres transformations, en raison de connaissances plus approfondies ou d'une position nouvelle du problème ? A côté de la causalité mécanique, du déterminisme rigoureux, y a-t-il place pour une autre forme de la causalité, propre à la psychologie, à la linguistique, à l'histoire, bref aux sciences positives de l'esprit, comme le soutiennent Wundt et d'autres ? C'est le secret de l'avenir [1]. » Il n'y a de causalité effective, explicative, que la causalité interne : la cause expérimentale est comme « un autel au Dieu inconnu, un piédestal vide qui attend sa statue [2] ». Et cette causalité interne, c'est-à-dire par des *raisons,* — nous préférons ce terme à celui de fins, — que la biologie, que la psychologie même cherchent — avec plus ou moins de succès — à éliminer, il est possible que l'histoire — qui est une psychologie grossie, en quelque sorte, et objectivée — l'impose et la précise. Il est anti-scientifique, dans tous les cas, de la déloger de partout en vertu d'idées théoriques.

D'autre part, il s'agit de savoir si la contingence, que la science néglige en certains domaines, ne s'impose pas, elle aussi, dans certains autres. Le fait contingent, en lui-même, n'est pas intéressant. Assurément, il n'est pas sans cause : mais il est sans cause *légale* ; il résulte de ce qui ne se re-

1. Ribot, *op. cit.*, p. 217.
2. W. James, *Psychology* (1890), t. II, p. 671 ; cité par Ribot, *ibid.*

produira pas identiquement et, par conséquent, le rapport de cause à effet n'apprend, ici, rien d'utile. Mais le fait contingent, s'il n'a pas une cause instructive, peut être une cause importante : s'il est, pour ainsi dire, sans passé, il n'est pas nécessairement sans avenir. Ce n'est que comme *insignifiant* qu'on l'évince de la plupart des sciences : encore est-il à la base même des lois, ou de presque toutes les lois. Or l'obstination des historiens à s'occuper des faits contingents témoigne du *rôle important* que joue la contingence parmi les faits humains. Les savants qui, là comme ailleurs, ne veulent voir que des lois, rendent un service tactique, en quelque sorte, à l'étude des faits humains en refoulant la contingence, — dont les autres exagèrent peut-être le rôle. Mais ce rôle reste à préciser.

Et c'est en cela que consiste le problème relatif à la contingence. Recueillir les faits contingents n'a rien à voir avec la science ; mais chercher quelle action exerce la contingence, dans quel rapport elle est avec les autres genres de causes, voilà qui est scientifique.

Par suite de la nature des choses, la causalité apparaît ici avec une complexité particulière, — dont l'étude peut être profitable à l'intelligence de la causalité universelle. Là est le caractère propre de la vraie science, en histoire, — de comporter, pour l'explication intégrale, la recherche de causalités diverses et du rapport que soutiennent entre elles ces causalités. Du discernement de ces causalités diverses résulte l'articulation naturelle, organique, de la synthèse historique. Dans le rapport de ces causalités consiste le problème capital de la synthèse historique. *Faits contingents, lois, raisons ;* rapports de la *contingence*, de la *nécessité* et de la *logique* : ces quelques mots ramènent l'histoire à ses éléments simples, illuminent le travail de l'historien qui veut faire œuvre de science.

Nous croyons que par cette façon de poser le problème historique, d'articuler la synthèse, les théories les plus op-

posées des philosophes et des logiciens vont se trouver justifiées, réconciliées, coordonnées [1]. On le verra dans les pages suivantes, mais sommairement. Ce n'est pas la théorie détaillée de la synthèse historique que nous faisons pour le moment, — il ne faut pas l'oublier : ce sont les grandes lignes de cette théorie que nous tentons de préciser.

1. Nous croyons, en particulier, recueillir et coordonner ici ce qu'il y a de meilleur et de complémentaire dans la pensée de quelques Français éminents : Taine, Cournot, Tarde, Lacombe, Durkheim.

I

LA CONTINGENCE

Il convient, dans l'étude de la contingence, de distinguer le fait fortuit ou de hasard, opposé aux liaisons nécessaires de phénomènes, de l'accident qui individualise les groupements de phénomènes, et qui s'oppose à l'essence. Ce chapitre aura donc deux parties, consacrées, l'une au *hasard,* l'autre à l'*individualité.*

I. — Le hasard.

Cette notion, si usuelle, du hasard et, parce qu'elle est usuelle, d'apparence si claire, demande, en réalité, à être débrouillée : si l'on y regarde de près, on s'aperçoit que, même dans l'esprit des savants, même dans l'esprit des penseurs qui l'ont étudiée, elle ne va pas toujours sans confusion [1]. Nous insisterons donc sur le hasard : nous le défini-

1. Le hasard, dans ces dernières années, a été assez souvent, en France, l'objet d'articles plus ou moins étendus. *Rev. Phil. :* Maldidier, *Le hasard,* juin 1897. *Rev. de Mét. et de Mor.* : H. Piéron, *Essai sur le hasard* (*La psychologie d'un concept*), nov. 1902 ; G. Milhaud, *Le hasard chez Aristote et Cournot,* même numéro ; G. Tarde, *L'accident et le rationnel en histoire d'après Cournot,* mai 1905 ; F. Mentré, *Les racines historiques du probabilisme rationnel de Cournot,* même numéro ; G. Lechalas, *A propos de Cournot : Hasard et déterminisme,* janv. 1906 ; Richard-Foy,

rons, d'une façon générale, aussi nettement que possible, et nous chercherons ensuite à préciser la notion de hasard historique.

1. — *a*) Le fait de hasard, ou — comme on a coutume de dire — le hasard, n'est pas, bien entendu, l'événement sans cause : rien n'est sans cause, répétons-le. Dans le déterminisme des phénomènes, le hasard semble d'abord pouvoir être défini : ce qui n'est ni voulu, ni prévu.

Le hasard, c'est ce qui n'est pas prévu. Il ne faudrait pas dire : ce qui n'est pas prévisible ; ou il faudrait ajouter : *actuellement, pour nous*. Puisque « nous devons envisager l'état présent de l'univers comme l'effet de son état antérieur

L'existence et le fondement des lois du hasard, avr. 1910 ; F. Le Dantec, *Les mathématiciens et la probabilité*, oct. 1910. *Rev. de Philosophie :* G. Tarde, *La notion de hasard chez Cournot*, nov. 1904 ; F. Mentré, *Le rôle du hasard dans les inventions et découvertes*, avril 1904 ; Le même, *Le hasard dans les découvertes scientifiques d'après Cl. Bernard*, juin 1904. *Rev. du Mois* : H. Poincaré, *Le hasard*, 10 mars 1907 ; R. de Montessus de Ballore, *A propos du hasard*, même numéro (Cf. du même, dans les comptes rendus du Congrès intern. de philosophie de Genève, 1905, p. 688, *Une définition logique du hasard et de la probabilité*) ; F. Le Dantec, *Le hasard et la question d'échelle*, 10 sept. 1907. *Rev. Néo-Scolastique :* J. Lottin, *Le calcul des probabilités et les régularités statistiques*, fév. 1910. *Bulletin de l'Institut général psychologique :* E-F. Riedinger, *L'idée de hasard et son influence sur la conduite humaine*, 1907, p. 245. Article *Hasard*, dans le *Vocabulaire philosophique* de la Société fr. de Phil., *Bulletin*, août 1907. Citons aussi l'article plus ancien de J. Bertrand, dans la *Rev. des Deux Mondes* du 15 avril 1884. — *Le concept de hasard dans la philosophie de Cournot* a été étudié par A. Darbon (1911). Le même auteur, dans *L'explication mécanique et le nominalisme* (1911), a un chapitre intitulé *L'induction et le calcul des probabilités* : voir not. pp. 134-155. Les études générales sur Cournot font nécessairement une place à la question du hasard. Voir dans le *Bulletin* de la Soc. fr. de Phil., août 1903, *La philosophie sociale de Cournot*, communication de Tarde, dans la *Rev. de Mét. et de Mor.*, mai 1905, numéro consacré à Cournot, C. Bouglé, *Les rapports de l'histoire et de la science sociale d'après Cournot* ; dans la *Rev. de Synth. hist.*, fév. 1905, J. Segond, *Les idées de Cournot sur l'histoire* ; et surtout le volume de F. Mentré, *Cournot et la renaissance du probabilisme au* XIXe *siècle* (1908). — Rappelons les chapitres de Stuart Mill, *Logique*, III, XVII-XVIII (t. II, pp. 47 et suiv. de la trad. fr.), et l'ouvrage de Windelband, *Die Lehre vom Zufall* (1870).

et comme la cause de celui qui va suivre[1] », c'est à notre ignorance des causes, dans la complexité des phénomènes, que nous donnons le nom de hasard. Tout au moins est-ce le caractère qui nous frappe le plus dans certains faits. Une illusion naturelle à l'homme, une survivance de l'anthropomorphisme primitif, là où le jeu de la causalité nous échappe, nous fait aisément parler du hasard comme de quelque chose de réel, comme de la volonté, capricieuse et taquine, de je ne sais quel démon : en masquant notre ignorance d'un nom, nous sommes tentés d'attribuer à ce terme tout négatif une valeur positive[2]. Les progrès de la science, à mesure qu'ils font mieux concevoir l'enchaînement des phénomènes, le déterminisme, font évanouir les apparences de caprice imprévisible. Ainsi, *en un sens,* le hasard est quelque chose de purement subjectif, de relatif à nous, à l'état de nos connaissances. Plus on sait, et plus on prévoit. Pour qui saurait tout, le hasard, en tant qu'imprévu, n'existerait pas.

Cependant, il ne manque pas de penseurs — ce sont surtout des mathématiciens — qui cherchent à donner au hasard une consistance, à le définir par quelque caractère expérimental, objectif, d'une façon qui nous paraît contestable. J. Bertrand a parlé des *lois du hasard*[3]. R. de Montessus de Ballore a formulé une « définition logique du hasard et de la probabilité », fondée sur « les caractères expérimentaux immédiats des événements dus au hasard ». Henri Poincaré distingue — avec raison — des phénomènes encore inexpliqués qui se laisseront ramener à des lois, et qui n'ont rien de fortuit, les phénomènes proprement fortuits. Mais il les définit de la manière suivante : ceux où interviennent des causes trop petites ou trop nombreuses pour qu'on puisse en épuiser la connais-

1. Laplace, *Essai philosophique sur les probabilités* (1814).
2. Les déesses Τύχη, *Fortuna* ne sont pas tout à fait mortes.
3. *Rev. des Deux Mondes*, art. cité, et *Calcul des Probabilités*, pp. VI-L, 1888.

sance [1], et qu'on ne pourra jamais qu'approximer par le calcul des probabilités, mais qui à leur façon *obéissent à des lois* [2].

Or, on se leurre, nous semble-t-il, lorsqu'on cherche à donner au hasard quelque objectivité par la considération du calcul des probabilités, lorsqu'on s'imagine soumettre à des lois le hasard, en tant que hasard. Il faut voir un paradoxe — pour n'y pas voir de l'illogisme — dans cette thèse de J. Bertrand : « Le hasard..., pour conduire les faits de nature à une fin assurée et précise,... est, au milieu des agitations et des variétés infinies, le meilleur et le plus simple des mécanismes. Les vapeurs s'élèvent, les vésicules se forment, les nuées s'épaississent, les vents les dispersent, les mêlent, les entrechoquent, engendrent la tempête et la pluie ; le Hasard conduit tout sans surveillance ni délibération aucune, et précisément parce qu'il est aveugle, il remplit le lit de tous les fleuves, arrose toutes les campagnes et donne à chaque brin d'herbe sa ration nécessaire de gouttes d'eau [3]. » Que l' « empreinte du hasard » sur les phénomènes se trouvât être l'ordre, voilà qui serait singulièrement déconcertant. En réalité, c'est parce qu'il y a du général, des similitudes, des lois dans

1. Art. cité, p. 259, H. Poincaré dit : « Une cause très petite, qui nous échappe, détermine un effet considérable que nous ne pouvons pas ne pas voir, et alors nous disons que cet effet est dû au hasard. Si nous connaissions exactement les lois de la nature et la situation de l'univers à l'instant initial, nous pourrions prédire exactement la situation de ce même univers à un instant ultérieur. Mais, *lors même que les lois naturelles n'auraient plus de secret pour nous, nous ne pourrions connaître la situation initiale qu'approximativement.* Si cela nous permet de prévoir la situation ultérieure avec la même approximation, c'est tout ce qu'il nous faut, nous disons que le phénomène a été prévu, qu'il est régi par des lois ; mais il n'en est pas toujours ainsi, il peut arriver que de petites différences dans les conditions initiales en engendrent de très grandes dans les phénomènes finaux ; une petite erreur sur les premières produirait une erreur énorme sur les derniers. La prédiction devient impossible et nous avons le phénomène fortuit. » Dans ce passage, qui nous paraît un peu équivoque, il ne s'agit, au fond, que d'une impossibilité *pratique* de prévision.

2. Même art., p. 266.

3. Voir Piéron, art. cit., p. 691.

l'univers, et non parce que le hasard aurait des lois, que les grands nombres manifestent de la régularité et qu'on peut établir des probabilités là où l'enchaînement causal nous échappe[1]. Le calcul des probabilités est un instrument précieux qui nous permet de prévoir en quelque façon l'imprévisible : il ne fait que cerner, pourrait-on dire, notre ignorance des causes particulières par notre connaissance de certaines données générales[2]. Le calcul des probabilités, la loi des grands nombres ne s'appliqueraient pas dans un chaos.

Mais, d'autre part, le hasard s'évanouirait et la probabilité n'aurait aucun sens dans un monde entièrement soumis à des lois. Or, si même nous connaissions les lois de la nature qui nous échappent encore, il y aurait un résidu de hasard. Et si nous étions capables de reconstituer l'enchaînement total des phénomènes, si nous étions des dieux omniscients, le hasard pourrait être prévu, mais il ne se trouverait pas éliminé. C'est qu'en effet, le hasard, sans être proprement une réalité, répond à un caractère objectif des choses. Comme l'a vu très profondément Cournot, le hasard, c'est le *désordre,* ou plus exactement : l'absence d'ordre[3]. Ce n'est pas — objectivement — ce qui résulte de causes très complexes ou très petites : c'est ce qui résulte de la rencontre, de l'intersection de séries de phénomènes indépendantes[4]. Le mot

1. « Les propositions du calcul des probabilités n'ont de valeur que si les hasards sont des *régularités masquées* par des complications. » Mach, *op. cit.*, p. 278. Il serait plus précis de dire : si les complications du hasard masquent des régularités.

2. Dans les jeux de hasard, les possibilités sont limitées par les conditions mêmes du jeu (voir Borel, *Éléments de la théorie des probabilités,* 1909). En l'absence de lois, de longues séries de coups ou de parties permettent aux chances contraires de se compenser, — comme dans les phénomènes où, au contraire, agissent des lois, « les variations accidentelles se compensent... et il ne reste que l'effet certain des causes constantes » (Fourier, cité par J. Lottin, art. cit., p. 28). C'est la limitation des possibles qui permet la mesure des possibilités.

3. Ce caractère *objectif* n'apparaît donc subjectivement qu'à la suite de la constatation d'un certain ordre.

4. « Les événements amenés par la combinaison ou la rencontre d'autres

de *coïncidence,* synonyme de hasard dans beaucoup de cas, est singulièrement expressif. S'il y a, dans le monde, des phénomènes *ordonnés,* le monde n'est pas un système, — à la façon d'une horloge dont toutes les pièces sont solidaires et, d'ailleurs, expriment une pensée. Tout est lié à tout, mais tout ne conspire pas avec tout.

Nous avons commencé par dire — et il va de soi — que le hasard, c'est ce qui n'est pas voulu. Précisons : ce qui n'est pas voulu pleinement, c'est-à-dire par rapport à la raison ou tout au moins à des raisons. L'homme n'assiste pas seulement au hasard, n'en subit pas seulement les effets : il peut en être le théâtre. Il lui arrive d'agir au hasard, de parler au hasard, en un mot d'être déterminé fortuitement, d'être le jouet d'impulsions dont il est le premier surpris. Il lui arrive

événements qui appartiennent à des séries indépendantes les unes des autres sont ce qu'on nomme des événements fortuits ou des résultats du hasard. » *Essai sur les fondements de nos connaissances* (1851), t. I, p. 52. — « Admettez que la chaleur solaire et la chaleur propre de la terre se dissipent graduellement de manière qu'il doive venir un temps, à la vérité fort éloigné, où la terre cesserait de pouvoir nourrir des êtres vivants, et vous aurez l'idée d'un phénomène déterminé en vertu de causes normales, régulières, essentiellement liées à la constitution du système qu'elles régissent. Supposez, au contraire, comme on se l'est quelquefois figuré, que, dans l'espace sans bornes et par delà le système solaire, circule actuellement une comète destinée à rencontrer un jour la terre et à y détruire les espèces vivantes par sa maligne influence : ce sera l'exemple d'une cause accidentelle, et qui ne perdrait pas le caractère de cause accidentelle, quand même les astronomes seraient dès à présent en mesure de calculer l'époque de la rencontre. » *Considérations sur la suite des événements dans les temps modernes* (1872), t, I, p. 5. Voir l'article cité de Tarde, sur *la notion de hasard chez Cournot,* et, dans l'ouvrage de F. Mentré, le chap. v, *L'idée de hasard.* La pensée de Cournot est plus nette sur le hasard que sur l'ordre. — A. Lalande, dans le *Vocabulaire philosophique,* oppose à Cournot — et à Stuart Mill — que « tous les mouvements du cylindre et de la bille, au jeu de la roulette, ont pour cause commune le mouvement du croupier qui les lance, et sa volonté de jouer le coup ». Et, en effet, on ne peut dire qu'il y ait hasard dans le résultat, quelqu'imprévu qu'il soit. Le hasard est dans la rencontre de la série qui aboutit au résultat, et de l'intérêt des joueurs, des parieurs, ou simplement de la curiosité qu'excite le résultat dans son imprévisibilité voulue — comme nous le montrons plus loin.

de créer du hasard, c'est-à-dire de ne pas prévoir le résultat de ses actes, ou même de substituer volontairement le hasard à sa raison, par exemple quand il se décide à pile ou face. Les jeux de hasard sont des jeux combinés pour que le raisonnement n'y intervienne pas; et il y a des jeux qui consistent à corriger, à déjouer par le raisonnement un hasard plus ou moins laborieusement fabriqué. Le hasard, en définitive, c'est donc ce qui présente objectivement ce caractère négatif d'être étranger à l'ordre[1], — à l'ordre des *lois* et à celui des *raisons*.

H. Bergson, dans son *Évolution créatrice,* a parlé de l'idée de hasard, « proche parente de l'idée de désordre[2] ». Mais, pour lui, l'idée de désordre est purement subjective : la réalité étant faite de deux ordres différents, l' « ordre automatique » et l' « ordre voulu », on objective, dit-il, dans le concept de hasard l'état d'esprit où l'on se trouve quand on découvre de l'automatisme là où on aurait supposé une intention, quand on rencontre des volontés là où on attendait du mécanisme. Théorie infiniment ingénieuse, mais qui ne nous paraît pas exacte. Le hasard n'est point quelque chose de tout subjectif et qui réponde « à la déception de l'esprit devant un ordre qui ne l'intéresse pas, ou à une oscillation de l'esprit entre deux espèces d'ordre[3] ». Sans doute, il y a — et nous allons y insister — une large part de subjectivité dans les hasards dont l'esprit *s'occupe*; mais nous croyons bien constater que, dans cette réalité où règnent, en effet, deux « ordres », les phénomènes de hasard présentent ce caractère d'être étrangers *à l'un et à l'autre*[4].

b) Le hasard ainsi défini, il convient de distinguer diverses sortes de hasards. Les faits conformes à notre définition, qui

1. Les anciens opposaient Τύχη, *Fortuna*, et εἱμαρμένη, *Fatum*.
2. P. 254.
3. P. 256.
4. Nous laissons de côté la question, métaphysique, des rapports originels de l'ordre et du désordre. Voir Darbon, *op. cit.*, p. 15.

se produisent dans l'univers, sont en nombre infini. Le hasard est partout, dans la nature, dans la vie, dans l'histoire : il nous assiège et devrait nous obséder. Or, ce qu'il y a d'objectivement fortuit et de subjectivement imprévu dans les phénomènes nous échappe la plupart du temps. En fait, quand nous remarquons un hasard, quand nous nous écrions : « Quel hasard ! », il s'agit d'un hasard d'une nature particulière. De quelle nature est donc le hasard qui nous frappe, celui que notre attention trie dans le nombre infini des phénomènes fortuits ? Ce hasard, — à bien y regarder, — c'est ce qui, n'étant pas voulu, affecte cependant l'apparence d'une volonté.

Précisons par des exemples tirés de l'expérience quotidienne. Chaque fois que je sors de chez moi, je rencontre des inconnus que j'aurais pu ne pas rencontrer, dont la présence sur mon chemin, si elle a des causes, comme ma présence sur le leur, ne répond à aucune raison. Mais je sais, en sortant, que je rencontrerai du monde dans la rue ; et, à moins de quelque particularité exceptionnelle, ces rencontres ne me font aucune impression : ce sont hasards presque inaperçus, comme il s'en produit constamment au cours de nos journées. Si je rencontre une personne que je connais, que, pour pour des raisons de voisinage ou autres, j'avais des chances de rencontrer, dont la rencontre n'a pas d'intérêt spécial pour moi, voilà encore un hasard dont j'aurai à peine conscience. Mais que je rencontre, en un endroit où je vais rarement, une personne qui y va rarement elle-même ; que je rencontre plusieurs jours de suite la même personne en des endroits différents ; que je rencontre une personne à qui j'ai rêvé la nuit ou à qui, précisément, je pensais ; que je rencontre une personne que j'avais intérêt à voir ou à ne pas voir : voilà des hasards frappants. Ils sont frappants en raison de l'éloignement des séries qui se rencontrent, ou de la répétition de la rencontre, ou d'un rapport soit de convenance soit de disconvenance dans la rencontre. Nous nous mouvons en un

cercle de hasards probables et qui prennent à nos yeux un caractère normal : il y a, pour ainsi dire, une part de prévu dans l'imprévu. Or l'improbabilité de certaines rencontres leur donne un air de *fait exprès*[1] ; à plus forte raison, leur répétition ; à plus forte raison, ce qu'elles ont d'approprié : c'est *l'involontaire simulant le volontaire*[1].

Aux jeux de hasard, dans une loterie, qu'il y ait des gagnants et des perdants, voilà — dans certaines conditions — qui n'a rien de remarquable, même pour ceux qui gagnent ou qui perdent. Mais que, à une loterie, tous les numéros gagnants se terminent par le même chiffre ; qu'une même personne gagne autant de lots qu'elle a de numéros, sur un petit nombre de lots et un grand nombre de numéros ; qu'une personne gagne le gros lot au moment où elle allait se tuer de détresse : voilà des hasards que l'on qualifiera d'étranges ou de singuliers, de miraculeux, de providentiels. Il y en a d'autres qui sont néfastes, diaboliques. Il semble qu'il y ait là bienveillance, malveillance, ou simplement paradoxe et mystification, — toujours intention[2].

L'esprit humain répugne tellement au désordre qu'il a, spontanément et inconsciemment, réparti les phénomènes fortuits en deux catégories : ceux où le hasard est atténué, prend des allures régulières, ceux où le hasard s'exagère, en quelque sorte, jusqu'à se contredire lui-même et à jouer la volonté. Le hasard, avons-nous dit, c'est ce qui est étranger à l'ordre, — à l'ordre des lois et à celui des raisons. Et voici

1. Expressions de Maldidier, art. cité, p. 584, et de Tarde, art. cité, p. 512.

2. Au surplus, si dans une loterie ou au jeu quelqu'un gagne trop souvent, on est disposé à croire qu'il y a tricherie, truquage : on cherchera la volonté humaine. En ce qui concerne les phénomènes naturels et même psychologiques, la répétition se tourne en présomption de loi. Qu'un homme meure et que, au moment de sa mort, un parent, un ami, très éloigné de lui, l'ait vu en rêve, mourant : voilà un hasard frappant. Que des phénomènes de ce genre soient constatés en grand nombre, et — la religion ou la superstition écartées — on cherchera à les expliquer par une extension de la psychologie, par la nature même des choses.

que nous constatons qu'entre les phénomènes fortuits, les uns sont éliminés comme tels, parce qu'on y trouve des *quasi-lois,* les autres sont retenus parce qu'ils manifestent des *quasi-raisons*[1].

Combien est subjectif le caractère attribué à ces derniers, c'est ce qu'il convient de faire ressortir. Le hasard nous frappe soit dans la mesure où il est relatif à nos désirs, à nos convenances, soit dans la mesure où il trouble notre attente. Or, il faut remarquer que cette attente du normal est quelque chose d'individuellement variable. *Improbabilité* est un terme vague. Tout comme nous avons, chacun, une intuition obscure des probabilités, — à laquelle nous substituons la mesure des *possibilités,* là où le calcul est applicable[2], — nous avons de l'improbabilité un sentiment confus, très personnel, souvent très erroné, — mais qui suffit pour que tel phénomène nous paraisse extraordinaire et nous frappe. Variable aussi est la capacité d'attention ; variables sont les motifs d'attention. Une certaine tournure d'esprit, une disposition imaginative ou superstitieuse peut rendre frappants des hasards tout à fait vulgaires. Les phénomènes météorologiques et les faits de toute vie humaine forment deux séries indépendantes qui se rencontrent de façon continue. Le beau temps, le mauvais temps coïncident constamment avec des événements humains de toutes sortes. Un événement tragique sera accompagné aussi bien d'un soleil magnifique — qui pourra frapper comme une ironie — que d'un orage — qui pourra frapper par son appropriation. La rencontre d'oiseaux, de tels oiseaux, d'un certain nombre d'oiseaux, volant de tel côté, celle d'une araignée à telle heure du jour, — voilà qui frap-

1. Il y a deux mots en grec : τύχη et τὸ αὐτόματον. A. Croiset traduit ainsi le second : « le spontané apparent dans les choses qui n'ont pas de volonté ». Voir *Rev. de Mét. et de Mor.*, compte rendu de la soutenance de thèses de Hamelin, juill. 1907, suppl., p. 20.

2. Le calcul des probabilités est fondé à la fois sur la tendance du possible à se réaliser et sur la limitation des possibles par les conditions générales du réel.

pera l'esprit propre à en être frappé. — L'esprit peut même créer des hasards tout négatifs. Une pierre tombe de haut à mes pieds : cette pierre *aurait pu* me tuer ; c'est un hasard qu'il n'en ait pas été ainsi. Tout ce qui n'arrive pas est hasard, — ou du moins tout ce qui n'arrive pas, qui est possible ; et je puis, sollicité par des raisons personnelles, être frappé d'une foule de hasards négatifs.

Que conclure de tout cela, sinon que le nombre des hasards frappants est lui-même infini, que ces hasards frappants n'ont souvent rien d'objectivement remarquable, et que les hasards les plus frappants peuvent être sans aucune influence sur la vie humaine ? Il faut donc distinguer avec soin des hasards frappants les hasards agissants, les hasards importants, ceux qui produisent des effets objectivement considérables, — c'est-à-dire multiples ou prolongés. Il y a des hasards frappants, sans être importants ; il y a des hasards la fois frappants et importants ; il y a des hasards qui deviennent importants par cela même qu'ils ont frappé ; et il y a des hasards qui sont importants sans être frappants.

La vie humaine est tramée de hasards. Les uns sont insignifiants, les autres importants, au point de vue objectif. Le rôle du hasard dans certaines vies est si manifeste, si éclatant, qu'il y a des hommes dont on dit qu'ils ont de la chance ou de la malchance, de la « veine » ou de la « déveine », leur « étoile » ou la « guigne ». Mais, dans la chance ou la malchance, la part de la volonté est souvent plus considérable qu'il n'apparaît à l'observateur superficiel et même à l'intéressé[1]. Par contre, il y a des hasards décisifs qui passent inaperçus. Les *biographes,* maintes fois, recueillent les coïncidences surprenantes, les accidents extraordinaires, sans démêler l'action profonde de telle rencontre en apparence banale. Qu'une personne, par exemple, ait un sosie et qu'il

1. Voir Maldidier, art. cité, p. 591, et Lalande, *De la fatalité,* in *Rev. Phil.,* sept. 1896.

en résulte d'amusantes confusions, voilà qui ne présente aucun intérêt, — au prix des circonstances, presque toujours communes, qui ont provoqué le choix d'une carrière ou amené un mariage.

2. — Nous voici maintenant en mesure de distinguer du pur hasard le *hasard historique,* ou l'*événement*[1]. Il est bien évident que l'historien ne doit retenir qu'une faible partie des innombrables hasards qui se jouent à la surface du réel comme les vagues à la surface de la mer. Et précisément, qu'une vague entraîne tel objet sans valeur, c'est un hasard qui ne compte pas ; qu'elle entraîne tel objet de prix, qu'elle enlève tel pêcheur, tel baigneur, tel marin, c'est un accident ou un malheur qui compte dans une famille, c'est un fait divers qui frappe ou qui émeut ; ce n'est pas un événement historique. Mais c'est un événement historique si une lame de fond engloutit un personnage qui détient un pouvoir considérable, si un tremblement de terre détruit une ville importante ; à plus forte raison, si cette ville est la capitale d'un pays ; à plus forte raison, si ce pays exerce une influence mondiale. C'est la multiplicité et la durée des effets produits, c'est l'intensité de la répercussion dans l'espace et dans le temps qui caractérisent l'*événement.* L'annaliste, le chroniqueur d'autrefois, qui enregistraient les hasards frappants[2], le reporter d'aujourd'hui, qui recueille le fait divers, l'anecdote surprenante, amusante, émouvante, n'ont rien de l'historien véritable. Et la tâche de l'historien consiste souvent à négliger les hasards que la tradition met en lumière pour mettre en lumière ceux qu'elle a laissés dans l'ombre.

1. Sur le hasard en histoire, voir surtout L. Bourdeau, *L'histoire et les historiens* (1888), pp. 131 et suiv. ; Mougeolle, *Les problèmes de l'histoire* (1886), pp. 3 et suiv. ; Langlois et Seignobos, *Introduction,* p. 215 ; Lacombe, *op. cit.,* ch. XIV ; Xénopol, *op. cit.,* 2e éd., pp. 274 et suiv. ; Lindner, *Geschichtsphilosophie* (1901), p. 159.

2. Voir d'intéressantes citations dans Mougeolle, *op. cit.,* notamment p. 37.

Les hasards historiques sont de deux sortes. Il y a ceux qui mettent en présence, en compétition, des collectivités ou qui agissent directement sur les collectivités : tremblements de terre, inondations, cyclones, disettes, épidémies.... Il y a ceux qui agissent sur les collectivités par l'intermédiaire des individus. Ce sont ces derniers qui ont le plus frappé, en général, les historiens. Aussi un grand nombre de penseurs, à la suite des historiens, ont-ils déclaré que les grands événements procèdent souvent de causes futiles. C'est ce que Pascal — après Montaigne et bien d'autres[1] — a exprimé dans la phrase fameuse : « Cromwell allait ravager toute la chrétienté ; la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain qui se mit dans son uretère. Rome même allait trembler sous lui ; mais ce petit gravier s'étant mis là, il est mort, sa famille abaissée, tout en paix, et le roi rétabli[2]. » Petites causes, grands effets : deux théoriciens français, Mougeolle et Bourdeau, se sont ingéniés à ruiner ce système ; ils ont accumulé les exemples d'interprétations erronées des événements. Or, que les historiens se soient souvent trompés en attribuant au hasard ce qui procède surtout de causes générales, que des théoriciens aient exagéré considérablement le rôle du hasard, — c'est possible, c'est même certain. Mais il ne faut point, en revanche, ou nier, ou réduire exagérément ce rôle. Il faut le reconnaître et le préciser.

S'il y a, nous le savons, des hasards frappants et des hasards vulgaires, peut-on dire qu'il y a des hasards futiles, — futiles en tant que causes[3] ? Il est plus juste de remarquer

1. « Nos plus grandes agitations ont des ressorts et des causes ridicules. Et l'engravure d'un cachet fut-ce pas la première et maîtresse cause du plus horrible croulement que cette machine ayt oncques souffert.... » *Essais*, III, 10.

2. *Pensées*, éd Brunschvicg, t. II, section II, 176. Quant à la phrase non moins fameuse : « Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé » (*ibid.*, 162 ; cf. 163 et 163 *bis*), elle se rapporte moins au hasard proprement dit qu'aux accidents de l'individualité : voir le chapitre suivant.

3. H. Poincaré, dans l'article cité sur le hasard, dit p. 274 : « L'his-

que le hasard tantôt n'est que cause occasionnelle, qui libère des forces et déclanche des événements, tantôt est cause effective, qui détermine des événements. Dans ce dernier cas, l'importance du hasard « doit se mesurer non à la taille du fait initial, mais à la taille des faits qui en sont résultés [1] ». Or, le résultat dépend lui-même du système sur lequel il agit, et où il retentit plus ou moins largement, plus ou moins longuement, plus ou moins profondément.

Somme toute, le hasard, qui n'est conçu que par opposition à l'ordre, à l'ordre des lois et à celui des raisons, n'agit historiquement que par rapport à l'ordre, et son importance se mesure à la mesure dans laquelle il l'affecte [2]. C'est donc l'étude des causes régulatrices qui nous donnera la clef du rôle joué par le hasard en histoire. Il s'agit de savoir ce que peut le hasard pour ou contre l'ordre, quels rapports, au cours de l'histoire, soutient l'ordre avec le hasard. Il n'y a pas de loi du hasard à formuler, — le hasard, répétons-le, n'a pas de loi, — mais il y a un problème à résoudre des relations du hasard et de l'ordre.

torien est obligé de faire un choix dans les événements de l'époque qu'il étudie ; il ne raconte que ceux qui lui semblent les plus importants. Il s'est donc contenté de relater les événements les plus considérables du XVIe siècle par exemple, de même que les faits les plus remarquables du XVIIe siècle. Si les premiers suffisent pour expliquer les seconds, on dit que ceux-ci sont conformes « aux lois de l'histoire ». Mais si un grand événement du XVIIe siècle reconnaît pour cause un petit fait du XVIe siècle, qu'aucune histoire ne rapporte, que tout le monde a négligé, alors on dit que cet événement est dû au hasard, ce mot a donc le même sens que dans les sciences physiques ; il signifie que les petites causes ont produit de grands effets. » On voit, d'après ce que nous avons dit, ce qu'il faut penser de ce passage : le hasard peut être un « grand fait » aussi bien qu'un « petit fait » ; et si le chroniqueur enregistre de préférence les faits les plus «remarquables », le rôle de l'historien consiste à démêler les faits les plus *importants*, qu'ils soient ou non *remarquables*.

1. Langlois et Seignobos, *Introduction*, p. 215.

2. Aucune considération subjective de *valeur* n'intervient dans le choix des hasards importants, si l'importance du hasard se détermine par rapport à l'ordre, — qui lui-même doit être défini de façon objective.

II. — L'INDIVIDUALITÉ.

Il y a une forme de la contingence qu'il faut, avons-nous dit, soigneusement distinguer du hasard. L'individualité est quelque chose d'intermédiaire entre le pur hasard et la nécessité. Ici, un hasard initial affecte un groupement de phénomènes, plus ou moins durable, et soumis à des lois : il s'ensuit, tout ensemble, que ces lois se mitigent de contingence et que les effets du hasard participent à la stabilité de ces lois.

L'individualité, comme on l'a fait observer justement [1], n'est qu'un des aspects que présente l'individu. Les caractères spécifiques sont nuancés dans l'individu de traits individuels qui ont une stabilité relative et sur lesquels brode encore le hasard. Nous avons parlé du pur hasard. Nous viendrons aux caractères spécifiques. Occupons-nous des contingences individuelles.

Nous allons rencontrer divers modes de l'individualité : en effet, le concept d'individualité, quoiqu'il ait été dégagé de l'individu humain, ne s'applique pas seulement à l'individu humain, ni même aux êtres vivants. Nous aurons à utiliser l'application qu'on en a faite au milieu géographique, à cet élément objectif de l'histoire, qui agit par l'intermédiaire de l'élément subjectif. Nous aurons surtout, dans l'ordre subjectif, psychologique, à distinguer l'individualité singulière et l'individualité collective. A bien délimiter cette dernière nous attachons la plus grande importance. Il ne faut pas, en effet, identifier — comme le font certains sociologues — l'indivi-

1. Lacombe, *L'histoire considérée comme science*, p. 248. Voir aussi, sur l'individuel, F. Gottl, *Zur sozialwissenschaftlichen Begriffsbildung*, I, *Umrisse einer Theorie des Individuellen*, in *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, sept. 1906.

dualité collective et la société ; il ne faut pas plus confondre les traits individuels et les caractères spécifiques des sociétés que les traits individuels et les caractères spécifiques des individus.

Individualité singulière, individualité collective, individualité géographique, — celle-ci dans ses rapports avec l'individualité collective, — telles vont être les trois premières divisions de ce chapitre. Dans une quatrième et une cinquième parties, nous étudierons ce qu'on peut appeler l'individualité temporaire et l'individualité momentanée, ou les modalités temporaires et les manifestations dynamiques de l'individualité collective. — Si un grand nombre de systèmes historiques ont fait ressortir le rôle du milieu, ou de la race, ou des grands hommes, ou de deux de ces éléments, ou des trois à la fois, souvent les philosophes de l'histoire se sont leurrés sur la portée explicative de ces causes purement contingentes. Souvent ils en ont masqué la contingence en en subordonnant l'action à quelque cause métaphysique, Dieu, Nature, Idée. Il s'agit, dans la science, d'en déterminer le rôle de façon positive ; mais il importe, avant tout, d'en bien concevoir la nature, et telle est notre tâche présente. Ici encore, si nos indications paraissent sommaires, on se rappellera que notre point de vue est méthodologique, que nous n'avons pas à entrer actuellement dans le fond des choses.

I. — Le principe de conservation psychologique que manifeste l'hérédité ne nous est donné que dans des combinaisons originales ; et les lois générales, abstraites, de la psychologie, sociale ou humaine, ne nous sont connues qu'à travers les individualités concrètes. Des jeux du hasard et des lois psychologiques naît incessamment l'individualité personnelle. Comme les individus sont ce qu'il y a de plus tangible en histoire, que les faits sont tous ou produits par eux, ou relatifs à eux, les chroniqueurs naïfs et, à leur suite, les historiens historisants leur ont attribué tout naturellement

le rôle capital. Que l'histoire soit « un problème de psychologie », selon la formule qui a été répétée à satiété[1], voilà qui n'est guère contestable : mais il y a diverses psychologies, — nous allons peu à peu préciser ce point. Or, les historiens dont nous parlons, consciemment ou inconsciemment, comprennent cette formule de façon étroite : le problème de l'histoire consisterait à recueillir les contingences individuelles, à souligner ce qui est particulier dans l'individu, en distinguant, parmi les individus, lorsqu'il y a lieu, ceux que les circonstances ou la nature même de leur individualité ont appelés à diriger les événements humains. — C'est une interprétation de l'histoire qui pourrait être définie : *atomisme historique*. Ni les apparences ne suffisent à justifier cette conception, ni des raisonnements comme celui-ci, — que nous avons entendu tenir : « Une dose infinitésimale d'un virus peut détruire un organisme; pourquoi un individu ne serait-il pas capable de bouleverser, de transformer une société ? » Il n'est peut-être pas absurde de concevoir les transformations historiques comme produites soit par telle personnalité exceptionnelle, soit par l'accumulation des petites différences individuelles : mais il ne s'agit pas de savoir ce qui est possible, il faut préciser ce qui est.

Assurément, l'individualité personnelle est une donnée qui s'impose à l'observateur des faits humains ; et c'est une donnée qui introduit dans ces faits un élément — relatif — de généralisation : tout en reposant sur le hasard, elle éli-

1. Taine l'a mise à la mode. — Voir dans *L'histoire considérée comme science*, de Paul Lacombe, le chapitre II, *Des rapports de la psychologie et de l'histoire*. « Montesquieu, Voltaire, Turgot, Condorcet, Comte même (qui, chose singulière, ne reconnaissait pas la psychologie), toute l'école historique française a suivi la même voie, qui est la bonne [le recours à la psychologie]. Comparée à la philosophie allemande, la française a pourtant un air de recherche superficielle, auquel bien des gens se sont trompés. Les Allemands paraissent plus profonds, parce qu'ils sont allés chercher plus loin, trop loin, ce que les autres cherchent à la hauteur voulue. » (P. 33.)

mine, dans une certaine mesure, le hasard. Voyons donc comment on peut étudier la nature et préciser le rôle historique de l'individualité personnelle.

a) Remarquons, d'abord, en ce qui concerne l'origine des individualités, que le hasard — au sens où nous l'avons défini — est dans la mise en présence des générateurs, dans les circonstances qui accompagnent la génération, dans les accidents qui peuvent se produire entre la génération et la naissance, mais non — à considérer le problème théoriquement — dans la combinaison même d'où résulte l'être nouveau : il ne faut pas, en effet, confondre l'ignorance où nous sommes du résultat, à cause de la complexité des éléments concourants, avec l'absence de loi. On est arrivé à démêler pour des cas simples d'hérédité biologique des lois très nettes (Mendélisme) ; et il existe, sans aucun doute, des lois de l'hérédité psychologique — nous en soupçonnons déjà quelques-unes — dont il n'est pas impossible que, jusqu'à un certain point, nous parvenions à nous emparer[1].

Quoi qu'il en soit, il y a, dans la vie d'un individu donné, une certaine continuité qui permet, à quelque degré, la prévision. C'est sur cette constatation qu'était fondée la théorie de la *faculté maîtresse* ou *dominatrice,* de Taine. « Une fois qu'on a saisi la faculté maîtresse, on voit l'artiste tout entier se développer comme une fleur », déclarait-il avec beaucoup de simplisme et d'arbitraire. « Ni Montaigne, ni La Rochefoucauld, ni Voltaire, ni Renan, ni Michelet, ni Sainte-Beuve, objecte Paul Lacombe, n'auraient souscrit à la proposition de Taine, assurément[2]. » Il n'y a pas toujours, il n'y a peut-

1. Voir Ribot, *L'hérédité psychologique* (1873 ; 9ᵉ éd., 1910). — Pour les théories diverses relatives à l'hérédité, voir l'*Année Biologique*, de Delage (depuis 1897, littérature de 1895), sections XV et XVI, la *Rev. gén. des Sciences* (revues annuelles de zoologie), les travaux de Le Dantec, notamment *Les influences ancestrales*, une leçon d'ouverture de M. Caullery, *Variation et hérédité*, in *Rev. du Mois*, déc. 1910.

2. *La psychologie des individus et des sociétés chez Taine historien des littératures* (1906), p. 274. Voir chap. VII, pp. 199-278.

être pas souvent prépondérance absolue d'une faculté sur toutes les autres[1]; et surtout il n'y a pas souvent prédominance continue, au cours d'une vie, de la même faculté : la critique de Taine est « statique » ; « elle ne suit pas l'individu dans les différentes phases de son développement : elle n'a pas le sens de l'évolution intime ». Singulièrement plus complexe et plus plastique que Taine ne l'a représenté, l'individu peut être tourné en sens divers par le hasard ; et la pédagogie, d'autre part, exploite ces virtualités.

Il y a, d'ailleurs, des individualités plus ou moins *stables* ; et cette considération de la stabilité plus ou moins grande fournit une division générale des caractères[2]. Si l'individu est unique par certaines nuances personnelles, les combinaisons d'éléments psychiques, de faits affectifs, représentatifs et moteurs, qui constituent l'individualité, ne sont pas — à prendre les choses en gros, comme le fait toute science de classification — en nombre illimité. L'ambition de Sainte-Beuve, on le sait, était d'être un « naturaliste des esprits ». Il y a une science en formation, qu'on a appelée *éthologie* ; et malgré les contradictions de ceux qui s'y sont attaqués, les divergences de méthodes, les incohérences de résultats, de grandes lignes se dégagent peu à peu[3]. Déjà, en vertu de la

1. «... Ce n'est pas l'un des moindres résultats pratiques des travaux contemporains sur la personnalité, que d'avoir montré que son unité n'est guère qu'un idéal et que, sans tomber dans la dissolution mentale et la folie, elle peut être pleine de contradictions inconciliées. » Ribot, *Psychologie des sentiments* (1896), p. 385. Cf. Paulhan, *L'activité mentale et les éléments de l'esprit* (1889), pp. 180 et suiv.

2. Ribot, *ibid.*

3. Stuart Mill, Bain ; Fouillée, Paulhan, Ribot, Ribéry, Malapert. Voir, en particulier, de ce dernier, *Le Caractère* (Doin, 1902), étude historique et critique des travaux antérieurs, et de Ribot, l'ouvrage cité. — Voir dans l'*Année Psychologique* (à partir de 1895) d'intéressantes études expérimentales de A. Binet et — sous les rubriques *Psychologie individuelle* et *Caractère*, dans la Bibliographie, *Psychogénèse. psychologie individuelle et comparée*, dans la Table bibliographique — bien des indications utiles. L'*Année Psych.* a été souvent modifiée, et la Table bibliographique a disparu depuis 1904.

corrélation relative des éléments psychiques, la connaissance de tels traits permet d'en deviner d'autres qui ne sont pas connus. Et ainsi, non seulement on peut prévoir à quelque degré les actes d'un individu donné, mais on peut déterminer, en quelque mesure, cet individu par la famille psychique à laquelle il appartient.

Ce n'est pas tout : cette science des caractères se complètera de mieux en mieux par une psychologie pathologique et une psychologie du génie qui permettront de classer les individus anormaux et les individus exceptionnels, les monstres et les héros. L'étude des psychopathes et des dégénérés de toutes sortes a fait, grâce aux travaux des médecins, des criminalistes et de quelques psychologues, d'incontestables progrès[1]. Et de même, l'étude du génie a reçu des psychologues, des littérateurs et des historiens d'importantes contributions et fort diverses[2]. Cependant, pour ce qui concerne les individus géniaux, il y a encore beaucoup à faire : il est rare

1. Voir le *Journal de Psychologie normale et pathologique* (bibliographie), l'*Année Psychologique* (id.), l'ouvrage synthétique récent de Janet, *Les Névroses* (1909). — Travaux de Lombroso et de l'école italienne; essais, divers et inégaux, de psycho-pathologie historique de A. Brachet (*Pathologie mentale des rois de France Louis XI et ses ascendants : une vie humaine étudiée à travers six siècles d'hérédité*, 1903), du Dr Jacoby (*Études sur la sélection chez l'homme*, 2e éd., 1905), des Drs Binet-Sanglé, Laurent, Cabanès....

2. Voir E. de Candolle, *Histoire des sciences et des savants* (2e éd., 1895); A. Binet, *Psychologie des grands calculateurs et joueurs d'échecs* (1894); du même, dans l'*Année Psych.*, des études sur divers auteurs dramatiques; H. Berr, *L'histoire des romans de A. Daudet, étude sur la formation de l'œuvre d'art*, in *Rev. Bleue*, 25 fév. 1888; E. Toulouse, *Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie, É. Zola* (1896), *Henri Poincaré* (1910); de nombreuses « biographies psychologiques » ou « études médico-psychologiques » sur des penseurs et littérateurs (Vinci et Renan, par Séailles; « deux messies positivistes », Saint-Simon et Auguste Comte, par G. Dumas; Edgar Poe, par Lauvrière; Dostoiewski, par le Dr Loygue; Guy de Maupassant, Arthur Rimbaud, par le Dr Lagriffe...). Voir une riche bibliographie dans l'ouvrage du Dr P. Voivenel, *Littérature et folie* (1908).

qu'on ne les ait pas considérés avec un parti pris d'exaltation ou de rabaissement, comme des *surhommes* ou des *sous-hommes*. Le concept de « grand homme » est vague ; la classification des génies n'a été encore qu'ébauchée [1]. D'une façon générale, il a manqué à toutes ces études — qu'il s'agisse du caractère, de l'anomalie ou du génie — d'être menées méthodiquement et par l'étroite collaboration des psychologues et des historiens. L'historien a été trop attaché au singulier, le psychologue trop exclusivement préoccupé des généralités abstraites ; et ceux qui se sont intéressés aux types divers de combinaisons individuelles ont eu presque toujours en vue des fins pratiques, médicales ou pédagogiques. Il y aurait lieu, bien certainement, de promouvoir ces études mixtes qui font apparaître la limitation du hasard, dans l'individualité personnelle, par la psychologie générale [2].

b) Même ainsi éclairée par la classification des caractères, des types normaux et anormaux, l'étude des individualités n'a pas d'intérêt en soi-même dans la synthèse historique. L'éthologie, sous toutes ses formes, n'est ici qu'un auxiliaire. Elle permet d'entrevoir quelque ordre dans les jeux infinis de la contingence individuelle, presque aussi déconcertants que ceux du pur hasard ; elle simplifie le problème qui consiste à rechercher ce que peut l'individualité comme cause : mais voilà, dans la synthèse, le problème véritable.

1. On trouvera la bibliographie relative à la question du génie dans H. Berr, *Essais sur la science de l'histoire : La méthode statistique et la question des grands hommes*, in *Nouvelle Revue*, 1 et 15 juin 1890 ; R. Altamira, *Cuestiones modernas de istoria* (1904) ; R. Nazzari, *Le moderne teorie del genio* (c. r. du Dr Jankelevitch, in *Rev. de Synth. hist.*, juin 1905, t. X, p. 299) ; F. Mentré, *Le problème du génie*, in *Rev. de Phil.*, juin 1905. — J'ai fait un essai de classification dans le travail, déjà ancien, cité ci-dessus. Cf. Draghicesco, *Du rôle de l'individu dans le déterminisme social* (1904), III, II, et Mentré, art. cité.

2. Voir à ce sujet des réflexions intéressantes de G. Heymans, *La classification des caractères*, in *Rev. du Mois*, mars 1911, pp. 293 et suiv., 316-318.

L'individualité est un élément de l'histoire d'un caractère plus général que le hasard, un élément par rapport auquel des faits de nature psychique se laissent, dans une certaine mesure, prévoir. Mais aux faits d'ordre personnel qui sont sous la dépendance directe de l'individualité se rattachent des faits extérieurs à l'individu, en nombre et en importance variables. De même qu'il y a des hasards indifférents et des *événements,* il y a des individualités négligeables et des *personnages*. Comme l'événement a été défini par la multiplicité et la durée des effets, le personnage se doit définir par l'ampleur et la portée de l'*influence*.

Au surplus, pour les individualités comme pour les hasards, on a souvent confondu ce qui frappe avec ce qui agit. L'histoire est encombrée de biographies qui peuvent être intéressantes, amusantes, émouvantes, terrifiantes, mais qui n'ont pas de valeur historique : par contre, il y a des vies dont l'influence profonde a passé inaperçue. L'historien digne de ce nom a donc le devoir de démêler parmi le fouillis des individualités que les circonstances ont mises en lumière, de poursuivre dans la pénombre où certains sont demeurés pour des raisons diverses, les véritables acteurs de l'histoire. Mais cette recherche n'a pour but, elle-même, au point de vue de la synthèse, que de préciser, par une étude positive, le rôle de l'individualité historique, de distinguer celle dont le hasard fait un personnage, de celle qui le devient par sa nature propre, de déterminer le mode d'action, la portée de l'action du grand homme véritable, des divers types de grands hommes. Et, en définitive, — puisqu'il n'y a d'action qui compte historiquement que par rapport à l'ordre, — il s'agit de savoir quel est le rapport de l'individualité avec l'ordre, avec l'ordre des lois et celui des raisons, ce que peut l'individualité pour ou contre l'ordre.

C'est donc l'étude des éléments régulateurs qui doit enseigner dans quelle mesure cette contingence que constitue

l'individualité personnelle est un facteur historique [1]. Mais auparavant il faut considérer d'autres contingences qui fournissent un élément de généralisation plus ample encore, — causes de même nature que l'individualité personnelle, mais qui la limitent elle-même comme elle limite le hasard.

2. — Beaucoup de théoriciens — depuis Vico et Herder — ont fait jouer à la race et au milieu un rôle capital en histoire ; et bien des historiens se sont imaginé fournir l'explication historique en usant de ces concepts. Taine les a mis à la mode : il a vu dans la race et le milieu — en y joignant le moment — les grands « ressorts », les « puissances agissantes », les causes réelles et les seules causes possibles des mouvements de l'histoire [2]. Notre tâche, ici, est de signaler la confusion d'idées qu'implique souvent — chez Taine tout le premier — l'emploi de ces termes en apparence si précis, de débrouiller la complexité d'éléments qu'ils embrassent, d'en faire l'analyse, pour ainsi dire, et, sinon de préciser le rôle de ces éléments, de montrer du moins comment on y pourra parvenir.

Il nous faut commencer par poser que, théoriquement, l'étude de la race et celle du milieu sont liées, en psychologie comme en biologie. La race est l'expression du milieu. La loi d'hérédité et l'action du milieu — l'action permanente d'un milieu physique stable — étant données, voilà la race constituée : voilà l'individualité collective, née d'un

1. La question des rapports de l'individu et du milieu humain a été très débattue dans les polémiques entre historiens et sociologues, notamment dans le *Lamprechtsche Sturm und Drang* (voir dans le *Lehrbuch* de Bernheim la bibliographie du chap. v, § 4, 2, et dans la *Rev. de Synth. hist.*, t. X, pp. 125 et suiv., 257 et suiv., les articles de Bernheim et de Lamprecht). Mais elle n'est pas traitée, en général, avec la précision désirable : la distinction des éléments contingents et des éléments logiques de l'individualité est capitale ; et aussi celle des éléments divers du « milieu » humain ; et enfin celle des époques. Nous allons insister sur tout cela.

2. Introd. à l'*Histoire de la littérature anglaise*, p. XXXIV.

hasard initial, mais agissant comme une cause d'une généralité relative, à l'instar d'une loi dérivée. — Peu importe, d'ailleurs, le rôle exact de l'hérédité et, par suite, le mode d'action du milieu. L'individu qui s'adapte au cours de sa vie transmet-il l'adaptation acquise à sa descendance? La modification transmissible ne se produit-elle que dans le germe, dans la combinaison originale d'où procède l'individu, et la sélection conserve-t-elle ensuite les mieux adaptés? La solution est-elle intermédiaire? Nous n'avons pas à entrer dans la querelle des « Lamarckiens » et des « Darwiniens ». Quoi qu'il en soit, au point de vue théorique la race n'est pas discernable du milieu[1].

Mais c'est là de la théorie pure; ou du moins les choses ne se sont présentées ainsi, jusqu'à un certain point, qu'aux origines, — lesquelles sont inaccessibles à notre recherche : la race, selon une expression de Boutmy, est le « produit *antéhistorique* » du milieu[2]. En fait, le milieu géographique se modifie; en fait, les races changent de milieu; en fait, les races se mélangent. Le hasard — avec lequel collaborent des causes qui seront précisées ultérieurement — diversifie les races en groupes secondaires, puis finit par amalgamer et transformer ces groupes en peuples et nations. Le milieu géographique, relativement stable, et la race, beaucoup plus instable, se dissocient dans une certaine mesure : ainsi peuvent être étudiées séparément la race, avec ses modifications successives, et l'action du milieu sur la race.

a) Il faut distinguer, en ce qui concerne les groupes humains, plusieurs sortes de recherches : cela ressort naturellement de ce que nous venons de dire.

Il y a d'abord l'*anthropologie,* science naturelle et non historique, qui étudie dans ses variétés le genre *homo* plutôt que l'humanité, mais qui fournit quelques données à l'his-

1. Voir L. Cuénot, *La genèse des espèces animales* (1911).
2. *Essai d'une psych. pol. du peuple anglais au* XIXe *siècle* (1901), p. 4.

toire. Les races se sont beaucoup moins modifiées au point de vue physique qu'au point de vue psychique : l'anthropologie proprement dite, qui se rattache à la zoologie et à la paléontologie, constate les caractères somatiques permanents des grandes races humaines ; et elle relève les quelques traits psychologiques très généraux qui y sont ou qui y ont été jusqu'ici liés. C'est à cette conception de l'anthropologie qu'il faut se tenir pour une bonne division du travail : on donne souvent à ce terme une telle compréhension que l'anthropologie devient une science vague et illimitée qui se confond, non seulement avec l'ethnologie, mais parfois même en partie avec la sociologie[1].

Il y a ensuite l'*ethnologie,* qui cherche à déterminer des sortes de sous-races. Ce sont des groupes plus ou moins dérivés et mélangés, mais où l'hérédité joue, ou semble jouer, un rôle important. On donne souvent à ces groupes, dans l'usage courant et même dans la science, le nom de races, qui est trompeur, ou celui de peuples, qui est vague :

1. Les Revues d'anthropologie et d'ethnographie sont nombreuses. Par une tendance synthétique, qui serait heureuse si elle ne brouillait parfois les problèmes, elles ne se renferment pas toujours — les plus récentes surtout — dans un programme étroitement délimité. *L'Anthropologie* (depuis 1890) réunit les *Matériaux pour l'histoire de l'homme,* la *Revue d'Anthropologie* et la *Revue d'ethnographie* : soit ; mais *Anthropos* (1901) est une « revue internationale d'ethnologie et de linguistique ». La *Revue des études ethnographiques et sociologiques* (1908) entend par sociologie « la vie en société des hommes de tous les temps et de tous les pays ; par ethnographie, plus spécialement la description de leur civilisation matérielle ». On trouve encore un exemple de cette indétermination des concepts dans le programme d'anthropologie de la nouvelle *Encyclopédie scientifique* (Doin). Enfin, il vient de se fonder un « Institut français d'anthropologie », destiné à réunir des physiologistes, des biologistes, des psychologues, des sociologues, et un « Institut ethnographique international de Paris », qui doit grouper « le préhistorien, l'archéologue, l'historien, le linguiste, l'ethnographe ». — Citons parmi les principaux représentants de l'anthropologie proprement dite, De Quatrefages, Topinard, Deniker, Hovelacque, Collignon, Manouvrier. Voir dans l'*Année Psych.*, à partir du t. X (1903), des revues d'anthropologie par Deniker (avec une section de psychologie ethnique).

il vaut mieux les appeler familles ethniques. Que certaines familles soient nomades, que toutes aient été migratrices, que la plupart se soient divisées, éparpillées à la surface de la terre et juxtaposées ou mêlées dans des combinaisons diverses, — voilà qui est pour faciliter la tâche propre de l'ethnologiste, lequel cherche à faire abstraction du milieu et des mélanges ethniques et, lors même qu'il considère les groupes dans leur distribution géographique, s'intéresse à leurs traits héréditaires et non à leur rapport avec la géographie. Et de même, lorsque l'ethnologiste considère le régime social, le degré de culture de ces familles, — qu'il distingue, par exemple, des civilisés les « barbares » et les « sauvages » ou les « demi-civilisés » et les « incultes », — c'est pour savoir dans quelle mesure, avec quelle rapidité, par quelles facultés ces familles se sont montrées perfectibles : mais l'étude de la société et de la civilisation (ces mots demanderont à être définis), comme celle du milieu, est étrangère à l'ethnologie proprement dite. Celle-ci s'attache essentiellement à recueillir les caractères anthropologiques qui peuvent différencier les familles ethniques, et surtout leurs traits psychologiques — qu'elle précise à l'aide de l'archéologie, de la linguistique, du folk-lore. L'ethnologie doit être distinguée de l'ethnographie, en ce qu'elle est comparée tandis que cette dernière est purement descriptive[1]. Elle se complète par la palethnologie ou archéologie préhistorique[2].

Il y a enfin l'*éthologie collective* qui étudie le caractère de groupements historiques donnés, déterminés, tangibles en quelque sorte, — peuples anciens et nations modernes, — organisés en sociétés politiques, liés à un sol, constituant

1. La *Völkerkunde* des Allemands embrasse l'ethnographie et l'ethnologie. Il faut distinguer avec soin la *Völkerkunde* de la *Volkskunde* (Folklore) et naturellement de la *Völkerpsychologie*. Voir S. Günther, *Ziele, Richtpunkte und Methoden der modernen Völkerkunde* (1904).

2. Voir, pour l'ethnologie, J. Deniker, *Les races et les peuples de la terre, Éléments d'anthropologie et d'ethnographie* (1900), J. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, I (1908).

une individualité que nous font connaître des manifestations variées et des documents précis[1]. L'éthologie collective intéresse particulièrement la synthèse, et il convient d'y insister.

b) Ç'a été l'erreur d'un grand nombre de philosophes de l'histoire, et même d'historiens, de ne pas distinguer cette science, que Stuart Mill a nettement conçue sous le nom d'*éthologie politique*[2], de la théorie des races. En Allemagne surtout, on a souvent confondu race et individualité collective. Taine recueille une idée familière aux Allemands depuis Herder quand il parle de la « ténacité extraordinaire[3] » de ce génie de race dont les génies individuels seraient l'expression : mais Taine, s'il a donné quelque éclat à cette théorie, a trouvé, sur ce point, parmi les Français, plus de contradicteurs que de partisans. Et Paul Lacombe, par exemple, l'a, dans un récent ouvrage, magistralement critiqué : « S'il y a eu, dans le début, des races effectivement distinctes, quand l'humanité se composait de groupes espacés sur la surface du globe, et par suite dans des conditions physiques assez différentes, il y a beau temps que la guerre et la paix ont sassé et ressassé la pâte humaine, au moins dans les pays justement les plus intéressants pour l'histoire : invasion sur invasion, pénétration pacifique, association politique et synœcisme, transplantation de vaincus, esclavage, mariage, infiltrations individuelles, vingt causes ont, dans ces pays, mêlé, confondu ensemble des membres de peu-

1. Le mot *peuple*, quelquefois employé pour désigner des familles ethniques, semble devoir être réservé pour les groupements politiquement organisés : le peuple romain. Le mot *nation* désigne des groupements qui ont pris conscience de leur individualité dans des crises historiques : la formation des nations modernes. — Voir les *Libres Entretiens* de l'Union pour la Vérité, 2e série, *Sur l'internationalisme,* no 1.

2. *Logique,* VI, IX, § 4, *Éthologie politique ou science du caractère national.*

3. *Hist. de la litt. angl.,* Introd., p. XXIV.

plades diverses. Allez donc reconnaître sûrement en France qui tient du Celte, qui tient du Romain, qui tient du Germain, de l'Ibère, du Basque, de l'Arabe, sans parler des peuplades antérieures à l'histoire et innommées, que les premiers envahisseurs historiques ont à coup sûr trouvées sur le sol[1]. »

Quoiqu'il reconnaisse le mélange des races, le comte de Gobineau, pour qui l'ethnologie est « la racine et la vie même de l'histoire », a formulé une théorie plus absolue encore et plus simpliste que celle de Taine. Devancier de l'auteur de la *Littérature anglaise*, il n'a quelque notoriété en France que depuis peu d'années : et, Français, il la doit à l'Allemagne, à *son* Allemagne[2]. Gobineau déclare qu'il y a entre les di-

1. *La psychologie des individus et des sociétés chez Taine historien des littératures*, p. 126. — Sur la question de la race voir, dans la *Rev. de Synth. hist.* (1900, t. I, n°s 1 et 3, 1901, t. II, n°s 4 et 6) une discussion entre Lacombe et Xénopol. Xénopol fait la part trop belle à la race (Cf. *La théorie de l'histoire*, chap. v) ; Lacombe, plutôt qu'il ne nie le rôle de l'hérédite, souligne — et peut-être exagère — la difficulté qu'il y a à le préciser expérimentalement. — Voir aussi, dans la *Rev. de Synth. hist.*, avril 1906, t. XII, p. 125, A. Wirth, *Problèmes et controverses : De la race*. Steinmetz, *Der erbliche Rassen- und Volkscharakter* (*Vierteljahrschrift für wissenschaftliche Phil. und Sociol.*, 1902 ; analysé par G. Bourgin in *Rev. de Synth. hist.*, oct. 1902, t. V, p. 253), donne la liste des tenants et des adversaires de la race.

2. La *correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau* (1908) — récemment publiée par L. Schemann, le prophète de Gobineau, le fondateur de la *Gobineau-Vereinigung* — est tout à fait instructive. Dès 1843, Tocqueville parle à Gobineau de « son Allemagne » (p. 17), et en 1854 (p. 206) il le traite d' « homme qui sait nager dans la bouteille à l'encre de l'esprit allemand » ; il défend contre Gobineau l'esprit français (p. 334). Gobineau se plaint des critiques que provoque son *Essai sur les races*, et encore plus du silence presque général : « Faudra-t-il que j'attende que mes opinions rentrent en France, traduites de l'anglais ou de l'allemand ? » (p. 284.) Tocqueville, qui l'aime, n'aime pas son œuvre, et le lui dit (pp. 187, 200...).

Dans *Gobineaus Rassenwerk, Aktenstücke und Betrachtungen zur Geschichte und Kritik des « Essai sur l'inégalité des races humaines »* (1910), Schemann a réuni un grand nombre de renseignements et de documents sur l'accueil fait aux idées de Gobineau et sur son influence. Voir, en particulier, p. 57, une lettre de Renan : « Je ne puis vous dire que je

verses races « une inégalité native, originelle, tranchée et permanente » ; qu'il y a donc des races supérieures et des races inférieures ; que les races se sont mélangées, mais que ce mélange a été funeste ; et que le succès, au cours de l'histoire, se produit fatalement là où les races supérieures sont restées le plus pures[1]. Ces conceptions ont été vulgarisées de façons diverses, poussées à des exagérations où elles se réfutent par l'absurde[2]. En même temps qu'elles ont été employées à des fins pratiques, — et ce n'est guère qu'auprès de politiciens qu'elles ont fait fortune en France, — elles ont pris récemment dans l'*anthroposociologie* une forme pseudo-scientifique. Il n'entre pas dans notre cadre de donner des détails sur une théorie éphémère qui ne résiste ni au raisonnement ni au contrôle des faits : il est possible qu'il y ait quelque fondement à la division des races européennes en dolicocéphale blonde, brachycéphale brune et dolicocéphale brune ; mais on ne saurait prouver en bonne

sois... de votre avis sur tous les points. Le fait de la race est immense à l'origine ; mais il va toujours perdant de son importance, et quelquefois, comme en France, il arrive à s'effacer complètement. Est-ce là absolument parlant une décadence ? Oui certes [à certains points de vue].... Mais aussi que de compensations !... » Sur Taine et Gobineau, voir pp. 59-64.

1. Lettre de Tocqueville, 17 nov. 1853 : « ... Qu'y a-t-il de plus incertain au monde, quoi qu'on fasse, que la question de savoir par l'histoire ou la tradition quand, comment, dans quelles proportions se sont mêlés des hommes qui ne gardent aucune trace visible de leur origine ? ... Croyez-vous qu'en prenant cette voie pour expliquer la destinée des différents peuples vous avez beaucoup éclairé l'histoire... ? ... Il y a un monde intellectuel entre votre doctrine et la mienne.... » (Pp. 192, 195.) — Sur Gobineau, voir R. Dreyfus, *La vie et les prophéties du comte de G.* (1905) et E. Seillière, *Le comte de G. et l'Aryanisme historique* (1903).

2. Chamberlain, *Die Grundlagen des XIX^en Jahrhunderts* (1900), critiqué par le Dr F. Hertz, *Les sources psychologiques des théories des races*, in *Rev. de Synth. hist.*, déc., 1903 et févr. 1904 (t. VII, p. 253, et VIII, p. 17). Woltmann, fondateur de la *Politisch-Anthropologische Revue*, divers ouvrages, notamment *Die Germanen in Frankreich* (1907), critiqué par L. Réau, *Un paradoxe anthropologique*, in *Rev. de Synth. hist.*, oct. 1907, t. XV, p. 150.

science que ces dolicocéphales blonds, ou « Aryens » purs, soient la fleur de l'Europe, aient constitué toutes les aristocraties, et que, par la vertu de la race, un peuple n'ait jamais dominé que dans la mesure où l'élément « dolicocéphale blond » y a lui-même dominé[1].

Contre de semblables théories, doublement dangereuses, — parce qu'elles sont grosses de conséquences pratiques, — certains historiens modernes ont réagi de façon excessive : ils sont tombés dans l'erreur opposée, de rejeter toute individualité collective, de ne reconnaître que les individus singuliers. L'hérédité, cependant, est une grande force, et d'autant plus puissante qu'il s'agit de conserver des caractères plus dominateurs, par conséquent communs à un plus grand nombre d'hommes. Les arguments qui valent contre la persistance de la race ne valent plus contre l'existence de caractères collectifs, — résultats du mélange même des races, de combinaisons et de circonstances multiples. Paul Lacombe, dans le passage que nous citions tout à l'heure, tend moins à nier l'action de l'hérédité qu'à montrer — et il a cent fois raison — combien il est difficile de démêler la contribution des races diverses et, d'une façon générale, la part de l'hérédité par rapport aux autres éléments qui concourent dans la genèse d'une nation. Ceux-là mêmes qui craignent le plus le réalisme historique et qui se méfient du *Volksgeist*, entité métaphysique, ne peuvent nier qu'on ait l'*impression* de quelque réalité de groupe, pour employer les termes les plus vagues. Dire que, « dans la société comme dans l'individu, le caractère est le noyau central et permanent qui relie les uns aux

1. Sur cette question, voir Colajanni, *Latins et Anglo-Saxons* (1905), Bouglé, *La démocratie devant la science* (1904), l'*Année Sociologique*, notamment I à IV : on trouvera là l'exposé et la discussion des travaux de Vacher de Lapouge, Ammon et autres anthroposociologistes. — Il y a une riche bibliographie dans les ouvrages de Vacher de Lapouge : *Les sélections sociales* (1896), *L'Aryen* (1899), *Race et milieu social* (1909). L'Introduction de ce dernier livre résume les plus récentes modifications de la doctrine anthroposociologique.

autres les divers moments de l'existence et qui fait la suite et la continuité de la vie[1] », c'est peut-être trop affirmer ; il n'en est pas moins vrai qu'il faut partir de cette hypothèse qu'un groupement national, une fois constitué, en vertu de son caractère contingent, agit — comme l'individu — d'une façon qui n'est pas toute fortuite et imprévisible; sans prétendre à les déduire d'une définition, on doit considérer les actes d'une nation comme la résultante, dans une large mesure, de données psychologiques qu'il importe de préciser. Et ainsi, dans l'éthologie collective, il s'agit de convertir des impressions, une hypothèse, en connaissance positive.

c) Les problèmes de l'éthologie collective sont divers, et leur multiplicité implique que cette science à peine ébauchée se subdivise pour se constituer. — Il faut distinguer, d'abord, une éthologie *descriptive* dont la tâche consiste à préciser les traits caractérisques d'individualités collectives déterminées. Les travaux de ce genre ont été, jusqu'ici, peu nombreux[2], relativement, et ils ne reposent pas sur une méthode bien définie : c'est, d'ailleurs, en raison du petit nombre de ces travaux et parce que le « portrait » collectif a tenté surtout les littérateurs, que la méthode n'en est pas encore complètement élaborée. Certaines pages d'un Michelet ou d'un Taine renferment d'admirables intuitions, mais ni l'un ni l'autre n'a fait vraiment œuvre de science. Boutmy, Fouillée se sont rapprochés du but, — Boutmy surtout: Fouillée a trop embrassé. Une « esquisse psychologique des peuples européens », tracée en un volume par un seul auteur, est, dans l'état actuel des connaissances, une tentative téméraire, et qu'on ne peut justifier que par des considérations comme celles-ci : « En ces matières, un certain art doit se mêler à la science; le portrait moral d'un peuple, comme le

1. Émile Durkheim, *Année Sociologique*, V, p. 168.
2. Voir la rubrique *Éthologie collective* dans l'*Année Sociologique*.

portrait physique d'un individu, exige une part de divination d'après des données exactes[1] ».

A propos des essais de Boutmy et de Fouillée, précisément, P. Lapie a montré que les initiateurs de ces recherches hésitent entre diverses façons de procéder[2]. Or, ces procédés divers, loin de se contredire, se complètent. Il faut, pour chaque peuple ou nation, étudier des individus, pris dans des époques, des régions, des situations différentes, et en retenir les ressemblances : on appliquera ainsi le principe de la photographie composite. Il faut considérer les produits de la collectivité, — les institutions, — pour remonter aux causes psychiques qui leur donnent la nuance individuelle ; il y a, d'ailleurs, une hiérarchie à établir, parmi ces institutions, au point de vue de leur signification éthologique : nous aurons à revenir là-dessus. Il faut enfin tenir compte des actes du groupe en tant que groupe, où se manifeste une sensibilité plus ou moins vive ou prompte..., une volonté plus ou moins réfléchie ou tenace.... — Voilà — en bref — comment on peut espérer, de façon inductive, expérimentale, lentement, patiemment, par additions et retouches, préciser la psychologie d'une individualité collective.

Mais il y aura, d'autre part, à constituer une éthologie *comparée*. Il s'agira de comparer les divers peuples au point de vue de la coordination et de la subordination des éléments de leur caractère, tel qu'il aura été défini par l'éthologie descriptive. Dans quelle mesure les divers traits d'une indivi-

1. Fouillée, *Esquisse psychologique des peuples européens* (1903), préface, p. III. — Voir H. Berr, *La synthèse des études relatives aux régions de la France*, in *Rev. de Synth. hist.*, avril 1903, t. VI, pp. 166-181 (reproduit en tête de *La Gascogne*, de Barrau-Dihigo).

2. *Éthologie politique*, in *Rev. de Mét. et de Mor.*, juillet 1902, pp. 490-515 (analysé par H. B. in *Rev. de Synth. hist.*, oct. 1902, t. V, p. 254) : à propos de Fouillée, *Psych. du peuple français* (1898), Boutmy, *Essai d'une psych. pol. du peuple anglais au* XIX[e] *siècle* (1901), *Éléments d'une psych. pol. du peuple américain* (1902). Cf., sur Boutmy, les articles de D. Pasquet et M. Deslandres, in *Rev. de Synth. hist.*, avril 1901, t. II, pp. 141 et suiv., et déc. 1902, t. V, pp. 283 et suiv.

dualité collective sont-ils sous la dépendance d'une tendance principale? Dans quelle mesure les divers caractères nationaux se laissent-ils, comme les caractères individuels, ramener à une classification? Ce sont là problèmes à résoudre, et le travail est à peine entamé.

Enfin on peut concevoir une éthologie *génétique* des peuples, qui cherche à démêler le rôle des diverses causes contingentes dont chaque individualité collective résulte. Ce point de vue particulier des études éthologiques implique un emploi combiné de l'ethnologie, de la géographie et de l'histoire. L'ethnologie, en fixant les traits de telle sous-race, abstraction faite — ou tentée — des milieux divers où elle s'est établie; la géographie, en précisant l'action éthologique d'un milieu donné, — par la comparaison des races qui s'y sont succédé et par la comparaison des effets que produisent des milieux analogues; l'histoire, en indiquant les contingences variées qui ont rapproché, amalgamé, ou morcelé, au contraire, les groupes humains, qui ont modifié la composition ethnique et le jeu des influences territoriales: ces disciplines combinées permettent de déterminer dans quelle mesure le caractère d'un peuple donné est quelque chose de dérivé, de composite — et d'original par là même. Et l'éthologie génétique, par ses progrès, en invitant aux comparaisons, montrera jusqu'à quel point ce qu'on peut appeler la *race psychologique* ou historique, sous la seule action des contingences secondaires, échappe aux fatalités originelles, comme on dit communément, c'est-à-dire aux contingences primaires de race et de milieu.

3. — Mais il nous faut précisément insister sur cette contingence du milieu, qui, comme celle de la race, a pris, aux yeux de certains théoriciens de jadis, — et même d'aujourd'hui, — une importance si exagérée, qui a été, pour ainsi dire, hypostasiée par des philosophes, — Herder, Buckle, Mougeolle, — qui, récemment encore, a été isolée pour

fournir une interprétation générale de l'histoire — Helmolt, Demolins[1].

a) Le système de l'explication intégrale par le milieu est caduc, quoi qu'on puisse tenter pour le rajeunir; mais l'hypothèse d'un rôle actif joué par le milieu n'a plus besoin d'être confirmée : elle ne demande qu'à être précisée. Et c'est à quoi s'emploient actuellement bon nombre d'excellents travailleurs qui s'intéressent à la géographie dans son rapport avec l'histoire et qui déterminent peu à peu dans quelle mesure, de quelle façon le hasard pur est éliminé par cette cause contingente, — mais riche en effets durables et même en similitudes, — le milieu géographique. Ce qu'on appelle la *géographie humaine,* prolongement de la *géographie de la vie*[2], — discipline que les Allemands, Ritter, Ratzel surtout, avec une hardiesse généralisatrice qui va jusqu'à la témérité, ont développée puissamment, mais que notre Bodin, notre Montesquieu ont pressentie, et que l'école géographique française cherche à promouvoir aujourd'hui par des études prudentes, limitées, et d'autant plus fécondes, — la géographie humaine ressortit incontestablement à la synthèse historique.

1. Pour Helmolt, voir notre 2e partie. Citons de M. Demolins, *Les routes du monde moderne* (1903, suite de *Comment la route crée le type social, Les routes de l'antiquité,* 1901), ces lignes caractéristiques : « La cause première et décisive de la diversité des peuples et des races, c'est la route que les peuples ont suivie. Ce mot de *route* ne désigne pas seulement les régions parcourues par les peuples migrateurs, mais encore le lieu où ils se sont établis. » Voir Colajanni, *op. cit.*, p. 218.

2. Des naturalistes ont désigné sous le nom d'*œcologie* les recherches relatives à l'influence du milieu ambiant sur les plantes et les animaux. Les classifications de tout ce qui vit sont, dans une certaine mesure, une « histoire du monde physique » (E. Perrier). On en est venu à concevoir, en zoologie, une méthode expérimentale (*Entwickelungsmechanik*) destinée à prouver que la nature organique n'a dévoilé dans les espèces réalisées qu'une partie de son essence, que « le développement typique et ordinaire n'est qu'une petite partie découpée dans la diversité des formations possibles ». Voir G. Séliber, *Les plantes et le milieu extérieur*, à propos des travaux de Klebs, in *Rev. du Mois,* 10 janv. 1909, pp. 28 et suiv.

Les résultats qu'elle lui apporte sont divers : divers, en effet, — sans toujours être nettement distingués par lui, — sont les points de vue auxquels peut se placer l'anthropogéographe [1].

b) Nous avons parlé déjà de l'influence éthologique du milieu : elle est, nous l'avons remarqué, toute-puissante aux origines, et elle se confond avec la formation de la race. Mais, pour une race donnée, combien d'influences de milieu peuvent se superposer ou se combattre ! Il vient donc un moment, sans doute, où, pour une race ou sous-race, ce genre d'influence se trouve singulièrement restreint par tout l'acquis antérieur ; un moment, sans doute, où, sur un *peuple,* le milieu a épuisé ce genre d'influence. On peut essayer de préciser la nature de l'action des milieux divers, — nous l'avons également indiqué, — ajoutons : le mode d'action de ces milieux. Le climat, le terrain, la nourriture exercent une action physio-psychologique directe. Peut-être aussi le paysage : mais il y a là quelque chose de plus incertain, de plus vague, dans tous les cas une influence plus tardive ; et on a abusé parfois de ce genre d'explication [2]. Indirectement, la manière de vivre que le milieu entraîne, réagit sur la formation du caractère.

Mais le milieu n'use pas toute son action dans les effets éthologiques. Dès l'origine, il agit historiquement [3] et socialement ; et il continue à agir de ces deux façons.

1. Voir dans la *Rev. de Synth. hist.*, oct. 1903, t. VII, p. 219, une revue générale de Vidal de la Blache, *La géographie humaine, ses rapports avec la géographie de la vie.* Cf. *Annales de géographie,* dirigées par Vidal de la Blache, Gallois et de Margerie, et *Bibliographie géographique annuelle* de Raveneau (depuis 1891) ; *Année Sociologique* (sixième section, *Morphologie sociale,* I) ; enfin *La géographie humaine* de Jean Brunhes (1910).

2. Voir Mougeolle, *Les problèmes de l'histoire,* p. 380.

3. J'emploie ici *historiquement,* en un sens étroit et spécial, à défaut d'un autre mot : je devrais dire *événementiellement.*

Le milieu agit historiquement, — Ratzel, cet esprit si ingénieux et si fécond, et déjà son prédécesseur Ritter, ont bien mis ce point en lumière : la « situation » invite les groupes humains au mouvement ou, au contraire, leur limite l'espace ; la « frontière » les fait communiquer entre eux plus ou moins facilement, les met plus ou moins en contact et en conflit. Ritter et Ratzel ont insisté sur cette sorte d'instinct, d'appétit d'espace (*Trieb*), qui naît — ou qui se développe — par la sollicitation du milieu. Le milieu est donc un puissant moteur historique, et le système solidaire que constituent les parties du globe terrestre est un facteur essentiel de l'histoire.

Ces mouvements que provoque le milieu ont leur répercussion sociale ; mais le milieu exerce une action sociale plus directe, une double action : par le climat, par la nature du sol, par le relief et l'hydrographie, il agit sur le mode de groupement, sur la densité de la population, sur la vie matérielle, et ainsi sur les *institutions politiques* et sur l'*organisation économique*.

c) Pour déterminer avec quelque rigueur les diverses influences du milieu, — et en particulier l'influence sociale, — il importe que le géographe mette en lumière « les ensembles originaux qui sont produits sur la surface du globe par les combinaisons pleines de variétés » que réalisent les phénomènes naturels [1]. Les vues suggestives, mais d'un caractère parfois trop général, que Ratzel a prodiguées dans ces œuvres capitales : *Anthropogeographie, Politische Geographie, Völkerkunde* [2], l'école géographique française, sous l'impulsion de Vidal de la Blache, s'ingénie à les préciser.

1. Vidal de la Blache, *Régions naturelles et noms de pays* (à propos du livre de Gallois cité plus loin), extrait du *Journal des Savants*, sept.-oct. 1909, p. 16.

2. 1882-1891, 1897, 1894 (2e éd., remaniée). Voir J. Brunhes, *op. cit.*, pp. 41 et suiv.

Rien n'est plus intéressant et plus scientifique que cet effort d'un groupe de bons travailleurs pour rendre aussi rigoureuse que possible la notion de région naturelle, d'individualité géographique. Il y a de grandes régions que le climat et des facteurs divers individualisent jusqu'à un certain point : mais ces régions sont plus ou moins composites, et on y peut rechercher les « unités naturelles » composantes. — « La notion de région naturelle est simplement l'expression d'un fait mis de plus en plus en évidence par les observations qui se poursuivent depuis un siècle ; c'est que les causes qui agissent à la surface du globe ne se distribuent pas au hasard et qu'elles se manifestent le plus souvent sur une certaine étendue : observations météorologiques montrant que les moyennes de température et de pluie ne varient guère dans une région déterminée ; observations botaniques permettant de reconnaître sous les mêmes climats la répétition des mêmes types de plantes ; observations géologiques prouvant que, s'il y a une grande variété dans la constitution du sol, tout n'y est cependant pas désordre, et que la manière dont se sont déposés les sédiments, dont se sont produits les mouvements de l'écorce terrestre, implique une certaine régularité d'allures. Par là se trouve justifiée de plus en plus la notion de région naturelle, et l'on comprend qu'elle soit le seul principe de division vraiment rationnel, puisque seul il répond à la continuité des mêmes causes produisant les mêmes effets : continuité du climat pour les plus grandes régions, et, pour les plus petites, continuité de certaines formations géologiques, nettement aperçue par nos premiers géologues, et que traduisent en somme les noms de pays [1]. »

Une ingéniosité patiente a été déployée dans cette étude des noms de *pays*. « Concepts collectifs », comme on a dit, dans lesquels se condense l'instinct populaire, l'observation des ruraux ; concepts antiques et vivaces : « Qu'ils soient

1. L. Gallois, *Régions naturelles et noms de pays* (1908), p. 235.

d'origine proprement géographique et qu'ils parlent pour ainsi dire par eux-mêmes, comme ces noms de Woëvre, de Haye, de Bray, de Bocage, de Campagne, de Gâtine, qui désignent un certain état du sol et des cultures ; qu'ils soient d'origine historique, comme ces noms de Caux, de Bassigny, de Vexin, noms d'hommes ou de groupes humains devenus avec le temps les noms de pays caractérisés par les cultures, par un certain genre d'activité, de richesse ou de pauvreté agricole particulière, — tous sont liés à la terre, à son aspect, à ses produits, à ses vertus nourricières [1]. » Ainsi, par la relation du sol avec le sous-sol et les conditions météorologiques, d'une part, avec les modes d'habitation, le peuplement, les occupations des habitants, d'autre part, ces noms de pays, recueillis avec discernement, prennent une signification, une valeur singulière.

Le *pays* est une création populaire ; la *région,* une détermination scientifique. « Les deux notions ont pourtant ceci de commun, qu'elles expriment, l'une et l'autre, des individualités ou, si l'expression semble ambitieuse, des groupes naturels, dans lesquels entre un élément humain. La présence de cet élément est manifeste dans l'idée de pays ; elle n'est pas étrangère non plus à l'idée de région ; car toute division de ce genre, dans l'état actuel du globe, est déjà plus ou moins marquée de l'empreinte humaine.... Une individualité naturelle est une force qui attire dans son orbite la sphère d'activité humaine [2].... » Et l'école française s'est attachée méthodiquement, pour y rechercher la dépendance des faits humains, à la géographie régionale de la France.

1. L. Febvre, *Régions naturelles et noms de pays,* à propos de l'ouvrage de Gallois, in *Rev. de Synth. hist.*, juin 1909, t. XVIII, p. 277. — Voir aussi P. Foncin, *Introduction à l'étude des régions et pays de France,* in *Rev. de Synth. hist.*, août 1900, t. I, p. 14 ; et, sur l'intérêt de la « toponomastique », *ibid.*, avril 1908, t. XVI, p. 129, un article instructif de L. Réau, *L'origine et la signification des noms géographiques.*

2. Vidal de la Blache, art. cit., *ibid.*

« Études vivantes, études réelles et concrètes, études d'observation féconde, et non plus de stérile et dangereuse compilation[1] », les monographies de géographie humaine qui ont paru au cours des récentes années sont, à notre point de vue, extraordinairement instructives. On leur a fait diverses objections, — dont quelques-unes sont fondées[2] : si l'auteur d'une monographie de ce genre a un horizon trop étroit, s'abstient de toute comparaison et, par surcroît, embrasse, dans ses explications, un trop grand nombre de faits humains, il risque de se tromper sur les rapports qu'il prétend établir entre tels caractères géographiques et tels phénomènes sociaux. Il n'en est pas moins vrai qu'il est légitime et nécessaire de procéder à des études qui *partent de la géographie*, de la contingence — mais de l'individualité — géographique ; que, par la méthode inverse, en partant des phénomènes sociaux, on tend à refouler exagérément le facteur géographique. « Il faut, dit Gallois, lorsqu'on veut se rendre compte des faits humains, penser toujours à l'influence possible du milieu. Or, comment reconnaître cette influence, sans une étude préalable, indépendante, du milieu physique ? Comment discerner ce qui est le fait de l'homme de ce qui est le fait de la nature, si l'on commence par confondre dans les mêmes cadres l'œuvre des hommes et les conditions naturelles[3] ? » En distinguant nettement la région naturelle des régions historiques, la géo-

1. L. Febvre, *ibid.*, p. 278. — Citons la *Picardie* de Demangeon (1905), la *Flandre* de Blanchard (1906), la *Basse-Bretagne* de Vallaux (1907), la *Basse-Normandie* de de Félice (1907), le *Berry* de Vacher (1908), la *Normandie orientale* de Sion (1909), le *Morvan* de Levainville (1909), les *Plaines du Poitou* de C. Passerat, in *Revue de Géographie annuelle* (1909, pp. 155-380). Dans une série de notes ou revues critiques remarquables, L. Febvre a, dans la *Rev. de Synth. hist.*, analysé les récents travaux des anthropogéographes français. — Dans son beau tableau géographique, *La France* (Introd. de l'*Histoire de France* de Lavisse, et à part), Vidal de la Blache a donné une synthèse provisoire.

2. Voir, dans l'*Ann. Soc.*, XI, pp. 723-732, une note intéressante de F. Simiand.

3. *Op. cit.*, pp. 223-224.

graphie humaine de la géographie économique et de la géographie politique [1], en comparant les résultats fournis par les études de géographie humaine, on arrivera à préciser les rapports généraux qui existent entre le milieu physique et l'activité des occupants.

d) On voit aisément combien les données de la géographie humaine, combinées avec les données ethniques, avec les contingences individuelles et les circonstances fortuites, peuvent aider à résoudre le problème de ce que nous avons appelé l'éthologie génétique. La *Revue de Synthèse historique* a entrepris une série de monographies destinée à étudier sur des régions de la France, tantôt plus géographiques, tantôt plus historiques, les jeux de la géographie et de l'histoire. Il s'agit, par l'analyse des éléments divers qui ont fait les régions et des régions qui ont fait la France en s'agglutinant, tout à la fois de promouvoir méthodiquement, scientifiquement, la psychologie de la France et de déterminer le rôle des contingences diverses [2].

De telles études feront apparaître avec une rigueur croissante comment les groupes humains « s'enracinent », comme on l'a dit, de plus en plus dans le milieu, — là, du moins, où la nature le tolère, — y incorporent leur activité ; et comment, pour ainsi dire, ils se l'assimilent en même temps, comment ils l'humanisent et le socialisent. C'est là un des aspects de la géographie humaine, celui qu'on a appelé parfois « actif » ou « dynamique », — l'action de

1. Gallois (pp. 225 et suiv.) insiste sur ce point et donne des exemples.

2. A l'heure présente, sept *Régions de la France* ont paru : la *Gascogne* de Barrau-Dihigo, 1903 ; le *Lyonnais* de Charléty, 1904 ; la *Bourgogne* de Kleinclausz, 1905 ; la *Franche-Comté* de Febvre, 1905 ; le *Velay* de Villat, 1908 ; le *Roussillon* de Calmette et Vidal, 1909 ; la *Normandie* de Prentout, 1910. Sur le caractère de cette collection, voir mon *Introduction générale*, déjà citée, en tête de la *Gascogne*, notamment pp. 14-16. — Cf. P. Lorquet, *Quels cadres choisir pour l'étude psychologique de la France?* in *Rev. de Synth. hist.*, fév. 1901, t. II, p. 18.

la nature sur l'homme en constituant le côté « passif » ou « statique »[1].

Non seulement le développement économique n'est pas toujours conditionné par le caractère des régions naturelles, mais la physionomie de ces régions peut être modifiée dans une certaine mesure par l'intervention humaine, par le déboisement, l'irrigation, des cultures nouvelles. Et le milieu, sans même être modifié, n'agit pas toujours, à des époques diverses, de façon identique, produit même parfois des effets contradictoires. L'exploitation du sous-sol peut transformer les conditions de vie que le sol avait créées. Le rôle de la mer est singulièrement variable : « Au point de vue social, l'Océan et les fractions de l'Océan ont eu tour à tour, soit sur le plan du temps, soit sur le plan de l'espace, une « valeur négative » et une « valeur positive » ;... la première fait de la mer un centre de dispersion, la seconde en fait un centre de jonction et de fusion.... Le désert d'eau s'est transformé en une grande piste ouverte à tous[2]. »

Quant à la « morphologie » et aux institutions politiques d'un peuple, leur indépendance relative, par rapport aux conditions géographiques, est aujourd'hui manifeste. Le fait que les frontières se déplacent sans toujours obéir à la recherche

1. Voir J. Brunhes, *op. cit.*, p. 787. Dans son important ouvrage, Brunhes considère surtout ce qui est « le fait des hommes » par rapport à la terre, l'empreinte par laquelle se traduit sur la surface du globe l'activité humaine. Il classe ainsi les faits essentiels de géographie humaine : faits d'occupation improductive du sol (maisons et chemins) ; faits de conquête végétale et animale (cultures et élevages) ; faits d'économie destructive (dévastations végétales et animales, exploitations minérales). Sans doute, il ne nie pas l'influence des conditions géographiques, mais il croit qu'on tend parfois à exagérer l'assujettissement des hommes.

2. C. Vallaux, *Géographie sociale, La mer* (dans l'*Encyclopédie scientifique* de Doin, 1908) ; voir pp. 344-345. — J. Brunhes, qui insiste sur le rôle des éléments psychologiques comme intermédiaires dans les rapports de la terre et de l'homme, montre bien que ces éléments, « étant par nature très variables, font forcément varier le rapport même entre la terre et l'homme » et vont jusqu'à renverser ce rapport. Voir pp. 781 et suiv.

de limites naturelles, et qu'elles sont parfois en grande partie artificielles ; le fait que des villes se créent et se développent, qui ne sont pas au centre de régions naturelles et dont le rôle politique devient néanmoins prépondérant[1] ; le fait que les institutions se transforment incessamment dans un milieu donné, — ces faits divers suffisent à prouver que l'influence du milieu, non seulement n'est pas souveraine, mais est de moins en moins déterminante. Il y a des milieux, d'ailleurs, dont l'empreinte est plus ou moins profonde et durable ; et on peut ainsi concevoir une classification des milieux par rapport à cette libération du groupe humain.

4. — Après l'étude du caractère national, ce complexe, résultat de l'hérédité, de l'action du milieu, — de milieux divers, — et de hasards variés ; après l'étude du milieu géographique, ce facteur multiple, dont l'action s'exerce mais ne s'épuise pas dans la formation du caractère national, il nous faut considérer une autre contingence, que nous appelons l'*individualité temporaire*. Taine a décomposé le milieu en milieu physique et milieu humain ; mais dans ce milieu humain il a amalgamé, sans s'en rendre compte, des éléments hétérogènes ; et il l'a conçu d'une façon conforme à ses habitudes de généralisation simpliste : « Ces dispositions temporaires qui existent, en effet, *dans une certaine mesure*, et qu'il appelle esprit, ou âme, ou génie de tel temps, de tel siècle, il les suppose absolument régnantes dans toutes les parties, hautes et basses, du milieu, du temps en question et régnant

1. La « géographie urbaine » est assez récente. On se préoccupe aujourd'hui de déterminer, dans la formation et le développement des villes, la part des conditions naturelles et celle des influences humaines de tout ordre. Le rôle de ces dernières est certainement considérable : beaucoup de villes répondent à une solidarité économique ou politique de régions diverses plutôt qu'au caractère d'une région donnée. Voir Étienne Clouzot, *Le problème de la formation des villes*, Extrait de *La Géographie* (t. XIX, 1909). Voir aussi l'ouvrage récent de C. Vallaux, *Le Sol et l'État* (1911).

exclusivement. Il les suppose si uniformément infuses dans tous les contemporains, qu'on peut considérer ceux-ci en bloc, les traiter comme un seul homme et dire d'eux : « Voilà l'homme du XVI[e] siècle ou du XVII[e] siècle »... A quoi est-ce que cela aboutit ? A créer, après l'homme de race, une nouvelle entité avec l'homme temporaire[1]. » Taine a donc laissé beaucoup à faire pour déterminer le concept d'individualité temporaire.

a) L'individualité temporaire ne résulte pas seulement des circonstances variables, des événements, qui agissent du dehors sur le caractère national une fois formé : elle résulte en grande partie d'une réaction — toute contingente — du caractère individuel sur le caractère national, d'un réarrangement intime — qui n'a rien à voir, d'ailleurs, avec l'organisation sociale. Nous avons ici à étudier une propriété psychologique de l'individu, dont le rôle est capital dans les modifications temporaires du caractère national, et n'est pas négligeable — nous avons attendu le présent chapitre pour le montrer — dans la constitution même de ce caractère. Nous voudrions nettement établir que l'individualité temporaire — à considérer son mode de formation — est quelque chose de très différent, non seulement de la race, mais de la société, — bien qu'on ne la distingue pas toujours de cette dernière ; et que la discipline qui l'explique, qui permet à son sujet quelque généralisation, est l'*interpsychologie,* — essentiellement distincte, soit de l'éthologie collective, soit de la psychologie sociale. Qu'on ne nous accuse pas de subtiliser, de multiplier arbitrairement les divisions : comme notre préoccupation est de préciser la nature des causes, notre tâche peut nous amener, aussi bien qu'à unir des éléments séparés, à séparer des éléments confondus.

1. Lacombe, *La psychologie des individus et des sociétés chez Taine*..., p. 176. — Cf. les *Kulturzeitalter* de Lamprecht : voir notre seconde partie.

Tarde, en concevant, en promouvant cette psychologie ambiguë, individuo-collective, à laquelle il a donné le nom de *psychologie intermentale* ou d'*interpsychologie*, a fait œuvre utile et profonde. Ses adversaires ont eu tort de nier ou de trop réduire la portée de ses travaux. Mais il a prêté le flanc à la critique, et il a eu tort lui-même de prétendre, dans son inter-psychologie, ou étude des lois de l'imitation, absorber la sociologie.

Tarde, en effet, ne se contente pas de souligner — mieux qu'on ne l'avait fait jusque-là — le rôle de l'imitation : il l'exagère. « Une société, dit-il, est toujours, à des degrés divers, une association, et une association est à la socialité, à l'*imitativité*, pour ainsi dire, ce que l'organisation est à la vitalité ou même ce que la constitution moléculaire est à l'élasticité de l'éther[1] ». Il y a donc continuité, pour Tarde, de l'imitativité à l'organisation sociale. Il identifie, en définitive, la socialité avec l'imitativité : la socialité absolue et parfaite, qu'il imagine par hypothèse, « consisterait en une vie urbaine si intense, que la transmission à tous les cerveaux de la cité d'une bonne idée apparue quelque part au sein de l'un d'eux y serait instantanée[2] ». Et ainsi la société se fonde sur l'imitation ; « *la société, c'est l'imitation*[3] ».

1. *Les lois de l'imitation* (1890), p. 77.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, p. 97 ; c'est Tarde qui souligne. Cf. p. 12 : « L'être social, en tant que social, est imitateur par essence. » — Tarde en est même venu, par opposition à Durkheim, à voir dans la société organique quelque chose d'inférieur : « La société... consiste dans un échange de reflets [et non dans un échange de services]. Se singer mutuellement et, à force de singeries accumulées, différemment combinées, se faire une originalité : voilà le principal ; se servir réciproquement n'est que l'accessoire. C'est pourquoi la vie urbaine d'autrefois, fondée sur le rapport, plutôt organique et naturel que social, du producteur au consommateur et de l'ouvrier au patron, n'était elle-même qu'une vie sociale très impure... » *Fragments d'histoire future* (1904), cité par Bouglé, art. sur *Tarde*, in *Rev. de Paris*, 15 mai 1905, p. 303. — Voir, sur la *Psychologie sociale* de Tarde, le livre récent de Matagrin (1910), et, pour l'opposition de Tarde et de Durkeim, un article du premier, *La réalité sociale*, in *Rev.*

Durkheim, lui, dirait : la société, c'est la solidarité. Mais il distingue, dans sa *Division du travail social,* deux sortes de solidarité : la *solidarité organique* et, au-dessous, la *solidarité mécanique*[1]. Celle-ci, qui « relie directement l'individu à la société sans aucun intermédiaire », « dérive des ressemblances ». Elle est à son *maximum* « quand la conscience collective recouvre exactement notre conscience totale et coïncide de tous points avec elle : mais à ce moment notre individualité est nulle... ; nous ne sommes plus nous-même, mais l'être collectif. Les molécules sociales qui ne seraient cohérentes que de cette seule manière ne pourraient donc se mouvoir avec ensemble que dans la mesure où elles n'ont pas de mouvements propres, comme font les molécules des corps organiques.... Nous ne la nommons [cette solidarité] ainsi [mécanique] que par analogie avec la cohésion qui unit entre eux les éléments des corps bruts, par opposition à celle qui fait l'unité des corps vivants[2]. » On voit les analogies et les différences de cette solidarité mécanique, par similitudes, lorsqu'elle est à son maximum, avec la socialité absolue, par imitation, de Tarde. La société, de part et d'autre, repose sur la ressemblance ; mais ici sur une ressemblance qui *se fait* et là sur une ressemblance qui *existe*. Ici les diversités individuelles sont à l'origine, et elles sont assimilées par l'imitation ; là, il y a homogénéité initiale, qui résulte de l'hérédité[1], et les diversités ultérieures sont éliminées, réprimées, — jusqu'à ce que la division du travail les assimile en les utilisant. — Or, il nous semble qu'il faut compléter Tarde et Durkheim l'un par l'autre, mais en établissant des distinctions plus nettes que ne le fait même Durkheim — qui

Phil., nov. 1901, une lettre du second, ibid., déc. 1901, une discussion entre eux, à l'École des Htes Étes soc., résumée in *Rev. int. de Soc.*, févr. 1904.

1. Cf. la distinction de Tönnies : *Gemeinschaft und Gesellschaft* (1887).
2. Pages 99-100 (2e éd., 1902. La 1re éd. est de 1893).
3. Page 103.

est beaucoup plus près de la vérité. Il faut nettement opposer la similitude et la *socialité.* Ce qui est mécanique, automatique, c'est la similitude héréditaire ou imitative, résultat de lois psychologiques. L'hérédité et l'imitation jouent un rôle dans le développement de la socialité en solidarité dans les sociétés — homogènes ou différenciées ; bien plus, la socialité est liée étroitement à l'hérédité et à l'imitation, mais elle n'en constitue pas moins un principe à part que nous aurons bientôt à étudier, que dès maintenant il faut isoler — au moins par abstraction. Occupons-nous, pour l'instant, de l'imitation. Tarde ne voit qu'elle partout ; Durkheim la néglige [1] : il importe d'en préciser et d'en délimiter le rôle.

Tout être humain est imitateur, — c'est une loi de la psychologie individuelle : elle résulte de la tendance qu'a toute impression à durer et à se traduire en acte. La mémoire, l'habitude sont une imitation de soi par soi. La suggestion est l'imitation d'autrui : c'est un phénomène où s'exagère — par l'état morbide du sujet et l'influence dominatrice du suggesteur — le phénomène normal d'imitation ; mais l'automatisme qui s'y manifeste se produit également chez les enfants et chez les hommes-enfants. Et l'instinct d'imitation existe à quelque degré chez tous les hommes ; il conserve toujours quelque chose de mécanique. « Le penchant de l'homme à imiter ce qui est devant lui est une des tendances les plus fortes de sa nature » : pour ne pas imiter, pour ne pas croire, il faut une résistance. Avant Tarde, Bagehot, dans ses *Lois scientifiques du développement des nations,* avait montré la puissance de l'imitation, et Marion, dans sa *Solidarité morale,* avait fait sur le même sujet de fines

1. Est-il juste de dire, comme Durkheim : « ... Le mot d'imitation est vide et n'explique rien. Il faut savoir pourquoi on imite, et les causes qui font que les hommes s'imitent, s'obéissent, sont déjà sociales » ? *Ann. Soc.*, IX, p. 135, c. r. de Tarde, *L'interpsychologie*. Dans un passage de la *Division du travail social* (p. 266, note 4) Durkheim fait lui-même une place, petite il est vrai, à l'imitation comme cause contingente.

et précises remarques. Or, il est certain que cet instinct se manifeste surtout entre des êtres de même espèce; mais ni l'hérédité, ni l'instinct d'imitation ne se confondent, pour cela, soit entre eux, soit, comme on a dit heureusement[1], avec l'*attrait du semblable pour le semblable*. Cet attrait favorise l'instinct : cet instinct renforce l'attrait. L'imitation contribue à produire cette « sorte d'espace social », dont il est aussi impossible à l'homme de « faire abstraction qu'il est à ses bras de se repérer hors d'un espace à trois dimensions[2] ». Mais tandis que la socialité, la sympathie, l'attrait du semblable pour le semblable, a son effet propre, — la société, — l'imitation a son évolution à part et n'est que le facteur indirect de la société[3]. Voyons donc quels sont ses effets immédiats.

b) L'imitation — comme d'ailleurs l'hérédité — est un agent de conservation et de changement tout à la fois. Il nous faut compléter ici ce que nous avons dit du caractère collectif : l'imitation concourt avec l'hérédité pour le former et le maintenir. Comme l'hérédité, elle fond des éléments ethniques divers, puisqu'elle est réciproque; comme l'hérédité, elle transmet des caractères, lorsqu'elle agit d'une génération à l'autre : la coutume est un principe d'immobilité. Et ainsi l'imitation contribue à fixer les contingences de « race » et de « milieu »[4].

1. Expression de Ribot.

2. Ruyssen, *Essai sur l'évolution psychologique du jugement* (1904); c. r. de Bouglé, in *Année Sociologique*, VIII, p. 192. Voir aussi, sur l'imitation, Baldwin, *Interprétation sociale et morale des principes du développement mental* (1899) et *Le développement mental chez l'enfant et dans la race* (1906).

3. Tarde a reconnu — au moins à un moment donné — que tous les rapports inter-psychiques ne sont pas sociaux; mais pour lui tous les faits sociaux résultent de rapports inter-psychiques, se ramènent à « l'action unilatérale ou mutuelle des esprits en contact ».

4. La coutume contribue naturellement à former aussi l'esprit de *sous-groupe* : esprit régional, esprit de petite ville; esprit de caste; esprit professionnel et de classe....

Mais l'imitation propage les contingences individuelles et les contingences de groupes : c'est l'aspect que Tarde a appelé *imitation-mode,* par opposition à l'*imitation-coutume.* Il a, d'ailleurs, étendu le sens du mot imitation d'une façon abusive. Nous aurons plus loin à considérer le rôle des individus, dans son rapport avec l'*ordre,* l'initiative individuelle; et nous verrons que l'action des individus peut s'exercer autrement que par le simple jeu automatique de l'imitation. A l'égard de certains individus la tendance à l'imitation se trouve renforcée par les attributs spéciaux de ces individus, — c'est-à-dire, pour anticiper, par leur valeur sociale ou logique ; et d'autre part, l'instinct d'imitation peut servir l'action de causes étrangères à cet instinct. Mais l'imitation, en soi, est un agent neutre qui tend à la transmission des contingences individuelles, indépendamment de toute valeur sociale ou logique. Une originalité individuelle quelconque, à condition qu'elle ne soit pas excessive, qu'elle n'aille pas jusqu'à provoquer l'antipathie, — c'est-à-dire la tendance contraire à celle qui résulte de la ressemblance foncière des individus, — en provoquant une surprise, une attention particulière, se communiquera imitativement à quelque degré. Et l'étranger, le groupe étranger, si l'antipathie n'est pas trop vive, si l'antagonisme n'est pas trop fort, — parfois en raison même d'un antagonisme qui excite l'intérêt, — exercera nécessairement une action de ce genre. La mode psychologique, — comme la mode matérielle, — c'est la nouveauté, l'*étrangeté*[1], que l'imitation propage dans un rayon plus ou moins étendu. De là naissent, en grande partie, les « milieux » humains ; de là le caractère, l' « esprit » de cercles et de groupements variés, de ce qu'on appelle le monde, le public, tel public, — sortes de sous-individualités éphémères, plus ou moins larges ; et de là les individualités temporaires : une « époque », un « siècle », les

1. L'*étrangeté* provient quelquefois de l'éloignement dans le passé.

plus amples et les plus durables des contingences de cet ordre.

Taine, dans sa notion du *milieu,* après avoir distingué de la *nature,* qui « enveloppe » l'homme, les *autres hommes* qui l' « entourent », précisait ce dernier élément en parlant des *circonstances politiques* et des *conditions sociales* : à quoi il ajoutait le *moment* — dont il expliquait mal la nature. Nous nous rendrons de mieux en mieux compte que tout cela est très confus ; mais nous voyons dès maintenant que Taine n'a pas fait à l'imitation sa part, qui est considérable et toute de contingence, dans la notion du milieu humain.

La coutume et la mode sont antagonistes : ainsi l'imitation, tantôt concourt avec l'hérédité, tantôt la combat. De l'action du milieu géographique, de la composition ethnique dépend, en partie, la force avec laquelle l'imitation s'exerce dans un sens ou dans l'autre [1]. Là où l'imitation-mode a le plus de puissance, il est évident que le caractère national a le moins de stabilité : les individualités temporaires se succèdent, les sous-individualités se multiplient ; par l'action et la réaction des contingences diverses, les fatalités primordiales tendent à s'effacer rapidement, et la libération dont nous avons parlé apparaît de façon particulièrement frappante.

5. — Dans les pages qui précèdent, nous avons essayé de débrouiller le réseau compliqué, le lacis des contingences. Nous avons vu comment le jeu du pur hasard, comment la combinaison du hasard avec les lois de l'hérédité, de l'adaptation au milieu et de l'imitation créent l'individualité collective, font ses destinées, la transforment. Nous avons cherché à préciser le contenu d'une psychologie collective, distincte de la psychologie sociale, et qui comprend l'éthologie collective et la psychologie intermentale.

1. Isolement plus ou moins grand, mélange plus ou moins complexe de races, — d'où résultent plus ou moins de contacts, plus ou moins de diversités individuelles.

Sous le nom précisément de psychologie collective, certains savants italiens ont prétendu créer une « science » nouvelle, qu'ils distinguent avec raison, sinon avec netteté, de la psychologie sociale, et à laquelle convient plutôt le nom de *psychologie des foules*. De leurs efforts, assez confus, et de leurs idées, un peu flottantes, il y a des indications intéressantes à retenir, et il vaut la peine de s'y arrêter.

a) La « psychologie collective » des Italiens étudie des foules plus ou moins concentrées dans le temps et dans l'espace, des foules *statiques*, — qu'ils opposent aux foules *dynamiques*, ou peuples. Cette appellation de « foule » pour les peuples nous paraît absolument impropre, et il ne nous semble pas que l'épithète de « statique » pour les foules véritables ait rien de précis ni d'approprié. Du reste, le principal promoteur de cette « science », Pasquale Rossi, avait commencé par se servir des mots « statique » et « dynamique » pour distinguer la foule agglomérée et la foule dispersée, — dont l'unité se fait par le livre, la presse, — celle que Tarde appelle, plus justement, *public*. On voit que c'est l'idée de groupement compact et, pour ainsi dire, saisissable, qu'exprime ici le mot « statique ». Or, le caractère momentané, instable et explosif de la foule proprement dite, exclut ce terme et appellerait bien plutôt celui de « dynamique ». Au surplus, ce sont là querelles de mots, tout à fait vaines. Il reste qu'il y a une étude à faire — à laquelle les Italiens se sont mis [1] — des groupements inorganisés, temporaires, en contact spa-

1. Ferri, Lombroso, Barzellotti, Morselli, Sighele, Groppali, Stratico. Les travaux de P. Rossi sont très nombreux : voir Dr Jankelevitch, *Psychologie collective et psychologie sociale, d'après M. Rossi*, in *Rev. de Synth. hist.*, oct. 1904, t. IX, p. 172. Un grand nombre d'ouvrages de « psychologie collective » sont analysés et discutés dans l'*Année Sociologique*, not. IV, V, VII-X. — La rubrique *psychologie des groupes*, employée dans l'*Année* (IX, X), nous semble également imprécise. — L'ouvrage de G. Le Bon, *Psychologie des foules* (1895 ; 16e éd., 1911) donne au concept de foule une trop grande extension.

tial. Et cette étude — distincte de la psychologie intermentale, de l'éthologie collective, de la psychologie sociale — se trouve soutenir des rapports avec ces trois disciplines.

b) Ce qui caractérise essentiellement la foule, ce qui la différencie de tout autre mode de groupement, c'est de ressentir et de traduire une émotion, une « exaltation passionnelle » collective. Elle se définit par ce qu'on a appelé l' « unité téléologique », ou encore par une « synesthésie » qui aboutit à une « synergie », — disons plus simplement par une *crise* de sentiment qui la constitue et qui la meut. Les Italiens ont formulé cette « loi », que, dans la foule, « la pensée s'élide et le sentiment s'additionne » (Sighele). Une foule, en somme, n'est pas un être, — comme l'est un peuple, — c'est un phénomène de vie collective : l'état de foule est un état aigu de sensibilité. Ce phénomène se rattache, dans une certaine mesure, à la psychologie intermentale et l'éclaire par une sorte de grossissement. La tendance des hommes à s'imiter est particulièrement forte dans les agglomérations. Quand il y a contact, il y a contagion. Les « meneurs », dans la foule, sont des individus qui agissent plutôt par *similarité* (Rossi) que par *autorité*. Mais le rôle de l'imitation est ici secondaire : ce qui est essentiel, dans le phénomène de foule, c'est un fond de sensibilité identique d'où naît, sous une excitation commune, l'identité de réaction [1].

1. « Il faut soigneusement distinguer les foules *croyantes* des foules *agissantes*. Une foule est incapable de formuler un *credo ;* elle reçoit des meneurs habituels ou accidentels la formule de sa foi. Mais une foule peut fort bien, sinon inventer, du moins modifier une consigne. Quand elle passe à l'action, la contagion du cri et du mouvement rétrécit violemment les consciences au profit de réactions aussi brutales que simples, et peut transformer une cohue de citoyens inoffensifs en une horde de sauvages. De là vient que les chefs de file sont presque toujours débordés et entraînés bien au delà de ce qu'ils auraient voulu, dès qu'ils appellent la foule à l'action. C'est l'histoire de tous les mouvements populaires depuis les Jacqueries jusqu'aux grèves les plus récentes. » Ruyssen, *Essai sur l'évolution psych. du jugement*, p. 310, note.

Ce phénomène, tel que nous venons de le définir, comporte diverses sortes d'études. Il peut être étudié, d'abord, pour lui-même, de façon comparative : on tend, alors, à une classification des foules, — soit au point de vue de l'excitation qui les provoque, soit au point de vue du genre de sensibilité qu'elles manifestent, soit au point de vue de la nature, normale ou pathologique, des crises [1]. Cette étude, qui intéresse éminemment le psychologue, présente aussi un intérêt pratique : au juriste, au politicien, par exemple, elle fournit d'utiles indications.

Les foules peuvent être étudiées, d'autre part, dans leur signification éthologique. C'est une « loi » de la « psychologie collective » italienne, que « les âmes, dans la foule, communient dans ce qu'elles ont de plus atavique » (Rossi) ; mais Tarde a observé que la foule dépend de conditions ethniques [2], — ce qui, loin d'infirmer le principe des Italiens, le complète au contraire. Sans doute, les foules, une fois constituées, se ressemblent toutes par la simplicité, le caractère élémentaire des sentiments qui les meuvent ; il n'en est pas moins vrai que ces éléments variables, — l'excitation qui provoque la crise et la sensibilité qui s'y manifeste, — sont en relation avec le caractère des individualités collectives. Si donc toute foule est significative d'une certaine façon héréditaire de sentir, si la fréquence des crises est significative elle-même, on comprend ce que l'étude des foules dans leur

1. Voir Marie, *La psychologie collective, Psychologie normale et morbide comparées* (1909). G. Dumas, dans la *Rev. Phil.*, mars et avril 1911, a commencé des études sur la « contagion mentale », les « épidémies collectives », les « folies collectives et grégaires » : il distingue, mieux qu'on ne l'avait fait encore, des épidémies psychopathiques et névropathiques, les folies collectives, courants anormaux, mais généralement passagers, dans lesquels il y a « participation de tous les éléments à un même état irréfléchi de fureur, de crédulité, de terreur » (pp. 398-407). — On trouvera des indications bibliographiques dans Bernheim, *Lehrbuch*, p. 650, n. 2, p. 660, n. 1.

2. Voir Tarde, *L'opinion et la foule*, dans *Essais et mélanges sociologiques* (1902).

rapport avec la vie d'un peuple apporte de lumières sur la nature et le degré de la sensibilité de ce peuple : elle se trouve être un auxiliaire précieux de l'éthologie collective.

Les foules peuvent être étudiées enfin dans leur rapport avec l'histoire. Il y a des foules absolument négligeables pour l'historien, combinaisons fortuites qui ne produisent aucun effet durable ; et il y en a qui ont une importance historique, — plus ou moins considérable, — laquelle se mesure à l'importance de l'effet.

Parmi les foules, celles-là sont essentiellement des foules historiques, où la sensibilité d'un peuple cristallise, pour ainsi dire, qui sont ce peuple même secoué par une crise et tout entier agissant, qui sont le groupe en acte. Il semble que l'état de foule, dans les groupes restreints, soit particulièrement fréquent et qu'aux origines cet état ait presque constitué la manière d'être habituelle du groupe. L'étude de la foule projetterait donc des lueurs sur le passé, le passé lointain, sur les commencements de la conscience sociale. Dans l'état de foule nous voyons ainsi se nouer la contingence et la nécessité. Cette sensibilité de la foule, cette « unanimité », — au sens étymologique, — qui manifeste le caractère individuel du groupe, peut et doit, dans certains cas, traduire les besoins sociaux, les besoins du groupe en tant que groupe[1].

La « psychologie collective » des Italiens est donc, à la bien préciser, une discipline limitée, auxiliaire, mais riche en applications, et qui ouvre, en histoire, des perspectives variées du côté de la contingence et du côté de la nécessité.

6. — Quant à la *Völkerpsychologie* des Allemands, sous un nom précis, qui semble répondre au concept limité de l'éthologie collective, elle embrasse, en réalité, un domaine très

1. Il faut distinguer entre une foule contingente et qui se trouve, dans son action contingente, servir l'ordre, et une foule qui est spontanément agent d'ordre.

vaste et assez indéterminé. Préparée par la notion du *Volksgeist* de Hegel, amorcée dans l'œuvre de Herbart, constituée par Lazarus et Steinthal qui lui ont consacré une *Revue* spéciale, elle est un complexe où l'éthologie descriptive se mêle à la psychologie sociale et à la « logique » sociale telle que nous la définirons ultérieurement [1] : de l'aveu de ses fondateurs elle unit une *völkergeschichtliche Psychologie* à une *psychische Ethnologie*. Sans doute, elle repose sur de pénétrantes intuitions et contient des indications utiles ; mais les éléments disparates qu'elle rapproche devaient tendre à se dissocier. Aussi, tandis que la *Zeitschrift für Völkerpsychologie* s'est transformée et spécialisée en *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde* [2], Wundt, dans son grand ouvrage, *Völkerpsychologie, Eine Untersuchung der Entwickelungsgesetze von Sprache, Mythus und Sitte* [3], étudie « les processus psychiques sur lesquels reposent le développement général des sociétés humaines et la création des productions intellectuelles collectives d'une valeur générale », c'est-à-dire, en somme, incline dans le sens d'une psychologie collective abstraite et très générale [4]. Cette psychologie, d'ailleurs, n'est pas la psychologie sociale : Wundt n'a rien des préoccupations d'un sociologue, et il y a des raisons profondes pour qu'il s'en tienne au mot de *Völkerpsychologie*. Ce qu'il étudie, parmi les produits des individualités collectives, c'est non point ce qui porte la marque de la société, ce qui est organisation sociale, mais ce qui est développement de la nature humaine par

1. Voir notamment, dans la *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, I, les *Einleitende Gedanken über Völkerpsychologie*, de Lazarus et Steinthal, et III, *Einige synthetische Gedanken zur Völkerpsychologie*, de Lazarus. — Cf. Ribot, *Psychologie allemande contemporaine* (1879 ; 7e éd., 1909), chap. II, et Bouglé, *Les sciences sociales en Allemagne* (1896), chap. I.

2. En cours de publication depuis 1900.

3. 1900, 1905, 1906, 1907, 1909.

4. Voir la critique dans l'*Année Sociologique*, t. V (Meillet), t. X et XI (Mauss), et dans la *Revue Phil.*, juillet 1908 (Mauss), not. pp. 74 et suiv.

l' « action réciproque des individus » ; c'est, tout à la fois, ce qui procède de la source psychologique la plus profonde et ce qui se particularise le plus nettement dans les diverses individualités collectives. Ce qu'il étudie, c'est un mélange de contingence et de logique, duquel, sans expliquer la contingence, il cherche à dégager la logique : préoccupation légitime, — nous le verrons, — mais qui doit s'exercer avec une méthode plus consciente et plus positive[1].

1. Dans l'*Archiv für die gesammte Psychologie* (1903), A. Vierkandt inaugurait à l'origine une revue critique avec cette rubrique : *Fortschritte auf dem Gebiet der Volkerpsychologie, Kultur- und Gesellschaftslehre :* en 1904, le mot Völkerpsychologie a disparu. — Pflaum, *Begriff und Aufgabe der Völkerpsychologie,* in *Pol.-Anthropologische Revue,* II, 5 et 6, incline plutôt du côté de l'éthologie descriptive. — Bernheim identifie les mots Völkerpsychologie et Sozialpsychologie (ou Gemeinpsychologie): il préfère Sozialpsychologie. *Lehrbuch...*, pp. 652 et suiv.

III. — Conclusions sur la contingence.

Nous nous sommes attaché jusqu'ici à bien isoler et à bien reconnaître sous ses diverses formes un élément de l'histoire, la contingence. Et nous avons constaté que, même à considérer cet élément, l'histoire n'apparaît point comme un pur désordre, parce que la contingence se combine avec des lois étrangères à l'histoire et s'en trouve atténuée. Il y a des séries de phénomènes, prévisibles dans une certaine mesure, qui dépendent de données imprévisibles ; et ces données sont enfermées elles-mêmes dans certaines limites de variabilité. Le hasard, selon une expression ingénieuse de Le Dantec, *se canalise*[1]. Ainsi, nous avons déjà rencontré dans l'histoire un ordre relatif, mais un ordre qui ne lui est pas propre et inhérent, un ordre, pour ainsi dire, adventice. Selon certains théoriciens, cet ordre est le seul qu'on puisse trouver en histoire : et il semble aux uns que ce soit insuffisant, aux autres que cela suffise pour faire de l'histoire une science comme les sciences naturelles[2].

A vrai dire, il n'est pas impossible de découvrir une analogie entre ce général, tout relatif, que dégage l'étude de l'individualité, et les résultats que dégagent les sciences de « lois ». Nous avons déjà fait observer que, à l'origine des lois, — sauf pour les plus générales de toutes et qui sont inhérentes à l'être même[3] — il y a de la contingence ; et donc,

1. Le Dantec oppose au hasard absolu le hasard canalisé où le champ des possibilités se restreint. Voir *Les influences ancestrales* (1904), not. pp. 46, 91 et suiv.

2. Cf. Rickert, *Les quatre modes de l'« universel » en histoire*, in *Rev. de Synth. hist.*, avril 1901, t. II, p. 121, et Xénopol, *Les sciences naturelles et l'histoire*, *ibid.*, juin 1902, t. IV, p. 276.

3. L'« universel » ne peut avoir qu'une compréhension bien limi-

les lois participent, à ce point de vue, de la nature de l'individualité. Elles semblent en différer en ce que, contingentes dans leur principe, elles se manifestent comme des « nécessités ». Pourtant, à y regarder de près, il y a de la contingence aussi dans la manifestation des lois. Les phénomènes qui se répètent le plus exactement, les êtres qui sont le plus identiques, s'individualisent par des différences, ou négligeables, ou imperceptibles, mais non douteuses : on le constate assez largement pour le supposer là même où on ne l'a point constaté. L'universalité des lois est, nous l'avons vu, conditionnelle ; mais lorsque les conditions paraissent réalisées, elles ne le sont, probablement, qu'*à peu près*. On a le droit de penser qu'en fait, la contingence est partout mêlée à l'ordre. Il y a « loi » *là où le semblable domine*, et les sciences de lois n'impliquent pas l'uniformité absolue.

D'ailleurs, il y a des disciplines auxquelles on ne dénie pas le nom de sciences et qui ne sont qu'étude de l'individuel, — mais d'un individuel qui dure, d'un individuel très général, si l'on peut dire : telles sont l'astronomie descriptive, la géologie, la géographie, les classifications d'espèces, — paléontologie, zoologie[1]. Il n'y a de différence des individualités historiques avec diverses autres qu'étudie la science, que dans le moins de durée, la complexité, la mobilité plus grandes des premières[2].

Et il y a même des « sciences » où domine la contingence, où le point de vue scientifique consiste en ce que l'on consi-

tée : il y a surtout du plus ou moins général quant à l'espace et au temps.

1. Voir Xénopol, *Théorie de l'histoire* et *L'histoire est-elle une science ?* brochure extraite de la *Revue int. de Sociologie*, 1908, p. 8. G. Monod, *L'Histoire*, p. 322, dans l'ouvrage collectif *De la méthode dans les sciences* (1909). — Cf. Milhaud, *Le hasard chez Aristote et chez Cournot*, in *Rev. de Mét. et de Mor.*, nov. 1902, p. 679 ; Bouglé, *Les rapports de l'histoire et de la science sociale d'après Cournot*, *ibid.*, mai 1905, p. 353.

2. Voir Lacombe, *L'histoire comme science* (à propos de Rickert), in *Rev. de Synth. hist.*, août 1901, t. III, pp. 6-7.

dère les limites de cette contingence, en ce que l'on cherche à prévoir, d'après des données incomplètes et des moyennes : telles sont la météorologie, la pathologie. Dans la mesure où elle étudie la pure contingence, l'histoire n'est donc pas quelque chose d'unique.

La plupart des historiens et des théoriciens se contentent, avec des considérations de ce genre, de plaider pour l'histoire — comme science — les circonstances atténuantes. Elle serait par excellence l'étude de l'individuel : la contingence, limitée par des lois naturelles variées, y fournirait, avec diverses sortes de généralités relatives, un élément quasi-scientifique. Or, ce n'est pas ainsi que l'histoire doit être défendue. Il n'en faut pas faire une science approximative, une science honteuse.

Il faut montrer, d'abord, qu'elle enferme un élément tout à fait « scientifique », un principe de systématisation originale, un ordre de « lois » bien à elle. Ces individualités collectives, que nous ne connaissons jusqu'ici qu'en tant que résultat de contingences et de nécessités non spécifiques, n'obéissent-elles pas à des nécessités spécifiques, n'ont-elles pas une *nature*, une organisation propres ?

Mais ce n'est pas tout. S'il n'en est pas des peuples et des nations comme des individus, — dont la plupart sont négligeables, — si presque tous ont joué un rôle, ils ont joué des rôles divers, inégaux. L'inégalité de ces rôles est-elle purement fortuite, ou la nature de leur développement et la portée de leur influence a-t-elle des causes, au sens profond du mot ? Les individualités collectives peuvent-elles plus ou moins pour un ordre profond, l'ordre des *raisons* ? Est-ce à cet ordre, proprement historique, que répondraient les mots de civilisation, de progrès ? Et l'histoire comme science, dans sa plénitude et son originalité, consisterait-elle essentiellement à étudier le rapport des causes de natures diverses, l'*interaction* et le *réarrangement des causes* ?

Après avoir isolé la contingence, nous allons chercher à

isoler et à déterminer les autres éléments de l'histoire, — ce qu'il y a de spécifique dans l'organisation collective, ce qu'il peut y avoir de spécifique dans l'évolution. — De l'effort des historiens historisants nous avons gardé beaucoup dans les chapitres précédents. Dans la suite, on va le voir, nous ferons sa part à l'effort des sociologues et à celui des philosophes idéalistes de l'histoire.

II

LA NÉCESSITÉ

Il y a, dans l'histoire, un domaine de la nécessité, et il est possible d'y découvrir des lois spécifiques. Nous avons déjà à deux reprises — à propos de l'individualité collective et à propos des foules — amorcé l'étude où il en faut venir maintenant, celle de la société en tant que société.

Il est bien évident que, s'il s'agissait actuellement de traiter à fond les questions qui relèvent de la sociologie, — j'entends même les seules questions de méthode, — c'est tout un volume qui serait nécessaire. Notre plan ne comporte qu'un chapitre, parce que — au point de vue où nous nous sommes ici placé, celui de la logique générale et de la constitution de la synthèse, — c'est de définir la sociologie qu'il s'agit surtout et de préciser son concept par rapport aux autres éléments de la science historique plénière. — Nous n'allons donc pas retracer ici, même sommairement, l'histoire de la sociologie — qui a été, sinon traitée exhaustivement, du moins esquissée déjà dans divers ouvrages ou articles[1]. Nous ne ferons qu'indiquer, d'autre part, dans la me-

1. Voir Espinas, *Les sociétés animales* (1878). Introduction ; É. Durkheim, *La sociologie en France au* XIXe *siècle*, in *Revue Bleue*, 19 et 26 mai 1900 ; É. Durkheim et P. Fauconnet, *Sociologie et Sciences sociales*, in *Rev. Phil.*, mai 1903. Cf. Gumplovicz, *Précis de sociologie* (1896), livre I ; Barth, *Die Philosophie der Geschichte als Soziologie* (1897) ; Stein

sure où cela pourra être utile à notre objet, la solution de quelques-uns des problèmes méthodologiques que pose la sociologie. Nous aurons atteint notre but si nous déterminons rigoureusement, en la reliant à celle de l'historien, la tâche du sociologue, comprise de la façon la plus stricte.

Die sociale Frage im Lichte der Philosophie (1897); Posada, *Principios de Sociologia,* Introduccion (1908). Voir aussi un bon résumé dans les *Notions élémentaires de sociologie* de G. Richard; et du même, *Le mouvement sociologique en Italie,* in *Rev. de Synth. hist.*, déc. 1909, t. XIX, p. 257.

I. Systèmes sociologiques et sociologie scientifique.

1. — Les historiens, en général, ou ignorent la sociologie, ou la considèrent comme une science distincte de l'histoire, et dont l'objet est essentiellement différent. C'est ainsi que Xénopol met à part, rejette de l'histoire une sociologie statique, — étude des états sociaux qui se répètent, — ne considère comme proprement historique que ce qui est dynamique et absorbe la sociologie dynamique dans l'histoire[1]. Quant aux historiens qui sont préoccupés d'établir des relations entre l'histoire et la sociologie, ils se font souvent de cette dernière une conception arbitraire et toute personnelle ou indécise et flottante : nous l'avons montré à propos de travaux, d'ailleurs intéressants, de H. Hauser et de Seignobos[2].

Celui-ci, après avoir entendu d'abord par sciences sociales « un amalgame disparate », formé de l'étude des actes et des institutions économiques, de la statistique des actes et des produits humains et de l'histoire des doctrines[3], en est venu à entendre par sociologie : « l'ensemble de toutes les connaissances méthodiques qui ont pour objet les hommes vivant en société », science à deux degrés, — empirique et descriptive, puis abstraite et établissant des lois, — science qui étudie *directement* les phénomènes humains *actuels*.

1. Voir Xénopol, *La théorie de l'histoire*, pp. 325-342. Cf. *Rev. de Synth. hist.*, avril 1906, t. XII, p. 190, *Sociologie et histoire* (à propos de C. Rivera, *Il determinismo sociologico*), et *Riv. Ital. di Soc.*, VIII, fasc. 4 *(Sociologia e Storia)*, IX, fasc. 3-4. — Pour la critique, voir Durkheim, *Année Soc.*, IX, p. 139.

2. Voir, dans la *Rev. de Synth. hist.*, *Les rapports de l'histoire et des sciences sociales d'après M. Seignobos*, juin 1902, t. IV, pp. 293-302, *L'enseignement des sciences sociales, à propos d'un livre récent*, avril 1903, t. VI, pp. 241-245.

3. *La méthode historique appliquée aux sciences sociales*, p. 13.

L'histoire n'a pas de phénomènes propres, n'est pas une science, mais « un procédé de connaissance employé à défaut de la méthode normale : l'observation directe », et qui s'applique nécessairement aux faits humains du *passé*. La sociologie, dans la mesure où elle fait usage de la méthode historique, c'est-à-dire où elle a recours aux documents et en pratique l'examen critique, dans la mesure aussi où elle cherche dans le passé l'évolution des phénomènes sociaux, tend à se confondre avec l'histoire. Ce qui lui est propre, c'est le classement qu'elle opère parmi les faits, c'est le cadre qu'elle constitue et qu'elle livre à l'historien. Au second degré, celui de la recherche des causes, la sociologie comporte des comparaisons dont l'historien également peut bénéficier[1]. Mais pour Seignobos la recherche des causes — nous le savons — est très peu avancée dans le domaine des faits humains : elle est encore « dans un état tellement rudimentaire qu'il est très dangereux de vouloir assimiler sa méthode à celle des sciences constituées, même les plus imparfaites et les plus grossières, la zoologie et la géologie[2] » ; il n'y a, par delà les évènements, qu'une sorte de causes que l'historien atteigne avec quelque certitude, des causes toutes concrètes, les individus et leurs mécanismes psychologiques conscients. Les causes des faits communs à un grand nombre d'individus — coutumes, institutions — sont « l'inconnu et l'inconscient »[3]. Encore Seignobos ne reconnaît-il que l'inconscient individuel. Il n'est guère disposé à admettre que l'agrégat social puisse être autre chose que l'assemblage des individus. Il est hanté par la crainte des entités, des abstractions réalisées, et son besoin de causes pal-

1. *Les rapports de la sociologie avec l'histoire*, conférence faite à l'École des Htes Étes soc. le 18 déc. 1903. Voir la *Rev. Universitaire* du 15 janv. 1904, p. 21, et la *Rev. int. de Soc.* de mars 1904, p. 161.

2. Voir la communication sur les *conditions prat. de la recherche des causes*, déjà citée, in *Bull.* de la Soc. fr. de Phil., juillet 1907.

3. Voir *L'inconnu et l'inconscient en histoire*, in *Bull.* de la Soc. fr. de Phil., juin 1908.

pables le voue au nominalisme social. Aussi, en confinant l'étude de la société dans le présent où elle se manifeste directement par une organisation tangible, il fait évanouir, en somme, la sociologie.

Nous avons montré par un exemple frappant la répugnance de l'historien pour la sociologie. Au surplus, cette répugnance, ou encore l'indécision dont nous avons parlé, s'expliquent en partie par l'état même des études sociologiques. Quand les historiens veulent se faire une idée, pour ainsi dire, expérimentale de la sociologie en observant la pratique des sociologues, quoi d'étonnant s'ils hésitent, s'ils s'abstiennent, et s'ils se rejettent sur leurs études de prédilection[1] ?

2. — Rien, en effet, n'est plus riche et plus divers, plus confus et plus troublant que le mouvement sociologique des quinze ou vingt dernières années. Pas plus que de remonter aux origines de la sociologie, il ne convient ici de faire un tableau détaillé des tâtonnements de la sociologie contemporaine et de caractériser les innombrables essais individuels. On est frappé, d'ailleurs, d'une extraordinaire disproportion entre l'intensité de l'effort et la pauvreté des résultats, — je veux dire des résultats systématisés : car il y a eu, dans tout ce travail, un remuement d'idées et un poudroiement de détails qui ne pouvaient être sans profit.

Le point de départ du mouvement dont il s'agit, c'est

1. Voir mes remarques à ce sujet dans les articles cités sur Seignobos (not. p. 295) et Hauser (not. p. 242). Ce dernier, en cherchant à donner de la sociologie une définition aussi « épuisante » que possible, aboutit à une énumération des sciences sociales qu'il déclare lui-même « démesurément large » et qui comprend « toute la géographie, toute la biologie, toute l'histoire, toute la morale, toute l'esthétique, toute la philologie, tout le droit, toute la philosophie, etc... » . — Sur l'opposition, et quelque fois l'antipathie, qui se produit entre sociologues et historiens, voir également, in *Rev. de Synth. hist.*, avril 1904, t. VIII, p. 250, une note, *Un débat entre soc. et hist. aux États-Unis*, où, à propos d'une discussion particulière, j'ai montré que la même querelle, sous diverses formes, s'est agitée en tous pays.

l'affirmation neuve, — ou plutôt mise en un jour nouveau, car elle remonte à Aristote, — que l'étude des hommes groupés en société n'est pas simplement l'étude d'une somme d'individus. Ce que Seignobos, nous venons de le voir, se refuse à admettre : que le *consensus* social produise des effets propres, qu'il y ait une réalité collective surajoutée à la réalité des éléments qui la composent, — voilà ce que, d'une façon plus ou moins nette, ont posé en principe tous les initiateurs de la sociologie. Or, il a été malencontreux pour cette discipline nouvelle de répondre trop bien à un certain nombre de besoins du milieu où elle se constituait ; il a été malencontreux pour elle de réussir trop vite, de paraître trop facile, de devenir populaire. A une époque où l'érudition avait ses fanatiques et où l'histoire s'enfonçait dans l'analyse, la sociologie réhabilitait les vues d'ensemble, la synthèse : mais, sous prétexte de sociologie, — après l'exemple donné par Auguste Comte lui-même, — c'est la philosophie de l'histoire qui menaçait de renaître. A une époque, d'autre part, où le développement économique prenait des proportions inconnues, où les préoccupations « sociales » devenaient prépondérantes dans la vie publique et s'imposaient à tous les esprits réfléchis, la sociologie devait affecter un caractère exclusif et volontiers se confondre avec l'étude de phénomènes et de tendances que les historiens, précisément, avaient négligés d'ordinaire ou laissés à l'arrière-plan. Enfin, un alliage devait aisément se faire entre les préoccupations sociales du moment, les plans de réformes à venir, et la sociologie théorique, entre la pratique et la science : alliage suspect, — car si la connaissance du passé tend à des fins pratiques, elle ne peut être obtenue que par un travail objectif, momentanément désintéressé ; et un souci immédiat d'applications la compromet. Ce prestige de la sociologie, cet attrait multiple, non seulement a fait pulluler les œuvres et les systèmes, mais a provoqué des enseignements et des institutions de toutes sortes : et l'intensité même de l'effort a mis en évi-

dence le caractère incertain de la recherche, les contradictions choquantes des chercheurs.

C'est incontestablement une infirmité des études sociologiques qu'il paraisse tant d' « Introductions » à la sociologie où cette science est définie de façons diverses; qu'il y ait tant de Sociologies « générales », « pures », « abstraites », tant de « Manuels », où les faits sont systématisés de manières si différentes. Et, du reste, cet appétit même de systématisation est le principal obstacle à une constitution scientifique de la sociologie. La recherche est faussée, tantôt par une superstition qui fait construire la science nouvelle sur le modèle de telle ou telle science antérieure, tantôt par un parti pris qui subordonne le reste des phénomènes à certains phénomènes privilégiés et qui, pour ainsi dire, hypostasie un élément social. Quelque ingéniosité qu'on trouve dans une foule de publications des vingt dernières années et quoiqu'on puisse souvent tirer parti du détail là même où l'ensemble est le plus discutable [1], ce sont des spéculations sur la société, non des contributions à la science de la société; ce sont des philosophies — et qui souvent, malgré l'apparente nouveauté du point de vue, diffèrent bien peu de philosophies de l'histoire périmées et condamnées. Il y a trop de Sociologies pour que la sociologie puisse être considérée comme constituée. On est obligé de tenter une classification pour débrouiller le chaos de la production sociologique contemporaine, et c'est là une preuve manifeste que la période préscientifique n'est pas encore dépassée [2].

1. Citons comme particulièrement intéressantes les œuvres de G. de Greef, Novicow, Gumplovicz, Giddings, Lester Ward, Simmel, Stein, Waxweiler.

2. Puisqu'il est impossible — et, d'ailleurs, inutile — ici d'énumérer, de caractériser les auteurs et les œuvres (depuis l'origine de l'*Année sociologique* [1896-1897], la plupart ont défilé, dans les *Analyses,* sous la rubrique *Sociologie générale*), disons quelques mots, du moins, de la classification des doctrines. — Même sur ce point, il n'y a pas d'accord établi, soit parce que certains systèmes sont obscurs ou équivoques, soit parce que

Un tableau de l'enseignement des sciences sociales — tel que celui qui a été dressé en 1903 par H. Hauser — ne serait pas fait pour dissiper l'impression de tâtonnement confus que donne la production sociologique. Ce qu'on entend par études sociales — même par cours de sociologie — varie extraordinairement d'un établissement scientifique à un autre, et va des généralités les plus vagues ou les plus complexes aux spécialités les plus étroites[1]. Quant aux Sociétés et aux Revues de sociologie, au lieu de partir d'un concept bien défini, elles se proposent nettement ou s'efforcent obscurément de préciser par la discussion la nature de la science nouvelle. Et il en est de même des Congrès de sociologie.

certains classificateurs introduisent dans leur classification des préoccupations qui l'empêchent d'être objective. On trouve les principaux essais dans : *L'Année Soc.*, I ; Barth, *Die Philosophie der Geschichte als Soziologie* (1897) ; Small, *The scope of Sociology* (1900-02) ; Loria, *La Sociologia. Il suo compito. Le sue scuole. I suoi recenti progressi* (1901) ; Squillace, *Le dottrine sociologiche* (1902) ; M. Deslandres, *La crise de la sience politique* (1902) ; Worms, *Philosophie des sciences sociales*, II, *Méth. des sc. soc.* (1904) ; Wundt, *Logik*, t. III, 3e éd., 1908 ; R. Maunier, *La soc. franç. cont.*, in *Scientia*, 1910, n° 3. (Voir aussi Squillace, *Dizionario di Sociologia* [1905], art. *Dottrine sociologiche*.) — Il y a des systèmes d'une dialectique plus ou moins complexe, mais ceux qui se présentent sous la forme la plus nette répondent, semble-t-il, aux divers types suivants : les uns empruntent leurs concepts directeurs ou aux sciences physiques, ou à la biologie, ou à la psychologie individuelle ; d'autres subordonnent la sociologie à quelque science sociale, — par exemple à la science des faits économiques ; d'autres font de la sociologie l'ensemble des sciences sociales particulières ; d'autres encore, d'une façon plus ou moins étroite, plus ou moins psychologique, cherchent à donner à la sociologie un caractère spécifique.

1. De même pour les publications bibliographiques. On a remarqué avec raison que, de l'une à l'autre, le plan de classement varie, — tantôt plus large, tantôt plus étroit, établi d'après des principes divers, plus souvent sans principe bien net. Voir les réflexions de F. Simiand *sur quelques progrès récents de la bibliographie sociologique courante* dans les *Notes critiques* (publication disparue), janv. 1906, et mes notes, dans la *Rev. de Synth. hist.*, avril 1906, t. XII, p. 213, avril 1909, t. XVIII, p. 247, à propos de Simiand, des *Kritische Blaetter für die Gesamten Socialwissenschaften* et de la *Bibliographie des sciences économiques, politiques et sociales* de J. Gautier. (Ces deux Bibliographies ont été fondues en 1910.)

Mais comme les esprits les plus divers s'y donnent rendez-vous, que les amateurs de sociologie sans système s'y rencontrent avec les sociologues systématiques, de purs théoriciens avec des hommes d'action, dans ces tours de Babel sociologiques on ne peut guère s'attendre à trouver que l'incohérence, — ou cet éclectisme qui n'est qu'une forme de l'incohérence.

La *Revue internationale de Sociologie,* qu'a fondée René Worms dès 1893, la *Société de Sociologie* de Paris, l'*Institut international de Sociologie,* les *Annales* de cet Institut (depuis 1895), la *Bibliothèque Sociologique internationale,* — créations qui proviennent de la même initiative, — ont provoqué, sans aucun doute, une dépense considérable d'activité. Parmi les membres de ces institutions et les collaborateurs de ces entreprises, il en est de distingués et il en est d'illustres. Les questions traitées dans les réunions ou les congrès sont parfois très importantes ; ainsi, l'idée de soumettre à des discussions suivies des théories ou des problèmes comme la conception organiciste de la société, comme le matérialisme historique, comme les rapports de la psychologie et de la sociologie ou les luttes sociales, cette idée est ingénieuse et féconde. Que toute cette organisation ait rendu des services, ait contribué puissamment au progrès de la curiosité sociologique, dans le sens le plus large — et aussi le plus vague — du mot, voilà qui ne saurait être contesté. Il faut reconnaître le mérite de R. Worms, pour avoir groupé des forces et remué les esprits. Ce qu'il faut constater, par contre, c'est que, dans toute cette activité, la spéculation et la science, la science et l'art sont insuffisamment distingués, c'est que les acquisitions positives sont noyées parmi les considérations vagues et les opinions individuelles. Il y a là beaucoup de travail : il manque une méthode de travail[1]. Or, la *Revue*

1. H. B., *Les travaux de l'Institut international de Sociologie,* in *Rev. de Synth. hist.,* déc. 1903, t. VII, pp. 374-378.

internationale de Sociologie et la *Société de Sociologie* de Paris ont essaimé. En Italie, aux États-Unis, en Belgique, en Autriche-Hongrie, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, des entreprises et des publications collectives témoignent du même zèle mais prolongent les mêmes tâtonnements. Qu'une Revue nouvelle paraisse, qu'un groupement nouveau se forme, et l'éternelle question renaît : qu'est-ce que la sociologie ? Et c'est un défilé — toujours à peu près le même — de sociologues qui proposent *leur* solution, sans résultat pratique ni progrès sensible[1]. Que peut-on attendre, pour la constitution définitive de la science sociologique, d'une société — si bien intentionnée soit-elle — dont les fins avouées sont à la fois scientifiques, pédagogiques et pratiques, qui veut faire coopérer, non seulement les divers groupes de spécialistes, mais *les différentes écoles d'observateurs et de penseurs sociaux*, qui est destinée à réunir « des économistes et des historiens, des psychologues et des moralistes, des anthropologues et des archéologues, des géographes et des naturalistes, comme aussi des médecins et des aliénistes, des criminologistes et des juristes, des hygiénistes et des pédagogues, des philanthropes et des réformateurs sociaux, des hommes politiques et des ecclésiastiques » ? C'est là le programme de la *Sociological Society* de Londres, de création assez récente[2]. Que dirait-on d'une société physique où des philosophes et des

1. Voir *Rivista italiana di Sociologia* (fondée en 1897), 3e année, fasc. 4 et 6, 4e année, fasc. 2 ; *Studi sociologici*, 1900 (Congrès soc. ital. tenu à Genève) ; *Sociological Papers*, I ; *Monatschrift für Soziologie*, 1909. Cf. *The American Journal of Sociology*, juillet 1909.

2. Voir H. B., *La « Sociological Society » de Londres*, in *Rev. de Synth. hist.*, décembre 1905, t. XI, p. 371 ; cf. notre note sur la Société de Sociologie de Vienne, *ibid.*, juin 1907, t. XIV, p. 366. — Voici, à titre de document, l'ordre du jour de la *Sociological Society* pour l'automne 1909 : 17 octobre, *la sociologie comme base de recherches sur la civilisation primitive* ; 26 oct., *reconstruction des villes et mouvement en faveur des cités-jardins* ; 16 novembre, *inspection des villes et rapports sur les villes : leurs méthodes et leurs usages* ; 30 nov., *moralité nationale et interraciale* ; 14 décembre, *la sociologie dans le roman moderne*....

industriels se réuniraient avec des savants pour mieux préciser les recherches et en délimiter le domaine ?

3. — Il existe, cependant, un groupe de bons travailleurs, de qui l'effort prudent et méthodique fait contraste avec l'activité téméraire et confuse dont nous venons de donner une idée. Tandis qu'ailleurs on s'unit sans vraiment collaborer [1], on discute sans se persuader, autour de É. Durkheim il s'est constitué une équipe coopérative et presque une école ; et tandis qu'ailleurs les esprits divers qui se rencontrent, non seulement ne tâchent pas suffisamment à se dépersonnaliser, mais vont parfois jusqu'à affecter l'originalité, là on veut faire œuvre véritablement scientifique, c'est-à-dire impersonnelle. Durkheim, après avoir donné de la sociologie une définition précise qui entraînait une méthode rigoureuse, après avoir marqué le but et les voies, devait s'abstenir — en raison de cette définition même — de construire immédiatement une sociologie intégrale. Mais il a rallié des travailleurs qui, modestement, patiemment, dans l'*Année Sociologique* [2], se sont employés avec lui, sous sa direction, à critiquer les conceptions et les méthodes défectueuses, à affermir de mieux en mieux la conception durkheimienne, à analyser les publications les plus diverses pour y recueillir des matériaux propres à la construction future, à ébaucher une classification

1. Faisons une exception pour l'Institut Solvay de Sociologie, de Bruxelles, où il y a une tentative intéressante d'organisation. Nous aurons l'occasion d'en parler dans notre seconde partie.

2. Dans les dix premiers volumes, 1898-1907, l'*Année Sociologique* était composée de deux parties : Mémoires originaux et Bibliographie (1896-97 à 1905-06). Avec le tome XI, 1910, l'*Année*, devenue triennale, ne contient plus que la Bibliographie (1906-1909) : par contre, elle se complète d'une collection, *Travaux de l'Année Sociologique*, dont trois volumes ont paru déjà. — Sur l'*Année*, voir, dans la *Rev. de Synth. hist.*, des c. r. de E. Goblot et de moi-même, not. févr. 1903, t. VI, p. 60, avril 1904, t. VIII, p. 171, et fév. 1906, t. XII, p. 34 (*Les progrès de la sociologie religieuse*) ; dans la *Rev. Phil.*, la série des c. r. de G. Belot ; cf. Bouglé, note sur *l'Année Soc.* dans *Qu'est-ce que la sociologie* ? (1907).

de ces matériaux qui est allée se modifiant et se perfectionnant peu à peu. Il y a, dans les onze volumes actuellement parus de l'*Année Sociologique,* un labeur dont, en général, on ne se fait pas une idée juste, et qui a exigé, de la part de jeunes savants d'une valeur rare, une abnégation plus rare encore, — puisque à l'entreprise collective ils ont longtemps subordonné, sacrifié leur œuvre personnelle. Peut-être n'y a-t-il pas un autre exemple — au moins dans les sciences de l'humanité et parmi les travailleurs laïques — d'une élaboration scientifique menée avec cette étroite discipline, cette lenteur voulue, ces retouches incessantes, en toute loyauté et au grand jour. On n'a pas attaché assez d'importance, à l'étranger et même en France, à des recherches poursuivies sans réclame et sans tapage, et dont les résultats, pour être plus modestes, n'en étaient que plus sûrs. Si on s'y était intéressé, si on les avait utilisés davantage, la sociologie serait dans un état moins chaotique. Pour nous, au cours de ce chapitre, nous allons nous inspirer très largement des idées et de la méthode du groupe durkheimien : nous nous attacherons à lui dans la mesure précise où il nous semble faire de la science véritable ; nous nous écarterons de lui dans la mesure où il nous paraît tendre à devenir systématique, lui aussi, et à constituer une *doctrine.*

Durkheim a fait effort pour nettement concevoir une sociologie « objective, spécifique et méthodique[1] ». Au lieu de croire la solution des problèmes facile, à portée immédiate, grâce au raisonnement dialectique ou à la psychologie introspective, au lieu de « dogmatiser sur tous les problèmes à la fois » et de vouloir, « en quelques pages, ou en quelques phrases, atteindre l'essence même des phénomènes les plus complexes[2] », le sociologue doit, selon lui, traiter les faits

1. *De la méthode objective en sociologie,* in *Rev. de Synth. hist.,* févr. 1901, t. II, p. 3 (Préface de la 2e éd. des *Règles de la Méthode sociologique*).

2. *Règles,* p. 7 (1re éd., 1895).

sociaux comme des *choses*. Il doit reconnaître que ces faits ont une nature spécifique ; qu'ils procèdent de la société — qui est une synthèse *sui generis* ; que, s'ils relèvent de la psychologie, c'est d'une psychologie spéciale, — distincte de la psychologie individuelle et qu'il s'agit de constituer : « La pensée collective..., dans sa forme comme dans sa matière, doit être étudiée en elle-même, pour elle-même, avec le sentiment de ce qu'elle a de spécial[1]. »

Voilà qui est précis et vraiment scientifique. Il y avait là, tout au moins, une hypothèse à vérifier ; mais cette hypothèse, aujourd'hui, est justifiée plus qu'à demi. C'est faire fausse route, nous semble-t-il, que de ne pas s'engager dans la voie de cette sociologie objective, que de ne pas adopter un programme si judicieux : étude de la vie du groupe *en tant que groupe,* détermination rigoureuse de cette réalité qui résulte de l'interaction des consciences individuelles et qui, quoique composée des individus, se superpose et s'impose à eux ; pour arriver à cette détermination de façon méthodique et progressive, utilisation et perfectionnement des sciences particulières relatives aux diverses catégories de faits sociaux : car ces sciences solidaires, en se pénétrant chacune de l'idée sociologique, aboutiront peu à peu à une sociologie synthétique et positive.

1. *Règles,* p. 12. — Voir, outre les *Règles,* É. Durkheim, *La sociologie en France,* in *Rev. Bleue,* 19 et 26 mai 1900 ; É. Durkheim et P. Fauconnet, *Sociologie et Sciences sociales,* in *Rev. Phil.*, mai 1903 ; É. Durkheim, même sujet, dans un ouvrage collectif déjà cité, *De la méthode dans les sciences,* pp. 259-285 ; Fauconnet et Mauss, art. *Sociologie* dans la *Grande Encyclopédie*. Cf. *Rivista italiana di sociologia,* 4e année, n° 2 ; *Sociological Papers,* I, et diverses discussions de la Société française de Philosophie (not. celles qui sont citées, p. 177, n. 1). Sur les origines de la pensée de Durkheim, voir deux lettres de lui adressées à la *Revue Néo-Scolastique,* t. XIV, pp. 606 et suiv., à propos d'articles de S. Deploige et recueillies par celui-ci avec ses réponses dans *Le conflit de la morale et de la sociologie* (1911). La conception du réalisme social « m'est venue en droite ligne, dit Durkheim, de Comte, de Spencer et de M. Espinas ». Voir de ce dernier, sur cette conception, in *Rev. Phil.*, mai 1901, « *Être ou ne pas être* » *ou du postulat de la sociologie*.

Avec cette conception de leur discipline, Durkheim et ses collaborateurs ont mille fois raison contre les historiens atomistes qui, par crainte des explications verbales, des entités, ne fournissent que de courtes et insuffisantes interprétations des faits. Ils ont raison contre les théoriciens pressés qui tranchent les questions arbitrairement et mêlent les fantaisies aux vérités. Ils ont raison contre les éclectiques paresseux ou complaisants qui colligent les idées, au lieu de les systématiser réellement. Mais de cet *objet* qu'est la société, lorsqu'il leur arrive d'exagérer le rôle, non contents d'en chercher à préciser la nature ; lorsqu'ils tendent à donner de l'histoire une interprétation purement sociologique, ils ont tort, à leur tour : ils en reviennent, en dépit d'eux-mêmes, à la philosophie de l'histoire ; ils retombent dans l'erreur que, chez d'autres, et à juste titre, ils ont dénoncée très sévèrement.

Nous voudrions, dans les pages suivantes, circonscrire le domaine d'une sociologie au sens étroit. Nous aurons par là même l'occasion de préciser — nos critiques, ce serait trop dire — nos réserves tout au plus à l'égard de la sociologie durkheimienne[1].

1. S. Deploige, dans le *Conflit de la morale et de la sociologie* (p. 367, n. 3), donne une bibliographie des discussions provoquées par l'œuvre de Durkheim.

II. — Le domaine de la nécessité.

1. — Quelque réalité que présentent les sociétés ; si légitime, par suite, que soit cette abstraction : la société ; et si important que puisse être ce facteur de l'explication historique, il ne faut point, par réaction contre l'histoire individualiste, poser *a priori* l'être social comme une donnée irréductible, source primordiale de tous les faits humains. Les éléments dont la société se compose ont une indépendance assez manifeste pour avoir frappé seuls la plupart des observateurs, une indépendance qui semble bien pouvoir aller jusqu'à la lutte, une indépendance extrêmement variable, non seulement selon les individus, mais selon les époques et les milieux : et c'est un problème, précisément, d'établir les degrés de ces variations et leurs lois [1].

Or, c'est une partie — d'ailleurs insoluble — du problème, de savoir jusqu'à quel point, dans le principe, l'individu est indépendant [2]. Si la socialité — que nous avons précédemment distinguée de la similitude, soit héréditaire, soit imitative — a certainement dans l'homme, et dans l'être vivant en général, de très humbles et de très lointaines origines, il n'en est pas moins probable que les êtres, primitivement, ont été plus semblables, plus dépendants de l'espèce, que proprement sociaux. La sympathie — qui accompagne la ressemblance et qui favorise l'imitation — a noué peu à peu le lien social, fait naître le consensus, la solidarité [3]. A mesure que

1. On connaît la division fondamentale de Demolins : sociétés à formation *communautaire*, sociétés à formation *particulariste*.

2. Sur ce problème nous reviendrons plus loin. Voir pp. 166 et suiv.

3. Dans les *Annales* de l'Institut int. de Sociologie, t. XII (*La solidarité sociale dans le temps et dans l'espace*, 1910), voir, sur les origines de la

le lien s'est consolidé, que le groupe a pris conscience de sa réalité en tant que groupe, de sa nature surajoutée à celle des individus, les lois implicites de cette nature se sont elles-mêmes réalisées. Il n'est pas prouvé, il n'est pas vraisemblable que la société se soit constituée d'emblée : il ne faut pas lui attribuer une réalité antérieure et supérieure à celle des individus, où alors en quoi peut bien consister cette réalité initiale ? N'y a-t-il pas quelque chose de singulièrement arbitraire dans telles affirmations de Durkheim : que la « tendance à la sociabilité » apparaît plus naturellement comme un « produit de la vie sociale » que comme un « instinct congénital du genre humain » ; ou que « c'est [bien plutôt] à la théorie qui fait dériver la société de l'individu qu'on pourrait justement reprocher de chercher à tirer le dedans du dehors, puisqu'elle explique l'être social par autre chose que lui-même, et le plus du moins, puisqu'elle entreprend de déduire le tout de la partie[1] » ? Sans doute, il semble bien que la société a dû passer par une phase destinée à fixer les instincts sociaux, à établir une cohésion durable, à créer une organisation définie : et dans cette phase, l'individu était dépersonnalisé, absorbé aussi complètement que possible[2]. Mais cela n'implique pas que le rapport de la société et des individus ait toujours été tel ; et le fait de vivre en société, s'il soumet les hommes à certaines *nécessités*, ne les annihile pas fatalement.

On ne saurait trop insister sur cette observation, que l'étude de la société en tant que société est restreinte et que ce qui se

solidarité et les rapports de la société et de la famille, S. Halpérine, pp. 123 et suiv. ; dans les mêmes *Annales*, t. XIII (*La solidarité sociale, ses formes, son principe, ses limites*, 1911), voir, sur la nature de la solidarité, J. Novicow, pp. 15 et suiv. ; sur la distinction de la socialité et de la solidarité, de Roberty, p. 194 ; sur les degrés de la solidarité, J. M. Baldwin, pp. 222 et suiv. — Voir aussi Duprat, *La solidarité sociale* (1907).

1. *Règles*, pp. 132, 148.

2. Voir Bagehot, *Lois scientifiques du développement des nations*, chap. sur l'*origine des nations*.

produit *dans* la société n'est pas exclusivement produit *par* la société [1]. Nous avons défini les contingences diverses, les contingences d'amplitude variée, qui interviennent dans l'histoire des peuples : la nécessité sociale ne fait qu'en limiter le jeu. Nous avons précisé le rôle de l'imitation et montré comment il est lié aux particularités individuelles. Or, ces particularités, Durkheim les reconnaît, en somme, dans sa conception de la solidarité organique. Il faut donc se garder de faire la métaphysique de la société : il en faut faire l'étude positive. Il importe de définir les conditions essentielles de la vie en société, de démonter les mécanismes inhérents à toute société, sans idée préconçue sur le rôle de l'élément social dans l'histoire. La sociologie est la science qui isole cet élément et non pas qui y ramène tout. L'abus du mot de sociologie invite à l'abus du concept, — quand il n'en procède pas. Les rédacteurs de l'*Année Sociologique,* si préoccupés qu'ils soient de méthode rigoureuse, emploient quelquefois le mot dans une acception trop lâche. Leur section de *sociologie générale* — où figurent, par exemple, la psychologie des peuples, l'étude des types de civilisation — est une section vide-poches. La sociologie générale, ou abstraite, qui repose sur l'étude expérimentale et la comparaison des sociétés [2] et qui en dégage les lois proprement sociales, est distincte — comme la partie du tout — de la synthèse historique ou science intégrale des faits humains.

Cherchons donc maintenant, non pas — bien entendu —

1. Le phénomène social, « ce n'est pas tout ce qui s'accomplit au sein des sociétés humaines, c'est seulement ce qui s'y accomplit sous la pression des besoins essentiels ressentis en commun ». Ad. Coste, *L'expérience des peuples et les prévisions qu'elle autorise* (1900), p. 3, cité par H. Hauser dans *L'enseignement des sciences sociales*, p. 88, note. — Cf. Durkheim, *Règles*, p. 14.

2. Sur l'emploi de la méthode comparative pour dégager des lois, indépendamment de toute idée *a priori* et préconception sociologique, voir G. Glotz, *Réflexions sur le but et la méthode de l'histoire*, leçon d'ouverture à la Sorbonne, in *Rev. int. de l'Ens.*, 15 déc. 1907 ; Cf. *Rev. de Synth. hist.*, déc. 1907, t. XV, p. 357.

quel est le contenu de la sociologie générale, mais quels en sont les cadres et comment s'y oriente la recherche des lois.

2. — Toute société a une organisation définie par laquelle se manifeste la réalité qui la constitue. On a été tenté d'assimiler cette organisation à celle des organismes : la théorie dite organiciste est aujourd'hui démodée ; R. Worms, son principal représentant en France, l'a abandonnée à demi. Composée d'êtres vivants, la société a nécessairement des analogies avec la vie : on peut l'appeler, si l'on veut, un hyperorganisme. Composée d'êtres conscients, elle a nécessairement un caractère psychique, — et nous aurons à insister plus loin sur la nature de la conscience sociale. Mais il faut rechercher dans les sociétés mêmes les organes de la vie sociale, pour remonter de là au psychisme qu'ils expriment. Le sociologue ne doit pas faire de sa conscience le sensorium, pour ainsi dire, de la société. Rien ne serait plus antiscientifique que de partir d'une psychologie constructive, qui préjugerait des tendances et des besoins sociaux, et déduirait l'organisation sociale : on sait que même en psychologie individuelle, le témoignage interne n'est pas accepté sans réserves et demande à être contrôlé. Il faut, au contraire, partir des résultats extérieurs, c'est-à-dire des *institutions* par lesquelles s'accomplissent les grandes fonctions de la vie sociale et qui manifestent les besoins primordiaux de l'être social.

C'est une question essentielle de la sociologie, c'est un problème capital de l'histoire-science, de bien concevoir et de bien dénombrer ces institutions qui traduisent des nécessités spécifiques. Voilà ce qu'a nettement vu Paul Lacombe, qui a insisté sur le caractère et l'importance de l'*institutionnel* ; ce qu'ont bien vu les sociologues durkheimiens qui, dans les diverses sections de l'*Année Sociologique,* se sont attachés à trouver et à perfectionner un classement rationnel — ou mieux, organique — des phénomènes sociaux.

Par l'étude comparative des sociétés, un premier classe-

ment, approximatif, des fonctions sociales est relativement aisé. Mais pour arriver à des précisions scientifiques, on rencontre des difficultés qui expliquent l'extraordinaire diversité des classifications proposées. Non seulement on risque de prendre pour des institutions pures ce qui est mêlé d'éléments non institutionnels, ce qui ne résulte pas exclusivement des besoins de la société en tant que société ; mais il ne suffit peut-être pas d'établir entre les institutions des rapports de coordination, des nécessités de coexistence : il peut y avoir des rapports de subordination à découvrir et un examen délicat s'impose à ce sujet [1].

Nous croyons que l'organisation *sociale* est foncièrement *juridico-politique* et *économique*, — la fonction juridico-politique se décomposant peu à peu en fonctions politique, juridique et morale. En dehors de la société, pour l'individu isolé, rien ne peut répondre à la fonction juridico-politique. Le besoin auquel répond la fonction économique existe pour l'individu isolé, mais l'organisation économique en est le développement original, et c'est quelque chose d'essentiellement — peut-être de primordialement — social. — Nous croyons que les *mœurs* et *traditions*, quoiqu'elles aient tendance à s'assimiler aux faits moraux et religieux, sont originellement *collectives*, — au sens défini plus haut, — non sociales, ne répondent pas à des fonctions de la société. — Nous croyons que la *religion* est, si l'on peut dire, *socio-humaine*, qu'elle participe de la nature de l'individu et de l'essence de la société. Elle répond aux besoins logiques — qui ne se développent qu'en prenant le caractère institutionnel ; et c'est pourquoi elle se mêle, primitivement, à toutes les fonctions sociales. L'*esprit* se fortifie par la société ; mais si l'armature sociale qui soutient la pensée devient trop rigide, si elle résiste aux initiatives individuelles, si elle

1. On trouve des indications très intéressantes et très justes dans les travaux de Coste. — Voir *Année Soc.*, IV, p. 118.

est imperméable aux *échanges,* il en résulte la « sauvagerie ». — Nous croyons enfin que l'art, qui se développe sous toutes ses formes dans la religion, que la philosophie et la science, qui se dégagent à un moment donné de la religion, n'expriment pas la société en tant que société, et ne font que revêtir, plus ou moins, le caractère institutionnel. Même le langage n'est pas une fonction proprement dite de la société : c'est quelque chose de particulièrement complexe, produit de la psychologie individuelle, de la psychologie collective et de l'organisation sociale[1].

Nous reviendrons bientôt sur ce qu'on appelle à tort les fonctions mentales de la société. Ce que nous voulions ici, c'est surtout distinguer nettement le social de l'institutionnel. La société, une fois constituée, peut communiquer son caractère à ce qui n'est pas essentiellement social ; elle peut ne le communiquer que momentanément. Tandis que le social exprime les besoins primaires de la société, l'institutionnel n'exprime souvent que des besoins secondaires, des besoins éphémères ou factices. Au point de vue de la synthèse historique, réellement explicative, il y a là un départ très difficile mais très important à établir. Lorsque Durkheim se préoccupe de définir « le fait social *in abstracto*[2] », — autrement dit, lorsqu'il cherche le caractère spécifique des

1. Il y a de la confusion dans ce passage de Durkheim : « Le langage qui, par certains côtés, dépend de conditions organiques, est pourtant un phénomène social.... [Même] le langage est, en général, un des éléments caractéristiques de la physionomie des sociétés, et ce n'est pas sans raison que *la parenté des langues est souvent employée comme un moyen d'établir la parenté des peuples.* Il y a donc matière pour une étude sociologique du langage qui est, d'ailleurs, commencée. On en peut dire autant de l'esthétique ; car quoique chaque artiste (poète, orateur, sculpteur, peintre, etc.) mette sa marque propre sur les œuvres qu'il crée, toutes celles qui sont élaborées dans un même milieu social et à une même époque expriment, sous des formes diverses, un même *idéal* qui est lui-même étroitement en rapport avec le *tempérament* des groupes sociaux auquels ces œuvres s'adressent. » (*De la méthode dans les sciences,* p. 275.)

2. *Ibid.*, p. 277.

faits sociaux, et qu'il le trouve dans une contrainte qui s'exerce du dehors sur les individus[1], c'est en réalité l'institutionnel qu'il définit, — d'une façon toute formelle, et sans tenir compte des origines diverses de cet institutionnel. Dire que le pouvoir qu'ont les phénomènes sociologiques d'exercer du dehors cette pression sur les consciences individuelles prouve « qu'ils n'en dérivent pas », c'est méconnaître ce fait que la *forme* sociale peut s'appliquer à des phénomènes nés de la conscience individuelle[2]. Sans aucun doute, les diverses fonctions et institutions ne se constituent que parce qu'il y a une nature sociale; elles sont solidaires entre elles et forment un milieu spécial : il n'en est pas moins vrai qu'il y a quelque chose ou d'équivoque ou d'*a priori* à poser en principe que « la cause déterminante d'un fait social doit être cherchée parmi les faits sociaux antécédents, et non parmi les états de la conscience individuelle[3] ».

Mais nous ne donnons ces quelques remarques qu'à titre d'indications et d'hypothèses. La notion de l'institutionnel est récente. L'étude des fonctions sociales n'est qu'ébauchée. Elle se poursuivra par induction lente : l'accumulation et la comparaison des phénomènes observés ou recueillis permettra de les classer sûrement. Il est de toute évidence qu'il convient d'être très réservé, en attendant, sur le rôle relatif des faits institutionnels, qu'il ne faut pas se hasarder prématurément à considérer tels ou tels comme privilégiés. Toutes les théories doivent être soumises au doute provisoire : théorie de l'État-Providence, matérialisme économique, conception de la religion comme matrice sociale. Le rapport des fonctions peut, du reste, ne pas apparaître le même, selon les sociétés et les époques étudiées; et quant aux origines, la question semble difficile à résoudre autrement que par des considérations de psychologie générale — comme celles sur les-

1. *Règles*, p. 19.
2. *Ibid.*, p. 125.
3. *Ibid.*, p. 135.

quelles repose la théorie de l'*urgence*, de Paul Lacombe [1].

3. — L'étude des fonctions n'est pas seule à présenter des nécessités sociales. Il y a aussi une étude à faire de la structure des sociétés, une classification à établir des types sociaux, des rapports à trouver entre les structures, les types morphologiques, et le fonctionnement des sociétés. Sur ce point, les sociologues de l'école durkheimienne ont vu très juste. Le seul reproche qu'on ait le droit de leur adresser, c'est de ne pas toujours distinguer assez nettement la morphologie sociale de l'anthropogéographie [2]. Nous savons ce qu'est cette discipline et comment elle constate les relations du milieu physique avec la vie humaine et l'organisation sociale. Mais la morphologie sociale, à la considérer en elle-même, la morphologie comme section de la sociologie au sens étroit, c'est l'étude intrinsèque, expérimentale, inductive — il faut insister sur ce point, car on a déjà essayé, plus ou moins *a priori* ou d'après des caractères plus ou moins arbitrairement choisis, bien des classifications sociales — des divers éléments qui concourent à caractériser la forme des sociétés, qui constituent le « milieu social interne [3] ». Ces éléments semblent être surtout : le nombre des unités sociales, — ce que Durkheim appelle le *volume* de la société ; et le degré de concen-

1. *De l'histoire considérée comme science*, chap. IV (classement, d'après l'*urgence*, des besoins fondamentaux).

2. Voir Durkheim, *De la méthode dans les sciences*, p. 272. La configuration du territoire occupé par une société peut être un *facteur* de la vie sociale, peut déterminer la forme de cette société, mais n'en est pas un élément intégrant.

3. Il ne faut pas confondre la morphologie avec l'étude abstraite de l'association, comme forme, et des diverses modalités qu'elle comporte. Cette étude de la socialité abstraite que G. Simmel, dans ses livres ingénieux, ne conduit même pas très méthodiquement, est une sorte de schème ou de géométrie sociale qui laisse la réalité sociale de côté. Menée rigoureusement, elle n'aurait guère d'autre utilité que de préciser, par opposition au social, les modes de l'institutionnel. Simmel, d'ailleurs, a fait aussi des travaux de morphologie. — Voir Durkheim et Fauconnet, art. cité, in *Rev. Phil.*, mai 1903, pp. 479 et suiv.

tration de la masse, — ce qu'il appelle la *densité*[1]. L'étude du deuxième élément implique celle des groupements secondaires, de leur répartition dans l'espace, de leurs voies et moyens de communication[2].

Durkheim exprime l'action exercée par la structure de la la société dans la formule suivante : *L'origine première de tout processus social de quelque importance doit être recherchée dans la constitution du milieu social interne*[3]. Il s'est efforcé lui-même de démêler les rapports qui existent entre la forme de la société et la division du travail. D'autres, pour d'autres phénomènes sociaux, se sont attachés à découvrir des rapports du même genre, — par exemple, Bouglé pour les idées égalitaires. Voilà des recherches qu'il est non seulement légitime, mais essentiel d'entreprendre. Il n'est pas douteux qu'il faille établir, par des comparaisons multipliées et à l'aide de statistiques aussi exactes que possible, des constances de rapports entre telles formes et tels modes de fonctionnement de la société. Au surplus, lorsqu'on a élaboré des rapports constants de cette sorte, il reste à les interpréter. Si la statistique substitue des constatations rigoureuses aux impressions vagues, jamais elle n'explique rien, — il n'est plus nécessaire de le démontrer. Elle est une méthode de recherche et un instrument de précision, mais elle n'est pas une science[4]. Ici, elle provoque et elle aide à la découverte des causes psychologiques[5] — de psychologie sociale —

1. Voir aussi Coste, *Les principes d'une sociologie objective* (1899). « L'accroisement inévitable et la concentration progressive des populations » est le phénomène évolutif fondamental (p. 103).

2. Voir R. Maunier, *L'origine et la fonction économique des villes, Étude de morphologie sociale* (1910).

3. *Règles*, p. 138.

4. Voir H. Berr, *La méthode statistique et la question des grands hommes*, in *Nouvelle Revue*, art. cit. — J'aurai à revenir sur la statistique, pp. 182-184.

5. Bouglé, qui se méfie de plus en plus d'un sociologisme trop tranchant et trop mécaniste, montre — en complétant des indications de Durkheim lui-même — comment il ne faut pas exclure l'interprétation

qui s'intercalent entre les données morphologiques et les résultats fonctionnels.

Il faut se garder, d'ailleurs, d'affirmer que tout, dans les modalités des fonctions sociales, soit sous la dépendance exclusive des formes sociales, par l'intermédiaire de la psychologie sociale : il faut réserver prudemment sa part à la psychologie individuelle. Il y a du parti pris dans certaines déclarations de Durkheim, sur le rôle du « milieu social interne »[1]. Mais on peut corriger tel passage par tel autre. Non seulement les fonctions sociales ne sont pas indépendantes des contingences[2], mais l'organisation sociale elle-même peut conférer à la contingence individuelle une efficacité particulière. Cela, Durkheim l'a reconnu dans une restriction qui a beaucoup plus d'importance qu'il n'en convient. « Les phénomènes psychiques ne peuvent avoir de conséquences sociales que quand ils sont si intimement unis à des phénomènes sociaux que l'action des uns et des autres est nécessairement confondue (?). C'est le cas de certains faits socio-psychiques. Ainsi, un fonctionnaire est une force sociale, mais c'est en même temps un individu. Il en résulte qu'il peut se servir de l'énergie sociale qu'il détient, dans un sens déterminé par sa nature individuelle, et, par là, il peut avoir une influence sur la constitution de la société. C'est ce qui arrive aux hommes d'État et, plus généralement, aux hommes de génie. Ceux-ci, alors même qu'ils ne remplissent pas une fonction sociale, tirent des sentiments collectifs dont ils sont l'objet (?), une autorité qui est, elle aussi, une force sociale, et qu'ils peuvent mettre, dans une certaine mesure, au service d'idées personnelles. *Mais on voit que ces cas sont dus à des accidents individuels* et, par suite, ne

psychologique des explications par la morphologie : *Les théories récentes sur la division du travail*, in *Année Soc.*, VI, et *Qu'est-ce-que la sociologie ?* (1907), pp. 98-161 (not. pp. 157, 161).

1. *Règles*, p. 143.

2. Voir dans la *Division du travail social*, 2e éd. (1902), la note 4 de la page 266, tout le chapitre intitulé *Les facteurs secondaires*, la page 339....

sauraient affecter les traits constitutifs de l'espèce sociale qui, seule, est objet de science. La restriction... n'est donc pas de grande importance pour le sociologue[1]. » Traduisons : Elle n'empêche pas le sociologue d'accomplir son œuvre spéciale. Mais ce que le sociologue néglige n'est pas négligeable pour la synthèse, et il s'agit précisément de mesurer la portée de ces « accidents individuels ».

4. — Non seulement, dans la complexité des phénomènes historiques, il est possible que des causes interviennent qui contrarient le rapport normal des formes et des fonctions, mais ces formes elles-mêmes, dans une mesure qu'il s'agit de préciser, sont sous la dépendance des contingences les plus diverses. Et nous abordons ici un problème nouveau, essentiel, celui de l'évolution sociale. Les fonctions, soit directement, soit — en tant que liées aux formes — indirectement, sont sujettes à l'action des contingences. Formes et fonctions, lorsqu'on les compare et qu'on les classe, même grossièrement, laissent apparaître des types variés de sociétés, des degrés divers de complication sociale, une évolution de la société qui aboutit à ce qu'on est convenu d'appeler « civilisation ». Est-elle purement contingente, — résultat des contingences variées que nous avons précédemment inventoriées ? Y a-t-il, au contraire, dans la société, un principe d'évolution, que les contingences peuvent servir ou contrarier ?

Nous avons reconnu, dans l'histoire, des nécessités spécifiques, les lois sociales ; mais cet ordre des lois, qui limite le jeu des contingences, n'explique pas l'évolution ; et celle-ci ne pourra être que l'effet des contingences, si elle ne résulte pas d'un ordre des raisons. Dire que la civilisation, étant liée au volume et à la densité de la société, se trouve être ainsi « une conséquence nécessaire des changements » qui se produisent dans ce volume et cette densité[2], c'est ne rien expli-

1. *Règles*, p. 137, note.
2. *Division du travail social*, p. 327.

quer du tout. Si l'homme est devenu civilisé, c'est, déclare Durkheim dans un passage qu'il faut citer, « parce que le milieu social a changé sans interruption. En effet, à moins que ces transformations ne soient nées de rien, elles ne peuvent avoir eu pour causes que des transformations correspondantes des milieux ambiants. Or, l'homme ne dépend que de trois sortes de milieux : l'organisme, le monde extérieur, la société. Si l'on fait abstraction des variations accidentelles dues aux combinaisons de l'hérédité, — et leur rôle dans le progrès humain n'est certainement pas très considérable (?), — l'organisme ne se modifie pas spontanément ; il faut qu'il y soit lui-même contraint par quelque cause externe. Quant au monde physique, depuis les commencements de l'histoire il est resté sensiblement le même, si du moins on ne tient pas compte des nouveautés qui sont d'origine sociale. Par conséquent, il n'y a que la société qui ait assez changé pour pouvoir expliquer les changements parallèles de la nature individuelle [1]. » Mais, encore une fois, comment a-t-elle changé ? Y a-t-il des *raisons* à ce changement ? C'est dans une note que Durkheim pose — et résout par la négative — le problème ultime auquel nous sommes arrivé : « Nous n'avons pas à rechercher ici si le fait qui détermine les progrès de la division du travail et de la civilisation, c'est-à-dire l'accroissement de la masse et de la densité sociales, s'explique lui-même mécaniquement ; s'il est un produit nécessaire de causes efficientes, ou bien un moyen imaginé en vue d'un but désiré, d'un plus grand bien entrevu. Nous nous contentons de poser cette loi de la gravitation du monde social, sans remonter plus haut. Cependant, *il ne semble pas qu'une explication téléologique s'impose ici plus qu'ailleurs....* [1] »

1. *Ibid.*, p. 340.
2. *Ibid.*, p. 330. Cf. Simiand, art. cité de la *Rev. de Synth. hist.*, fév. 1903, t. VI, pp. 15-16.

III

LA LOGIQUE

I. — Finalisme, mécanisme, logique.

1. — La philosophie de l'histoire, à la fin du xviii[e] siècle et au début du xix[e], — surtout en Allemagne, — était, en général, idéaliste, reposait sur un finalisme radical. Lorsqu'on embrassait en leur ensemble les faits humains du passé, on se représentait leur succession comme un progrès continu. De ce progrès le moteur était l'*Idée*. « La métaphysique historique — selon l'expression d'un savant allemand qui l'a récemment étudiée — reliait l'histoire par les fils de la spéculation à un monde supérieur intelligible[1] » : organisation de la cité universelle, reproduction du divin, perfection de la culture humaine, règne de la raison ou de l'esprit..., le contenu de l'Idée variait d'un système à l'autre ; mais, dans tous ces systèmes, l'Idée active menait l'humanité — et le monde par surcroît. L'Idée devenue consciente, l'idée de l'Idée, rendait compte au philosophe de l'évolution accomplie, comme elle devait, à ses yeux, diriger l'évolution future. Les

1. Goldfriedrich, *Die historische Ideenlehre in Deutschland* (1902), 292. J'ai étudié cet ouvrage dans la *Rev. de Synth. hist.* d'avril 1904, t. VIII, pp. 129-149 : *Le problème des idées dans la synthèse historique*. I. — Voir sur cette philosophie de l'histoire, Flint, *Historical philosophy in France and French Belgium and Switzerland* (1893, 2[e] éd., inachevée, de l'ouvrage traduit en français sous le titre de *La Phil. de l'hist. en France et en Allemagne*) ; mon *Avenir de la philosophie*, pp. 176 et suiv., 418 ; E. Bernheim, *Lehrbuch...*, pp. 694 et suiv.

études historiques ne pouvaient servir qu'à confirmer les vues *a priori* de la philosophie idéaliste, la logique absolue; et c'est ici le cas de reproduire le passage si caractéristique de Fichte, que nous avons déjà cité : « Le philosophe qui, en sa qualité de philosophe, s'occupe de l'histoire, suit le cours *a priori* du plan du monde, lequel plan est clair pour lui sans qu'il ait aucunement besoin du secours de l'histoire.... [1] »

Le finalisme idéaliste a provoqué une réaction, naturelle, nécessaire, — peut-être excessive. Que tout, dans l'évolution, ne puisse être expliqué par des fins, à plus forte raison par la simplicité de l'Idée, qu'il n'y ait pas un progrès rectiligne, — sans arrêt, sans regrès, — accompli par l'Humanité, c'est ce que l'étude des faits a surabondamment démontré. La réaction de l'analyse contre les synthèses arbitraires, et finalistes à outrance, a fait apparaître le rôle de la contingence. La réaction de la synthèse sociologique contre les excès de l'analyse a fait apparaître ensuite le rôle de la nécessité. Mais de ce qu'on avait attribué à la finalité et à *l'Idée* un rôle insoutenable, s'ensuit-il qu'on doive maintenant dénier *a priori* toute logique à l'histoire et toute efficacité *aux idées*? Ne peut-il y avoir dans l'histoire *de la* logique? N'a-t-on forcément le choix qu'entre le finalisme absolu et le pur mécanisme? En fait, on pourrait montrer — et nous le tenterons ailleurs — que la recherche des historiens, que toute l'œuvre historique repose sur ce postulat, plus ou moins inconscient : que le cours des choses humaines n'est pas vain. Sur ce postulat est fondée consciemment, mais témérairement, l'œuvre des philosophes de l'histoire. Il en faut retenir quelque chose, à titre d'hypothèse; et, au lieu de brusquer la solution, il faut poser et traiter méthodiquement le problème.

Cette remarque a été faite déjà — par Paul Mantoux en particulier, avec beaucoup de force, dans la *Revue de Synthèse*

1. Voir plus haut, p. 22.

historique[1] — que, toute trace de téléologie dût-elle être effacée des autres sciences, on n'en saurait légitimement conclure qu'il en doive être de même dans la science de l'histoire. La Science a ses principes généraux et ses méthodes spéciales : le propre d'une bonne méthode est de s'adapter exactement à son objet particulier. La recherche des causes finales introduisait dans l'étude de la nature la préoccupation de trouver partout des agents plus ou moins semblables à l'homme. Cet anthropomorphisme était dangereux. Mais eût-on mille fois raison d'éliminer des autres sciences certains principes d'explication, « parce qu'ils étaient empruntés à la conscience de notre vie intérieure, parce qu'ils transportaient l'homme là où l'homme n'est point, il ne s'ensuit pas qu'on doive les éliminer de la science de l'homme et de la science des sociétés humaines ». Que les interprétations des actes individuels et, à plus forte raison, des actes collectifs soient souvent erronées, que les raisons véritables et profondes soient parfois difficiles à pénétrer, voilà qui n'est pas douteux. Il est donc parfaitement vrai que « la lutte contre le finalisme... demande à être menée de très près, en ce sens qu'il faut étudier les choses extérieurement à soi et en dehors de toute idée préconçue[2] ». Mais ce n'est qu'en vertu d'une idée préconçue qu'on renoncerait à rechercher dans l'histoire les preuves objectives d'une logique, — un ordre différent de celui des lois.

2. — Au surplus, là même où il semblerait plus nécessaire encore et plus facile de proscrire la téléologie, dans la science de la vie, on n'est pas arrivé à des résultats incontestés. Nous avons assisté, dans ces dernières années, à une renaissance du finalisme en biologie. Le mouvement qu'on a appelé néo-

1. *Histoire et Sociologie,* oct. 1903, t. VII, pp. 121-140 ; noir not. p. 132.

2. Simiand, *Anthropomorphisme et finalisme,* à propos de l'art. de P. Mantoux, in *Notes Critiques,* mars 1904. Voir mon art. cité sur le *problème des idées,* p. 148.

vitaliste a donné lieu, dans le monde des biologistes et dans celui des philosophes, à de nombreuses et ardentes controverses[1]. On a observé avec raison que le développement des sciences de la vie marque une sorte de rythme : mécanisme et finalisme y apparaissent tour à tour triomphants ou condamnés. Le progrès des sciences physiques et chimiques a sa répercussion en biologie : il amène à y chercher les causes efficientes, à étudier avec une précision croissante les processus physiques, les transformations énergétiques, les combinaisons chimiques qui se produisent dans les phénomènes de la vie, de même que les mécanismes extérieurs qui seraient les agents de la différenciation et, par suite, de l'évolution des organismes. Mais il vient un moment aussi où la masse de notions mécaniques et physico-chimiques relatives à la vie se révèle insuffisante à expliquer la vie en tant qu'elle est la vie, et où l'on se remet à souligner le caractère propre du phénomène vital : or, ce caractère est téléologique. C'est pourquoi l'animisme, le vitalisme d'autrefois, en prenant des formes prudentes et atténuées, ont reparu dans le néo-vitalisme[2], en même temps que le lamarckisme, après avoir

1. Voir les comptes rendus des Congrès de Philosophie de Genève (1904) et Heidelberg (1908) et les n^os^ de sept. et oct. 1910 de la *Rev. de Phil.* — Dans les articles du Dr Jankelevitch, *Lamarckisme et Darwinisme, Esquisse d'une évolution des idées sur la vie* (à propos de A. Pauly, *Darwinismus und Lamarckismus*), in *Rev. de Synth. hist.*, août 1906, t. XIII, pp. 75-90, et de Seliber, *Le néo-vitalisme en Allemagne*, in *Rev. Phil.*, juin 1910, on trouvera l'indication des principaux travaux de Driesch, Reinke, etc. — Sur l'animisme et le vitalisme, en général, voir Dastre, *La vie et la mort*, livre I, chap. II et III.

2. Surtout en Allemagne. On se méfie, en France, des *dominantes* de Reinke ou des *entéléchies* de Driesch. — Cependant il faut signaler les théories de R. Quinton et citer ces lignes d'un philosophe qui les a résumées dans la *Rev. de Mét. et de Mor.* de janv. 1905 : « M. René Quinton ne s'interroge jamais sur le *comment* des phénomènes de la vie, mais seulement sur leur *pourquoi*. Ainsi, lorsqu'il envisage la basse concentration du sang des Poissons, il ne recherche point par quel moyen elle est obtenue contrairement aux lois de l'osmose ; il sait seulement dans quel but elle doit être obtenue, et il constate qu'elle l'est.... Il semble bien que ce

été supplanté par le darwinisme, a reparu dans le néo-lamarckisme[1] — lequel, tout en recherchant les causes efficientes, les complète ou tend à les compléter par un principe interne, vital, d'évolution. Bien plus, en deçà même de la vie, dans la matière brute, certains savants ont épié d'humbles traces de vitalité[2].

Ce rythme — où l'intervalle va diminuant — aboutira sans doute à un accord des biologistes pour écarter soit un mécanisme absolu soit un finalisme trop grossièrement anthropomorphique et qui n'est, au fond, qu'un « mécanisme à rebours ». H. Bergson est un des penseurs qui ont le plus heureusement — avec les ressources infinies d'un esprit pénétrant et d'un style ingénieux — souligné la tendance qui se manifeste dans le domaine de la vie. Son *Évolution créatrice,* à considérer les deux premiers chapitres, est une sorte de philosophie biologique. D'une part, il y constate le

soit précisément là le caractère spécifique du raisonnement biologique. Ce qui rend intelligibles les phénomènes de la vie, ce n'est point la cause qui les détermine, les circonstances qui les conditionnent, mais la fin qui les motive. — La formule de Lamarck : « la fonction crée l'organe », n'est féconde que si on lui donne cette interprétation.... [Ici, rappel de la « lumineuse parole de Claude Bernard » : « Le mystère de la vie ne réside pas dans la nature des forces qu'elle met en jeu, mais dans la direction qu'elle leur donne ».] C'est de ce point de vue que nous apercevons la véritable personnalité de la science biologique. Elle cherche à discerner la finalité, comme la physique la causalité ; mais non cette finalité métaphysique d'où l'on tire je ne sais quelle preuve de Dieu, ou des attendrissements sur les « harmonies de la nature » : une finalité étroite, attentive, où les faits, — certains faits, — s'orientent en séries inverses des séries causales, où tout s'éclaire d'un mutuel reflet, où tout est rigoureux, précis, coordonné, scientifique. » J. Weber, *Les théories biologiques de M. R. Quinton,* pp. 140-141.

1. Surtout aux États-Unis et en France. — Voir l'art. cité du Dr Jankelevitch, not. pp. 87 et suiv. ; Le Dantec, *La crise du transformisme* (1909); Yves Delage et M. Goldsmith, *Les théories de l'évolution* (1910); L. Cuénot, *La genèse des esp. anim.* (1911). Il faut remarquer que les néo-darwiniens sont plus darwiniens que Darwin et exagèrent l'opposition à Lamark : voir sur Darwin, à ce sujet, Marc Landrieu, *Lamark, le fondateur du transformisme* (1900) et Delage et Goldsmith, *op. cit.*, pp. 39, 256.

2. Voir Dastre, *op. cit.*, livre IV, not. p. 270.

résultat des longs et multiples efforts contradictoires, l'élimination des théories extrêmes ; d'autre part, il propose sa solution — qui est l'évolution créatrice, la poussée originelle, le courant de vie « qu'on ne saurait remonter », l'*élan vital,* — solution personnelle, discutable, mais fondée sur de précieuses réflexions.

3. — Nous allons tenter précisément — en mettant à profit les indications d'un certain nombre de penseurs qu'a préoccupés le problème de la finalité[1] — de déterminer ce qu'on doit retenir du concept de cause finale. Il faut arriver à comprendre ce que peuvent être essentiellement ces causes — différentes des causes contingentes et des causes nécessitantes — dont la recherche s'impose, semble-t-il, à l'historien, peut-être au biologiste, peut-être même à tout savant[2]. En

1. Outre Bergson, citons, par exemple, Cournot, *Essai sur les fond. de nos conn.* (1851) et *Traité de l'enchaîn. des idées fond.* (1861) (v. Mentré, *Cournot et la renaissance du probabilisme au* XIXe *siècle,* ch. VI, X, XI); Fouillée, *L'évolutionnisme des Idées-Forces* (1890) ; A. Lalande, *La dissolution opposée à l'évolution* (1899) ; G. Richard, *L'idée d'évolution dans la nature et dans l'histoire* (1903) ; *De l'idée de vie chez Guyau*, communication de Dwelshauvers à la Soc. fr. de Phil., 28 décembre 1905 ; F. Rauh, *De la méthode dans la psychologie des sentiments* (1899), chap. X ; Ribot, *La logique des sentiments* (1905) ; O. Hamelin, *Essai sur les éléments principaux de la représentation* (1907), chap. V ; Baldwin, *Development and Evolution* (1902), *La pensée et les choses ou la logique génétique*, t. I (1908) ; H. Berr, *L'Avenir de la philosophie,* pp. 361 et suiv. ; tout particulièrement une série intéressante d'articles de E. Goblot : *Fonction et finalité,* in *Rev. Phil.*, mai et juin 1899, *La finalité sans intelligence,* in *Rev. de Mét. et de Mor.*, juillet 1900, *La finalité en biologie*, in *Rev. Phil.*, oct. 1903, juillet 1904 (l'article d'oct. 1903 est suivi d'une lettre de Ch. Richet. Celui-ci a soutenu, dans la *Revue scientifique,* une discussion avec Sully-Prudhomme qui a été recueillie dans *Le problème des causes finales,* Alcan, 1902) ; enfin L. Weber, *La finalité en biologie et son fondement mécanique,* in *Rev. Phil.*, juillet 1908.

2. F. Rauh, au Congrès de Genève, a montré comment le concept de finalité ne pouvait être éliminé de la science, dès lors que, au point de vue heuristique, il se montrait fécond. C. R., p. 174. Voir aussi son intervention dans une discussion de la Soc. fr. de Phil. : *Le Darwinisme n'est pas l'évolutionnisme,* 6 avril 1905.

somme, il s'agit moins de renoncer au finalisme, qui répondait à une intuition confuse mais profonde, que de le débrouiller et de l'épurer. Il y a, dans la synthèse, une théorie à constituer — de la finalité, ou plutôt de l'équivalent scientifique de la finalité : la *logique* — qui complétera la théorie du hasard et celle de la nécessité ou des lois.

II. — Théorie de la logique.

1. — Il convient, en premier lieu, de dégager les caractères essentiels de tout processus de finalité. Qu'est-ce qui caractérise, au fond, la finalité là où elle est incontestable et où la notion en a été recueillie, — c'est-à-dire dans l'activité intentionnelle des êtres humains? C'est un raisonnement pratique qui met tel *moyen,* ou telle série de moyens, entre un premier terme, qui est une tendance, et un dernier terme, le résultat, conforme à cette tendance. On définit quelquefois la finalité, par rapport au seul résultat, *convenance* des éléments au tout, des antécédents au conséquent; mais, en réalité, la convenance implique un premier terme par rapport auquel le résultat lui-même apparaît convenable : le premier terme est essentiel, et c'est sur lui qu'il faut insister. La finalité d'une œuvre humaine, d'une machine ou d'un poème, est, non dans la convenance des éléments au tout, mais dans la convenance des moyens, et par suite du résultat, à l'intention, — point de départ du raisonnement pratique.

Au surplus, le propre du raisonnement, en général, est d'être une activité *dirigée* de l'esprit, où le résultat est le produit d'une orientation interne. Tous les raisonnements sont, par essence, de même nature ; et, dans l'histoire de l'esprit humain, les raisonnements pratiques sont, d'après la psychologie contemporaine, à l'origine du raisonnement. La faculté d'inférer, suscitée et maintenue par des besoins vitaux et des désirs, dit Th. Ribot, « a été d'abord exclusivement *pratique,* nullement spéculative, et ses premières démarches ont dû être incohérentes et mal assurées[1] ». L'homme primitif, pour vivre, a construit une foule de « raisonnements con-

1. Ribot, *La logique des sentiments,* in *Rev. Phil.,* juin 1904, p. 588.

crets », en actes, dont les moyens termes étaient plus ou moins adaptés au besoin et dont le résultat était le succès ou l'échec. C'est l'expérience qui a décidé de la convenance des moyens. Le résultat s'accompagnait donc d'un jugement de *valeur* qui sanctionnait les moyens employés par rapport à un principe interne de valeur[1]. Il y a eu d'abord une logique pratique : ce sont les raisonnements qui ont réussi — grâce aux moyens-valeurs, productifs de résultats-valeurs. Cette logique vécue a préparé la technique, qui est une logique utilitaire extériorisée. La technique fonde la rationalité, c'est-à-dire fixe les procédés qui conduisent sûrement l'activité mentale. La logique rationnelle, en systématisant ces procédés, dirige l'esprit vers les valeurs-vérités et répond à une « volonté de connaissance ». — Dans quelle mesure la logique rationnelle, qui s'est constituée sous l'influence et sur le modèle de la logique utilitaire, et qui est une logique à la quatrième puissance, est au service de l'utilité primordiale ; dans quelle mesure les valeurs-vérités sont des valeurs-utilités, c'est ce que nous n'avons pas à rechercher pour le moment, — pas plus que nous ne nous demandons actuellement comment s'explique l'évolution mentale ni quels sont, dans cette évolution, les rapports de l'individu et de la société. Ce que, dans ce chapitre, nous avons voulu établir, à propos de l'activité humaine, c'est qu'un processus de finalité est un processus logique, et qu'un processus logique est essentiellement un processus qui a une *raison d'être,* dont le résultat est une valeur par rapport à l'être qui pense.

Si donc, abstraction faite maintenant de l'esprit humain,

— « Si... juger, c'est agir ou se préparer à agir sur un milieu ambiant, il est évident, puisque toute vie est action, que nous retrouverons, à l'origine même de la vie physique et mentale, l'équivalent et peut-être même la première manifestation de ce processus. » Th. Ruyssen, *Essai sur l'évolution psychologique du jugement* (1904), p. 48. — Cf. Espinas, *Les origines de la technologie* (1897).

1. Sur la notion de valeur et pour la bibliographie de ce sujet, voir plus loin, pp. 221 et suiv.

nous nous demandons comment peut être pratiquée dans la science, d'une façon générale, la recherche du même processus, nous dirons que la préoccupation logique consistera à discerner dans la trame continue de la causalité — car la logique ne peut que diriger le cours de la causalité, sans l'interrompre — des séries de causes et effets qui, en plus de leur détermination causale, présentent le caractère de valeur d'un dernier terme, d'efficacité des moyens termes, par rapport à un premier terme[1].

Comme on l'a fait remarquer, le nom de fin ou de cause finale donné au premier terme a quelque chose, d'abord, de contradictoire ou d'équivoque ; sans doute, il marque une relation entre le premier terme et le dernier, mais il la marque gauchement : on ne saurait dire que le résultat soit cause de lui-même, que la fin préexiste à ses moyens. Et lorsqu'on explicite le sens du mot « cause finale » en disant que la finalité, c'est la *causalité de l'idée,* que c'est l'idée se réalisant, on évite la contradiction, — mais non l'erreur, si ce qui caractérise le processus, ce n'est pas la présence, le rôle de l'idée, mais la nature du résultat, l'efficacité des moyens, leur raison d'être, par rapport à quelque chose qui ne soit pas indifférent, pour quoi il y ait du bien et du mal ; si ce qui le caractérise, en un mot, c'est la *causalité de l'utile* ou *du bien*[2].

1. « Peut-être y aurait-il lieu de tenir compte d'expressions qui, pour être relativement nouvelles, n'en expriment pas moins une vérité importante.... Il y a une « logique sociale », une « logique morale », etc. ; et, réunies à la logique intellectuelle, ces diverses « logiques » de la pensée et de la vie formeraient la *Logique générale.* Toutes ont pour but de manifester l'inévitable tendance à l'organisation.... Toutes les formes de l'être *sont* sans doute ; mais il y a, en toutes, un principe de sélection, d'intelligibilité, de critique interne, d'adaptation ou de justice immanente dont il est possible et désirable d'étudier le développement réel ; et c'est la *logique générale* qui aurait à jouer ce rôle. » M. Blondel, art. *Logique* du *Vocabulaire philosophique, Bulletin* cité, juillet 1910, p. 177.

2. Goblot, art. cit., oct. 1903, p. 377. — Voir d'intéressantes réflexions de Hamelin, *op. cit.*, pp. 323-324 : la finalité est *un système,* « une organisation qui s'invente elle-même, un plan qui se dresse lui-même ».

2. — En fait, la logique se présente dans la nature sous des formes diverses.

Sans doute il y a, dans la vie humaine, une logique intelligente, éclairée par l'idée : mais ce n'est là qu'un des aspects de la logique — telle que nous venons de la définir. Au surplus, cette sorte de logique qui se développe dans la conscience réfléchie [1], dans la pensée, est bien plutôt — on vient de le voir — la causalité *par* l'idée, avec l'aide de l'idée, de l'instrument intellectuel, que la causalité *de* l'idée. Même la logique rationnelle, celle qui crée la science et qui s'épanouit dans la Logique théorique, c'est un problème — nous l'avons dit — de savoir quels rapports elle soutient avec la logique concrète, la logique utilitaire, quelle orientation elle a, si elle est jamais idéologie pure.

D'autre part, il y a, dans le psychisme inférieur, une logique sans intelligence, que n'illumine point la réflexion ; logique affective [2], où une conscience plus ou moins obscure s'aide de la mémoire associative. Cette mémoire est un instrument inférieur à l'intelligence, « faculté de former des conceptions par abstraction et d'en tirer des conclusions, faculté de prévoir l'avenir [3] » ; mais, à défaut de la prévision intellectuelle, elle permet du moins l'anticipation et, dans quelque mesure, une adaptation active [4]. La mémoire est

1. La conscience réfléchie est ici une donnée dont nous n'avons pas à rechercher la nature.

2. Voir Ribot, *Problèmes de psychologie affective* (1910).

3. G. Bohn, *La naissance de l'intelligence* (1910), p. 329.

4. Voir Piéron, *L'évolution de la mémoire* (1910), pp. 27 et suiv. ; du même, *L'évolution du psychisme*, in *Rev. du Mois*, mars 1908, et *Les problèmes actuels de l'instinct*, in *Rev. Phil.*, oct. 1908. — Nous croyons que cette expression, *psychisme inférieur*, vaut mieux que le mot d'*instinct*, qui est équivoque (voir dans l'art. de Piéron, pp. 332 et suiv., des définitions diverses) et par lequel on désigne des choses aussi disparates que des phénomènes d'habitude ou des intuitions. « L'intelligence et l'instinct, c'est tour à tour l'opposition entre l'Homme et l'Animal, entre le complexe et le simple, entre la spontanéité et l'automatisme, entre le conscient et

définie par Bergson, très métaphysiquement mais justement, « la force intérieure qui permet à l'être de se dégager du rythme d'écoulement des choses, de retenir de mieux en mieux le passé pour influencer de plus en plus profondément l'avenir » ; elle n'est pas « une régression du présent au passé », mais « un progrès du passé au présent » ; et, dans ses ingénieuses analyses, il a bien montré toute l'originalité du souvenir en tant que lié à la *vie* et actif[1].

Enfin il y a une logique sans auxiliaire, sans élaboration psychique, une logique que nous appellerons automatique, le minimum de logique dont la biologie ne peut se passer et qui, même aux plus bas degrés de la vie semble se manifester déjà incontestablement.

L'effort le plus vigoureux qui ait été accompli pour éliminer de la biologie tout résidu de « finalité » et pour faire sortir du hasard, à l'aide de la sélection, la vie organisée, n'a pu y réussir entièrement. Il n'y a pas plus de hasard logique par lui-même qu'il n'y a de lois du hasard. Le darwinisme, comme on l'a remarqué, trahit malgré tout par son langage ce caractère ineffaçable de la vie. Quand Darwin parle de sélection *naturelle*, il semble faire dépendre d'une nature aveugle la survivance des formes et purifier ainsi ce mot

l'inconscient.... » (G. Bohn, *op. cit.*, pp. 313-314.) Contestable en psychologie, le mot d'instinct peut avoir son utilité en zoologie, au point de vue descriptif : il s'emploiera pour les résultats *fixés* de la mémoire associative.

1. *Matière et mémoire*, pp. 248, 254, 268. — Dans un travail riche en renseignements et en suggestions, *De l'origine et de la nature mnémoniques des tendances affectives*, in *Scientia*, t. IX, pp. 76-108 du supplément, E. Rignano nous semble aller trop loin en faisant *sortir* les tendances affectives, les manifestations « finalistes » de la vie, de la « propriété mnémonique de la substance vivante, et par suite, en dernière analyse, de la faculté « d'accumulation spécifique » qui appartiendrait exclusivement à l'énergie nerveuse, base de la vie » (p. 107). Mais sur le rôle de la mémoire dans le développement des tendances affectives il donne d'intéressantes indications.

compromettant, « sélection », de toute tare de « valeur »[1]. Mais le tri qui s'opère naturellement est celui des *plus aptes*. Cette aptitude assure le succès dans la lutte *pour* la vie ou *concurrence* vitale. Ne tirons pas trop avantage des termes de « lutte » et de « concurrence » qui sont empreints d'anthropomorphisme; admettons que ces mots soient impropres, et qu'il y ait destruction des uns et survivance des autres d'une façon mécanique, en vertu de leur nature: cela n'explique rien du tout et revient — comme l'a dit Le Dantec — à affirmer que « les choses sont à chaque instant ce qu'elles sont et non autrement ». C'est sur cette nature, précisément, qu'il faut insister, c'est sur l'aptitude des survivants. Darwin, lui, ainsi que l'a observé Le Dantec[2], est frappé surtout de la disparition des non adaptés.

Admettons que cette « aptitude » ait uniquement pour cause des variations fortuites, — acquises, innées, peu importe ici[3], — il n'en est pas moins vrai que l'aptitude à survivre, due au hasard, implique d'abord l'aptitude à vivre. C'est sur quoi ni Darwin ni les darwiniens ne fixent leur attention. Leur théorie est pipée. Ils se donnent la vie, sans le reconnaître ; et ils trouvent aisément, au cours de leur exposition, ce qu'ils ont commencé par s'accorder. Il y a des hasards indifférents à la vie ; mais la vie peut être contrariée par le hasard ; et elle peut aussi, selon l'expression —

1. Darwin a mis en garde contre la personnification du mot *nature*. Voir Bouglé, *La démocratie devant la science*, p. 34.

2. *La crise du transformisme*, p. 266.

3. Les darwiniens et surtout les néo-darwiniens ne croient guère à la permanence des variations acquises (*fluctuations* de de Vries). L'école de de Vries ne croit même pas à l'efficacité de petites variations individuelles innées, mais bien aux brusques *mutations* qui constituent les espèces nouvelles. Ces apparentes mutations, que la théorie mutationiste explique par la brusque sortie de caractères latents, dans une secousse quelconque, comme on l'a fait observer, pourraient très bien résulter de lentes variations internes : autrement, on retrouve le mystère et la finalité. (Le Dantec, *La crise du transformisme* ; Et. Rabaud, *Le milieu et les mutations*, in *Rev. du Mois*, mars 1910.)

déjà citée — de Le Dantec, *canaliser* le hasard. Or, pour que le hasard soit favorable ou défavorable, — et même pour qu'il soit « indifférent », — il faut bien qu'il rencontre quelque chose de prédéterminé, par rapport à quoi il prenne un sens. « On ne conçoit pas comment le facteur sélectif... pourrait en agissant au cours des siècles se fabriquer la matière même sur laquelle il agit, à savoir la vie, plastique et mobile, variant au gré des rencontres fortuites de causes internes ou externes, mais conservant toujours un fonds commun de propriétés irréductibles que l'organisation, la reproduction et l'hérédité expriment et conservent à travers toutes les vicissitudes du devenir[1]. » La vie, autrement dit, n'est pas quelque chose de neutre et, pour ainsi parler, de vide : elle contient un principe interne. La substance vivante *vit*. Et c'est parce qu'elle vit qu'elle « canalise » le hasard et qu'elle manifeste une logique. Il n'y a pas simple processus de causalité quand une variation fortuite, à cause de l'appropriation qu'elle présente à la nature de la vie et de la survie qu'elle permet, se fixe par l'hérédité. Quelque rôle que joue ici le hasard, ce n'est pas le hasard qui est actif, c'est la vie, — la vie qui se souvient et qui « retient » ainsi ce qui l'avantage; la vie, qui *oriente* le déterminisme[2] ; la vie, qui, — selon une antithèse allemande, — sans être *zweckmässig*, est *zweckthätig* néanmoins[3], parce que ce qui n'est pas *fait pour* tel usage se trouve *servir à* tel usage[4]. Ce qu'on appelle adaptation, c'est de la logique vécue. On peut distinguer entre l'adaptation *passive* et l'adaptation *active*, — mais à la condition de définir cette passivité et de la bien distinguer de l'*inertie*[5].

1. L. Weber, *La finalité en biologie*, in *Rev. Phil.*, juillet 1908, p. 3.

2. Goblot fait une distinction intéressante entre l'*orientation* et la *direction*, in *Rev. Phil.*, art. cit., 1904, p. 34.

3. Formule de Weismann, citée par Bouglé, *La démocratie devant la science*, pp. 34, note, et 197.

4. Goblot, in *Rev. de Mét. et de Mor.*, art. cité, p. 404.

5. L'adaptation active ajoute à l'enregistrement des hasards favorables

La différence de cette logique automatique avec la logique affective et la logique intelligente est dans la façon dont le moyen terme s'insère entre le premier et le dernier termes. L'intelligence, avec la vue nette du but posé par le désir et des voies qui y mènent, fait choisir à l'avance les moyens *les mieux* appropriés ou qui semblent tels. La logique affective permet d'atteindre un but plus ou moins obscurément entrevu par *des* moyens appropriés. La logique automatique est à la merci du hasard ; elle résulte donc d'essais, d'un nombre indéfini d'essais parmi les possibles : la logique intelligente « est plus rapide et plus économique, parce que les possibles sont jugés avant que d'être essayés ; ou plutôt les essais sont faits idéalement au lieu d'être faits réellement[1] ».

3. — S'il y a de la logique partout où il y a conscience et partout où il y a vie, il semble bien que l'évolution de la vie et de la conscience ait pour élément essentiel la logique. C'est l'évolution de la logique qui constituerait le fond même de cette évolution. Il semble, d'autre part, — c'est là une hypothèse qui s'impose à l'esprit, — que l'évolution de la logique consisterait en la production d'appareils de plus en plus perfectionnés pour fabriquer de la logique. Et l'intelligence, — qui n'est pas cause, mais instrument, — serait une machine-outil d'une remarquable efficacité[2]. La vie apparaît comme autonome, dans une certaine mesure ; et l'énergie qu'elle emmagasine s'y déploierait de plus en plus logique-

la réaction directe de l'être : c'est le *fonctionnement* de Lamarck et des Néo-Lamarkiens (la *cinétogénèse* de Cope, opposée à la *physiogénèse* qui crée des variations aussi fortuites que les innées ; l'*assimilation fonctionnelle* de Le Dantec).

1. Goblot, in *Rev. de Mét. et de Mor.*, art. cité, p. 405. Il dit : la *finalité* intelligente (qu'il oppose à la *finalité inintelligente*), terme, selon nous, contestable.

2. Cf. la définition de l'homme par Bergson, *Évolution créatrice* (1907), pp. 151, 152.

ment, — de l'organisme au psychisme, du psychisme inférieur à l'intelligence[1]. La logique serait le *dedans* de cette évolution adaptative, dont les caractères extérieurs sont la différenciation et l'intégration[2].

L'évolution de la vie, dès lors, pose un double problème. Il s'agit, d'une part, de préciser, s'il est possible, la nature du principe interne, de la cause *sui generis,* réellement explicative, sur laquelle est fondée la logique. Et il s'agit, d'autre part, de préciser les modalités de cette évolution — dont on entrevoit, dont on retrace par hypothèse les grandes lignes. Nous avons montré ce que le darwinisme lui-même suppose de logique : il faudra déterminer dans quelle mesure l'évolution se produit par le jeu d'une logique purement darwinienne, automatique, fondée sur le hasard et la sélection ; comment se développe le psychisme et de quelle façon il intervient.

4. — Que le principe logique soit la *tendance à être,* voilà sur quoi on ne comprend guère le doute[3]. Rien n'aurait d'intérêt[4], de valeur ; il n'y aurait ni ordre ni désordre, ni pro-

1. Pour Ribot, la conscience affective est « la conscience des énergies vitales dans l'individu et de leurs modalités ; elle se manifeste comme une force de la nature » ; la connaissance est quelque chose de distinct. Voir ses *Problèmes de psychologie affective.*

2. « ... La pensée scientifique, issue de la pensée populaire, clôt le développement biologique continu qui commence aux manifestations de la vie les premières et les plus simples. » Mach, *La connaissance et l'erreur,* p. 12.

3. Le raisonnement pratique repose sur un premier jugement pratique, le jugement de besoin. — Voir, sur tout ceci, Rauh, *De la méthode dans la psychologie des sentiments,* ch. IX et X, Lalande, *La dissolution opposée à l'évolution,* p. 376.

4. Sur l' « état d'intérêt », voir de pénétrantes réflexions de Ribot, *Le moindre effort en psychologie,* in *Rev. Phil.,* oct. 1910, et la *Psychologie* d'Angell, que cite Ribot : « Évidemment, l'intérêt représente le côté spontané, *dynamique,* de notre constitution psychique. Le moi se reflète réellement dans ce qui l'intéresse. Il serait plus vrai de dire que les réactions affectives d'une personne révèlent ce qui l'intéresse que de dire, comme on fait quelquefois, que ses états affectifs *provoquent* en elle l'intérêt... »

grès ni regrès ; la représentation des choses, en admettant qu'elle existât, serait comme si elle n'existait pas ; tout s'accomplirait en vain, si la vie n'était — au lieu d'une *table rase* — une tendance à être, susceptible d'être contrariée ou satisfaite. La tendance, dans tout être vivant, est « par rapport au dehors, un commencement — en un sens — absolu » ; et, dans la suite des êtres vivants et pensants, ce qui dépend d'elle constitue un développement spécifique, qui est la substance même de l'histoire, qui est ce par rapport à quoi tout le reste prend un intérêt et un sens. Cela ne veut pas dire qu'il y ait là de l'indétermination : il y a détermination et loi intérieures.

On peut être tenté de voir dans ce développement spécifique une *création*. Mais le mot de création est dangereux parce qu'il est équivoque. Concevoir la réalité — intérieure — comme productrice d'effets imprévus, imprévisibles, « où elle se dilate et se dépasse elle-même[1] », c'est lui prêter une allure déconcertante et en faire — tout au moins en apparence — une source d'indétermination. Bergson, pour définir cette réalité, a une richesse d'images prodigieuse : elle est la « mobilité même », une « poussée », un « libre élan », un « courant », un « jaillissement ininterrompu de nouveautés », une « croissance perpétuelle »[2].... Et il oppose cette « création qui se poursuit sans fin » dans la réalité profonde, non seulement à l'immobilité de la matière, — qui est morte, — mais à la passivité de l'intelligence, — qui n'est qu'un reflet de cette matière inerte et « lestée de géométrie[3] ». Ainsi l'intelligence — Bergson s'est plu, dans toute son œuvre, à insister sur ce point — a pour objet principal le solide inorganisé, est modelée par la matière brute pour

(p. 380). Cf. Rignano, art. cité, pp. 99 et suiv. — Voir aussi Mach, *op. cit.*, not. pp. 64, 85, 115.

1. *Évolution créatrice*, p. 56.
2. *Ibid.*, pp. 50, 139, 137.
3. *Ibid.*, p. 231.

connaître des *états*, et non l'évolution, « est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie[1] ».

Il semble bien qu'il soit trop affirmatif en établissant une « coupure » entre la vie et la matière, entre le « tout fait » et le « se faisant ». Mais, dans tous les cas, il exagère la séparation entre cette intelligence, « qui ne saisit que le tout fait et qui regarde du dehors », et l'esprit, « faculté de voir qui est immanente à la faculté d'agir et qui jaillit, en quelque sorte, de la torsion du vouloir sur lui-même[2] » ; il distingue d'une façon trop absolue les démarches de l'être « qui agit sur la matière » et le travail de l'esprit « qui spécule sur son essence »[3]. Sous prétexte que les besoins pratiques la commandent et qu'elle sélectionne les caractères utiles du réel, faut-il faire de l'intelligence un instrument extérieur à la nature profonde de l'action ? Y a-t-il vraiment une connaissance qui « dépasse » et « transcende » l'intelligence[4], et est-ce dans l'intuition, dans la contemplation pure que se révèle l'activité créatrice ? Conçoit-on aisément que la connaissance de l'activité et l'activité connaissante soient étrangères l'une à l'autre ?

La pensée est un instrument ; mais la création et l'emploi de cet instrument sont la forme la plus haute de l'action, celle où s'accomplit la conquête méthodique du réel grâce à une divination, semble-t-il, de sa nature (qui est le germe de la raison), celle aussi où s'accomplit la conquête du moi par lui-même. Nous ne pouvons concevoir aucune réalité, en son essence, que d'après la réalité que nous sommes. Mais cette réalité, dont nous avons le sentiment intime, nous ne pouvons la *connaître*, de façon immédiate, précisément parce que nous la sommes. Il semble donc qu'au lieu de nous re-

1. *Ibid.*, pp. 167, 178, 179 ; cf. 209, 218.
2. *Ibid.*, p. 272.
3. *Matière et mémoire*, p. 246.
4. *Évolution créatrice*, pp. VI, 218. — Bergson cherche parfois à corriger ce que cette opposition a de trop absolu.

plier sur nous-mêmes, de nous « replacer dans la pure durée[1] », de plonger en des profondeurs qui seraient étrangères aux remous de surface, nous devons observer les manifestations de notre activité et rechercher comment la réalité intime réagit au contact de la réalité extérieure. Ainsi peut se révéler cette réalité intime, — non dans l'intuition, mais dans la pensée. C'est par réflexion que le moi *reconnaît* sa loi, cette loi qui lui est intérieure, que certains désignent, pour cette raison, du nom suspect de liberté et que nous préférons appeler *principe logique*[2].

Tendance de l'être à persévérer dans son être ; tendance de l'être à être pleinement, à être *sans limites*[3], voilà ce que la psychologie — un des produits de la pensée — découvre dans le moi ; voilà donc, par une hypothèse qui s'impose, ce qu'exprime toute logique humaine ; voilà ce que la science doit supposer partout où il y a de la logique, donc dans tout ce qui vit. Si la vie peut être assimilée, dans ses manifestations les plus basses, aux propriétés physico-chimiques de la matière colloïde, si par la chimie on en vient à réaliser les phénomènes caractéristiques de la vie, il faudra que là aussi

1. *Données immédiates de la conscience*, p. 176.

2. Cf. Fouillée, *La volonté de conscience comme base philosophique de la morale*, in *Rev. Phil.*, août 1908, not. p. 120 : « ... Née de l'exercice même de la vie, elle [la pensée] est, à son tour, le principe d'une action plus efficace, d'une vie plus intense et plus extensive. Les dessins du « cinématographe », auquel on a si ingénieusement comparé la pensée, restent inertes alors même qu'un mécanisme les fait se mouvoir ; l'idée, au contraire, tressaille de vie ; ... elle est... volonté de conscience, c'est-à-dire conscience aspirant à être au plus haut degré consciente.... » — Les travaux les plus abstraits de logique tendent de plus en plus à mettre en évidence dans la pensée le mouvement intérieur et la vie. Voir dans la *Rev. de Mét. et de Mor.*, sept. 1910, une étude sur la *Logik der reinen Erkenntniss* de H. Cohen, pp. 671 et suiv., et le c. r. de P. Natorp, *Die logischen Grundlagen der exakten Wissenschaften*, suppl., pp. 16 et suiv. — Remarquer que la *contingence* est l'opposé même de la *liberté* bien entendue.

3. Voir pour tout ceci mon *Avenir de la philosophie*, pp. 307 et suiv., 322, 343, 361 et suiv.

on suppose un « dedans » et une tendance à être, et qu'on y poursuive la logique[1].

Jusqu'où s'étend, comment s'opère la combinaison des trois éléments, — la contingence, qui est succession pure, la nécessité, qui est immobilité ou répétition, et la logique, qui est tendance et durée, — nous ne le *savons* pas. La science en est à ses débuts. Il faut résister à la tentation de philosopher et ne pas avoir l'air de donner des solutions là où il s'agit d'abord — nous le répétons sans cesse — de poser nettement les problèmes et de confier à la science les hypothèses à vérifier. L'étude expérimentale de la matière et de la vie, l'étude des formes de la vie peuvent contribuer peu à peu à justifier et à préciser l'hypothèse de l'évolution universelle et le rôle de la logique dans l'univers. Mais l'étude de l'évolution en histoire se présente dans des conditions et avec des facilités particulières. Là nous avons des données qui s'enchaînent, des détails nombreux et variés, des documents objectifs et subjectifs ; nous pouvons suivre les progrès et les regrès, en faisant la part des éléments divers qui les produisent. Aussi cette étude est-elle doublement intéressante, — par elle-même et par les lumières qu'elle projette sur l'évolution en général.

1. Voir des remarques profondes dans Hamelin, *op. cit.*, pp. 277 et suiv.

III. — La logique en histoire.

1. — *a*) On a essayé, pour éliminer des faits humains toute trace de finalité, d'expliquer l'évolution historique par la théorie darwinienne ; et ce qu'on a appelé le « darwinisme social » a eu pendant quelque temps un succès assez vif. Cette théorie consiste à faire sortir le progrès de la lutte, et de la lutte sous sa forme la plus brutale : concurrence directe, sans merci, et même combat sanglant. La sélection des plus aptes s'opère par la guerre, — guerre des groupes entre eux, guerre des classes au sein des groupes, guerre des individus au sein des classes. « Si l'on ne veut pas être mangé, il faut bien manger les autres[1]. » — Or, nous savons déjà que, la théorie fût-elle exacte de tous points, le progrès assuré par les résultats de la lutte ne naîtrait pas, en réalité, d'un pur mécanisme, mais reposerait, au fond, sur la logique.

La lutte, d'ailleurs, n'est pas le moteur universel de l'évolution sociale : voilà qui est de plus en plus fortement établi. Le darwinisme social a trouvé de si vigoureux contradicteurs que la mode en est à peu près passée. On lui a opposé les objections en foule. On a fait l'observation que, dans le monde animal, la lutte entre êtres de la même espèce est plutôt exceptionnelle, et qu'elle est, le plus généralement,

1. Bouglé, *La démocratie devant la science*, p. 188. — Nous nous contenterons de signaler, sur le darwinisme social, avec cet ouvrage de Bouglé, livre III (note bibliographique, pp. 192-193), et un article du même, *Le darwinisme en sociologie*, in *Rev. de Mét. et de Mor.*, janvier 1910 : *Les luttes sociales*, t. XI des *Ann. de l'Inst. intern. de Soc.*, 1907 ; Novicow, *La critique du darwinisme social* (1910) ; J. M. Baldwin, *Le darwinisme dans les sciences morales* (1911), chap. II et III ; Le Dantec, *La lutte universelle* (1906) ; Yves Delage et M. Goldsmith, *Les théories de l'évolution*, Conclusion. Voir aussi la Bibliographie de l'*Ann. Soc.*

indirecte : chacun, en luttant *pour sa* vie, non *contre* la vie d'*autrui*, peut aboutir à ce résultat de priver d'autres êtres des moyens de vivre, mais sans avoir l'intention de les priver de la vie ; et c'est un rétrécissement de la pensée de Darwin qui a fait de la lutte pour l'existence une « lutte à mort, *unguibus et rostro* [1] ». On remarque que, si le loup n'est pas nécessairement loup pour le loup, l'homme ne saurait être condamné à être loup pour l'homme, — d'autant plus qu'il peut éluder, ce que ne fait pas l'animal, cette loi de multiplication illimitée, aveugle, qui condamne une partie des êtres à succomber faute de ressources suffisantes pour tous [2] ; ainsi, la lutte des hommes entre eux, alors qu'elle ne répond pas à un besoin absolu, est invention humaine plutôt que loi de nature. On ajoute que la loi prend toutes sortes de formes, — dont la plupart n'ont rien de brutal, tendent non à la destruction du vaincu, mais à la prédominance du vainqueur et à la manifestation d'une supériorité qui, de diverses façons, peut se tourner au profit de l'inférieur lui-même. Aux luttes destructrices se substituent de plus en plus les compétitions productrices. La concurrence est, comme on l'a dit, mêlée de « convivance » (Tarde), repose sur elle.

On tend à croire, d'ailleurs, que, même en biologie, la lutte, toutes les fois qu'elle est nécessaire et intense, est défavorable à l'espèce. On a constaté que, lorsque les conditions de vie, la pauvreté d'une région, la rigueur d'une saison, rendent la concurrence particulièrement âpre, les animaux sont *tous* si affaiblis par l'épreuve commune « qu'aucune évolution progressive de l'espèce ne saurait prendre pour base la concurrence entre eux ». On affirme qu'un sol riche et des conditions générales favorables produisent un effet opposé : « Les nouvelles variations apparaissent non pas là où la lutte pour l'existence est la plus vive,... mais au contraire là où cette

1. Delage et Goldsmith, *op. cit.*, p. 351.

2. Voir Lacombe, *Nature et humanité*, in *Rev. de Synth. hist.*, août 1905, t. XI, p. 25.

lutte est la plus atténuée, où les besoins des êtres sont satisfaits[1]. »

Ce n'est pas tout. La lutte, dit-on avec raison, n'assure pas toujours la supériorité du plus absolument apte, de sorte qu'il en peut sortir aussi bien le regrès que le progrès. Elle l'assure même d'autant moins qu'elle est brutale : dans la lutte brutale, en effet, bien des variations sont trop faibles, bien des perfectionnements sont de nature trop délicate pour donner l'avantage. Au surplus, les plus aptes comme les moins aptes risquent toujours d'être éliminés par les coups de hasard. La force brutale, c'est, par excellence, celle de la nature ; et la lutte de l'homme contre le milieu joue un rôle beaucoup plus important que celle de l'homme contre l'homme. De là, précisément, l'utilité de l'association qui multiplie la puissance humaine.

b) Or, d'une façon générale, on est de plus en plus porté à faire intervenir un principe opposé à celui de la lutte[2]. Dans ses plus humbles origines, la vie apparaît comme accord[3]. Depuis les travaux d'Espinas, de Perrier, de Kropotkine, on voit dans les phénomènes d'association une part immense des phénomènes de la vie, où celle-ci s'intensifie et s'exalte. Il semble que les mieux adaptés parmi les animaux ne soient pas ceux qui luttent perpétuellement entre eux, mais ceux qui se soutiennent les uns les autres. « La sociabilité, c'est-à-dire le besoin de l'animal de s'associer avec son semblable, — l'amour de la société pour la société même et pour « la joie de

1. Delage et Goldsmith, *op. cit.*, pp. 51-53.

2. Voir J. Duclaux, *La chimie de la matière vivante* (1910), chap. xi, *La vie et la mort*, not. pp. 243 et suiv.

3. Espinas, *Les sociétés animales* (1878) ; Perrier, *Les colonies animales* (1881); Kropotkine, *L'entraide* (1902, trad. 1906). Cf. de Lanessan, *La lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés* (1903) ; Novicow, *op. cit.* — Darwin, moins systématique que certains de ses disciples, n'a pas méconnu entièrement le rôle de l'entraide : voir sur ce point Delage et Goldsmith, Conclusion, pp. 354-356, et Kropotkine, Introd., p. xiii, et p. 2.

vivre » sont des faits qui commencent seulement à recevoir des zoologistes l'attention qu'ils méritent » : Kropotkine, lui, a multiplié les observations pour prouver que les animaux trouvent des moyens d'éviter la concurrence trop âpre entre semblables, que « la vie en société est l'arme la plus puissante dans la lutte pour la vie, prise au sens large du terme », qu'elle se présente sous les formes les plus variées. « Tout en admettant pleinement que la force, la rapidité, les couleurs protectrices, la ruse, l'endurance de la faim et de la soif, mentionnées par Darwin et Wallace, sont autant de qualités qui avantagent l'individu ou l'espèce dans certaines circonstances ; nous affirmons, dit-il, que la sociabilité représente un grand avantage dans *toutes* les circonstances de la lutte pour la vie. Les espèces qui, volontairement ou non, abandonnent cet instinct d'association sont condamnées à disparaître ; tandis que les animaux qui savent le mieux s'unir ont les plus grandes chances de survivance et d'évolution plus complète, quoiqu'ils puissent être inférieurs à d'autres animaux en *chacune* des facultés énumérées par Darwin et Wallace, sauf l'intelligence... faculté éminemment sociale [1]. » A mesure qu'est mise davantage en lumière la « face altruiste » de la nature, il devient plus difficile de nier ou de réduire le rôle que joue l'entr'aide, l'*union pour la vie,* dans l'histoire.

Toutes corrections faites, il faut retenir quelque chose du darwinisme. Non seulement la lutte intervient dans l'évolution, mais elle est, jusqu'à un certain point, facteur logique de cette évolution. La lutte repose sur un principe interne, le besoin de persévérer dans l'être ou l'intérêt égoïste de la vie ; et si le progrès ne sort pas nécessairement de la lutte, il peut sortir de la lutte par le triomphe de la supériorité absolue [2]. Mais quand l'antagonisme ne s'impose pas pour la

1. Kropotkine, *op. cit.*, pp. 6, 56, 57, 61.

2. Voir, sur le darwinisme, des remarques très justes du Dr Jankelevitch dans une note de la *Rev. de Synth. hist. (Un essai de sociologie objective),* déc. 1905, p. 369.

conservation de la vie, une autre voie est frayée à la logique : c'est l'union, qui, en amplifiant la vie, augmente, du même coup, les chances de survie. La logique va son train, par la lutte et par l'accord, — plus sûrement par celui-ci que par celle-là.

c) C'est la socialité — tendance conforme au principe interne sur lequel repose toute logique — qui a créé la solidarité, l'organisation sociale, les sociétés. Ces êtres amplifiés tendent, à leur tour, à se conserver par la lutte ou à s'amplifier par de nouveaux progrès d'association. Or le développement des sociétés coïncide avec celui de l'intelligence, de la logique réfléchie. Et nous arrivons à un problème qui met en conflit les purs sociologues et les purs psychologues, — problème dont on ne saurait exagérer l'intérêt, au point de vue théorique comme au point de vue pratique : celui du rapport de la société et de l'individu, de leur rôle réciproque dans la genèse de la conscience.

De mille façons, nous l'avons vu déjà, la psychologie est l'auxiliaire de l'histoire, et on a eu raison de déclarer que l'histoire est une « psychologie appliquée ». Mais il y a une relation plus profonde de la psychologie à l'histoire. L'histoire, en somme, c'est la psychologie même : c'est la naissance, et c'est le développement de la « psyché ». Il faut chercher à promouvoir une psychologie historique, génétique, qui justifiera les philosophies idéalistes de l'histoire, et qui, pourtant, en sera totalement différente, puisqu'elle sera expérimentale au lieu d'être constructive. Mais de cette psychologie génétique, dont nous montrons ici la place et l'importance, nous n'avons, dans le dessein de ce livre, d'autre question à traiter que celle, précisément, qui oppose psychologues et sociologues, et qui commande la méthode : à savoir, si elle est exclusivement sociale [1].

1. On trouvera des réflexions intéressantes, et souvent conformes à

En étudiant les rapports de la conscience sociale et de la conscience individuelle, nous obtiendrons, d'ailleurs, ce résultat, d'éclairer quelque peu les rapports mêmes de la nécessité et de la logique.

2. — La sociologie contemporaine a réagi avec raison contre cette conception de la société qui la faisait reposer sur un contrat explicite, sur l'aliénation réfléchie de l'indépendance individuelle. Personne ne défend plus les idées de Rousseau. On a repris, on a contrôlé, on a précisé la thèse d'Aristote : la société est un vivant ; par elle la vie se continue et s'accroît ; — par elle, ajoutons-nous, la logique progresse. La symbiose et les sociétés animales ont permis de rejoindre nature et société.

Peut-être certains sociologues sont-ils allés trop loin et n'ont-ils pas su reconnaître que, si la société est dans la nature, la nature prend dans la société humaine des caractères tout nouveaux ; que non seulement la société prolonge la logique de la vie, mais qu'elle la transforme peu à peu. Ainsi s'explique la résistance de psychologues, et aussi d'historiens et de philosophes, aux théories de la sociologie naturaliste. Ils reprennent et exagèrent, par une sorte de contre-réaction, l'opposition de « nature et société »[1]. C'est ainsi que, dans un ouvrage qui porte précisément ce titre, le Dr Jankelevitch ne se contente pas de dire que le point de vue téléologique — ou plutôt logique — est tout à fait légitime dans les études humaines, mais déclare qu'il convient de se placer franchement au point de vue « anthropomorphique[2] ». Il définit la société « une création humaine, une synthèse par laquelle les fins humaines s'affirment en face

nos indications, dans l'opuscule récent de Baldwin, *Psychologie et sociologie* (*L'individu et la société*) (1910).

1. C'est le cas de beaucoup de théoriciens allemands dont nous parlerons dans la seconde partie de cet ouvrage.

2. *Nature et société, Essai d'une application du point de vue finaliste aux phénomènes sociaux* (1906), pp. 8-10.

des forces de la nature » ; c'est le vouloir de l'homme, guidé par des idées, qui crée le milieu social. La vie sociale n'est pas un « fait naturel » : puisqu'elle « ne *peut* avoir son origine dans la nature, il faut qu'elle ait une source différente ; et cette source, c'est précisément l'homme, non l'homme biologique, le *vertébré social,* mais l'homme en tant qu'être conscient, capable d'opposer ses désirs et ses besoins à l'action des forces naturelles[1]. »

En réalité, il faut, entre la pleine conscience et la nature, interposer la société, la nature sociale. Mais d'autre part, il faut se garder d'étendre outre mesure, en vertu d'une idée préconçue, le rôle de la conscience sociale, et surtout ne pas l'exagérer au point d'en dériver toute conscience. Il importe donc de préciser le rôle de l'individu dans la formation de la logique sociale et dans celle de la logique mentale.

§ 1. — *a*) L'être social est un être d'une nature très particulière, puisqu'il est composé d'individus qui jouissent d'une relative mais incontestable autonomie. Au surplus, — nous l'avons déjà noté, — cette autonomie est variable : les rapports de l'individu à la société ne sont pas nécessairement les mêmes, ne sont pas les mêmes effectivement aux diverses phases de l'évolution sociale. Quiconque part d'une conception trop rigide de ces rapports méconnaîtra, en conséquence, le caractère de la société.

C'est une question qui a été très débattue que celle de la nature de la conscience sociale : il y a, à ce sujet, des nominalistes et des réalistes[2]. Que la société soit une réalité ob-

1. *Op. cit.*, pp. 101 et suiv., 137, 140. C'est nous qui soulignons l'expression, en apparence contradictoire avec le contexte, de *vertébré social.* Mais par là même on voit que le Dr Jankelevitch, s'il oppose la conscience réfléchie à la « nature », enracine profondément la tendance sociale dans la nature humaine : il est donc loin de Rousseau et de son « contrat ».

2. Voir, par ex., dans la *Rev. int. de Soc.*, oct. 1905, pp. 689-701, un article de Fouillée, *La société est-elle une réalité et une conscience ?* où il discute les thèses d'Espinas, Durkheim et autres à ce sujet.

jective, c'est-à-dire quelque chose d'autre que la somme des unités qui la composent, voilà qui n'est pas trop contesté : mais qu'elle soit une réalité subjective, distincte des sujets individuels qui la constituent, qu'il y ait véritablement une « conscience collective », voilà qui est accepté plus difficilement.

Nous croyons, pour notre part, que quelque chose répond à cette « conscience collective » : ce sont les *états de foule* dont nous avons précédemment parlé[1]. L'importance en est considérable, et on ne saurait trop appeler l'attention sur le rôle qu'ils ont vraisemblablement joué aux origines. Chez les primitifs, on voit se produire encore des états affectifs où la société tout entière n'a qu'une âme. Dans les tribus maritimes de la Nouvelle-Guinée, pendant que les hommes vont à la chasse, à la pêche, à la guerre, les femmes se livrent à une danse qui est une coopération magique. « Tout le corps social est animé d'un même mouvement. Il n'y a plus d'individus. Ils sont, pour ainsi dire, les pièces d'une machine ou, mieux encore, les rayons d'une roue, dont la ronde magique, dansante et chantante, serait l'image idéale, probablement primitive.... Ce mouvement rythmique, uniforme et continu, est l'expression immédiate d'un état mental où la conscience de chacun est accaparée par un seul sentiment, une seule idée, hallucinante, celle du but commun. Tous les corps ont le même branle, tous les visages ont le même masque, toutes les voix ont le même cri ; sans compter la profondeur de l'impression produite par la cadence, la musique et le chant, à voir sur toutes les figures l'image de son désir, à entendre dans toutes les bouches la preuve de sa certitude, chacun se sent emporté, sans résistance possible, dans la conviction de tous. Confondus dans le transport de leur danse, dans la fièvre de leur agitation, ils ne forment plus qu'un seul corps et une seule âme. C'est alors seulement

1. Voir pp. 104 et suiv.

que le corps social est véritablement réalisé. Car, à ce moment, ses cellules, les individus, sont aussi peu isolées peut-être que celles de l'organisme individuel[1]. »

Si de tels états dans les petites sociétés primitives sont fréquemment renouvelés, — comme cela est tout à fait probable, — il en doit résulter des conséquences diverses. D'abord, de semblables crises ne peuvent manquer d'imprimer des traces profondes dans les esprits individuels. La représentation de la société survit à la réalisation de la société. Et la représentation de la société dans les esprits individuels constitue une tendance à agir en vue de la société, à la réaliser, à quelque degré, continuement. Mais, d'autre part, les états collectifs ne laissent pas simplement des traces subjectives dans les consciences individuelles, ils aboutissent à des résultats objectifs : une certaine organisation, des institutions rudimentaires, dont le développement se fera peu à peu. Et ces institutions et leur substrat matériel, — objets, instruments, sol approprié à la vie sociale, — tout cela exerce du dehors cette « pression » dont parle avec raison l'école durkheimienne. « Ce n'est pas de *l'individu* que peut venir cette poussée extérieure qu'il subit ; ce n'est donc pas ce qui se passe en lui qui la peut expliquer[2]. » Soit, — à condition d'entendre par là que, la réalité sociale s'objectivant, se matérialisant, l'instinct social se trouve ainsi *renforcé*. Mais il ne faudrait pas, cependant, aller jusqu'à dire, d'une façon absolue, pour toutes les phases de l'évolution, que les phénomènes sociologiques se définissent par leur puissance contraignante, qu'ils ne « pénètrent en nous *que de force* ou, tout au moins, en pesant sur nous d'un poids plus ou moins lourd[3] » : parler ainsi, c'est faire l'individualité plus individuelle, en quelque sorte, et plus close qu'il ne

1. Hubert et Mauss, *Esquisse d'une théorie générale de la magie*, in *Année Soc.*, t. VII, p. 134.
2. Durkheim, *Règles*, p. 125.
3. *Ibid.*

convient. La société ne s'est pas constituée tout d'une pièce. Avant qu'il y eût une organisation sociale véritable, on ne saurait dire que les hommes étaient hostiles ou fermés à ce qui n'existait pas ; et ce ne peut être que l'instinct social des individus, par une évolution logique, qui a fait naître précisément cette organisation sociale, puis qui l'a développée — en raison des bienfaits qu'elle leur procurait.

Alors que nous reprochons, en général, à l'école durkheimienne son sociologisme exagéré, il est curieux que nous corrigions ici ses formules en accordant moins qu'elle à l'individualité [1] : ce sociologisme comporte paradoxalement une base d'individualisme outré. Durkheim, dans la crainte que la sociologie apparaisse comme un « corollaire de la psychologie [2] », fait de la sociabilité, pour reproduire des termes que nous avons déjà cités, un « produit de la vie sociale » plutôt qu'un « instinct congénital du genre humain » [3]. L'individu est vide au point de vue social, il est « table rase » : il est *asocial* [4]. Mais comment naît cette société, dont le germe n'est pas en lui ? En quoi peut consister cette forme, exté-

1. Le mot *individualité* a des sens différents : il peut vouloir dire *originalité*, — il est bien évident que ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici, — et il peut vouloir dire tendance à la vie individuelle.

2. *Règles*, p. 125.

3. *Ibid.*, p. 132. Voir plus haut, p. 129.

4. « Non seulement cet être social n'est pas donné tout fait dans la constitution primitive de l'homme, mais il n'en est pas résulté par un développement spontané. Spontanément, l'homme n'était pas enclin à se soumettre à une autorité politique, à respecter une discipline morale, à se dévouer, à se sacrifier. Il n'y avait rien dans notre nature congénitale qui nous prédisposât à devenir les serviteurs de divinités, emblèmes symboliques de la société.... C'est la société elle-même, qui, à mesure qu'elle s'est formée et consolidée (?), a tiré de son propre sein ces grandes forces morales devant lesquelles l'homme a senti son infériorité.... La société se trouve..., pour ainsi dire, à chaque génération nouvelle, en présence d'une table presque rase sur laquelle il lui faut construire à nouveaux frais. Il faut que..., à l'être *égoïste et asocial* qui vient de naître, elle en *surajoute* un autre, capable de mener une vie sociale et morale. » *Pédagogie et Sociologie*, in *Rev. de Mét. et de Mor.*, janv. 1903, p. 46. Cf. *Règles*, pp. 125, 131.

rieure à l'individu, qui met sur lui son empreinte et le rend sociable ? Abus singulier de l'explication mécaniste, — et qui, d'ailleurs, oblige à de fréquentes restrictions[1]. Sans tirer le tout de la partie, on peut admettre que le tout naît des parties qui s'y combinent, qui s'y fondent ; et on comprendra d'autant mieux l'absorption de l'individu dans la société, qu'elle sera spontanée — en attendant qu'elle soit consentie. Pour que la société agisse sur les individus, il faut d'abord que les individus — êtres sociaux — créent la société. L'effet réagit sur l'agent.

Nous nous gardons bien de faire le roman des origines humaines. Il est possible que l'homme n'ait jamais vécu à l'état d'isolement ; il est même vraisemblable que le développement de l'espèce humaine et celui de la société sont simultanés, l'espèce humaine ayant son origine dans des espèces déjà sociales. Mais sur un point seulement nous serons affirmatif : on peut poser en principe que la société — qui n'a pu apparaître organisée, même de façon rudimentaire — est née graduellement de l'instinct social, qu'elle fait suite, par un progrès logique, au développement de la vie : elle ne s'impose et ne se superpose pas aux individus, mais elle compose son être de leur être même. Et nous ne croyons pas que sa force contraignante ait été tout de suite au maximum : c'est bien plutôt quand l'armature sociale s'est solidifiée, d'une part, et, d'autre part, quand l'individualité a commencé à s'éveiller contradictoirement, que la

1. « Ce n'est pas qu'il n'existe en nous des *aptitudes très générales* » sans lesquelles l'idéal social serait irréalisable ; mais « il est impossible à l'analyse même la plus pénétrante de percevoir par avance dans ces *germes indistincts* ce qu'ils sont appelés à devenir une fois que la collectivité les a fécondés. » Même article, p. 49. Cf. *Division du travail social*, p. 339 ; *Règles*, p. 130. Enfin, plus récemment *Sociologie religieuse et théorie de la connaissance* (introd. d'un volume à paraître), in *Rev. de Mét. et de Mor.*, nov. 1909, p. 750, *note* : « Nous ne voulons pas dire... qu'il n'y ait rien dans l'individu qui puisse être regardé comme l'*amorce de la vie sociale*.... Si la nature psychique de l'individu était absolument réfractaire à la vie sociale, il est clair que la société aurait été impossible. »

pesée de la société a dû se faire lourdement sentir. Il a dû y avoir, au contraire, une phase antérieure, où l'instinct social était si puissant, l'individualité si faible, que la société était toute présente à chacun et chacun tout coopérant à la société.

Remarquons que les sociologues durkheimiens fondent, en grande partie, leur conception de la société sur les sociétés primitives, — c'est-à-dire sur les premières sociétés dont l'histoire a gardé quelque trace, — et sur les sociétés sauvages, — qui ne représentent pas les origines de la société, mais parfois un regrès social. Les plus lointains et les plus humbles débuts leur échappent, — comme à tout le monde ; les plus proches et les plus complets développements ne fixent pas leur attention. Ils se cantonnent dans l'entre-deux. En lisant leurs travaux, si consciencieux et si attachants[1], on ne peut s'empêcher — même lorsqu'on n'a pas de compétence spéciale sur les primitifs et les sauvages — de leur faire des objections. Ces objections, fortifiées par des inductions légitimes sur la période présociale, par des observations directes sur les sociétés civilisées, mènent à une conception assez différente de la leur du rôle de l'individu dans la société. En somme, — en dehors des états de foule, — on ne voit pas bien ce que peut être la conscience sociale, sinon la représentation de la société dans les consciences individuelles. — Mais, dit-on, la conscience sociale est infiniment plus ample que les consciences individuelles. Voilà qui ne comporte que deux sens : ou que l'une est la somme des autres, — ce qui est vague, — ou — ce qui est précis — que dans les consciences individuelles la représentation de la société se différencie. C'est sur cette différenciation qu'il convient d'insister maintenant. Il faut indiquer, tout au moins, comment ces représentations individuelles peuvent avoir une efficacité variable. Il y a là

1. Voir les *Mémoires* et les *Travaux* de l'*Année Soc.* Cf. mon article sur les *Progrès de la sociologie religieuse,* in *Rev. de Synth. hist.*, fév. 1906, t. XII, pp. 16-43.

un problème qui intéresse au plus haut point la méthode, puisqu'il s'agit de s'orienter dans la recherche des causes.

b) Précisément parce que l'individu est un être social, parce que la société ne lui est pas extérieure, mais, en quelque sorte, *passe par lui*[1], il peut s'élever à un rôle socialement supérieur : au lieu d'être simple élément social, il peut être *agent* social, il peut être *inventeur* social.

Si indifférenciées qu'aient été, à l'origine, les sociétés, et bien que, dans les états de foule, le rôle de chacune des unités composantes soit approximativement le même, il a dû arriver que tel individu manifestait, pour exprimer le sentiment collectif ou pour réaliser la volonté collective, une aptitude singulière. Le *meneur* ne se distingue de la foule que par le degré et non par la nature de son activité. Il coopère plus. Comme tel, il garde de l'état de foule une représentation plus vive. Lorsque l'état de foule se prolonge, s'extériorise et se fixe en institution, c'est le meneur, chez qui la conscience sociale est plus agissante, qui préside à l'institution. Le *pouvoir* naît tout à la fois d'une participation à la conscience sociale et d'un commencement de différenciation individuelle. Plus le besoin logique d'accroissement, commun à tout ce qui vit, — commun aux êtres collectifs et aux êtres individuels, — produira son effet, plus la société s'amplifiera, plus le rôle du pouvoir — et, par suite, de ce que nous appelons l'*agent social* — ira grandissant. Dans les intermittences de l'état de foule, dans l'analogue social de ce que les mystiques appellent l'état de froideur ou de sécheresse, l'agent social maintiendra vive et agissante la conscience sociale. La société passe par lui *plus* que par les autres unités sociales.

C'est une histoire bien difficile à reconstituer — et dans

1. Durkheim dit bien que la société nous est *intérieure* (*Bull.* de la Soc. de Phil., avril 1906, p. 133) : mais pour lui elle nous est intérieure parce qu'elle nous fait ce que nous sommes.

laquelle les sociologues ont raison de ne s'avancer que prudemment — que celle de l'organisation et des transformations du pouvoir[1]. Il est probable qu'à l'origine les institutions juridiques et les institutions religieuses ont été confondues, — sans qu'il soit légitime, semble-t-il, de faire sortir de la religion les institutions de toutes sortes. Le pouvoir a présenté d'abord un aspect simple bien qu'il eût un caractère complexe. Il est allé ensuite en se différenciant, et son organisation s'est compliquée singulièrement — du roi-prêtre primitif à l'État moderne. Or, il a dû arriver par la force des choses que, en se consolidant et en se morcelant, le pouvoir, émanation de la société, a exprimé celle-ci d'une façon moins continue et moins complète. L'agent social ne détient le pouvoir qu'en vertu de l'organisation sociale, mais il peut très bien, dans l'exercice du pouvoir, ne pas « se représenter » la société ou ne pas « se représenter » la société *actuelle*. Il y a là deux cas très différents. S'il use du pouvoir arbitrairement, c'est l'irruption de la contingence dans l'évolution sociale sous la forme de l'individualité[2] : et des exemples de contingences semblables, il faudrait fermer les yeux à l'évidence pour ne pas les constater innombrables dans l'histoire. Il peut user de son pouvoir, au contraire, pour améliorer l'organisation de la société, pour favoriser son évolution logique : alors, il ne sera pas seulement agent de la société, il sera *inventeur social*.

L'inventeur social, s'il se trouve détenir le pouvoir, en profitera pour modifier la société. Il se peut, au contraire, qu'il obtienne le pouvoir par la vertu même de son génie inventif. Il se peut encore qu'il demeure étranger au pouvoir, ou qu'il soit suspect, ou qu'il soit persécuté. De toutes façons, il représente une force logique. Il est, à des degrés divers, *utopiste*, — ou plutôt *uchroniste*, — en prenant ces

1. Voir, au contraire, les *Transformations du pouvoir* (1899) de Tarde. — Sur le pouvoir, nous renvoyons à notre travail cité p. 75, n. 1.
2. Voir plus haut, pp. 76 et 137.

mots dans un bon sens. Il devance son milieu par l'intensité même de la représentation qu'il a de la société.

Quand on voit dans l'évolution sociale et dans la différenciation individuelle — qui y est liée à la fois comme cause et comme effet — la conséquence de l'accroissement de volume et de densité des sociétés, — conséquence mécanique d'un phénomène mécanique, — on n'explique rien. Si la société « n'est pas plus notre œuvre que le monde extérieur[1] », la société et l'individu sont également incompréhensibles. Quand on montre, au contraire, que la société, fondée sur des virtualités humaines, développe ces virtualités dans les individus et se développe par elles, peut-être rend-on mieux compte à la fois de la société et de l'individu : on les explique précisément l'un par l'autre, sans que la réalité de l'une se trouve diminuée par la valeur de l'autre. Les individus, qui ne sont pas asociaux, ne sont pas également sociaux, d'une façon générale ne sont pas identiques. Il est naturel que la société, fondée sur la nature sociale des individus, *utilise*, et développe par le fonctionnement, les diversités individuelles : comment peut-on comprendre qu'elle les crée[2]? Qu'on lise attentivement les pages de la *Division du travail social* où Durkheim s'attache à ce problème[3], il est impossible qu'on ne soit point frappé de ce qu'il y a ici d'embarrassé : cet esprit si net et si vigoureux d'habitude, pris entre sa thèse et le sentiment de la réalité, fait des concessions à celle-ci, pour les corriger ensuite par des restrictions en sens inverse[4].

1. *Division du travail social*, p. 335; voir aussi la note de la page 330, que nous avons citée déjà p. 139.

2. « Si de chacun [des individus] on retire tout ce qui est dû à l'action de la société, le résidu que l'on obtient, outre qu'il se réduit à peu de chose, n'est pas susceptible de présenter une grande variété. Sans la diversité des conditions sociales dont il dépendent (?), les différences qui les séparent seraient inexplicables. » *Ibid.*, p. 329.

3. Pages 338-342.

4. P. 338 : « *Sans doute*, il serait exagéré de dire que la vie psychique ne commence qu'avec les sociétés ; *mais* il est certain qu'elle ne prend de l'extension que quand les sociétés se développent. » P. 342 : « *Sans*

c) Insistons quelque peu sur le rôle de l'inventeur dans l'évolution juridico-morale et dans l'évolution économique.

S'il est acquis que la morale est d'origine sociale, qu'elle répond à un besoin de la vie en société, et que le droit est un minimum de morale, considéré comme indispensable et assuré par des sanctions matérielles ; s'il est manifeste que les institutions juridico-morales d'une société sont en rapport étroit avec les conditions propres à cette société, il n'en résulte pas du tout qu'il n'y ait point de place ici pour l'initiative individuelle. Peu apparente dans les sociétés inférieures, celle-ci joue, semble-t-il, dans les sociétés civilisées, un rôle de plus

doute, c'est une vérité évidente qu'il n'y a rien dans la vie sociale qui ne soit dans les consciences individuelles ; *seulement*, *presque tout* ce qui se trouve dans ces dernières vient de la société.... Produits de la vie en groupe, c'est la nature du groupe qui seule peut les expliquer. » *Ibid.*, note 3 : *Sans doute*, elle [la société] n'a pas d'autre substrat [que les individus] ; *mais* parce que les individus forment une société, des phénomènes nouveaux se produisent qui ont pour cause l'association et qui, réagissant sur les consciences individuelles, les forment *en grande partie*. » Page 339, il montre bien le développement de l'individualité ; mais il conclut en disant que la vie de la société devenant plus libre, les consciences individuelles en reçoivent le « contre-coup ». — Durkheim fait souvent des concessions de bon sens aux objections qu'il prévoit ou à celles qu'on lui pose (dans les discussions de la Société de Philosophie ; par exemple, voir *Bulletin* de mai 1906, p. 188 : «... La société fait l'individu et les individus font la société. Aussi on peut dire que, *même à l'origine, l'individu jouait quelque rôle dans la société ;* mais ce rôle a cru en importance. La question est de savoir comment ce progrès s'est réalisé. ») Du reste, ses idées, à l'origine, étaient peut-être moins absolues qu'elles ne le sont devenues. Il y a, dans la *Division du travail social*, — avant que la contradiction, la critique, cette sorte de nécessité aussi de suivre ceux de qui l'on est suivi, l'eussent rendu plus systématique, — une part relativement assez large concédée à l'individu : voir pages 89 (sur la sociabilité), 172 (sur l'individualité du chef primitif qui peut « produire du nouveau »), 175 (sur l'individualité en général). Sans doute, les causes qui développent l'individualité sont données comme mécaniques (voir pp. 264, 272, 299, 288-289...), mais cette individualité est bien mise en lumière. Du reste, dans la *Division*, Durkheim ouvrait plus les yeux sur la société actuelle, puisque son point de départ était la crise morale du temps présent. Dans les *Règles*, puis (cela se conçoit) dans ses travaux de l'*Année Soc.* sur les sociétés inférieures, il nie, rabaisse ou néglige davantage l'individualité. Tout au moins avons-nous cette impression.

en plus éclatant. Remarquons que la distinction, établie plus haut, entre l'agent social et l'inventeur social, bien que théoriquement exacte, est d'une application délicate, surtout pour les origines de la civilisation. L'intuition qui relie l'individu à son milieu, le besoin qui lui est commun avec ce milieu, mais qu'il ressent plus vivement, et, d'autre part, le travail rationnel dans lequel consiste proprement l'invention sociale, se mêlent à des degrés divers. Mais c'est la part de l'invention réfléchie, précisément, qui devient de plus en plus considérable et de plus en plus visible. Il semble que l'évolution tende à rendre la société — qui déjà est intérieure aux individus — toujours plus consciente à un nombre croissant d'individus, jusqu'à cette limite où la représentation de la société serait parfaite en tous, où la conscience sociale serait comme un miroir à facettes dont chaque facette reflèterait complètement la société, où l'union reposerait sur l'assentiment réfléchi des unités composantes. On prétend que, plus la civilisation se complique, plus l'individu sent la société comme « transcendante » par rapport à lui, — tandis que « chacun des membres d'une petite tribu australienne porte en lui l'intégralité de sa civilisation tribale[1] ». Mais cette société transcendante, le civilisé la réfléchit, la connaît de plus en plus nettement comme *objet*; et ainsi, ou il se l'assimile, ou il cherche à la modifier rationnellement[2].

A bien des reprises, en ces dernières années, dans des dis-

1. *Bulletin* de la Soc. fr. de Phil., avril 1906, p. 131.

2. «... La société réelle a une double *existence*. En un sens elle est dans la mesure où elle est *nature* et spontanéité pure. Son unité organique est alors faite d'inconscience. L' « âme collective » doit sa réalité relative à l'effacement des individus, à cette unanimité irréfléchie qui atteste qu'aucune n'a réellement *pensé* ce que tout le monde pense, et qui ne résulte que de l'entraînement et de la contagion imitative. Mais la société *existe* aussi et surtout en tant qu'elle est *association* consciente et systématique fondée sur le consentement et le contrat.... L'esprit établit son règne sur l'*animalité sociale*.... » G. Belot, *En quête d'une morale positive*, in *Rev. de Mét. et de Mor.*, sept. 1905, p. 760.

cussions qui ont été parfois très vives[1], on a soutenu contre le sociologisme de l'école durkheimienne l'autonomie relative de l'individu, et mis en lumière le rôle de la *raison sociale*. On a objecté, sous des formes diverses, que le mouvement pour aller au delà de ce qui est ne s'explique guère si la morale est une *donnée* que la société impose à l'individu : sous des formes diverses, et quelquefois en lui faisant la part trop belle, on a montré que, pour qu'un ressort meuve la société, il faut que ce ressort meuve l'individu lui-même[2] ; on a déclaré que la raison sociale, c'est l'idée d'un mieux, d'une organisation à poursuivre, le « sentiment que quelque chose est à faire » (Rauh), — le besoin logique, comme nous l'appelons, — qui, toujours plus conscient et plus exigeant, dépasse la société et va jusqu'à développer des devoirs qui ne sont pas proprement sociaux[3]. On a opposé à la théorie sociologique des faits d'observation, — « qu'il arrive presque toujours un moment où, dans la réalité sociale, des consciences individuelles s'insurgent contre les impératifs collectifs, conçoivent des impératifs nouveaux, font des *hypothèses pratiques* nouvelles. » « En fait, toutes les grandes consciences initiatrices de règles morales supérieures, affirme-t-on, ont pensé de cette façon[4]. »

1. Voir notamment *Bulletin* de la Soc. fr. de Phil., avril 1906, mai 1906 (*La détermination du fait moral*), mai 1908 (*La morale positive*), mars 1910 (*La notion d'égalité sociale*), juin 1910 (*Les fonctions de la raison :* discussion, — sur une communication de L. Brunschvicg, — qui, sans viser la sociologie durkheimienne, complète les discussions précédentes).

2. On ne saurait trop souligner l'importance (et Durkheim souligne lui-même) de cette phrase : « [La science] nous dit seulement ce qui est nécessaire à la vie. Mais comment ne pas voir que, *à supposer que l'homme veuille vivre,* une opération très simple transforme immédiatement les lois qu'elle établit en règles impératives de conduite ? » Préface de la 1re édition de la *Division du travail social*; 2e éd., p. XL. Toute la logique peut rentrer par cette *volonté de vivre.*

3. Rauh, *Bulletin* de mai 1906, p. 207.

4. Belot, *Bulletin* de mai 1908, p. 195 ; p. 197 : « L'expérience prouve » que, là même où règne la moralité la plus humble, « il y a nécessai-

On s'est occupé, en particulier, du développement de l'égalité sociale. D. Parodi, dans une très intéressante communication à la Société française de Philosophie[1], en opposition précisément avec les conceptions de Durkheim, s'est attaché à établir que, dans les étapes de ce développement, si « c'est inévitablement sur des conditions de fait préexistantes que se porte la réflexion morale ou la critique sociale, pourtant c'est aussi, à chaque moment, par un effort pour leur donner une forme plus intelligible, plus ordonnée, plus logique que l'une et l'autre se manifestent, et elles se révèlent par là essentiellement rationalistes. Dès lors, ce besoin de rationalisation devient, à son tour, une force que le sociologue ne saurait négliger. A côté des circonstances historiques qui ont permis aux idées égalitaires de se développer dans les sociétés modernes, la logique même de ces idées, leur dialectique intérieure, est un élément dont il faut tenir compte dans l'étude de leur diffusion ou l'explication de leurs destinées[2]. » Ainsi, l'ordre de choses existant, qui est toujours « naturel », peut ne point paraître « rationnel ». Il est difficile de nier qu'il se produise des « survivances sociales » : « des règles juridiques ou des coutumes peuvent durer parfois plus longtemps que leur utilité, ou que les idées qui les ont suggérées.... Or, c'est sur elles manifestement que portera la critique rationaliste.... Ce n'est qu'à l'époque où le régime féodal n'était plus fatalement imposé par les circonstances qu'on a pu se rendre pleinement compte de ce qu'avaient d'arbitraire ou d'injuste les inégalités qu'il établissait ; peut-être pourtant un esprit hardi aurait-il pu s'en apercevoir même avant cela, — et il y en eut de tels pen-

rement un minimum d'intelligence de ce qu'on fait, ne fût-ce que la réflexion nécessaire à chacun pour savoir jusqu'à quel point il observe exactement des pratiques et des cérémonies qu'il regarde comme obligatoires ».

1. *Bulletin* cité. Cf., du même, *La notion d'égalité sociale,* in *Rev. de Mét. et de Mor.*, nov. 1908 (C. R. du Congrès de Phil. de Heidelberg).

2. *Bulletin* cité, p. 59.

dant tout le moyen âge. » Les plans de réformes qui ne sont d'abord qu'utopie peuvent se « transmuer en un idéal positif et aboutir à des revendications pratiques[1] ».

Sans cesse, avec une parfaite bonne foi, en réponse aux objections qu'on lui adresse, Durkheim fait d'importantes concessions. « Les théories juridiques, dit-il dans une discussion sur la détermination du fait moral, ont certainement eu une influence sur l'évolution du droit, comme celles des moralistes sur l'évolution de la morale. Elles sont elles-mêmes des faits qui ont eu des conséquences. Et je n'entends pas nier ces faits ; mais je me refuse à y voir les faits moraux par excellence.... [2] » « Il n'est pas douteux, ajoute-t-il dans la même circonstance, que la *réflexion* tend à devenir un élément de la moralité ; mais il s'agit de savoir si c'est un élément nécessaire, sans lequel la morale ne saurait exister et qui doit être mis sur le même plan que son caractère social[3]. » Et voici, dans la discussion sur la notion d'égalité sociale, une déclaration à la fois très catégorique et très prudente : « Pour ce qui concerne le rôle que joue dans notre vie morale le *besoin logique,* j'ai simplement entendu dire que nous ignorions totalement quelle en était l'importance; que même, selon toute vraisemblance, il était assez limité. Une théorie qui repose sur un postulat contraire me paraît donc un peu risquée[4]. » Qu'elle soit ou non un élément constitutif de la moralité, la réflexion est donc bien un facteur de l'évolution morale, — dont le rôle reste à déterminer, — et une pièce nécessaire de l'explication historique.

Il est vrai que, lorsque Durkheim concède quelque influence à la réflexion, au besoin logique, on peut avoir des doutes sur la portée de cette concession. Tout en reconnaissant le rôle du penseur, du « savant » social, il voudrait

1. *Ibid.*, p. 69.
2. *Bulletin*, mai 1906, p. 200.
3. *Ibid.*, p. 196.
4. *Bulletin*, mars 1910, p. 65.

que ce rôle fût commandé encore par la société. « L'individu peut se soustraire partiellement aux règles existantes, en tant qu'il veut la société telle qu'elle est et non telle qu'elle s'apparaît, en tant qu'il veut une morale adaptée à l'état actuel de la société et non à un état social historiquement périmé, etc. Le principe même de la rébellion est donc le même que le principe du conformisme. C'est à la nature *vraie* de la société qu'il se conforme quand il obéit à la morale traditionnelle ; c'est à la nature *vraie* de la société qu'il se conforme quand il se révolte contre cette même morale[1]. » Pourtant, s'il y a, comme Durkheim le reconnaît, une « spéculation morale », qui jamais « ne s'est donné pour but de traduire fidèlement, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher, une réalité morale déterminée », si « l'ambition des philosophes a bien plutôt été de construire une morale nouvelle, différente, parfois sur des points essentiels, de celle que suivaient leurs contemporains ou qu'avaient suivie leurs devanciers », s'ils ont été « plutôt des révolutionnaires et des iconoclastes[2] », l'individu n'est donc pas dépourvu de toute puissance de création. A la représentation de la société, l'inventeur social ajoute du *sien* : et il faut entendre par là non pas seulement son *sens propre,* — qui peut-être interviendra pour une part, — mais un effort de rationalisation. Il ne saurait se conformer à la nature *vraie* de la société, à la fois quand il obéit à la tradition morale et quand il se révolte contre elle. Mais il oppose à la nature *réelle* de la société une nature *vraie,* — dont peut-être il entrevoit les linéaments dans la réalité, qu'il précise en sa pensée par une faculté d'anticipation logique.

La sociologie durkheimienne tend à méconnaître, dans l'action morale de l'individu, non seulement ce qui est individuel, mais ce qui provient du développement logique de la

1. *Bulletin*, mai 1906, p. 174 ; cf. p. 189.

2. *Ibid.*, p. 196. — Voir l'exemple de Socrate, discuté par Parodi et Durkheim.

personnalité. Sur ce dernier point nous insisterons bientôt, quand nous aurons dit quelques mots du rôle de l'individu dans l'évolution économiqne.

d) On sait — et nous l'avons déjà noté — quelle importance primordiale le matérialisme historique attache aux faits d'ordre économique[1]; pour les représentants de cette tendance, la pensée, dans le développement de l'humanité, n'est qu'un reflet, une sorte d'épiphénomène : le phénomène original, c'est l'évolution économique. Pour nos sociologues, les institutions économiques se développent parallèlement aux autres institutions ; elles ne sont pas privilégiées ; mais là, peut-être seraient-ils moins disposés encore que dans l'ordre juridico-moral à reconnaître l'intervention de l'individu. C'est la *réalité économique* qu'il convient d'étudier et d'expliquer[2] : il faut réagir contre les méthodes simplistes d'après lesquelles on construit la science économique ; « il faut prendre le phénomène dans sa réalité même, et, puisque, dans cette réalité, il se trouve être social, il faut l'étudier et l'expliquer comme tel : à cela la psychologie d'introspection et l'analyse idéologique ne peuvent qu'échouer ; et ne peut y réussir au contraire qu'une méthode expérimentale objective[3] ». Voilà qui est parfait. Il n'est pas douteux — bien que ce principe ait été beaucoup trop méconnu — que la vie

1. Voir, sur le matérialisme historique, une discussion de la Soc. fr. de Phil., *Bulletin* de mai 1902 ; F. Rauh, *Fragments de philosophie morale,* in *Rev. de mét. et de mor.*, janv. 1911, pp. 10-25 (avec une riche bibliogr., p. 11) ; C.-G. Picavet, deux articles critiques dans la *Rev. de Synth. hist.*, oct. 1908, t. XVII, p. 230, avr. 1910, t. XX, p. 182 ; G. Richard, *Unité de l'hist. des sciences et de l'hist. écon.*, *ibid.*, août 1906, t. XIII, p. 1 ; E. Rignano, *Le mat. écon.*, in *Scientia*, 1908, t. IV, 1 ; Ph. Sagnac, *De l'importance relative des faits écon. dans l'évolution hist.*, *ibid.*, 1909, t. V, 2 ; E. Seligman, *L'interprétation écon. de l'histoire* (trad., 1911).

2. F. Simiand, *La méthode positive en science économique*, in *Rev. de Mét. et de Mor.*, nov. 1908, pp. 889-904. Cf. C. R. du Congrès de Philosophie de Heidelberg.

3. *Ibid.*, p. 902.

économique est une fonction de l'être social et doit être traitée comme telle dans la science. Et ici se pose à nous la question du rôle et de la portée de la méthode statistique.

Personne ne peut contester que la statistique, qui fournit des données exactes, qui établit en toute certitude — au moins théoriquement — des relations de phénomènes, des régularités de rapports, est, par excellence, l'instrument qui permet l'étude expérimentale des phénomènes de masse, plus particulièrement des phénomènes économiques. Mais disposât-on, pour l'étude économique des sociétés, de statistiques et plus nombreuses et plus parfaites que ce n'est effectivement le cas, on n'accomplirait jamais grâce à elles qu'une moitié de la tâche scientifique. La statistique ne fait connaître que des résultats extérieurs et, pour ainsi dire, le contour des choses. Elle précise l'effet de causes connues, ou elle invite, par la connaissance des effets, à rechercher les causes inconnues : en elle-même, elle est muette sur les causes. Il y a donc toujours une interprétation à tenter des régularités procurées par un habile maniement des statistiques [1].

Peut-être est-ce abuser des précautions que de ne se hasarder que prudemment à y découvrir l' « action humaine ». Dans le résumé d'un travail, remarquable par la méthode et infiniment ingénieux, sur le *salaire des ouvriers des mines de charbon en France* [2], F. Simiand déclare que, lorsqu'il s'est livré à la recherche des causes, « il apparaissait, dès l'abord, que les relations dégagées... n'avaient pas l'aspect de relations purement mécaniques ; et cela donnait à penser qu'elles devaient manifester l'action de quelque cause qui

1. Voir mes art. cités de la *Nouvelle Revue, La méthode statistique et la question des grands hommes*. — Cf. des remarques judicieuses dans Fr. Maugé, *Le rationalisme comme hypothèse méthodologique* (1909), p. 573, note 2.

2. Cf., in *Rev. de Synth. hist.*, les comptes rendus de J. Chevalier et de P. Fauconnet, fév. et avril 1908, t. XVI, pp. 99, 181.

restait à chercher. L'idée que cette cause était une action humaine, et spécialement une action des hommes intéressés, se présentait de façon naturelle : il y avait lieu de suivre d'abord cette hypothèse pour voir si elle était satisfaisante et dispensait d'en chercher d'autres [1]. » Cette « hypothèse », que les faits économiques sont régis par des causes psychologiques, réussit... : et Simiand découvre les tendances qui rendent compte des phénomènes embrassés dans son étude sous forme de lois. Ces tendances, — c'est dans une note qu'il le reconnaît [2], — on pourrait les appeler « amélioratrices », s'il n'était bon d'éviter les « associations d'idées finalistes ».

En somme, si c'est le besoin logique qui est à la base de l'organisation économique, c'est la logique qui doit faire le fond de l'évolution économique. La clef est toute trouvée : le délicat est de s'en servir. Les effets du besoin logique sont, dans les sociétés complexes, infiniment divers et difficiles à débrouiller. Voilà qui justifie, qui nécessite l'emploi des procédés expérimentaux. La statistique permet de se guider dans le dédale des effets. Interrogée judicieusement, elle précise le jeu des tendances humaines dans leurs manifestations collectives. Mais comme elle ne fait apparaître que les effets de masse, elle invite à interpréter tous les phénomènes par des tendances de masse. L'agent individuel échappe aux prises de la statistique : le statisticien peut en tirer avantage pour dénier un rôle actif à l'individu. L'étude expérimentale, en réalité, doit être conçue plus largement : elle comprend la méthode statistique, et elle la dépasse. Elle a recours aussi à des documents plus directement humains [3]. Elle doit chercher à faire la part du social, sans la préjuger par une méthode exclusive. F. Simiand montre bien la raison d'être pro-

1. Page 492.
2. Page 302, n. 1.
3. Voir É. Levasseur, *La place de l'hist. des faits économ. dans l'ensemble des ét. d'écon. pol.*, in *Rev. int. de l'Ens.*, fév. 1911, p. 104.

fonde de l'emploi de la mathématique en économie [1] ; mais il a tort d'affirmer que cet emploi s'impose parce qu'il va *dans le sens de la réalité*. Si c'est aller *à contre-sens de la réalité* que de vouloir tout expliquer en économique par la psychologie individuelle, c'est peut-être commettre une faute moins grave, mais c'est commettre une faute encore, que de vouloir tout ramener à la psychologie sociale.

Toute l'organisation économique repose sur la différenciation, c'est-à-dire sur l'utilisation sociale de l'individu. Nous nous garderons bien de faire — pour reprendre notre expression — le roman des origines. Mais il semble que la société, quand elle naît de l'instinct social, du besoin d'entr'aide, tire parti, dans une sorte de demi-conscience, des différences naturelles et des diversités fortuites qui, si faibles soient-elles, différencient encore les unités sociales. La division du travail préexiste à la société et ne peut manquer de se produire dans la société. L'homme et la femme, l'adulte, le vieillard et l'enfant, le plus ou moins bien doué à tel ou tel point de vue ne joueront pas le même rôle économique, et la poussée sociale — tout comme elle fera le chef — donnera à chaque unité l'attribution qui lui conviendra dans l'intérêt commun. A ce moment, c'est bien tous pour chacun, chacun pour tous. La vie économique, qui repose sur une différenciation commençante, se poursuivra par une différenciation progressive. Que deviendront, dans le progrès de cette différenciation, les rôles respectifs de la société et de l'individu ?

Pour Durkheim, qui ne veut faire intervenir le besoin logique ni dans la société ni dans l'individu, la différenciation sociale ne naît pas spontanément des différences individuelles. Ces différences sont « peu de chose », d'ailleurs ; « ce n'est qu'un germe à peine distinct » [2]. Pour qu'elles soient utili-

1. *Année Soc.*, t. XI, pp. 516-545, not. pp. 541-545.
2. *Division du travail social*, p. 247.

sées, une condition est nécessaire. Il faut que la société se soit accrue suffisamment en volume et en densité (on ne nous dit toujours pas ce qui peut produire cet accroissement) : le nombre des unités étant devenu tel qu'elles entrent nécessairement en concurrence, il ne leur reste d'autre solution que de se spécialiser, de se rendre utiles les unes aux autres. Voilà donc le darwinisme installé au cœur de la théorie : voilà la lutte pour la vie qui s'intercale entre les origines de la société et l'organisation économique, et qui vient résoudre les difficultés nées d'une insuffisante explication du lien social. Les progrès de la division du travail entraînent ceux de la solidarité ; et ainsi les uns et les autres proviendraient de causes purement mécaniques [1]. — Cependant, on déclare qu'il y a des *formes anormales* où la division du travail, au lieu d'aboutir à la solidarité, produit des résultats différents ou opposés. On reconnaît même qu'il n'y a pas de société où l'effet normal ne se trouve quelque peu dénaturé. Preuve évidente que l'évolution économique ne dépend pas mécaniquement de la morphologie sociale.

Cette poussée sociale, qui utilise et qui favorise la différenciation économique, — comme celle qui crée le *pouvoir,* — aboutit très normalement à des effets contradictoires. Si la différenciation ne repose pas sur la lutte, — car c'est pour éviter la lutte que les êtres semblables s'associent et pour parfaire l'association qu'ils se divisent le travail, — la différenciation, arrivée à un certain degré, provoque la lutte, en opposant les uns aux autres les individus ou les groupes différenciés [2]. Il arrive ceci, qu'en se compliquant, le lien social tout à la fois se resserre et se relâche. Il se resserre au point de vue des institutions. Dans l'organisation matérielle qui s'est constituée, tout changement a des répercussions lointaines et des effets absolument imprévus : de là l'hétérogé-

1. *Ibid.*, pp. 257-259.

2. Sur les bienfaits de la lutte, voir Tarde, *Psychologie économique* (1902), livre II.

néité des résultats avec les intentions de certains agents. Il se relâche au point de vue de la conscience. Ce n'est pas seulement ce que l'individualité a de fortuit qui jouera son rôle; c'est ce qu'elle a d'intime qui cherchera à se libérer : le besoin logique, sous la forme égoïste, pourra mettre à profit les institutions pour se satisfaire. Les intérêts de la société, des groupes, des individus entrent en lutte, — conflit logique, — cherchent à se concilier — accord logique. Et le développement même de la conscience individuelle permet à la conscience sociale réfléchie de se développer[1].

Qu'il s'agisse de la production des valeurs ou de leur répartition, il y a donc des initiateurs ; et il y en a par qui passe la conscience sociale ou la conscience d'un groupe. L'initiative qui vise à la production de valeurs en créant un besoin nouveau et factice et qui, en ce qui concerne la répartition, ne tend qu'à l'enrichissement d'un individu ou de quelques individus, si encadrée qu'elle puisse être dans les institutions économiques existantes, n'a rien de social. L'initiative qui tend à la production de valeurs utiles, à un régime de production avantageux pour un groupe plus ou moins étendu, à une répartition meilleure des biens, est d'inspiration éminemment collective ou sociale. Encore une fois les initiatives, même les plus réfléchies, ne produisent pas toujours les effets attendus : mais ces initiatives existent, et elles produisent un réajustement constant des rapports d'intérêts, un jeu constant de luttes et d'accords[2]. Et dans ce domaine aussi, l'individu

1. Tarde, appliquant ici une de ses idées familières, fait ressortir et exagère, lui, le rôle de l'invention en écônomique.

2. Comme le dit ingénieusement Simiand (*Année Soc.*, t. XI, p. 543), la *valeur*, qui est le pivot de toute l'organisation économique, est un phénomène surprenant, à la fois psychologique et quantitatif, une *opinion qui est une quantité* ; et elle n'est quantité qu'en étant sociale. Or l'individu peut créer des valeurs, faciliter la production des valeurs, changer la répartition des valeurs. C'est le résultat institutionnel des initiatives individuelles, objectivement et quantitativement saisissable, qui permet à la statistique de s'appliquer partout dans ce domaine, en masquant les initiatives mêmes.

peut devancer le milieu social : qu'il s'agisse de la production ou de la répartition, il y a des inventeurs économiques. Il y a des génies inventifs qui s'appliquent et se complaisent à résoudre des problèmes techniques au bénéfice de la société, — qui se les posent sans même que la société les ait posés. Il y a des « uchronistes » dont l'erreur d'aujourd'hui est la vérité de demain, qui portent en eux une représentation de la société économique plus vraie, plus juste, plus logique que la réalité, — et que, par conséquent, la réalité n'a pas fournie[1]. Le droit économique se fonde, pour une large part sur les rapports économiques spontanés, pour une part moindre — et d'ailleurs variable selon les époques — sur les doctrines économiques. Mais pour qui suit l'histoire de ces doctrines et voit des penseurs isolés réaliser en idée tant de réformes que la société n'a souvent accomplies que longtemps après, n'est-il pas clair qu'ici encore l'individu a un pouvoir d'anticipation logique ? De quel droit opposera-t-on aux faits une théorie éliminatrice de l'individu ? Non qu'un esprit individuel crée jamais de toutes pièces son invention ; mais c'est une élite qui a préparé ce que l'inventeur précise ou développe : et nous retombons toujours sur l'individu.

Dans l'*Année Sociologique,* H. Bourgin, rendant compte d'ouvrages sur quelques tentatives de réalisations communistes, comme l'Icarie de Cabet[2], reproche aux historiens de ces *expériences* sociales d'avoir trop souligné « ce qui est individuel, biographique, ce qui concerne les caractères, les goûts, les conceptions, les actes des individus ». « Or, *sans doute,* ajoute-t-il, Icarie et les communautés américaines ont été fondées, inspirées ou gérées par *des hommes dont l'action personnelle a mis sa marque sur elles : mais...* l'action de ces hommes a été constamment dépassée, préparée, dirigée par *quelque chose de commun*, par un esprit collectif, par un

1. A ces systèmes uchronistes d'autres, d'ailleurs, s'opposent, qui s'attachent à justifier ce qui est, par des lois prétendues nécessaires.

2. Cf. *Rev. de Synth. hist.*, févr. 1909, t. XVIII, p. 52.

ensemble d'aspirations, de croyances, de concepts, de vouloirs communs, qui s'est manifesté et réalisé en eux et par eux [1]. » La vérité est qu'il ne faut pas être exclusif. Il convient de rechercher les conditions sociales qui ont provoqué la réalisation de telles expériences, d'étudier la nature des êtres collectifs ainsi constitués et les raisons pour lesquelles ils n'étaient pas viables. Mais puisqu'ici l'initiative individuelle et l' « utopie » ont joué un rôle évident, puisqu'il y a ici comme un grossissement — par l'entreprise de créer artificiellement des sociétés parfaites au point de vue économique — d'une tendance normale à perfectionner les sociétés naturelles, comment la préoccupation « biographique » ne serait-elle pas, elle aussi, légitime? D'une façon générale, c'est une tâche qui s'impose, même en économie, de déterminer — partout où les documents le comportent — ce que peuvent pour la logique les individus, dans quelle mesure ils sont capables de dépasser le milieu, dans quelle mesure de le transformer ou de déposer en lui le ferment de transformations futures.

Après avoir protesté avec raison contre les interprétations économiques conceptuelles, constructives, n'allez pas gâter votre programme si séduisant, — étude expérimentale de la réalité économique, — en ne considérant, en ne voulant considérer que le facteur social et les éléments collectifs de cette réalité.

§ 2. — L'effort de la sociologie durkheimienne tend à trouver dans la nature de la société non seulement l'explication complète de l'évolution sociale, mais celle de la vie intellectuelle elle-même.

a) La sociologie n'est pas « un corollaire de la psychologie » : c'est la psychologie, au contraire, qui est un

1. Tome XI, p. 569.

corollaire de la sociologie; ou, du moins, la psychologie proprement individuelle n'est qu'un germe organico-psychique, tout à fait indéterminé et insignifiant. « Produits de la vie en groupe, c'est la nature du groupe qui seule peut les expliquer », dit Durkheim des états de conscience. Presque toute la psychologie, tout ce qui est important dans la psychologie, est socio-psychologie. Ou les transformations psychiques de l'humanité sont nées de rien, ou l'homme ne dépendant que de trois sortes de milieux, — l'organisme, le monde extérieur, la société, — il n'y a que ce troisième milieu qui ait suffisamment changé pour expliquer « les changements parallèles de la nature individuelle »[1].

Toutes ces affirmations, qui ont un air de paradoxes, l'école de Durkheim a cherché de plus en plus à les justifier. Elle tient à se distinguer par une précision plus grande, par une application consciencieuse de la méthode expérimentale à ces questions délicates, de penseurs qui ont affirmé, eux aussi, que la raison est *fille de la cité*. Elle reprochera, par exemple, à E. de Roberty, qui explique la connaissance et la raison — sinon la conscience et l'intelligence — par l'interaction mentale et qui fait de la sociologie la « science fondamentale de l'esprit », de s'en tenir encore aux « programmes généraux »[2]. Dans la dernière *Année Sociologique*[3] figure pour la première fois cette rubrique : *Les conditions sociologiques de la connaissance;* mais depuis longtemps ce problème était, en réalité, « au premier rang des préoccupations » du groupe. Un mémoire de Durkheim

1. *Division du travail social*, p. 340.

2. Voir *Année Soc.*, t. XI, pp. 46-47, le c. r. de la *Sociologie de l'action*, par C. Bouglé. — L'œuvre de E. de Roberty est intéressante et souvent profonde. Voir, dans la *Rev. de Synth. hist.*, son article sur *La genèse sociale de la raison et les origines rationnelles de l'action*, août 1907, t. XV, p. 1 ; les c. r. de son *Nouveau programme de sociologie* (1904), août 1904, t. IX, p. 110, et de sa *Sociologie de l'action* (1908), t. XVIII, p. 190, par le Dr Jankelevitch.

3. Tome XI, p. 41.

et Mauss, *De quelques formes primitives de classification, Contribution à l'étude des représentations collectives*[1], un mémoire de H. Hubert sur *la représentation du temps dans la religion et la magie*[2], des notes de sociologie religieuse ont préludé à l'étude directe des origines de la raison. C'est en faisant de la sociologie religieuse que Durkheim et ses collaborateurs ont été amenés à ce problème. Si la connaissance, à l'origine, est étroitement liée à la religion et si la religion est exclusivement une fonction sociale, la connaissance devait apparaître toute sociologique dans ses conditions premières. Ainsi abordé, le problème s'est dégagé de plus en plus nettement : il ne s'agit de rien moins, désormais, que d'édifier une nouvelle théorie, une théorie positive de la connaissance[3].

Peut-être allons-nous trouver ici la manifestation la plus contestable du parti pris doctrinal que nous reprochons aux admirables travailleurs de l'*Année Sociologique*[4].

b) Ils partent d'une idée qui est profondément juste et de grande importance, — c'est qu'il ne faut pas aborder l'étude des primitifs avec l'illusion de trouver chez eux notre psychologie. Il y a une mentalité des primitifs qui n'est pas la mentalité des civilisés. Il faut se défaire momentanément de l'armature logique dans laquelle nous pensons, il faut chercher à concevoir une pensée indéterminée, fluide, ondoyante, à la fois concrète et chimérique, attachée aux objets et établissant entre eux les plus étranges relations, pour

1. *Année Soc.*, t. VI, 1903.
2. 1905, École des Hautes Études (section des sciences religieuses). Voir les *Mélanges d'histoire religieuse* de Hubert et Mauss.
3. Voir Hubert et Mauss, *Introduction à l'analyse de quelques phénomènes religieux*, in *Rev. de l'Hist. des religions*, sept.-oct. 1908, pp. 163-203 (préface des *Mélanges* cités plus haut) ; Durkheim, *Sociologie religieuse et théorie de la connaissance*, in *Rev. de Mét. et de Mor.*, nov. 1909, pp. 733-758 ; *Année Soc.*, t. XI, pp. 41 et suiv. ; Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (*Travaux de l'Année Soc.*, 1910).
4. Voir sur l'importance et *les progrès de la sociologie religieuse* mon article, *Rev. de Synth. hist.*, fév. 1906, t. XII, pp. 16-43.

avoir quelque notion de ce qu'ont été, à l'origine, non seulement les esprits, mais les institutions — et notamment les institutions religieuses.

L. Lévy-Bruhl, dans son livre récent et déjà classique sur les *fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, a réuni un grand nombre de matériaux et, avec beaucoup de pénétration, élaboré plusieurs lois psychologiques qui nous aident à comprendre cette mentalité spéciale. Ce qui la caractérise essentiellement, c'est que les représentations sont en rapports moins étroits avec les objets extérieurs qu'avec les émotions intérieures : animaux, plantes, êtres inanimés, etc. ont pour les primitifs des propriétés mystiques, des vertus occultes, et c'est dans le sens de ces propriétés qu'est orientée la perception. Ainsi le primitif est « imperméable à l'expérience », indifférent aux démentis qu'elle lui inflige : il crée la réalité plus qu'il ne se la représente, ou plutôt il double les apparences des choses d'une réalité qu'il crée. Les liens qu'il établit entre les objets répondent à cette conception mystique de la réalité : tout peut participer à tout (*loi de participation*), une chose peut être elle-même et autre chose. C'est la mentalité *prélogique*[1]. La loi de participation joue ici le même rôle que, dans la mentalité logique, le principe de contradiction ; des synthèses fondées sur des préconceptions,

1. Ainsi, il n'y a point place dans les sociétés inférieures pour nos concepts de *vie*, de *naissance*, de *mort*. « Les phénomènes physiologiques, que ces mots désignent pour nous, n'ont qu'un intérêt secondaire aux yeux des primitifs, ou plutôt ils ne sont pas aperçus comme tels. Les morts « vivent », quelquefois d'une façon plus intense que les vivants ; par contre, il y a des vivants qui sont en état de « mort » ; il ne suffit pas d'être (physiquement) venu au monde pour être « né », pas plus qu'il n'y a synchronisme entre l'extinction de la vie organique et la « mort » ; enfin l'initiation des jeunes gens est une véritable « naissance », qui fait suite à une « mort ». En réalité, ces mots dénotent des changements d'état mystique, des déplacements de l'individu dans le monde invisible, des participations en train de se nouer ou de se rompre. » R. Hertz, c. r. du livre de Lévy-Bruhl, in *Rev. de l'Hist. des religions*, nov.-déc. 1910, p. 360.

et par suite soustraites à l'expérience, tiennent lieu de concepts fondés sur l'analyse, sur l'expérience : l'abstraction, la généralisation, les classifications se produisent conformément à cette « atmosphère de potentialité mystique » où baignent les représentations[1].

L'analyse de cette mentalité est d'un intérêt extrême. Certainement L. Lévy-Bruhl et le groupe de l'*Année Sociologique* sont dans le vrai en se refusant à admettre, pour un grand nombre de représentations primitives et pour les institutions qui s'y rattachent, les explications qui se réfèrent à la psychologie des civilisés et au mécanisme d'un « esprit humain » partout et toujours identique[2]. Sont-ils également dans le vrai lorsqu'ils croient prouver par l'étude de cette mentalité primitive l'origine sociale de la pensée ? Pour eux, en effet, la mentalité prélogique est sociale : elle l'est, comme liée à la vie du groupe, — dont nous savons quelle est, dans les états de foule, l'intensité, l'unanimité de sentiment, — et comme liée à la conscience même qu'a le groupe d'une participation réelle où les êtres se fondent les uns dans les autres. Pour nous, c'est un problème de savoir si la mentalité prélogique est exclusivement sociale, et c'en est un surtout de savoir comment naît et se développe la pensée logique.

L. Lévy-Bruhl, à vrai dire, reconnaît que le logique et le prélogique coexistent dans les sociétés inférieures[3]. Rejetant la théorie qui attribuerait tout le logique aux représentations individuelles et le prélogique aux représentations collectives, il fait observer qu'il est impossible, chez les primitifs, de « tracer une ligne de démarcation nette » entre les unes et les autres : « Dans ces sociétés, autant et *plus*

1. Sur la mémoire qui, par sa puissance même, joue — comme l'hérédité — un rôle fixateur, voir p. 116.

2. Voir Lévy-Bruhl, *op. cit.*, Introduction, et Durkheim, in *Rev. Phil.*, janv. et févr. 1909, *Examen critique des systèmes classiques sur l'origine de la pensée religieuse* (animisme et naturisme).

3. *Op. cit.*, p. 113.

peut-être que dans la nôtre, toute la vie mentale de l'individu, dit-il, est profondément *socialisée* [1]. » — *Socialisée :* le mot nous semble d'une justesse parfaite. Socialisée, et non sociale, est, pour nous, la mentalité prélogique elle-même. Si, aujourd'hui encore, l'individu, en tant qu'individu, a une part de vie mentale qui n'est pas sans analogies avec la mentalité prélogique, — ce que Th. Ribot a si bien étudié sous le nom de logique des sentiments, — à plus forte raison le primitif a-t-il en lui le germe de cette mentalité : et non seulement on ne nous démontre pas le contraire, mais ce contraire est inconcevable, puisque la société ne préexiste pas aux individus. Ce qui est exact, — et sur quoi il est intéressant d'insister, — c'est que, en tant qu'être social, le primitif est *poussé* à penser de cette façon. « Il n'y a rien de plus *socialisé* chez les primitifs que les émotions [2] » : cette sorte de symbiose sociale, où « des états mentaux collectifs d'une intensité émotionnelle extrême [3] » s'expriment *directement* par les institutions et les cérémonies, représente le maximum d'imperméabilité à l'expérience, ou, si l'on veut, d'expérience mystique. La nature est donc « perçue, sentie, vécue » par les membres d'une société inférieure d'une façon conforme aux émotions collectives. La société, à l'origine, tend, avant tout, à s'organiser et, dans une vie essentiellement prélogique et mystique, elle développe la raison pratique [4], non la raison théorique.

Cependant l'individu, dans sa vie personnelle, ne peut pas ne pas obéir, en quelque mesure et sans concepts proprement dits, à une logique, analogue à la nôtre, ne pas acquérir quelque expérience objective, ne pas appliquer le principe de contradiction : cette vie, sans cela, serait, à tout moment, compromise. L'individu est artisan de logique, et

1. *Ibid.*, p. 112.
2. *Ibid.*, p. 116.
3. *Ibid.*, pp. 426-427.
4. Sous sa forme intuitive, non réfléchie.

cette logique qu'il crée [1] s'agglutine, dans la vie sociale, à l'élément prélogique dont elle limite — dont elle limitera de plus en plus — l'action.

En somme, on ne saurait dire que la mentalité prélogique soit la mentalité des primitifs, et la mentalité logique celle des civilisés. Il est plus juste de distinguer une mentalité inférieure où *domine* l'élément prélogique, et une mentalité supérieure où *domine* la logique [2]. Or, quelque part qu'ait la

1. « L'homme n'a pas la raison parce qu'il est un animal social ou « politique », comme disait Aristote ; il est un animal social parce qu'il a la raison....La pensée n'existe et ne se réalise que dans les esprits individuels. Or, comment pourraient-ils s'entendre mutuellement, si chacun d'eux ne pouvait pas s'entendre avec lui-même ? On oublie trop que les esprits sont incommunicables et impénétrables les uns aux autres ; et si le langage est un produit social, les idées que nous exprimons par son moyen ne peuvent en être un. On a beau seriner des mots à un enfant : il n'acquerrait jamais les idées correspondantes, non plus qu'un perroquet, s'il n'était capable de les construire lui-même, de les créer en lui et par lui.... Si les hommes peuvent communiquer entre eux, s'entendre et se constituer en société, c'est parce qu'ils sont capables de former à peu près les mêmes idées, et surtout de les lier de la même manière, d'établir entre elles les mêmes relations. » L. Couturat, *La Logique et la philosophie contemporaine*, in *Rev. de Mét. et de Mor.*, mai 1906, p. 327.

2. P. Lapie, dans son étude sur *Les fonctions mentales dans les soc. inf.*, in *Rev. de Mét. et de Mor.*, nov. 1910, pp. 795-822, — et c'est une preuve du mérite de cet ouvrage, d'avoir provoqué d'importantes discussions, — montre bien qu'il n'y a entre les mentalités du sauvage et du civilisé qu'une différence de degré, non de nature. Il ne faut pas opposer au sauvage un « sur-civilisé », un « civilisé idéal ». Un logicien, un psychologue savent ce que doit être la perception pour être vraie ; mais la majorité des hommes — à plus forte raison les enfants — ne critiquent pas le témoignage de leurs sens, ne savent pas éliminer de la perception les éléments subjectifs ou les croyances collectives qui la faussent (pp. 801-802). D'autre part, la loi de participation n'est « qu'une application naïve de la loi d'identité à des perceptions mal débrouillées et à des concepts mal formés ; c'est l'application d'un principe logique par une sensibilité exubérante, par un esprit qui succombe sous le poids de ses sensations, de ses émotions et de ses images » (p. 821). Et H. Delacroix, dans la *Rev. Phil.*, sept. 1910, pp. 279-291, a montré également que, sous la distinction du logique et du prélogique, on trouve peut-être « celle de l'analyse logique et de la synthèse confuse, et aussi celle de l'esprit et du cœur ».

société dans la mentalité prélogique, le rôle de l'individu n'y est pas nul ; et, dans l'évolution logique, il est capital. L. Lévy-Bruhl, dans la dernière partie de son beau livre, montre d'une façon très précise comment et dans quel sens s'accomplit l'évolution mentale des sociétés. « Lorsque les rapports du sujet social collectif avec les sujets individuels qui le composent évoluent, les représentations collectives évoluent du même coup[1] » ; l'élément intellectuel, cognitif, « tend à se dégager des éléments émotionnels et moteurs sous lesquels il était d'abord enveloppé[2] » ; il parvient ainsi à se différencier, et devient perméable à l'expérience, sensible aux contradictions que la nature lui inflige. Mais, en lisant ces pages judicieuses, on ignore absolument *pourquoi* « la conscience individuelle de chacun des membres du groupe tend à s'affirmer[3] », s'il y a là un effet ou une cause de l'évolution mentale de la société.

Or, nous croyons que la vraie solution est celle-ci : l'individu est cause, et il est effet. Il est cause parce qu'il est une réalité, non quelque chose de vide que la société remplirait, parce qu'il est une réalité créatrice de logique. Il est effet parce que les progrès de la logique mentale, de la *pensée,* s'ils ne s'accomplissent point *par* la société, ne s'accomplissent que *dans* la société.

L'action de la société sur l'individu, au point de vue mental, est multiple. — Elle le lie à lui ; elle entretient en lui la mentalité prélogique, les notions sentimentales de valeur. Nous avons déjà plusieurs fois insisté sur les états de foule. La foule sent, veut, agit : une tribu, un peuple civilisé même, dans les moments de crise où la conscience collective est en jeu et crée du social, sentent, veulent, agissent. La foule ne *pense* pas : une tribu, un peuple, à l'état de crise, ne pensent pas, ne créent pas de la pensée ; ils utilisent la pensée acquise[4]. Encore la foule

1. *Op. cit.*, p. 430.
2. *Ibid.*, p. 442.
3. *Ibid,*, p. 431.
4. Quelquefois une pensée individuelle les utilise.

est-elle inférieure à certains des éléments qui la composent. Les foules, dans un peuple donné, sont inférieures à la civilisation de ce peuple. « Les haines de races, et les émotions qu'éveille même chez des civilisés ce qui se présente comme étranger[1] » sont des survivances de la mentalité prélogique. Quand les idées mènent la foule, elle les transmue en sentiments, et souvent elle se laisse entraîner par le sentiment au delà des idées ou à côté.

D'autre part, la société fortifie l'individu comme agent logique. Car cette vie même, prélogique et mystique, de la société implique une possibilité de communication, un matériel mental identique, des virtualités logiques sur lesquelles nous insisterons tout à l'heure, un germe de raison que l'association éprouve et fait croître. Et quand la société s'étend, se complique, — en vertu de cette logique active dont la source est encore l'individu, — la conscience sociale se relâchant, la mentalité logique se développera plus librement dans l'individu. Elle se développera particulièrement dans certains individus, plus doués, — qui sont les inventeurs logiques. Il est probable qu'ici aussi il y a une période, postérieure à celle de la « symbiose » spontanée, où la pesée sociale s'exerce du dehors pour entraver l'essor du non-conformisme. Puis la pensée, dans l'individu, se libère, de plus en plus ; et de plus en plus, de cette pensée libérée quelque chose filtre dans les représentations collectives, — jusqu'au jour où la pensée *s'institutionalise* et où la société même en assure le libre progrès.

Schème bien vague, et tout hypothétique ; mais ce qui nous semble évident, c'est que la société et l'individu, au point de vue mental, sont à la fois en opposition, virtuelle ou effective, et en relation intime. Durkheim et les travailleurs qui se rattachent à lui ont donc le tort de ne pas reconnaître ce jeu compliqué d'action et de réaction constantes ; de ne

1. *Op. cit.*, p. 429.

pas distinguer, dans leurs études sur la genèse de la pensée, ce qui est individuel — au sens d'*humain* ou de *logique* — de ce qui est social; de ne pas se rendre compte que l'action de la société se borne à affermir, libérer ou développer la logique rationnelle, qu'elle ne saurait la créer. C'est l'individu qui la crée.

L'homme, nous dit-on, est moins « un point de départ qu'un point d'arrivée[1] ». Soit : cela dépend du sens que l'on donne au mot *homme*. Les principes qui constituent la raison *actuelle* sont « de savants instruments de pensée, que les groupes humains ont laborieusement forgés au cours des siècles et où ils ont accumulé le meilleur de leur capital intellectuel ». Soit encore : mais cela ne prouve pas que le premier apport soit social. Il faut faire l'histoire de l'esprit humain. D'accord ; et, quoique cette histoire ne soit pas faite, peut-être l'idée n'en est-elle pas absolument neuve. Il faut faire cette histoire en y déterminant le rôle de la société en tant que société : on sait assez que nous ne nions pas cette « réalité *sui generis* » ; nous sommes absolument d'accord avec nos sociologues, et nous trouvons qu'ils ont eu cent fois raison d'insister sur ce facteur trop négligé. Mais nous protestons contre l'abus où sont tombés par tendresse naturelle pour l'idée qu'ils ont mise en lumière ces bons travailleurs qui, dans leur souci de science exacte et probe, seraient dignes d'échapper à cette faiblesse.

Nous ne croyons pas du tout qu'en s'appliquant à l'étude des catégories, ils aient « outre-passé leurs droits » et « compromis le bon renom de la sociologie »[2] ; mais nous

1. Durkheim, *Sociologie religieuse et théorie de la connaissance*, art. déjà cité, p. 755.

2. Hubert et Mauss, *Introd. à l'étude de quelques phénomènes religieux*, art. cité, p. 198 : « En nous appliquant à l'étude des catégories, nous avons, paraît-il, outrepassé nos droits et l'on nous accuse de compromettre le bon renom de la sociologie, en l'étendant indûment jusqu'aux limites de la dialectique. Notre domaine ne va, nous dit-on, que jusqu'où l'on trouve des institutions. On nous abandonne le sacrifice, une partie de la

sommes convaincu qu'ils ont tort, en s'y appliquant, de ne pas faire un départ rigoureux de ce qui est d'apport social et de ce qui est d'apport individuel dans l'évolution psychologique. Voilà notre querelle, et elle nous semble d'importance. Nous avons déjà parlé de leurs fréquentes réserveset restrictions. Ces restrictions se trouvent le plus souvent dans des incidentes, dans des notes[1] : nous faisons, nous, passer dans le texte, dans la doctrine, ces restrictions — qui sont capitales.

c) Sans entrer dans des détails qui ne seraient pas à leur place ici, il convient que nous considérions de plus près la tentative qu'ils font pour tirer le logique du prélogique et le rationnel du social. C'est avec une précision toujours plus rigoureuse — nous l'avons dit — que Durkheim, H. Hubert et M. Mauss étudient les cadres dans lesquels s'organisent les représentations. Ils s'attachent à montrer que ces *catégories* qui constituent « l'ossature de l'intelligence », étant nées « dans la religion et de la religion », doivent être « des produits de la pensée collective »[2]. Qu'il s'agisse des notions de

magie ; on nous conteste l'autre et non moins catégoriquement toute une partie de la mythologie. On a réservé tout ce qui est mental à la psychologie. Les sociologues n'auraient pour eux que les groupes et leurs pratiques traditionnelles.... » En note, on renvoie à mon art. cité, pp. 16, 29 et suiv., 36 et suiv., 42.

1. Voir Durkheim, art. cité, p. 744, note 2, 746, bas de la page, surtout 750, bas de la page et note 1 : « Nous ne voulons pas dire... qu'il n'y ait rien dans les représentations empiriques qui prépare et même annonce la représentation rationnelle.... Si l'expérience était complètement étrangère à tout ce qui est rationnel, la raison ne pourrait pas s'y appliquer.... Une analyse complète des catégories devrait donc chercher, jusque dans la conscience individuelle, ces formes rudimentaires, ces germes de rationalité ; nous ne songeons pas à contester l'utilité de ces recherches psychologiques. Tout ce que nous voulons établir, c'est que, entre ces germes indistincts et la raison, il y a une distance comparable à celle qui sépare les propriétés des éléments minéraux dont est formé le vivant, et les attributs caractéristiques de la vie, une fois qu'elle est constituée (?). »

2. Durkheim, art. cité, p. 743. Il ajoute : « Tout au moins — car, dans l'état actuel de nos connaissances en ces matières, on doit se garder

temps et d'espace, ou de celles de genre, de force, de personnalité, de causalité, de non-contradiction même[1], on échappe, disent-ils, à l'éternel débat entre l'empirisme et l'apriorisme, on explique que la raison soit irréductible à l'expérience individuelle, en en faisant un produit social. — Mais si c'est l'organisation sociale qui se reflète dans l'organisation intellectuelle, il restera toujours à expliquer l'organisation sociale elle-même. Il semble bien que le seul moyen d'échapper à ces difficultés soit précisément de voir dans la raison le développement par un travail très lent, très compliqué, — en partie social, — d'un germe individuel très humble mais très fécond.

Prenons quelques exemples.

On nous dit, à propos de certaines formes de classification primitives[2], que la genèse de la fonction classificatrice est sociale : or, si le cadre extérieur des premières classifications est fourni par la société, parce qu'il règne, à l'origine, un « sociocentrisme » naturel et intense, en résulte-t-il nécessairement qu'il n'y ait pas, dans l'individu même, un besoin logique de classer, d'ordonner, d'unifier le divers[3] ? Le système de groupes, coordonnés et subordonnés, que réalise la société ne traduit-il pas précisément le même besoin qui se manifeste gauchement dans l'esprit ? Il y a donc une histoire à faire de la fonction classificatrice, mais il ne faut pas affirmer que ce soit un simple chapitre de sociologie.

On nous montre tout ce qu'il y a de collectif — et de religieux — dans la représentation du temps[3] : les rites, les fêtes, les cérémonies rythment l'activité humaine, d'une façon toute

de toute thèse radicale et exclusive — il est légitime de supposer qu'elles doivent êtres riches en éléments sociaux. »

1. *Ibid.*, p. 746.

2. *Année Soc.*, t. VI, 1903.

3. Hubert, *Étude sommaire de la représentation du temps dans la religion et la magie* dans le Rapport de l'École des Hautes Études (sect. des sciences relig.), 1905 (cf. *Mélanges*) et Durkheim, art. cité, p. 744. — Voir mon article cité, p. 38.

qualitative, par des émotions collectives qui peu à peu dégagent et affermissent la notion de temps. Mais tout ce travail d'organisation du calendrier religieux ne s'intercale-t-il pas entre la prénotion confuse, intuitive, — fondée sur le souvenir des états de conscience individuels et de rythmes objectifs comme celui du jour et de la nuit, — et la notion abstraite, neutre, quantitative, scientifiquement déterminée, du temps ? De même encore pour l'espace : entre les sensations individuelles, d'où résulte une intuition confuse, et la notion de l'espace, telle que la géographie et l'astronomie la déterminent, telle que la considère la spéculation abstraite, s'intercalent les conceptions les plus variées : l'espace est représenté et différencié d'après des valeurs affectives, d'après l'organisation sociale, à l'image de la société [1]. — Il y a donc une histoire à faire des notions de temps et d'espace, — qui ne nous semble pas être non plus un simple chapitre de sociologie.

Dans les infinis tâtonnements qui ont changé en outils maniables et puissants les principes obscurs d'une activité mentale, d'abord humble et gauche, la société, — on ne saurait trop insister sur ce point, — non seulement ne joue pas un rôle initiateur, mais joue souvent un rôle retardateur. On a dit qu'à l'origine, il fallait « être plusieurs pour affirmer » ; et il est certain que l'accord social, tenant lieu de contrôle expérimental, consolidait et objectivait la pensée ; mais il est certain aussi que cet accord, tout en fortifiant la pensée, la raidissait dans des conventions, la ligotait dans des demi-vérités, dans des contre-vérités, — qui étaient *vérités sociales*. En d'autres termes, ce qu'on affirme à plusieurs, ce qu'on affirme d'autorité sociale, peut être le dogme, au lieu d'être la vérité [2]. La société s'interpose entre la nature et l'individu,

1. Durkheim, art. cit., pp. 744-746. — On peut voir dans la *Division du travail social*, p. 272, un effort pour lier la genèse de la faculté même d'abstraire à l'accroissement de volume des sociétés.

2. « Pour pouvoir vivre, [la société] n'a pas seulement besoin d'un suffi-

et il arrive qu'elle la lui cache. Sans doute, elle est, elle-même, dans la nature ; et c'est pourquoi, à travers elle, les « relations fondamentales qui existent entre les choses — celles-là justement que les catégories ont pour fonction de traduire[1] » — peuvent, dans une certaine mesure, se préciser : mais elle est soumise aux contingences, — ethniques et autres, — elle est singulièrement variable et mouvante, et les notions s'y nuancent de ces contingences diverses, y ont « la couleur particulière que prend chaque phénomène dans chaque société[2] ». Ainsi la raison, pour être la raison, pour exprimer correctement, pour exprimer clairement la nature, doit se débarrasser des déterminations adventices dont la société l'affecte et la voile. Et, bien que la société ait contribué à former la raison, il faut se garder de confondre l'autorité de la société et l'autorité de la raison.

C'est l'interférence de la société et de l'individu, au point de vue mental, que traduisent, à l'origine, les institutions religieuses. Nous avons amicalement reproché aux excellents sociologues de l'*Année* de ne pas le reconnaître assez nettement[3]. Par une suite de recherches minutieuses et ingénieuses, ils sont arrivés à des conclusions tout à fait remarquables sur la représentation du *sacré*, étrange, brumeuse, profonde, qui

sant conformisme moral ; il y a un minimum de conformisme logique dont elle ne peut davantage se passer. Pour cette raison, elle pèse de toute son autorité sur ses membres, afin de prévenir toute dissidence. » Durkheim, art. cité, p. 751.

1. *Ibid.*, p. 753.

2. Hubert et Mauss, art. cité, p. 200.

3. Voir mon art. cité, pp. 24, 30 et suiv. J'ai relevé, par exemple, ces lignes, à la fois décisives et hésitantes, de Hubert dans l'*Introduction* au *Manuel d'Histoire des religions* de Chantepie de la Saussaye (trad. 1904), p. XXX : L'éloignement où nous apparaissent les religions anciennes ou primitives « efface les individus dans les masses unanimes. Mais si l'on étudie les phénomènes religieux sur le vif et dans une religion qu'on partage jusqu'à un certain point, on sera conduit naturellement à faire la part plus belle à l'initiative des individus. *On aura tort, au moins en partie*, car nous sommes évidemment mauvais juges de notre propre singularité. »

est l'idée-mère de la religion[1]. Le sacré est une « qualité d'où résulte une force effective » et, en même temps, un milieu où l'on entre par les rites. En pénétrant dans le sacré, en disposant du sacré, on a le pouvoir de réaliser ses désirs. Le sacré, ou force-milieu, implique confusément les notions de substance et de cause : il annonce de loin la philosophie et la science, comme les rites annoncent de loin les techniques et les sciences[2]. Or, si le sacré s'organise dans la société, faut-il croire qu'il ne soit pas fondé dans la « nature humaine »[3] ?

Il est très possible que ce soient des états sociaux, le sentiment vif d'une force supérieure à l'individu, éprouvé dans l'exaltation et le désir collectifs, qui aient donné une relative précision au sacré dans des institutions primitives — comme le totémisme. Il y a eu là une sorte de grossissement du sentiment obscur qu'a le primitif, en tant qu'individu, d'une puissance qui l'enveloppe et le dépasse. Et il y a eu là un humble commencement d'explication. Mais le « besoin d'explication[4] », si vague soit-il, est humain et non social. La société ne pense que par procuration. C'est donc sur le fond de la logique individuelle que se développent les institutions religieuses; au cours de leur évolution, l'individu, si engagé qu'il soit dans la mentalité sociale, y introduit constamment et y surajoute du sien. Il finit par s'en dégager, par

1. La religion est « un système de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées, — croyances et pratiques communes à une collectivité déterminée ». — Voir Hubert, *Introduction* citée, et Hubert et Mauss, *Mémoire sur la magie*. Cf., sur la distinction du sacré et du profane et certaines de ses conséquences, R. Hertz, *La prééminence de la main droite, étude de polarité religieuse*, in *Rev. Phil.*, déc. 1909.

2. Voir mon art. cité, p. 28, sur le *mana*.

3. Voir Durkheim, *Année Soc.*, t. II, p. 24, et mon article, p. 30. — Sur les *formes élémentaires de la pensée et de la vie religieuses*, Durkheim prépare un ouvrage dont l'art. de la *Rev. de Mét. et de Mor.* de nov. 1909 est l'Introduction. La *Rev. de Phil.*, mai, juill., déc. 1907, a résumé un cours de lui sur la religion.

4. Lévy-Bruhl, *op. cit.*, p. 16.

faire des reprises sur la société. Et la société elle-même se transforme à la suite de ces conquêtes.

d) Durkheim, Hubert et Mauss font parfois des concessions à l'individu : en dépit de leurs tendances, ils ne nient pas absolument que l'individu puisse quelque chose sur les institutions et surtout qu'il soit capable, en y prenant son appui, de « voler de ses propres ailes » [1]. Voilà qui apparaît tout particulièrement dans leurs curieuses études sur la magie.

La magie repose, comme la religion, sur la notion du sacré ; mais les rites magiques ne font point partie d'un culte organisé : ils sont privés, secrets, mystérieux et tendent comme limite vers le culte prohibé [2]. Les magiciens sont des isolés [3] ; ils se servent des rites traditionnels pour des fins particulières ; ils innovent dans la pratique de ces rites, et certaines de leurs innovations vont dans le sens des techniques positives : ils commencent à observer les propriétés *concrètes* des choses, et l'on trouve, avec eux, de « véritables rudiments de lois scientifiques [4] », non pas seulement des variations arbitraires, mystiques, sur le thème de la causalité.

A vrai dire, les auteurs du *Mémoire* insistaient beaucoup moins sur le côté individuel que sur le côté social de la magie : nous avons relevé ce qu'il y avait, dans leurs termes, d'équivoque ou de tendancieux. Dans la préface des *Mélanges*, où ils répondent à diverses observations et objections [5], ils font

1. Voir mon article, pp. 31 et suiv. L'expression « voler de ses propres ailes » est employée par Hubert et Mauss à propos des arts et des sciences.

2. *Mémoire sur la magie*, p. 19.

3. Nous ne sommes pas arrivé à bien saisir si ces *isolés* sont *toujours* ou *quelquefois* associés entre eux. Voir mon article, p. 34, et la réponse, *Rev. de l'Hist. des relig.*, pp. 180-181.

4. *Mémoire*, p. 75 ; cf. mon article, p. 26.

5. En particulier à celles de Paul Huvelin, *Magie et droit individuel* (*Année Soc.*, t. X), et aux nôtres. Voir *Rev. de l'Hist. des relig.*, art. cité, pp. 187-188.

ressortir nettement ce que la magie doit aux individus et a fait pour le développement de l'individu. « La magie a... fourni à l'individu les moyens de se faire valoir à ses propres yeux et aux yeux des autres, ou bien d'éviter la foule, d'échapper à la pression sociale et à la routine. A l'abri de la magie, non seulement les audaces juridiques ont été possibles, mais aussi les initiatives expérimentales. Les savants sont fils des magiciens. — Nous avons fait de fréquentes allusions au rôle que l'individu joue dans la magie et à la place qu'elle lui fait. On les a considérées comme des concessions prudentes, destinées à compenser l'excessive rigueur d'une théorie sociologique qui semblait nier dans la magie l'autonomie des magiciens. Il n'y avait là ni concession ni contradiction. Notre travail avait précisément pour objet de déterminer la place de l'individu dans la magie, par rapport à la société. — Nous nous proposions au début de nos études, surtout de comprendre des institutions, c'est-à-dire des règles publiques d'action et de pensée. Dans le sacrifice, le caractère public de l'institution, collectif de l'acte et des représentations est bien clair. La magie, dont les actes sont aussi peu publics que possible, nous fournit une bonne occasion de pousser plus loin notre analyse sociologique. Il importait avant tout de savoir dans quelle mesure et comment ils étaient sociaux. Autrement dit : quelle était l'attitude de l'individu dans le phénomène social ? Quelle était la part de la société dans la conscience de l'individu ? Lorsque des individus se rassemblent, lorsqu'ils conforment leurs gestes à un rituel, leurs idées à un dogme, sont-ils mus par des mobiles purement individuels ou par des mobiles dont l'existence dans leur conscience ne *s'explique que par la présence de la société* ? Puisque la société se compose d'individus organiquement rassemblés, nous avions à chercher *ce qu'ils apportent d'eux-mêmes et ce qu'ils reçoivent d'elle,* et comment ils le reçoivent. Nous croyons avoir dégagé ce processus et montré comment, dans la magie, l'individu ne pense, n'agit

que dirigé par la tradition, ou poussé par une suggestion qu'il se donne lui-même sous la pression de la collectivité. — *Notre théorie* se trouve ainsi vérifiée, même pour le cas difficile de la magie, où les actes de l'individu sont aussi laïcs et personnels que possible; nous sommes bien sûrs de *nos principes* en ce qui concerne le sacrifice, la prière, les mythes. On ne doit donc pas nous opposer à nous-mêmes si, parfois, nous parlons de magiciens en renom, qui mettent des pratiques en vogue, ou de fortes personnalités religieuses, qui fondent des sectes et des religions. *Car, d'abord, c'est toujours la société qui parle par leur bouche et, s'ils ont quelque intérêt historique, c'est parce qu'ils agissent sur des sociétés.* » Cette longue citation est utile: car ici même on sent la résistance de la doctrine, — qui entraîne une confusion manifeste. La société ne parle point par la bouche du magicien quand le magicien se sert, en les modifiant plus ou moins, des créations de la société, pour un usage qui n'est pas social. Et s'il est bien vrai qu'ils n'ont d'intérêt historique qu'en tant qu'ils agissent *sur des sociétés,* nous en avons dit tout autant des contingences, du pur hasard, — qui, à coup sûr, n'ont rien de social en soi, mais qui peuvent produire des effets sociaux [1].

Peut-être faut-il admettre, pour être tout à fait équitable à l'égard des promoteurs de la sociologie religieuse, pour concilier leurs *peut-être* avec leurs affirmations, qu'ils ont moins une doctrine qu'une méthode, que, dans leur désir de faire

1. Cf. p. 181 : « En ce qui concerne les rites et les représentations, le magicien n'invente pas à chaque coup. La tradition qu'il observe est garante de l'efficace des gestes et de l'autorité des idées. Or, qui dit tradition dit société. En second lieu, si la magie n'est pas publique, *la société n'y est pas moins présente. Si le magicien se retire, se cache, c'est de la société, et si celle-ci le repousse, c'est qu'il ne lui est pas indifférent.* Elle n'a peur du magicien qu'en raison des pouvoirs qu'elle lui prête et il n'agit contre elle qu'armé par elle. » En vertu du même raisonnement, on pourra soutenir que tout non-conformiste, que tout hétérodoxe, que tout novateur est sous l'influence de la société.

de la *science,* ils travaillent à éliminer le plus possible et l'*accidentel* et l'*humain*. L'accidentel n'explique rien, et l'humain est facilement une explication paresseuse. Il est fâcheux, cependant, qu'une certaine préconception de la science aboutisse à amoindrir le rôle de tel et tel éléments du réel. On devrait dire explicitement : « Nous essayons de pousser à bout l'explication par l'élément social, qui est la plus scientifique, — au sens habituel du mot. Nous ne nions pas les éléments que nous ne prenons pas en particulière considération : nous sentons leur résistance. » Il ne faudrait pas dire, au contraire : « Ce n'est pas [l'individu] qui projette son âme dans la société, c'est de la société qu'il reçoit son âme[1] » : voilà qui à une exagération en oppose une autre.

3. — *a*) Les origines de la pensée ne peuvent être reconstituées que par à peu près : nous l'avons dit et redit. Il est bien évident que, par la nature même des choses et par la nature aussi des documents qui subsistent, quand on remonte aux sociétés primitives et disparues, c'est l'action du milieu social qui est le plus apparente. Mais quand on s'en tient aux périodes de civilisation ou de précivilisation, le rôle de l'individu et de la pensée tout à la fois apparaît mieux et se précise. La tendance qu'ont nos sociologues, pour justifier leur parti pris, à se cantonner dans les temps lointains et

1. *Introduction* de Hubert, p. xxxv ; cf. mon article, pp. 33, 37. — On trouve dans les ouvrages confus et cependant intéressants de D. Draghicesco, *Du rôle de l'individu dans le déterminisme social* (1904), et *Le problème de la conscience, étude psycho-sociologique* (1907), l'exagération, la réduction à l'absurde de la thèse sociologique : « La psychologie est une science sociale comme la morale » ; « la conscience ne peut être le produit que du milieu social, exclusivement » ; « la pensée de la société est chose primaire » et la pensée de l'individu en dérive. « L'âme et la conscience sont... le flambeau qui s'allume à l'inter-contact des individus. Le milieu social, la collectivité, la vie en commun sont le principe initial de l'esprit, le *primum movens* de la conscience. » Voir, dans la *Rev. de Synth. hist.*, avril 1906, pp. 197-204, mon art., *Les rapports de l'individu et de la société, d'après M. Draghicesco.*

les sociétés inférieures n'est pas sans inconvénient, — si le problème capital en histoire, à la fois au point de vue théorique et au point de vue pratique, consiste à chercher comment la logique s'épanouit en pensée et la pensée en science dans la civilisation.

Qu'on parcoure l'*Année Sociologique,* et l'on verra que la recherche des sociologues durkheimiens s'arrête devant certaines époques et certains domaines. Dans la section *Divers* figure, avec le *langage,* la *sociologie esthétique*[1] : on y analyse quelques ouvrages relatifs à l'épopée, à la poésie populaire ; on y cite des travaux sur les débuts de l'art. C'est trop ou trop peu. L'art répond à un besoin de jeu, inhérent à l'individu, qui, dans la société, prend la forme institutionnelle, pour évoluer ensuite dans un sens individualiste ; et ainsi pour toutes les activités intellectuelles, même les plus hautes et les plus objectives. Jamais la pensée n'a été totalement indépendante du milieu social, — de même qu'elle n'a jamais été à l'abri des contingences de toutes sortes : et ces influences sont à déterminer. Mais ce qu'il importe aussi et surtout de préciser, c'est le travail interne de la pensée. Il faut suivre l'évolution qui s'accomplit dans ce milieu — différent du milieu social — que constituent les hommes en tant qu'êtres pensants.

Nous savons le peu de valeur que nos sociologues attachent à cette « inclination à connaître » qui, pour eux, sommeille dans l'individu : « Entre ces vagues et confuses prédispositions… et la forme si définie et si particulière qu'elles

1. « Les sociologues se sont plutôt efforcés de se détourner des époques littéraires où marquèrent de grandes individualités, pour se tourner vers les littératures primitives et populaires ; les parties en quelque sorte préhistoriques ou non artistiques de la littérature sont celles sur lesquelles leur attention s'est portée de préférence. » G. Lanson, *Les rapports de la sociologie avec l'histoire de la littérature,* in *Rev. universaire,* 15 mars 1904, p. 230. Voir mon article sur *Le problème des idées dans la synthèse historique,* dans la *Rev. de Synth. hist.,* avril 1904, t. VIII, p. 149.

prennent sous l'action de la société, il y a un abîme. Il est impossible à l'analyse même la plus pénétrante de percevoir par avance dans ces germes indistincts ce qu'ils sont appelés à devenir une fois que la collectivité les a fécondés [1]. » D'eux-mêmes, va jusqu'à dire Durkheim, les hommes n'avaient aucun désir de science, dès lors que les sociétés dont ils faisaient partie n'en sentaient pas la nécessité [2]. Or, nous avons vu que la société, bien loin d'être l'agent exclusif des progrès de la pensée, tend parfois à en réprimer l'essor [3].

Dans la mesure — très faible jusqu'ici — où Durkheim et son groupe s'occupent des civilisations avancées, ils font des confusions qu'il est important de signaler. C'est en faire une que de dire : la « conscience collective » est « infiniment riche, puisqu'elle est riche de toute la civilisation [4] » ; car la somme des consciences individuelles qui constitue une civilisation, dans sa pleine richesse, est très différente de la synthèse d'éléments sociaux qui constitue la vie d'une société [5]. Et c'est en faire une plus grave encore que de dire : la science est chose éminemment sociale, « parce qu'elle est le produit d'une vaste coopération qui s'étend non seulement à tout l'espace, mais à tout le temps [6] » ; car c'est, en vérité, obscurcir à nouveau la notion spécifique de société, — cette notion qu'on avait le mérite d'avoir voulu et su préciser. La pression sociale doit être soigneusement distinguée de la coopération rationnelle qui s'établit entre individus — successifs et contemporains [7].

1. Durkheim, *Pédagogie et sociologie*, in *Rev. de Mét. et de Mor.*, janv. 1903, p. 49.
2. *Ibid.*, p. 48.
3. Voir plus haut, pp. 170, 196.
4. Durkheim, *Année Soc.*, t. XI, p. 45 : analyse d'un article de W. Jerusalem, *Soziologie des Erkennens*, in *Zukunft*, 1909.
5. Cf. p. 171.
6. Durkheim, *ibid.*, p. 44.
7. Belot, *Études de morale positive* (1907), *La véracité*, montre que la recherche de la vérité est toute individuelle à l'origine.

Les philosophes idéalistes de l'histoire ont eu le tort, eux, non seulement de méconnaître toutes ces contingences qui rendent si incertain, si troublé, si zigzaguant le cours de la civilisation, mais encore d'ignorer l'action du facteur social, la pesée de ces nécessités qui s'expriment dans les institutions diverses. Au lieu de débrouiller patiemment l'écheveau emmêlé des phénomènes historiques, il se refusaient à en voir l'extrême complication[1].

Cournot, qui est encore un philosophe de l'histoire, est cependant un précurseur de la synthèse. S'il a déclaré que « personne aujourd'hui ne voudrait renoncer à chercher des pensées dans l'histoire[2] », il a su voir que le hasard et l'ordre, l'accident et la raison y sont aux prises : il conçoit l'humanité comme passant d'une phase *préhistorique,* — où elle n'est pas encore détachée de la nature et où elle est régie par les lois de la vie[3], — à une phase *historique,* — où les causes rationnnelles entrent en jeu et luttent contre les causes d'ordre différent, — en attendant la phase *post-historique* où la raison régnerait en maîtresse souveraine[4]. Que ses considérations générales sur l'évolution humaine aient quelque chose de bien schématique ; que l'étude particulière, qu'il a tentée, de la marche des idées dans les temps modernes, soit faite de trop haut et trop en gros, — c'est moins la faute de l'homme que de l'époque : il ne pouvait

1. Voir, sur la philosophie idéaliste de l'histoire, la note 1 de la page 140.

2. Voir F. Mentré, *Cournot et la renaissance du probabilisme au* XIX[e] *siècle* (1908) ; le chap. XI, *L'histoire, et la philosophie de l'histoire*, a pour épigraphe cette phrase du *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales*.

3. La vie est quelque chose d'obscur ; cependant, la phase vitale des sociétés est quelque chose de clair et de scientifique, par rapport à la phase historique.

4. Voir sur Cournot, outre l'ouvrage de Mentré, Tarde, *La philosophie sociale de Cournot*, in *Bull de la Soc. fr. de Phil.*, août 1903, le numéro de la *Rev. de Mét. et de Mor.*, consacré à Cournot, mai 1905 (not. les articles de Tarde et de Bouglé), et J. Segond, *Les idées de Cournot sur l'histoire*, in *Rev. de Synth. hist.*, févr. 1905, t. X, p. 1.

suppléer, à lui seul, aux lacunes de l'analyse historique. Ce qui est plus fâcheux, c'est que, tout en reconnaissant très nettement l'influence du milieu social[1], il n'a pas suffisamment dégagé le rôle de la société, précisé les rapports de la société et de l'individu. Son idéalisme n'est pas encore assez expérimental, en ce sens qu'il n'a pas éclairé l'origine des idées. Il n'a pas montré la raison se développant à partir de son germe très humble et très frêle. Il a moins étudié la pensée humaine que la connaissance scientifique. Il a réfléchi sur l'œuvre du savant et sur son élaboration intellectuelle, sur les *fondements de nos connaissances* et sur l'*enchaînement des idées fondamentales,* sur la raison qui est dans les choses et sur la raison qui est, dans l'homme, en quête de l'ordre des choses. Mais cet ordre, il le suspend, implicitement, — car son criticisme et son probabilisme lui interdisent toute métaphysique, — à une finalité transcendante. Pour n'avoir pas assez intériorisé la raison, il n'a pu intégrer l'ordre dans la nature. C'est que Cournot n'est pas psychologue; « il a méconnu l'importance de la psychologie et en parle presque avec autant de dédain qu'Auguste Comte[2] ».

Cette critique lui a été adressée par Tarde. Tarde a toujours été préoccupé de Cournot, « ce Sainte-Beuve de la critique philosophique », à la mémoire de qui il a dédié les *Lois de l'imitation*. Il l'a discuté à la Société française de Philosophie et dans un cours du Collège de France. Il lui a reproché de n'avoir pas analysé comme il convenait cette « notion complexe de la raison des choses », de s'être contenté de considérations trop *grosses,* trop massives[3]. En philosophie sociale, particulièrement, les esprits positifs doivent

1. Mentré, *op. cit.*, pp. 355-357, et Bouglé, *Les rapports de l'histoire et de la science sociale*, art. cité, pp. 361 et suiv.

2. Tarde, *L'accident et le rationnel en histoire d'après Cournot,* dans le n° cité, p. 322. C'est là et dans le *Bulletin* cité que se précise le mieux l'opposition de Cournot et de Tarde.

3. *Bulletin* cité, pp. 213, 219.

descendre dans le détail des faits : pour Tarde, descendre dans ce détail, c'est étudier les inventions et leur destinée ; c'est souligner le caractère accidentel et singulier des faits historiques et expliquer le social par l' « individuel accumulé[1] ». Cournot a refoulé, en majeure partie, dans le passé lointain les « causes impersonnelles », — c'est-à-dire sociales, — ces « instincts spéciaux, comparables à ceux de l'abeille et du castor[2] » : il a bien fait, mais il leur accordait trop encore. Et en constatant que l'accidentel se subordonne peu à peu aux causes rationnelles, il a été dans le vrai ; mais il a exagéré la régularité de ces causes, et il a eu tort de croire à un « cours normal » de l'histoire, — par suite, bien certainement, de sa croyance implicite à la finalité.

Au rationnel de Cournot, Tarde oppose sa logique. Il a beaucoup parlé de logique, — individuelle et sociale, — mais ses conceptions, sur ce point, lui sont très personnelles — comme son vocabulaire[3]. Pour lui, la logique, partant de certaines données dont l'origine lui importe peu et qu'elle trouve « toutes faites[4] », aboutit, au moyen de « duels » ou d' « accouplements », à l'élimination ou à la fécondation d'éléments psychiques, donc à des adaptations ou solutions. L' « esprit » est le « milieu » de toutes les combinaisons logiques possibles[5]. L'esprit collectif, par la « similitude imitative[6] » du fonctionnement des logiques individuelles, procède de la même façon que l'esprit individuel. L'histoire est une alternance de problèmes et de solutions : « *Partout et toujours*, l'accident *jouera* ou a joué un rôle que Cournot

1. *Ibid.*, pp. 209-210, 220, 221, 224.
2. *Ibid.*, p. 225.
3. Il nomme *désir* et *croyance* ce qu'on nomme habituellement *volonté* et *connaissance* ; il distingue de la logique la *téléologie*, — qui est la logique de l'action.
4. *Logique sociale* (1895), p. 23.
5. *Ibid.*, p. 166.
6. Art. cité, p. 339.

s'obstine vainement à juger transitoire et, somme toute, insignifiant, et destiné à ne pas laisser de trace profonde[1]. »

Quoi qu'en dise Tarde, on peut soutenir que c'est d'après son « intermental » qu'il a conçu l' « intramental ». Il n'attache aucune importance aux similitudes spontanées qui peuvent exister entre les individus. Il ne distingue pas, d'autre part, l'acceptation réfléchie d'une initiative étrangère, la collaboration rationnelle, de l'imitation véritable — par admiration, intimidation, suggestion — dont nous avons parlé précédemment[2]. En somme, il est parti du dehors ; il ne s'est pas placé au cœur de la pensée ; il ne s'est pas inquiété de la formation des idées : il ne les a pas vu naître, dans l'individu, au contact de la réalité, dans les divers individus, au contact des mêmes réalités. Il n'a pas établi de rapport intime entre la raison et les données qu'elle harmonise mécaniquement. Dans l'individu, comme dans la société, c'est le hasard qui est « fournisseur de la Raison[3] ».

Ni Cournot ni Tarde ne sont remontés aux sources internes de la logique. Chez ces grands esprits, à la philosophie idéaliste de l'histoire a succédé une psychologie historique trop constructive encore et trop extérieure. Il faut que l'idéalisme

1. Art. cité, p. 343.
2. Voir pp. 100 et suiv.
3. Art. cité, p. 343. Cf. p. 336 : « L'histoire est un grand travail de logique sociale. Qu'est-ce qu'un travail de logique individuelle ? C'est bien simple : Un homme médite, il y a dans sa tête mille germes d'idées *venus de mille côtés*, c'est-à-dire des jugements multiples, parmi lesquels beaucoup de préjugés, de jugements traditionnels, mêlés à beaucoup de propositions admises par mode, par paresse, *le tout s'agitant dans l'urne cérébrale.* — Cette agitation a pour effet de faire sentir à l'esprit, soit que quelques-unes de ces propositions se contredisent, soit que d'autres se confirment, soit enfin que beaucoup de ces propositions ne se contredisent ni ne se confirment, mais sont indépendantes.... Après un certain nombre.. de duels logiques et d'accouplements logiques, qui s'accomplissent dans le cerveau, l'esprit se trouve passer d'un état d'incohérence et d'instabilité relatives à un état d'équilibre relatif. » — Voir A. Matagrin, *La psychologie sociale de G. Tarde* (1910).

historique se fasse expérimental ; qu'il s'enracine dans la psychologie positive, pour se préciser et se ramifier dans l'histoire des idées. Il faut qu'une histoire de la pensée réfléchie complète l'histoire de la croissance de l'esprit.

b) Au surplus, l'histoire des idées se fait. Il est arrivé pour l'idéalisme historique, comme pour la philosophie de l'histoire, en général, que les synthèses prématurées se sont résolues en une poussière de problèmes et qu'aux ambitions trop impatientes ont succédé les curiosités limitées. Seulement, le goût des narrations historiques, le besoin pratique ont, en ce qui concerne les événements, produit des synthèses provisoires, — lesquelles sont une riche et commode matière pour le théoricien qui veut réfléchir sur la contingence. Les sociologues recueillent et classent tout ce qui est relatif aux institutions. L'histoire des idées est éparse. A titre d'hypothèse, tout au moins, on a le droit de la croire importante. Pour que cette hypothèse se confirme et se précise, il convient que l'histoire des idées s'organise et prenne une conscience plus nette des problèmes divers qu'elle comporte.

Aujourd'hui, cette histoire s'émiette entre les historiens des religions, de la philosophie, des sciences, des doctrines politiques, économiques et sociales, des littératures et des arts : ceux-ci, dans leurs monographies, ou même dans des études d'ensemble, se placent souvent à un point de vue purement technique, sans se préoccuper du parti que l'*histoire de la pensée,* que l'histoire, en général, peut tirer de leur contribution spéciale, sans considérer que le fil qu'ils tiennent est un élément d'une trame étroitement tissée[1]. Quant à

1. Voir des réflexions à ce sujet dans mon article, *Le problème des idées dans la synthèse historique,* in *Rev. de Synt. hist.*, avril 1904, t. VIII, pp. 129-132. — L'histoire des idées va même, comme il convient au travail analytique, se subdivisant à l'infini. Voir, dans la *Rev. de Synth. hist.*, Paul Tannery, *De l'histoire générale des sciences,* févr. 1904, t. VIII, pp. 1-16.

ceux qui tentent des exposés larges et complexes, ils le font presque toujours d'une façon trop *littéraire,* ou trop philosophique, ou trop polémique[1]. L'histoire synthétique des idées, dans son rapport avec la synthèse générale de l'histoire, est à faire[2].

Il n'est pas nécessaire d'oser prématurément les vastes synthèses, pour avoir un sentiment net du point de vue où l'historien des idées doit se placer et des questions qui se posent à lui.

D'abord, il faut, lors même qu'on s'occupe d'un seul individu ou d'une seule œuvre, tâcher de retrouver les innombrables racines par lesquelles cet individu ou cette œuvre plonge dans le milieu[3]. C'est un travail infiniment délicat, mais infiniment intéressant, que celui qui consiste à démê-

1. Voir un certain nombre d'articles de la *Rev. de Synth. hist.* où nous avons opposé l'étude expérimentale des idées à des synthèses intéressantes mais trop constructives : à propos de Th. Suran, *Les esprits directeurs de la pensée française du moyen âge à la Révolution,* juin 1904, t. VIII, pp. 296-306 ; de Zyromski, *L'orgueil humain* (*Une nouvelle philosophie de l'histoire*), août 1904, t. IX, pp. 46-52 ; de Brunetière, *Le mouvement de la Renaissance* (*La Renaissance et la méthode de M. Brunetière*), déc. 1905, t. XI, pp. 316-326 ; de P. Seippel, *Les deux Frances* (*Une philosophie de l'Histoire de France*), juin 1907, t. XIV, pp. 271-289.

2. M. Millioud, dans des articles de la *Rev. Phil., Essai sur l'histoire naturelle des idées,* févr. 1908, *La propagation des idées,* juin et août 1910, a émis des considérations souvent utiles mais confuses. Sous ce titre d' « histoire des idées », c'est de psychologie collective qu'il traite. Pour lui, c'est un préjugé que les hommes se gouvernent par la réflexion (juin 1910, p. 585), et la propagation des idées n'est pas un phénomène logique (août, p. 174, cf. p. 186). Il faudrait se contenter d'affirmer qu'*elle ne l'est pas toujours* et qu'on a le droit d'étudier aussi la « fonction psychologique » des idées, — autrement dit, le succès qu'elles doivent à des caractères affectifs. Lorsque M. Millioud parle d' « opinion commune », d' « esprit commun », de formation de « milieux », d' « idées régnantes » qui sont une moyenne ou une résultante, — il fait songer à Tarde, à l'imitation et à la logique de Tarde ; mais pour éliminer la logique véritable de l'histoire des idées, il serait nécessaire de fournir des preuves.

3. Voir notre article, *Pascal et sa place dans l'histoire des idées,* in *Rev. de Synth. hist.*, oct. 1900, t. I, p. 175.

ler les contingences de toutes sortes qui concourent à former cette contingence, l'individualité, — qui elle-même, en tant que contingence, réagira plus ou moins fortement sur le milieu. C'est un travail également délicat que celui qui consiste à préciser dans quelle mesure l'individu exprime les besoins sociaux, est la conscience de la société, est le directeur dirigé de ses coassociés. Mais il faut faire ce double travail, et il le faut faire à propos d'un grand nombre d'individus, pour arriver à savoir, autrement que par intuition ou par à peu près, dans quelle mesure l'individu peut être inventeur et *penser* véritablement.

Cela ne veut pas dire que cette invention de la pensée soit une sorte de miracle, qu'elle soit comme suspendue dans le vide. La pensée se relie à la pensée. Le génie inventif baigne dans un milieu qui n'est pas collectif, national, social, qui est humain, impersonnel, qui est le milieu logique, c'est-à-dire la réalité reflétée dans la conscience et interprétée par elle.

On ne peut soutenir victorieusement, et pousser à ses conséquences extrêmes sans que l'absurdité en éclate, une « conception sociologique » et mécanique du génie[1]. Comment prendre au sérieux des considérations comme celles-ci : « Les mérites du savant doivent être plutôt négatifs. L'objectivisme de la science exige que le savant s'efface devant les faits, à la façon d'un véritable appareil mécanique enregistreur[2] » ? Peut-on admettre que le génie exclue « toute aptitude marquée[3] », qu'il soit l'effet — et non la cause — de l'œuvre[4], laquelle serait elle-même le produit du hasard, des circonstances, — en attendant que le vote, le tirage au sort « méthodise le hasard » ou qu'un roulement l'exclue[5] ? — Mais les inventions,

1. Draghicesco, *op. cit.* : voir mon art. cité, p. 201.
2. Draghicesco, *ibid.*, p. 315.
3. *Ibid.*, p. 300.
4. *Ibid.*, p. 322.
5. *Ibid.*, p. 322.

si elles ne se produisent pas avec une sorte d'automatisme, ne naissent pas, d'autre part, ne se succèdent point sans *raison*. Il y a un moment où une invention est mûre. On a relevé des simultanéités d'invention nombreuses, dans des cas où l'on ne peut soupçonner une communication quelconque entre les divers inventeurs[1]. La maturité détache le fruit de la raison de plusieurs côtés à la fois. C'est là, sans doute, ce que Taine entendait, de façon vague, par le *moment*; et c'est, du moins, ce qu'enfermait de juste le terme imprécis de Taine.

La poussée logique est d'autant plus régulière, l'évolution créatrice — car voilà, véritablement, l'évolution créatrice — d'autant plus rapide, que la pensée s'institutionalise. La pensée utilise la société ; la société s'annexe la pensée : mais ce sont toujours des individus qui pensent. Ce sont des élus, — dont la psychologie est à faire, en qui le mécanisme de l'invention est à étudier[2] : non qu'ils diffèrent en nature des autres individus, mais parce qu'ils offrent de cette faculté d'invention un grossissement instructif. Chez ces élus, par ces élus, la raison — en dehors de toute contrainte sociale, de toute suggestion imitative — recrée les vérités acquises, pour en créer de nouvelles. On a remarqué justement que, dans les progrès de la pensée, le développement de la spéculation mathématique constitue une phase importante et a précédé l'épanouissement de la science expérimentale. C'est dans cette spéculation qu'éclate le mieux l'intériorité du travail rationnel ; et il semble que la raison se soit ramassée sur elle-même dans des têtes privilégiées pour mieux prendre conscience de son pouvoir. « Comme il était plus simple et plus aisé à l'esprit humain de s'essayer à la liberté en s'élançant dans les rêveries abstraites de la mathématique : comme

1. Voir mes art. cités de la *Nouvelle Revue, La méthode statistique et la question des grands hommes*, pp. 733 et suiv. ; et Mentré, *La simultanéité des découvertes scientifiques*, in C. R. du Congrès de Phil. de Genève, 1905, p. 916.

2. Voir *Avenir de la philosophie*, p. 323.

il devait se sentir là à l'abri de toute autorité extérieure! comme il lui était naturel de puiser dans le succès de ses efforts, dans la lumineuse clarté de ses créations et dans leur fécondité, le courage et la force de commencer la poursuite désormais incessante de l'œuvre de la raison [1] ! » La raison, bien qu'elle se réalise dans des temps et des lieux déterminés, n'est pas liée au temps et au lieu, mais à une nécessité interne : et, en un sens, ils avaient une intuition juste, ces philosophes de l'histoire qui traitaient massivement l'*histoire de l'humanité* et y suivaient la marche de l'*Idée* [2].

Encore une fois, pour observer l'attitude scientifique, nous nous contenterons de dire : c'est une hypothèse, — mais c'est une hypothèse qui s'impose, qui veut être vérifiée et précisée, — qu'il y a, dans la pensée réfléchie, une logique interne des idées. Il est permis de concevoir et de soutenir que, au cours de l'évolution, le besoin logique inhérent à la vie, qui s'est nourri des représentations des choses, qui a pris conscience de sa fonction dans son fonctionnement même et est devenu besoin de savoir, en vient à contrôler et rectifier, dans la science, les idées que forme l'esprit par des méthodes qui donnent de plus en plus le pouvoir ou la prévision [3].

Nous n'avons pas ici à justifier notre hypothèse : ce serait quitter la théorie de la synthèse et faire de la synthèse effective. Ailleurs, nous avons, pour une période restreinte, — et encore trop étendue, — pour les derniers siècles de la

1. G. Milhaud, *La pensée mathématique : son rôle dans l'histoire des idées*, in *Rev. Phil.*, avril 1909, p. 350.

2. Dans un très intéressant article, *Du rôle des idées dans l'évolution des sociétés*, *Rev. Phil.*, sept. 1908, le Dr Jankelevitch fait sur l'importance de ce rôle des réflexions judicieuses; mais il conçoit peut-être encore trop massivement ces « idées dominantes », « organiques », « immanentes de l'évolution historique de l'humanité ».

3. Voir de bien justes indications de A. Lalande sur la nature et la genèse de la raison dans le *Bulletin* de la Soc. fr. de Phil., juin 1910 (*Les fonctions de la raison*), p. 140.

pensée, essayé de discerner, dans la trame complexe des idées, et de suivre le fil logique[1] : ce n'était là, bien entendu, rien de définitif ni de présenté comme tel, mais plutôt une sorte de programme et un appel aux travailleurs. Nous avons essayé aussi d'établir le rôle respectif de la religion, de la philosophie et de la science ; et de montrer comment la raison, se rapprochant toujours davantage de la réalité, au lieu de construire, par application de ses principes, des systèmes d'idées sur des connaissances imparfaites, fonde sur des connaissances précises et sûres un système de vérités[2].

Si c'est un problème important d'étudier la genèse des idées individuelles et le cours logique de la pensée réfléchie, la formation de la raison, c'en est un non moins considérable d'étudier l'action de ces idées, les effets pratiques de la raison.

On ne saurait guère nier que les individus puissent agir en tant que représentatifs ; et, nous l'avons vu, c'est en tant que tels qu'on les considère comme doués de pouvoir, lorsqu'on ne leur concède que le minimum d'action[3]. Qu'ils puissent agir par leur contingence propre, nous avons essayé de le montrer, — et comment. Reste donc la question de leur influence comme inventeurs logiques. Nous croyons que cette influence est réelle. Au surplus, l'action des découvertes scientifiques de toutes sortes, nées souvent de l'activité désintéressée des chercheurs, utilisées en applications pratiques par des techniciens, est indéniable. Ce qui pourrait être contesté, bien plutôt, c'est l'efficacité de la spéculation plus

1. *Avenir de la philosophie,* Livre I, Chap. II et III, *Évolution de la philosophie depuis Descartes,* pp. 50-301.

2. Voir *Avenir de la philosophie,* p. 494, et *Peut-on refaire l'unité morale de la France?* (1901). — Cf., sur l'histoire des sciences, centre de l'histoire de la pensée, Abel Rey, *La théorie de la physique chez les physiciens contemporains* (1907), conclusion.

3. Voir Draghicesco, *op. cit.*, et mon art. cité.

ou moins fondée sur des connaissances positives. Or, cette efficacité peut être, doit être précisée ; et c'est là, dans la synthèse, une recherche qui importe.

On n'a, en général, traité jusqu'ici ces questions d'influences que par à peu près et sur des vraisemblances. Or, l'étude de la transmission des idées et celle de la réalisation des idées doivent être menées toutes deux de la même façon — prudente et méthodique. — Jusqu'ici, dans la généalogie des idées, non seulement on ne faisait pas toujours la part des éléments extra-logiques ou de la poussée sociale[1], mais on établissait la filiation intellectuelle d'après des données très décevantes. « Je trouve, dit un penseur qui s'est intéressé à cette question, le principe de la tolérance religieuse dans Castellion, puis chez Michel de l'Hôpital, chez Bodin, chez Bayle, chez les Encyclopédistes et en dernier lieu dans la Déclaration des droits de l'homme. Ai-je le droit de relier ces documents par le fil de la logique, d'imaginer que la fameuse torche du poète a circulé de main en main parmi ces auteurs et que la Constituante, enfin, s'est faite l'exécuteur testamentaire du premier, par l'intermédiaire de tous les autres? » « Une idée n'est pas la même en des esprits différents, fût-elle énoncée dans les mêmes termes : la séparer de l'esprit qui la porte, c'est la fausser[2] », va jusqu'à dire cet auteur, et il y a là quelque exagération ; mais il est incontestable que l'étude des idées et de leur cheminement est d'une extrême difficulté. Même quand on a établi une relation directe entre des œuvres ou des pensées, il reste à savoir quelle est la nature et la mesure de l'influence exercée[3]. Mais, après tout, il faut reconnaître qu'il importe moins de préciser rigoureusement l'origine de chaque idée, de doser la participation de chaque penseur avec une rigueur absolue, que de fixer

1. Voir plus haut, pp. 172 et suiv.
2. Millioud, art. cité, févr. 1908, p. 119.
3. Voir. L. Febvre, *Une question d'influence : Proudhon et le syndicalisme contemporain*, in *Rev. de Synth. hist.*, oct. 1909, t. XIX, p. 185.

en gros la généalogie des idées et de faire ressortir ce qu'il y a d'autonome dans leur génération.

Bien délicat également est le problème qui consiste à déterminer leur influence extérieure. De ce qu'un novateur exprime des idées et que ces idées se trouvent ultérieurement réalisées, on ne saurait conclure *a priori,* ou sur des indices grossiers, qu'elles ont agi. Pour prouver qu'elles sont un levain, plus ou moins puissant, il faut suivre leur destinée ; il faut connaître les agents de transmission qui les répandent, les couches successives où elles s'infiltrent, les chemins par lesquels elles gagnent les masses.

Théoriquement, du reste, il y a deux cas très différents à distinguer. Tantôt les idées coïncident avec le pouvoir ou sont adoptées par le pouvoir, et elles se réalisent aisément, mais d'une façon plus ou moins superficielle : il y a donc lieu d'examiner jusqu'à quel point la société les assimile. Tantôt elles se diffusent, elles entrent dans la circulation de telle partie du corps social, du corps social tout entier ; et leur action profonde, intimement combinée avec celle d'autres éléments de transformation sociale, peut être prouvée, appréciée approximativement, — plutôt sans doute qu'exactement mesurée[1]. « L'influence de la littérature sur la Révolution ne sera tant mal que bien perceptible que lorsqu'on aura observé patiemment de 1715, et même de 1680 à 1789, les échanges multiples qui se sont faits sans interruption entre la littérature et la vie. Si la littérature a agi, ce n'est pas comme un bloc, ni sur le bloc des faits, c'est par une infinité de sollicitations sur une infinité d'âmes individuelles pendant plus d'un siècle, de telle sorte qu'à la fin, en 1789, un siècle de la littérature était infiltré, déposé à des étages divers en quantités diverses dans la conscience collective de la nation française, et se retrouvait dans sa manière de réagir aux faits[2]. »

1. Il peut y avoir concours des deux actions.

2. G. Lanson, *La méthode de l'hist. littéraire*, in *Rev. du mois*, oct.

C'est par la méthode expérimentale, par l'induction patiente qu'il doit apparaître *si* vraiment la logique consciente travaille et repétrit la société, si et comment la science finit par transformer la vie. La synthèse a à étudier le nœud de la connaissance et de l'action dans l'histoire, et par là même elle étudie le problème de sa propre utilité pratique.

c) Si le rôle de la logique et celui de la pensée ont l'importance que nous supposons, — et il y a là, dans la synthèse, une question essentielle à résoudre, — on voit comment une définition de la civilisation et du progrès véritable en découle.

Le mot de civilisation est un de ces termes qu'on emploie constamment, sans toujours éprouver le besoin d'en préciser le concept ; et de même l'opposition courante des civilisés et des non civilisés n'implique pas que l'on ait une idée bien nette de l'essence de la civilisation[1]. La notion usuelle

1910, p. 402. « La bibliographie des éditions et reimpressions fait apparaître la circulation *d'un* livre : on la saisit au point de départ chez le libraire. Les catalogues des bibliothèques privées, les inventaires après décès, les catalogues de cabinets de lecture, nous la montrent aux points d'arrivée : on voit quelles personnes, au moins quelles classes et quelles régions le livre a touchées dans sa diffusion. Enfin les comptes rendus de la presse, les correspondances particulières, les journaux intimes, parfois des annotations de lecteurs, parfois des débats législatifs, des polémiques de presse, ou des affaires judiciaires, apportent des renseignements sur la manière dont le livre a été lu, et sur les dépôts qu'il a laissés dans les esprits. » *Ibid.*, p. 400. — Sur la question de l'influence de la littérature dans la Révolution, voir H. Sée, *Les idées philosophiques du* XVIIIe *siècle et la littérature prérévolutionnaire*, in *Rev. de Synth. hist.*, oct. et déc. 1903, t. VII, pp. 178 et 278 ; dans un autre sens, P. Lacombe, *Une expérience sur l'influence des idées*, in *Rev. de Mét. et de Mor.*, juillet 1910, p. 458. Sur l'hist. des idées, en général, voir une note de F. Simiand dans les *Notes critiques*, juillet 1903, p. 193, discutée par nous dans l'art. cité sur *le problème des idées dans la synthèse historique*, p. 147, et des remarques de G. Weulersse, dans la *Rev. de Synth. hist.*, fév. 1911, *De l'application de la méth. hist. à l'hist. des doctrines économiques*, not. pp. 17-23.

1. Le mot français de civilisation a un sens à la fois plus général et plus fixe que le mot allemand de *Kultur*. La *Kulturgeschichte* a été prise

de civilisation enferme, à coup sûr, des éléments divers et disparates[1]. Il est difficile de déterminer la valeur absolue de ces éléments, et, parmi les historiens ou les penseurs, ceux qui s'y sont essayés ne sont pas toujours tombés d'accord. Certains théoriciens de l'histoire, des Allemands surtout, font précisément de l'histoire l'étude des diverses *valeurs* humaines considérées en leur évolution : mais cette évolution, selon eux, devrait être appréciée du point de vue de la morale ; et ils voient, par conséquent, dans la morale, la valeur par excellence de l'histoire. Or, c'est là une solution philosophique, imposée à l'histoire et non tirée de l'histoire expérimentalement[2].

quelquefois dans un sens restreint qui en faisait à peu près l'équivalent de la *Volkskunde* ou Folk-lore. Le plus souvent, sous l'influence des philosophes idéalistes, la *Kulturgeschichte* a été opposée à l'histoire politique et a désigné particulièrement l'étude des éléments spirituels de l'histoire. Parce que la civilisation, pour les Français, est l'ensemble des éléments progressifs de l'histoire, certains Allemands leur ont reproché de ne pas mettre assez l'accent sur la vie de l'esprit. Cependant, il y a tendance, à l'heure présente, en Allemagne, à entendre par *Kulturgeschichte* l'histoire intégrale (*Gesamtgeschichte*). — Voir, sur l'histoire du mot et du concept de *Kultur*, Eucken, *Les grands courants de la pensée cont.*, pp. 295 et suiv. ; sur la *Kulturgeschichte* : Bernheim, *Lehrbuch*, pp. 53-66 ; Ch. Andler, *Nietzsche et Jacob Burckhardt, Leur philosophie de l'histoire*, in *Rev. de Synth. hist.*, avril 1909, t. XVIII, pp. 136-137 ; W. Goetz, *Geschichte und Kulturgeschichte*, in *Archiv für Kulturgeschichte*, mars 1910, t. VIII, 1 ; ma note, à propos d'un discours de rectorat de Lamprecht, *Rev. de Synth. hist.*, oct. 1910, t. XXI, pp. 125 et suiv.

1. Dans la civilisation, au sens vague, toute évolution n'est pas véritablement progressive. « L'évolution implique une filiation et une direction des changements. Elle ne préjuge ni la *valeur* de ces changements, ni la *qualité* de leur direction. » Voir, dans une discussion de la Soc. de Sociol. de Paris sur l'évolution et le progrès, une communication de P. Grimanelli (*Rev. int. de Soc.*, déc. 1910).

2. « L'histoire comme science, c'est-à-dire comme science de la culture, n'est... possible qu'en tant qu'il existe des valeurs ayant une portée générale et qui nous fournissent la *raison* du choix et de la synthèse des faits. Mais c'est la *morale* qui forme la science philosophique des valeurs générales et c'est ainsi que, comme l'avait déjà reconnu Schleiermacher, *la morale constitue la théorie de la connaissance de l'histoire.* » W. Windelband, *La science et l'histoire devant la logique contemporaine*, in *Rev.*

Acceptons ce mot de *valeur*. Il est à la mode, et il est heureux. Il traduit en histoire — comme dans la philosophie, en général, — une préoccupation d'intériorité, pour ainsi dire. Il y a là une renaissance de l'idéalisme, sous une forme relativement neuve, — qui fait ressortir l'unité des manifestations les plus subjectives et des manifestations les plus objectivées de la conscience, qui peut faire ressortir l'unité des manifestations les plus humbles et des manifestations les plus hautes de la vie[1]. Les valeurs sont toutes relatives à la vie, et toute vie a ses valeurs : la volonté de vivre, pour parler le langage nietzschéen, est une volonté de valeurs[2].

Parmi les valeurs humaines, les nombreux théoriciens de la valeur se sont attachés à établir des distinctions et des

de Synth. hist., oct. 1904, t. IX, p. 137. Voir Xénopol, *La notion de la « valeur » en histoire, ibid.*, oct. 1905, t. XI, pp. 129 et suiv. — J'ai publié dans la *Rev. de Synth. hist.* diverses études sur des *théoriciens allemands de l'histoire* qui seront reprises et développées dans le second volume de cet ouvrage. Voir *Préface*, p. IX, n. 1.

1. Voir précédemment, pp. 153, 155.

2. Il est plus à la mode encore à l'étranger qu'en France, ou du moins la valeur y a donné lieu à des études plus poussées et souvent d'une subtilité excessive. Citons notamment : Meinong, *Psychologisch-ethische Untersuchungen zur Werttheorie*, 1894 ; Ehrenfels, *System der Werttheorie*, 1897-1898 ; Kreibig, *Psychologische Grundlegung eines Systems der Werttheorie*, 1902 : R. Eisler, *Studien zur Werttheorie*, 1902 ; Orestano, *I valori umani*, 1907 (Cf. A. Lévi, *Directions des études éthiques dans l'Italie contemporaine*, in *Rev. de Mét. et de Mor.*, sept. 1910); Münsterberg, *Philosophie der Werte*, 1908 ; Goldscheid, *Entwickelungswerttheorie...*, 1908 ; Urban, *Valuation, its nature and laws, being an introduction to the general Theory of value*, 1909 ; B. Croce, *Ueber die sogenannten Wert-Urteile*, in *Logos*, 1910, I ; dans la *Rev Philosophique* : Ribot, *La logique des sentiments*, juin 1904, pp. 593 et suiv. ; G. Richard, *Sociologie et axiologie*, déc. 1906, *Philosophie du droit*, mars 1909 (pp. 304-308) ; J. Segond, *La philosophie des valeurs*, nov. 1908 (cf. du même, *Publications récentes sur la morale*, sept. 1902, pp. 292 et suiv.) ; A. Chiappelli, *Naturalisme, humanisme et philosophie des valeurs*, mars 1909 ; Lalande, *La théorie des valeurs*, mars 1910 ; G. Fonsegrive, *Recherches sur la théorie des valeurs*, juin et juillet 1910 ; dans la *Rev. des Sciences phil. et théol.*, Blanche, *Bulletin de phil.*, janv. 1909, 1910, 1911. Cf. aussi E. Chauffard, *La valeur*, in *Rev. int. de Sociologie*, juin 1907.

classifications — d'une façon assez pédantesque. *La valeur* naît dans le sujet de la « désirabilité » de l'objet. Il y a donc *des valeurs* — c'est-à-dire des objets désirables — d'une portée plus ou moins étendue. Et il nous semble qu'on peut distinguer essentiellement trois sortes de valeurs : valeurs relatives à la vie individuelle, valeurs relatives à la vie sociale, valeurs relatives à la vie de l'esprit. Les valeurs relatives à l'individu sont destinées à lui assurer la survie ou le bien-être, la jouissance. Les valeurs relatives à la société sont destinées à en assurer la conservation ou le développement. Les valeurs relatives à l'esprit sont destinées à la connaissance de l'objectivité, à l'établissement de la vérité. La vérité est bien une valeur : elle n'existe et ne vaut que par et pour l'esprit.

Ce n'est pas un système *a priori* qui doit décider de la hiérarchie des valeurs, établir le rapport du bonheur, de la socialité et de la connaissance, pour fixer le concept de civilisation et de progrès dans la civilisation. C'est l'histoire elle-même qui doit, objectivement, faire apparaître la valeur des valeurs.

A vrai dire, rien n'est plus malaisé que de déterminer la somme de bonheur, la somme de socialité d'une société donnée aux divers moments de son histoire : mais il apparaît manifestement que, dans une société donnée, le bonheur, la socialité ne sont pas en accroissement nécessaire, ni régulier. Au contraire, il est possible, il est relativement facile de préciser l'étendue des connaissances d'une société donnée, — et aussi l'étendue des richesses, qui peuvent être considérées comme effet des connaissances et non pas seulement comme source de jouissances ; et, dans une société donnée, à moins de contingences perturbatrices, c'est d'une façon, sinon absolument régulière, du moins continue que se produit l'accroissement des connaissances. Le progrès même des connaissances et le développement de l'esprit sont, d'ailleurs, la cause possible, probable, des crises où le bonheur

et la socialité se trouvent en baisse[1]. Les connaissances comportent des applications diverses, leur progrès entraîne des effets momentanés dont la connaissance, en tant que connaissance, n'est pas responsable. Mais c'est une hypothèse que l'histoire semble autoriser, que, de l'homme mieux connu, de la société mieux connue, en même temps que de la nature mieux connue, de la réalité tout entière se révélant peu à peu, il doit résulter, en définitive, un progrès de bonheur et de socialité. Les valeurs relatives à l'individu, les valeurs relatives à la société, les valeurs relatives à l'objectivité tendraient à coïncider, finiraient à la limite par coïncider.

En vertu des origines mêmes de la logique, d'après ce que nous avons dit plus haut, il est naturel que les valeurs diverses s'harmonisent, après bien des conflits et des crises, les valeurs-vérités pénétrant les valeurs-utilités[2]. Les progrès de la pensée, selon une formule connue, peuvent guérir le mal que la pensée commence par faire. La raison profonde de

1. Voir dans notre *Avenir de la philosophie*, Conclusion, II, *Les mensonges de la civilisation*, pp. 464-493.

2. « La valeur intellectuelle, bien que sentie comme valeur, ne perd pas cependant pour cela ses caractères comme vérité. Elle reste universelle, générale, objective. Et si elle ne le restait pas, elle perdrait par cela même toute valeur. Or, les valeurs intellectuelles se retrouvent dans toutes les autres, car ce sont elles qui, nous découvrant les lois normales de l'être humain, nous renseignent sur ce qui vaut véritablement pour lui, établissent des normes de la valeur esthétique, morale, religieuse, économique et même sensible. Une philosophie des valeurs ne cesse donc pas nécessairement d'être une philosophie de la vérité, elle n'est nécessairement ni individualiste, ni exclusivement pragmatiste, ni finalement sceptique. Elle peut organiser les sciences et par la science régulariser la morale. Seulement elle n'est plus et ne peut plus être uniquement intellectualiste.... La philosophie des valeurs... est une philosophie de la vie. Ce qui vaut c'est ce qui fait vivre, ce qui maintient, enrichit, élargit et intensifie la vie, la vie individuelle, la vie sociale, la vie humaine.... Et il y a des lois de la valeur et des règles d'évaluation comme il y a et parce qu'il y a des lois de la vie. Pour bien vivre il faut savoir vivre.... Il faut savoir pour valoir. » Conclusion des *Recherches sur la théorie des valeurs* de Fonsegrive, in *Rev. Phil.*, juillet 1910, pp. 74-75.

l'histoire serait donc l'épanouissement de la vie, par la science, dans la Raison[1].

1. Dans l'*Histoire de la civilisation en Angleterre*, de Buckle, il y avait bien des erreurs et des insuffisances de psychologie ; mais lorsqu'il disait : « Je m'engage à montrer que les progrès que l'Europe a faits depuis l'état de barbarie jusqu'à la civilisation sont entièrement dus à son activité intellectuelle » (trad. Baillot, t. I, p. 254), il y avait là une idée intéressante, qu'il a mise en œuvre d'une façon relativement neuve. La même idée, rattachée à une interprétation de l'évolution totale, apparaît dans l'ouvrage récent de W. Ostwald, *Die energetischen Grundlagen der Kulturwissenschaft* (1909 ; trad. fr., 1910) : « L'ensemble de faits qui constitue une civilisation repose en premier et dernier lieu sur la science, qui doit s'envisager à la fois comme la floraison la plus haute et la racine la plus profonde de toute culture humaine » (p. 170): voir E. de Roberty, *Énergétique et Sociologie*, in *Rev. Phil*,, janv. 1910, not. pp. 33 et suiv. Cf. Mach, *op. cit.*, dernier chap., sur « le rôle de la Science dans la civilisation ».

CONCLUSION

L'interaction des causes.

Peut-être ressort-il bien des chapitres précédents que trois sortes de causes sont en jeu dans les faits humains et que c'est leur tissu que doit débrouiller la science qui les concerne. Il semble que par ce mode d'articulation de la science, où l'on fait son profit de toutes les tentatives d'explication antérieures, où l'on en retient ce qu'elles contenaient de vérité, où l'on rejette ce qu'elles avaient d'erroné, d'exagéré, d'*a priori*, où on les corrige et les complète l'une par l'autre ; il semble que par une organisation conforme du travail, on puisse aboutir à une interprétation définitive de l'histoire. Mais nous nous gardons ici d'être trop affirmatif : nous tenons à éviter tout ce qui ressemblerait à l'esprit de système. Nous attendons et nous appelons les objections qui permettraient une organisation plus adéquate à la matière qu'il s'agit d'ordonner.

Nous avons montré que l'œuvre des sociologues objectivistes avait le défaut d'être trop exclusive, mais que, considérée comme un effort méthodique pour pousser à bout cette affirmation : que la société est un facteur, un facteur impor-

tant, de l'histoire, elle accomplit une tâche légitime et nécessaire. On peut admettre que des catégories distinctes de travailleurs s'orientent diversement, s'attachent à l'étude de telle sorte de causes et poussent à bout, chacune dans le sens délibérément adopté, la recherche du rôle des facteurs différents. On peut l'admettre : mais, pour avoir une réelle efficacité, il faut que la recherche, tout en étant spécialisée, soit sans parti pris, qu'elle tienne compte de la résistance des autres facteurs, qu'elle se fasse sa part, toute sa part, sans prétendre à rien de plus qu'à ce qui lui revient.

Ce qui doit se préciser au cours de cette étude patiente, méthodique, expérimentale, — et là est le problème de la synthèse, — c'est l'action réciproque des causes, c'est leur mode de réarrangement. Quel rapport, au cours de l'histoire, la contingence soutient-elle avec l'ordre ? Quel rapport l'ordre des lois avec celui des raisons ? — On verra, dans la synthèse, la naissance et la vie, pour ainsi dire, des lois. On ne sera pas tenté d'exagérer le rôle de ces *nécessités* : elles apparaîtront comme quelque chose de mouvant, non de solide, comme des états de situation toujours plus ou moins provisoires. C'est dans la logique que s'enracinera leur nécessité profonde. Et la contingence apparaîtra comme un effet de l'imperfection logique, que retravaille constamment la logique qui se parfait.

La réponse aux questions posées dans la synthèse historique aura peut-être une portée lointaine. L'étude des causes dans les faits humains — là où leur jeu est particulièrement visible et où certaines sont particulièrement actives — ouvrira des perspectives sur le jeu des causes dans la nature, sur l'évolution totale.

Et la synthèse s'épanouira en résultats pratiques. Elle sera maîtresse de vie : elle fera mieux comprendre le sens de l'action, les possibilités d'action, les résistances qui interdisent

les transformations trop rapides. Non seulement elle précisera à l'homme son rôle dans la société, mais elle l'aidera à prendre conscience de son rôle dans l'univers[1].

1. « Jamais la nature ne pourrait tirer de son sein la raison, si elle ne contenait en germe la mentalité, et si elle ne tendait à la réaliser par un profond déterminisme final... », dit A. Chiappelli, dans l'art. cité p. 223 n. 2, où il cherche à résoudre l'antinomie des sciences de la nature et de celles de l'esprit et à concilier, dans une philosophie des valeurs, toutes les tendances idéalistes de la pensée contemporaine. — Il y a aujourd'hui des hypothèses qui s'imposent. Mais il ne faut pas être trop affirmatif. Il faut concevoir la philosophie comme la synthèse totale des connaissances, qui forme des hypothèses d'après les sciences et les vérifie dans les sciences.

CONCLUSION

L'AVENIR DE L'HISTOIRE

Si l'on cherche à dégager les caractères généraux, à la fois de la production proprement historique et de la production théorique, dans la période récente, on est amené à faire la constatation que voici. En France et, en général, dans les divers pays de haute culture, la préoccupation de science a beau être de plus en plus vive, un grand nombre d'historiens restent, malgré tout, plus ou moins attachés à une conception traditionnelle de l'histoire; beaucoup de théoriciens, même parmi ceux qui aspirent à l'histoire-science, font une telle part à l'élément individuel et aux événements singuliers dans l'histoire, accordent une telle place à la personnalité de l'historien, parfois même se montrent si préoccupés de fins pratiques et subjectives, qu'ils tournent véritablement le dos à la science.

Puisque, plus ou moins nette, tantôt à peine consciente, tantôt poussée jusqu'aux limites du paradoxe, une conception subjectiviste persiste dans une foule d'œuvres très diverses, — pragmatiques et théoriques, — nous voudrions, après en avoir précisé le caractère, chercher la raison d'être profonde de cette conception. Et si elle nous paraît, en quelque mesure, répondre aux fins de l'histoire, nous aurons à nous demander comment il en pourra survivre quelque chose dans l'avenir des études historiques.

I.

Ce que nous appelons la conception subjectiviste de l'histoire ne doit pas être confondu avec une conception aujourd'hui périmée pour les esprits avertis. La question qui a été tant débattue : si l'histoire est un art ou une science, est résolue définitivement. L'histoire est une des formes de la recherche de la vérité : elle n'est pas un genre littéraire. Pas plus qu'un traité de biologie ou de psychologie, un ouvrage d'histoire ne comporte de préoccupations esthétiques. Si un livre qui a contribué à l'établissement de la vérité, se trouve être beau par surcroît : c'est une chance heureuse, et c'est une sorte de luxe. Un historien n'est pas plus tenu d'écrire comme un Fustel de Coulanges qu'un biologiste d'écrire comme un Claude Bernard : mais, puisqu'il y a une certaine façon de présenter et d'exprimer les vérités les plus positives — même les vérités exactes — qui relève les mérites du fond, telle est également la beauté dont peut se revêtir l'histoire, — beauté sévère et qui n'est que la « splendeur » du vrai [1].

S'il n'y a plus guère que des profanes pour confondre l'histoire et la littérature, il ne manque pas de professionnels et de théoriciens de l'histoire pour déclarer ou, sans le déclarer, pour demeurer intimement convaincus, que l'histoire, tout en n'ayant d'autre fin que d'établir la vérité, doit em-

1. Voir Bernheim, *Lehrbuch*, p. 792, sur les inconvénients de la recherche des effets d'art (cf. pp. 145 et suiv., *Das Verhältnis der Geschichte zur Kunst*, et 625 et suiv., *Reproduktion und Phantasie*) ; Langlois et Seignobos, *Introduction...*, pp. 260-262 ; Xénopol, *L'histoire est-elle art ou science?* in *Rev. de Synth. hist.*, août 1907, t. XV, p. 87-91, *L'imagination en histoire, ibid.*, févr. et avril 1909, t. XVIII, pp. 20-31, 172-180 ; Ch. et V. Mortet, art. *Histoire* de la *Grande Encyclopédie*, pp. 123 et suiv. — Fustel de Coulanges a dit du style de Buffon, non sans un retour sur lui-même : « C'est le style d'un homme qui, s'il pense au style, pense encore bien plus à la vérité » (voir P. Guiraud, *Fustel de Coulanges*, chap. XI, *F. de C. écrivain*, not. p. 242).

ployer, en vue de cette fin, des moyens qui lui sont propres. Or, ces moyens seraient apparentés à l'art. L'historien, pour être un savant, devrait avoir certains dons de l'artiste.

Dans un important article où il parle du mouvement intense d'études théoriques qui s'est produit en Allemagne à la fin du dix-neuvième siècle, un historien, J. Kaerst, observe que « les débats théoriques ne peuvent former un historien et que ce qui fait l'historien véritable, l'*intuition vivante,* ne peut se laisser enserrer dans des règles et des préceptes au sujet de ce qu'elle doit considérer comme les forces motrices de l'histoire[1] ». L'*intuition,* l'intuition vivante, voilà le grand mot. C'est l'intuition qui permettrait seule à l'historien, soit de se faire une idée précise des individus et des événements, soit de saisir la liaison des événements. L'érudition, sans doute, est indispensable : mais l'érudition serait à l'histoire comme la masse des sarments et des brindilles par rapport à la flamme claire qui en jaillit. Dans la science, l'observation de phénomènes concrets suggère l'hypothèse abstraite, qui deviendra loi ou sera rejetée au contrôle de l'expérience. Dans l'histoire, la connaissance de faits passés suggère l'intuition, qui s'imposera en raison même de sa puissance évocatrice. De son « souffle vivant » l'historien ranime le passé, et il en procure aux autres la vision. « L'esprit fini ne dispose que de l'heure et du temps actuels. Mais ce domaine étroit et misérable de son être, il l'agrandit.... Il illumine son présent sur toutes les faces par la contemplation et la connaissance des choses passées qui n'ont d'existence et de durée qu'en lui et par lui[2]. »

Depuis les orgies idéalistes du XIXe siècle commençant

1. *Die universalhistorische Auffassung in ihrer besonderer Anwendung auf die Geschichte des Alterthums,* in *Historische Zeitschrift,* t. 83, 1899, p. 194.

2. Droysen, *Précis de la science de l'histoire,* trad. Dormoy (1887, d'après la 3e éd. all., 1882), p. 12.

jusqu'aux discussions théoriques des approches du xxe siècle, l'Allemagne a fait jouer un grand rôle à l' « aperception esthétique », — c'est-à-dire à une forme de l'intuition qui se distingue de l'intuition intellectuelle recommandée par les philosophes de l'Idée pure. Tantôt on a prétendu, par cette aperception, pénétrer jusqu'aux racines les plus profondes de la vie historique ; tantôt on en a limité le pouvoir à l'évocation des individualités et des milieux. Mais dans les formules les plus variées, la croyance en la vertu de l'intuition s'est exprimée ; et aujourd'hui encore ce sont des affirmations courantes, que l'historien, comme le poète, doit faire appel à l'imagination créatrice, qu'il doit revivre (*erleben, nachfüllen*) le passé pour le comprendre véritablement [1].

Mais nous ne voulons pas détacher l'étude de cette tendance de l'étude générale du mouvement théorique allemand que nous ferons ultérieurement. Aussi bien est-il aisé d'en trouver ailleurs des représentants aussi caractérisés. C'est ainsi qu'en Italie un philosophe profond, ingénieux et brillant, Benedetto Croce, — parti, paraît-il, de la conviction que l'histoire est science, — en est venu à soutenir, avec la plus grande vigueur, cette thèse que l'histoire « rentre sous le concept général de l'art ». Il l'a traitée, il y a longtemps déjà, dans un ouvrage spécial ; il l'a reprise et précisée dans ses traités d'Esthétique et de Logique ; il l'a monnayée dans de nombreux articles [2]. Croce déclare remonter à la tradi-

1. Voir Goldfriedrich, *op. cit.* p. 140, n. 1, pp. 165-168 et 415-417 ; Grotenfelt, *Die Wertschätzung in der Geschichte* (1903), pp. 37, 42, 45-58 ; nos art. cit. de la *Rev. de Synth. hist.* sur des *théoriciens allemands* ; Villari, *L'histoire est-elle une science ?* in *Rev. de Synth. hist.*, oct. 1901, t. III, pp. 123, 128.

2. *Il concetto della Storia nelle sue relazioni col concetto dell' arte* (1896), remaniement de deux mémoires lus à l'Academia Pontaniana, de Naples, le 5 mars 1893 et le 6 mai 1894 ; *Estetica come scienza dell' espressione e linguistica generale* (1re éd., 1902 ; analysé par J. Segond, in *Rev. de Synth. hist.*, août 1903, t. VII, pp. 102-105) ; *Lineamenti di una Logica come scienza del concetto puro* (1905 ; 2e éd. entièrement remaniée, *Logica*, 1909 ; étudié par J. Segond, in *Rev. de Synth. hist.*, avril 1906, t. XII,

tion nationale inaugurée par Vico en opposant une *logique de l'intuition*, — ou de la représentation, — ou Esthétique, à la logique intellectualiste, ou Logique proprement dite.

Il n'y a pas d'intuition mystique, métaphysique, telle que l'ont conçue et qu'ont eu l'illusion de la pratiquer les grands idéalistes allemands. Il y a, d'une part, les concepts purs de l'Intellect, de l'esprit; d'autre part, les intuitions de l'imagination. La science vraie, c'est la science des concepts, de l'esprit: elle tend à l'universel, elle est philosophie. L'art est relatif au phénomène; mais il est connaissance néanmoins, connaissance de l'individuel. Il ne faut pas confondre science et art; mais il ne faut pas rabaisser l'art. « L'art est *chose sérieuse*: il est la *première forme du vrai*, la plus ingénue; et c'est à peine si l'histoire est moins ingénue, elle qui, comme l'art, est intuition et contemplation, et non pas analyse des éléments de la réalité, elle qui se distingue de l'art (au sens strict du mot) d'une façon secondaire, et en ceci seulement qu'elle introduit une différence parmi les intuitions entre ce qui est réel de fait et ce qui est idéalement possible [1]. » Ainsi l'histoire est cette partie de la connaissance esthétique qui a pour objet l'individuel *réalisé*, non l'individuel de pure imagination: elle diffère de l'art proprement dit par son contenu, non par sa nature [2]. Et « toute tentative doit échouer, qui se propose d'élever l'histoire à la dignité de science, qui prétend établir les lois historiques, qui prétend, en un mot,

pp. 182-190). Croce a publié dans la *Rev. de Synth. hist.* deux articles, *Les études relatives à la Théorie de l'histoire en Italie, durant les quinze dernières années*, déc. 1902, t. V, pp. 257-269, *L'attitude subjective et l'attitude objective dans la composition historique*, juin 1903, t. VI, pp. 261-265. Beaucoup des c. r. ou des *variétés* qu'il a donnés à sa Revue, *La Critica*, intéressent la théorie de l'histoire. Sur Croce, en général, voir la monographie de Prezzolini, avec une bibliographie, dans les *Contemporanei d'Italia* (1909), et l'article du Dr Jankelevitch sur *la philosophie* dans le no de la *Rev. de Synth. hist.* consacré à l'Italie, déc. 1909, t. XIX, pp. 305-311.

1. Art. cité de la *Rev. de Synth. hist.*, déc. 1902, p. 264.

2. Voir *Estetica*, p. 29.

transformer en *concept* ce qui nous intéresse à titre d'*intuition*[1] ».

En Angleterre et en France, l'histoire-art a été mise en pratique beaucoup plus qu'en formules. On y trouve, en abondance, des œuvres qui sont un alliage de savoir plus ou moins solide et de création esthétique, — et où se manifeste même la survivance des préoccupations littéraires. Aujourd'hui encore, l'Angleterre est loin d'avoir complètement accepté la « méthode scientifique et objective ». Au Congrès international des sciences historiques de Rome (avril 1903), James Bryce, l'illustre historien anglais, critiquait assez vivement l'organisation des études historiques dans son pays : « En Angleterre, pas d'École des Chartes, pas de séminaires historiques, pas de spécialisation mais un enseignement général qui touche à la littérature. L'enseignement de l'histoire est fondé

1. Art. cité, p. 263. — Lois ou concepts historiques, cela implique contradiction comme *quantité qualitative* ou *monisme pluraliste* (voir *Estetica*, p. 42). Quel historien espère arriver à des formules comme celles de la chimie : la chute de l'empire romain $= x^2 + y^3 + z^5$ ou la Réforme germanique $= a^3 + g^2 + k^4$? (*Contro la storiografia formulistica*, in *Critica*, 1905, III, pp. 250-252). Les sciences dites positives ne sont, d'ailleurs, que de pseudo-sciences, fondées sur de pseudo-concepts, — des concepts représentatifs, qui ont leur utilité pratique, mais qui ne sont ni représentables ni pensables (voir *Lineamenti di una Logica*, chap. v). La science suprême, intégrale, serait réalisée dans une Histoire qui unirait indissolublement la philosophie et l'art, la théorie et l'intuition, l'idée et le fait. Il y a dans le système de Croce une grande part de vérité, présentée, selon nous, de façon trop constructive et sous une forme volontiers paradoxale. Dans l'art. cité de la *Rev. de Synth. hist.*, on trouvera le nom de théoriciens qui se rangent, en Italie, à des conceptions semblables ou contraires. — Villari, dans son travail intitulé *L'histoire est-elle une science?* que L.-G. Pélissier a traduit pour la *Rev. de Synth. hist.* (oct. 1901, fév., avril 1902), fait également une place à l'art. Il y a trois éléments dans l'histoire : le fait, *la représentation du fait*, les lois. La représentation du fait exige un « travail, pour une part non médiocre, littéraire, pour lequel l'œuvre de l'imagination est continuellement requise, non pour l'altérer, mais pour le faire revivre devant nous dans la forme qu'il eut réellement » (1er art., p. 149). L'étude de Villari, intéressante par les idées qu'elle remue, est, d'ailleurs, flottante dans ses conclusions.

sur l'étude de l'antiquité et sur un sentiment très vif de la vie contemporaine. L'histoire est donc considérée comme une branche de la littérature générale ; aussi l'écrit-on d'une manière littéraire et même dramatique. C'est l'école des Hallam, des Macaulay, des Carlyle, des Dilke. Les historiens anglais sont des autodidactes qui possèdent un sens littéraire très fin et un sentiment très profond de l'actualité. Mais aujourd'hui, cette conception ancienne tend à changer, et l'Angleterre, à l'exemple de l'Allemagne et de la France, commence à pratiquer la méthode scientifique [1]. »

Un historien qui, s'il n'est pas d'origine anglaise, enseigne et écrit en Angleterre, avec succès, Emil Reich, a formulé la théorie de ce « sentiment vif de la vie » dont parle J. Bryce. S'il ne va pas jusqu'à condamner l'érudition, tout au moins condamne-t-il l'histoire des purs érudits, ce qu'il appelle l'histoire « livresque » par opposition à l'histoire psychologique [2]. Aux ouvrages « scientifiques », aux histoires « documentées », il ne manque qu'une chose, la réalité, le *wie es denn eigentlich geschehen ist* de Ranke. E. Reich raille avec verve et âpreté le pédantisme des théoriciens et méthodologistes allemands et les excès de la spécialisation. « Être spécialiste, c'est n'être pas humain. Tous les animaux sont des spécialistes. Un chat n'a besoin que d'une chose ou de deux toute sa vie durant ; le chameau de même. La puissance et la gloire de l'homme est d'être plus qu'un spécialiste. Les spécialistes qui se vantent de leur attachement aux « faits » négligent et ignorent en réalité les faits les plus importants : les faits psychologiques [3]. » C'est par des « motifs humains », c'est par des motifs permanents, que peu-

1. *La question de l'enseignement de l'histoire au Congrès de Rome, d'après M. Ph. Sagnac*, in *Rev. de Synth. hist.*, août 1903, t. VII, p. 99. Cf., sur la nécessité d'une méthode scientifique, P. Mantoux, *Une leçon inaugurale sur la science de l'histoire à Cambridge* (par J.-B. Bury), *ibid.*, déc. 1903, t. VII, p. 379.

2. *Historiens psychologues et historiens livresques*, in *Rev. de Synth. hist.*, déc. 1904, t. IX, pp. 253-268.

3. *Ibid.*, p. 268.

vent être expliqués événements et institutions. Il faut donc « augmenter notre pouvoir d'idéation », c'est-à-dire nous procurer une large expérience psychologique : les voyages, la connaissance des langues étrangères, le contact direct avec la bigarrure des types humains, des « impressions sensorielles variées et intenses », « l'étude des institutions vivantes dans toute leur réalité palpitante », voilà ce qui est propre, par-dessus tout, à créer l'historien. Et ce qui, par excellence, est de l'histoire, ce sont de larges tableaux qu'inspire le sens de la vie[1].

Dans une certaine mesure, l'œuvre de Michelet répond à l'idée que E. Reich se fait de l'histoire. Elle est vivante, et à l'intuition psychologique elle joint même l'intuition pittoresque du passé. Avec Augustin Thierry et Michelet nous avons eu les représentants les plus caractéristiques et les plus admirables de l'histoire évocatrice. La curiosité du passé, le goût de la couleur locale, dans le romantisme, ont précédé et préparé la connaissance exacte du passé fondée sur l'érudition. Thierry et Michelet sont des *poètes,* au sens profond du mot. Ils sont des poètes : et c'est pour cela qu'ils ont à la fois créé et faussé l'histoire. On sait ce que doit Augustin Thierry à Chateaubriand et à Walter Scott : il a parlé de cette « faculté de lire par intuition », de « l'espèce d'extase » où il s'absorbait dans le travail, des « apparitions évoquées en lui » par la lecture[2]. Et on sait ce qu'entendait Michelet par la « *résurrection de la vie intégrale,* non pas

1. « L'histoire de l'antiquité ne doit pas nous apparaître comme un défilé d'ombres chinoises, mais comme un drame dont les personnages sont des hommes en chair et en os. Aussi rien n'est plus funeste aux études philologiques que l'air renfermé du cabinet de travail où se cloître le spécialiste, et rien ne leur est plus salutaire que la vue étendue des choses humaines. Un bon philologue doit pouvoir dire avec le poète ancien : « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » C'est un historien allemand qui fait ces réflexions, Curtius (*Alterthum and Wissenschaft,* t. I ; cité par A. Bossert, *Essais sur la litt. allemande* (1905), p. 246).

2. Préface de *Dix ans d'études historiques* (1834).

dans ses surfaces, mais dans ses organismes intérieurs et profonds », comment, pour y arriver, il employait toutes les ressources de la « personnalité moderne », toutes les facultés de l'être : « Le cœur ému a la seconde vue, voit mille choses invisibles au peuple indifférent. L'histoire, l'historien, se mêlent en ce regard. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ?... [1] »

Taine et Renan ont des restes de romantisme. « A mon avis, toute composition historique est un travail d'art autant que d'érudition », avait déclaré Augustin Thierry : Renan a dit à son tour : « L'histoire est un art autant qu'une science [2] ». Taine, à propos de Michelet, fait cette simple restriction : « L'histoire est un art, il est vrai, mais elle est aussi une science [3] ». Fustel de Coulanges, lui, dira : l'histoire « n'est pas un art, elle est une science pure [4] » ; et telle est aujourd'hui l'opinion de la plupart de nos historiens. L'histoire, dans la première moitié du XIXe siècle, ne se distinguait pas nettement du roman historique : maintenant, elle est de plus en plus considérée comme œuvre technique, réservée à des spécialistes [5]. Cependant, hier encore, un Albert Sorel affirmait les droits de l'art et de la personnalité de l'historien : « ... Ni de l'introduction, ni de la fin, ni d'aucune

1. *Histoire de France*, préface de 1869. « Ma vie fut en ce livre, elle a passé en lui. »

2. *Essais de morale et de critique* (1859). Voir F. Hémon, *L'histoire au* XIXe *siècle*, p. 13.

3. *Essais de critique et d'histoire* (1858). Voir Hémon, *ibid.*, p. 14 ; Seignobos, dans l'*Hist. de la langue et de la littérature française* de Petit de Julleville, t. VIII, not. pp. 266, 278. Cf. G. Monod, *Les Maîtres de l'hist., Renan, Taine, Michelet* (1894).

4. *La Monarchie franque* (1888), chap. I. Voir Hémon, *ibid.*, p. 46. ; Guiraud, *Fustel de Coulanges* ; C. Jullian, *Introduction* aux *Extraits des historiens français du* XIXe *siècle*.

5. Voir Jullian, *Augustin Thierry et le mouvement historique sous la Restauration*, in *Rev. de Synth. hist.*, oct. 1906, t. XIII, pp. 129-142 ; *Progrès de l'histoire au* XIXe *siècle, Pages oubliées (1833)* de Chéruel, publiées par H. Berr, *ibid.*, juin 1908, t. XVI, pp. 257-271 ; Ch.-V. Langlois, *L'histoire au* XIXe *siècle*, dans *Quest. d'hist. et d'ens.* (1902), not. pp. 225 et suiv. ; P. Caron, *Des cond. act. du travail d'histoire moderne en France*, in *Rev. de Synth. hist.*, déc. 1905, t. XI, pp. 261-274 ; Seignobos, Jullian, Hémon, *op. cit.*

page de mon livre[1], je ne puis dire que je l'ai écrite sans prédilection, dans l'indifférence de mon pays, le désintéressement de ses affaires, l'insouciance de ses intérêts, le détachement de ses prospérités ou de ses infortunes, dans ce froid et ce vide que l'être de l'homme abhorre et où l'homme cesse de vivre. Je serais un pauvre *écrivain,...* si ma plume n'avait pas trahi le frémissement de ma main. » Et même un professeur d'histoire en Sorbonne, entreprenant d'exposer la fondation de l'empire allemand, faisait récemment ces déclarations : « Mon ambition serait de donner au lecteur la sensation de la réalité vivante en reproduisant la variété et la complexité des phénomènes dont l'ensemble constitue l'existence nationale.... Le grand danger de l'histoire, c'est l'abstraction. Si je ne craignais une comparaison un peu prétentieuse, je dirais qu'elle tombe ordinairement dans l'erreur des peintres d'atelier : les détails sont exacts, l'atmosphère est fausse.... Dans toute œuvre qui n'est pas un simple résumé chronologique, il y a une part nécessaire d'invention subjective et d'arbitraire, et le moindre danger d'altérer la vérité n'est pas dans une réserve platonique qui se contente d'en noter les formes extérieures[2]. »

D'autre part, tandis que se poursuit le travail pour concevoir toujours plus nettement l'histoire-science, voici que nous trouvons, en France, la théorie de l'histoire intuitive formulée, avec une décision que l'Allemagne n'a pas dépassée, par deux penseurs, bien différents l'un de l'autre. Charles Péguy, l'original éditeur des *Cahiers de la Quinzaine,* dans

1. *L'Europe et la Révolution française.* Voir, dans le *Temps* du 31 mars 1905, le compte rendu de la « fête offerte à Albert Sorel » à l'occasion de l'achèvement de cet ouvrage.

2. Denis, Préface de *La fondation de l'Empire allemand* (1906). Cette préface assez peu cohérente est un spécimen de l'incertitude où sont d'excellents travailleurs sur la véritable nature de l'histoire. — Ch. et V. Mortet, dans leur article de la Grande Encyclopédie sur l'*Histoire,* — d'ailleurs plein de remarques excellentes, — font encore à l'art une place « éminente, qu'il n'a pas dans les autres sciences, mais qu'il garde dans l'histoire pour des raisons toutes péciales » (p. 126, cf. p. 140).

l'introduction d'un de ces cahiers, oppose nettement la *certitude discursive* et la *certitude intuitive*. « La méthode intuitive passe en général pour surhumaine, orgueilleuse, mystérieuse, agnosticiste ; et l'on croit que la méthode discursive est humaine, modeste, claire et distincte, scientifique[1]. » Or, c'est tout le contraire selon Ch. Péguy : il voit dans Renan et dans Taine les propagateurs de cette idée que le savant peut et doit tout savoir, qu'il faut « épuiser l'immensité, l'indéfinité, l'infinité du détail, pour obtenir la connaissance de tout le réel », que l'historien — tel un Dieu — doit embrasser en sa pensée le tout de l'histoire. Que ce ne soit point une conception juste de l'histoire-science à laquelle s'attaque Péguy, peu importe ici. Il revendique, en tous cas, « pour le domaine de l'histoire et de l'humanité des méthodes historiques et humaines propres » ; il proclame la nécessité de choisir, c'est-à-dire de faire œuvre d'artiste : « Comment choisir,... dans l'infinité du détail, dans l'immensité du réel, sans quelque intuition, sans quelque aperception directe, sans quelque saisie intérieure[2] ? »

Or, un physicien philosophe, J. Wilbois, dans une série d'articles sur l'*esprit positif*[3], a exposé un positivisme nouveau où les sciences de la durée sont conçues de la même façon profonde. L'évolutionnisme ordinaire « veut saisir l'évolution du dehors comme un spectacle », comme « une suite de tableaux »[4]. Or, c'est du dedans qu'il faut compren-

1. Sixième série, 3e cahier, oct. 1904, à propos d'Israël Zangwill, p. XXXIV.

2. *Ibid.*, pp. LXXXVIII-LXXXIX. — Dans un autre cahier, 7e série, 7e cahier, déc. 1905, p. 102, Ch. Péguy annonçait une thèse sur « la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes ». Il a publié sous ce titre, nov. 1906, un cahier, le 3e de la huitième série, où il fait la critique de Renan et l'éloge de Michelet. Michelet est « un historien essentiel » : les œuvres « essentielles » sont « du donné, comme la vie elle-même. L'intelligence y nuirait plutôt, c'est à peu près tout ce que l'on en peut dire » (pp. 32, 34).

3. *Rev. de Mét. et de Mor.*, mars et sept. 1901, janv., mai et sept. 1902.

4. Mai 1902, p. 342 ; sept. 1902, p. 582.

dre l'évolution : il faut avoir le « sens évolutionniste ». J. Wilbois oppose — selon la thèse de H. Bergson — la durée au temps spatial, la mémoire spirituelle à la mémoire corporelle. L'histoire vulgaire est une mémoire corporelle qui emmagasine le passé sous la forme de faits indépendants, discontinus, découpés dans l'espace. L'évolutionnisme vrai suppose l'histoire, utilise les matériaux historiques, mais ne s'arrête pas aux déterminations du passé : il cherche « les orientations qui le rendent encore présent[1] » ; il est « la prise de conscience du développement de l'humanité ». L'évolutionnisme aboutit, non à *voir* l'évolution, mais à la *vivre,* et à « contracter la durée d'un grand courant humain en une seule intuition qui nous permet une action sur le futur proportionnée à sa pénétration dans l'autrefois[2] ».

II

Les dernières lignes que nous venons de citer sont tout à fait significatives ; et nous pourrions du même penseur citer d'autres passages également suggestifs. « Ce que font l'embryon et l'enfant, l'un avant l'éveil de la conscience claire, l'autre avant l'épanouissement de la raison, l'homme peut le faire avec sa raison pleine.... De même que l'embryon et l'enfant ne repassent le passé que pour être prêts à profiter du présent, comme si, pour être dans le courant de l'humanité, il fallait d'abord prendre son élan, ainsi l'homme, par une étude qui lui donnera le sens de l'évolution de sa race, se fera la main pour les gestes de la vie contemporaine.... Cha-

1. Mai 1902, p. 353 ; sept. 1902, p. 582.

2. *Ibid.* — Pour d'autres théories qui font à l'art une place plus ou moins grande, voir P. Hermant, *La théorie de l'histoire dans les Universités hollandaises* (J. Huizinga, Th. Bussemaker) et *Un théoricien hollandais de l'histoire : M. G. Heymans*, in *Rev. de Synth. hist.*, juin et oct. 1906, t. XII, p. 334, et XIII, p. 240 ; H. Berr, *Un débat entre sociologues et historiens aux États-Unis*, *ibid.*, avril 1904.

que génération pensante ajoutera son progrès propre aux progrès de la pensée, avec d'autant plus de liberté qu'elle en aura été chercher, dans des siècles plus reculés, des causes plus essentielles et de plus durables élans[1]. » Nous voyons ici nettement formulée la préoccupation qui, plus ou moins consciente, anime les historiens intuitifs.

L'histoire semble ne pas pouvoir être une connaissance comme les autres. Parmi les difficultés qu'elle trouve à se constituer en science, une des plus graves c'est qu'elle a peine à se déprendre de la pratique. La distinction de la théorie et de l'application, qui s'est faite aisément en d'autres domaines, est singulièrement difficile à maintenir dans celui-ci. Aux historiens intuitifs la tentative apparaît comme chimérique. L'histoire a commencé par être de la vie ; la vie, c'est l'histoire qui se continue : dans la réalité, le passé et le présent sont indissolubles. Aussi l'homme ne comprend bien son présent que par son passé, son passé que d'après son présent. L'intérêt qu'il porte à l'histoire naît de l'intérêt qu'il se porte à lui-même. La tâche de l'historien est de nouer plus étroitement le présent au passé, l'avenir au présent : il doit vivre largement de la vie de son temps, et il ne ressuscite le passé à la chaleur de la vie présente que pour en rendre le présent plus fécond et mieux préparer l'avenir[2].

« Souvenez-vous ! » Cette recommandation « est le viatique, la loi de vie des nations, toute la raison d'être de leur histoire et tout l'enseignement qu'en puisse retirer l'historien pour ses concitoyens », disait Albert Sorel à la suite de paroles que nous avons précédemment citées. Et Droysen commente ainsi ce dicton de Gœthe, *Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder :* « Quelque élevée que soit la situation du

1. Wilbois, art. cité, mai 1902, pp. 343, 344.

2. Par ce « mélange » de l'histoire et de l'historien, dont a parlé Michelet, des *valeurs* de toutes sortes se trouvent introduites, plus ou moins arbitrairement, dans l'histoire. — Voir sur l'histoire comme « mémoire affective », F. Paulhan, *Sur la mémoire affective*, in *Rev. Phil.*, janv. 1903, pp. 67 et suiv.

siècle et du peuple dont la naissance nous a faits des individus, quelle que soit la richesse de l'héritage qui nous échoit sans autre formalité, nous le possédons comme si nous ne le possédions pas, aussi longtemps que nous ne l'avons pas acquis par un travail personnel, ni reconnu pour ce qu'il est, pour le fruit du travail incessant de ceux qui ont été avant nous. Avoir retravaillé, avoir revécu en esprit conformément à la *pensée,* comme une continuité, ce qui a été élaboré dans l'histoire des temps, des peuples, de l'humanité, cela s'appelle culture[1].... » Et Villari encore, dans le travail dont nous avons déjà parlé, exprime, en d'autres termes, la même idée : « ... Toute l'histoire universelle nous apparaît comme notre monde propre, comme notre propriété intellectuelle : aucune de ses parties n'est étrangère à notre esprit. Qui n'a pas la faculté de se transporter dans le passé, ne peut rien entendre à l'histoire. En accomplissant ce voyage intellectuel, nous acquérons une nouvelle conscience de notre être propre, nous avons comme une plus profonde révélation de nous-mêmes.... Le poète nous révèle les multiples éléments idéaux de notre nature, l'historien nous révèle tous les éléments réels, dont notre esprit s'est vraiment formé peu à peu, à travers les siècles[2]. »

Ces déclarations sont particulièrement instructives parce qu'elles émanent d'historiens professionnels. Les vues des purs théoriciens ont moins de valeur. Pourtant, il est intéressant de constater que le sentiment d'une force intime qui pousse la vie en avant, la crainte de méconnaître la spontanéité créatrice, sont si vifs chez certains penseurs qu'ils vont jusqu'à leur rendre l'histoire suspecte et à leur en faire apparaître l'utilité comme restreinte. Un curieux esprit, à qui nous avons déjà emprunté quelques lignes, soutient que, de toutes parts, des sciences et de la vie, en particulier de la

1. *Op. cit.*, pp. 70-71.
2. Art. cit., oct. 1901, pp. 143, 146.

mise à l'épreuve des sciences historiques, nous recevons cette idée, « que la nature et que l'humanité, qui est de la nature, ont des ressources infinies, et pour le bien, et pour le mal, et pour des infinités d'au delà qui ne sont peut-être ni du bien ni du mal, étant autres, et nouvelles, et encore inconnues ;... cette idée que nos forces de connaissance ne sont rien auprès de nos forces de vie et de nos ressources ignorées, nos forces de connaissance étant d'ailleurs nous, et nos forces de vie au contraire étant plus que nous[1].... » Mais personne, de ce point de vue, n'a émis des considérations plus ingénieuses que Nietzsche. Il a consacré tout un opuscule à l'examen *de l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie*[2].

Dans la mesure où l'histoire peut servir à la vie, Nietzsche veut bien la justifier, — mais dans cette mesure seulement. Il faut lui demander des leçons de grandeur, des objets de vénération, des motifs de révolte[3]. Elle est surtout utile à la personnalité forte, et elle doit être faite par « les cerveaux les plus rares ». « Transformée en œuvre d'art », elle peut « conserver des instincts et peut-être même éveiller des instincts[4] ». Mais « il y a un degré d'insomnie, de rumination, de sens historique qui nuit à l'être vivant et finit par l'anéantir, qu'il s'agisse d'un homme, d'un peuple ou d'une civilisation[5] ». La Grèce antique nous offre l'exemple « d'une culture essentiellement anti-historique, d'une culture, malgré cela, ou plutôt à cause de cela, indiciblement riche et féconde[6] ». Aujourd'hui, « on se glorifie de ce que la science commence à régner sur la vie ». Il est possible que

1. Ch. Péguy, *op. cit.*, p. LXXXIV.
2. *Vom Nutzen und Nachtheil der Historie für das Leben, Unzeitgemässe Betrachtungen* (1874); trad. par Henri Albert (1907), *Considérations inactuelles*, 1re série.
3. Trad., pp. 136 et suiv.
4. *Ibid.*, pp. 191, 193, 197.
5. *Ibid.*, p. 126.
6. *Ibid.*, p. 214.

l'on finisse par en arriver là, mais il est certain qu'une vie ainsi régentée ne vaut pas grand chose, parce qu'elle est beaucoup moins « vie », et porte en germe moins de vie à venir que la vie de jadis, régie non par le savoir, mais par l'instinct et par de puissantes illusions [1]. Et Nietzsche se livre, contre l'histoire comme pure science, à un réquisitoire d'une éloquence véhémente. Tout ce qui vit a besoin de s'entourer d'illusions protectrices, de mystère : notre époque est sursaturée de science et en particulier d'histoire ; « elle souffre de la *maladie historique*. L'excès des études historiques a affaibli la force plastique de la vie, en sorte que celle-ci ne sait plus se servir du passé comme d'une nourriture substantielle. Le mal est terrible » ; mais la jeunesse, avec l'instinct curatif de la nature, devine comment peut être reconquis le paradis de la santé : contre la maladie historique elle connaît les baumes et les médicaments, — qui sont le *non-historique*, ou le pouvoir d'oublier et de s'enfermer dans un horizon limité, et le *supra-historique*, ou les puissances éternisantes de l'art et de la religion [2].

III

Il s'est produit dans ces dernières années un mouvement curieux — dont Nietzsche a été un des annonciateurs [3] — et qui, d'une façon générale, tend à opposer au *concept* l'intuition, le sentiment, la donnée immédiate, la vie. L'idée de vérité objective, conforme à un ordre de choses statique, est une pseudo-idée : la vérité est notre œuvre et se prouve par ses conséquences. Ne prétendons plus atteindre le réel par la pensée claire, la logique abstraite : le mot d'ordre est de

1. *Op. cit.*, p. 201.
2. *Ibid.*, pp. 249 et suiv. ; cf. 203, 241.
3. Sur le pragmatisme de Nietzsche, voir R. Berthelot, in *Rev. de Mét. et de Mor.*, juill. 1908, mai et sept. 1909.

vivre et de réaliser le vrai par l'action. Cette réaction contre l'intellectualisme va jusqu'à faire de l'homme, de ce qu'il y a dans l'homme de plus mobile, de plus fuyant, le centre des choses. Le « pragmatisme » ou « humanisme » a des origines très diverses : psychologiques, scientifiques, esthétiques, morales et religieuses. Il exprime des dispositions mentales, plutôt qu'il ne constitue une philosophie. Il amalgame des idées disparates et à l'analyse il apparaît inconsistant. Il triomphe surtout dans les pays anglo-saxons dont il épanouit les tendances empiriques et mystiques. En France, il a trouvé des auxiliaires utiles, des témoins curieux ou bienveillants, plutôt qu'il n'a fait des adeptes véritables. En Italie, un groupe de jeunes philosophes, débordants de vie et d'enthousiasme, ont, passagèrement, poussé le pragmatisme à ses limites extrêmes, dans un mélange singulier de fantaisie, de raisonnement et d'ironie. Il y a des gens qui croient que l'érudition est une supériorité, qu'il est essentiel pour le bonheur humain de connaître la hauteur du mont Ararat, que le plus grand éloge que l'on puisse faire de notre siècle est dans cette expression « carnavalesquement ridicule », le progrès des sciences : trop savoir, en réalité, n'est que gêne. « Il faut se bander les yeux », non pas seulement pour agir, pour croire, mais pour penser. Il faut transformer l'esprit et les choses par le moyen de l'esprit : *Trasformate lo spirito se volete conoscerlo*[1].

1. Les principaux représentants du pragmatisme anglo-saxon sont Peirce (*Illustrations of the logic of the science*, in *Popular Science Monthly*, nov. 1877, janv. 1878, trad. dans la *Rev. Phil.*, déc. 1878, janv. 1879), W. James (*The Will to believe*, 1897, *Pragmatism, a new name for some old ways of thinking*, 1907, *Phil. de l'expérience*, 1910), F.-C. S. Schiller (*Personal Idealism*, 1902, *Humanism*, 1903, *Studies in Humanism*, 1907, trad. fr. 1909), J. Dewey (*Studies in logical theory* with the cooperation of members and fellows of the department of Philosophy, Chicago, 1903). Nous ne citons pas les innombrables articles où le pragmatisme a été exposé en Angleterre et aux États-Unis : mentionnons seulement une discussion dans le *Mind*, 1904-1705. — En Italie, l'organe du pragmatisme a été, de 1903 à 1907, le *Leonardo, Rivista d'Idee*, dirigé

Alors que l'histoire n'est pas arrivée à se constituer définitivement en science, il est naturel que le mouvement anti-intellectualiste tende à faire ressortir ce qui, dans l'histoire, est le plus étranger au concept courant de science. Et il n'est pas surprenant que les tenants du pragmatisme, prenant avantage des excès de l'érudition pure, aillent jusqu'à contester l'utilité des études historiques et à concevoir les transformations de l'humanité comme devant jaillir uniquement de la source d'énergie spontanée et d'invention qui est l'homme.

Parmi les penseurs contemporains, il en est un — prodigieusement renseigné sur toutes les sciences et sur toutes les directions de pensée — qui a fait la part large à l'intuition, à la vie spontanée, tout en retenant quelque chose du concept, de la capacité intellectuelle. C'est Frédéric Rauh. — Il n'a pas eu

par G. Papini et G. Prezzolini. Voir not. le n° d'avril 1905, *Avvertimenti agli Psicologi, La nutrizione del digiuno, Il pragmatismo messo in ordine.* Papini a publié *Il crepuscolo dei filosofi*, 1906, et Prezzolini, *L'arte di persuadere* (1907). Sur le pragmatisme italien, voir Vailati, *Revue du mois*, févr. 1907, Amendola, in *Rev. de Mét. et de Mor.*, sept. 1908, Dr Jankelevitch, in *Rev. de Synth. hist.*, déc. 1909. — « Bergson en France et ses disciples les physiciens Wilbois et Le Roy sont de francs humanistes. Le professeur Milhaud paraît l'être aussi, et il ne s'en faut que d'un cheveu que le grand Poincaré en soit », a dit W. James dans un art. du *Mind* (*Humanism and truth*, oct. 1904), et il ajoutait : « En Allemagne le nom de Simmel s'offre comme celui d'un humâniste tout à fait radical. Mach et son école, Hertz et Oswald doivent être classés parmi les humanistes » : c'était tirer au pragmatisme des penseurs très divers qui y ont, en général, collaboré sans le vouloir. L'ouvrage le plus pragmatiste paru en France est celui de Chide, *Le mobilisme moderne*, 1908. Ce mouvement d'idées a été, d'ailleurs, très étudié dans les Revues françaises et de langue française : voir not. in *Rev. Phil.*, Lalande, *Pragmatisme et Pragmaticisme*, févr. 1906, *Pragmatisme, humanisme et vérité*, janv. 1908, Paulhan, *Antipragmatisme et hyperpragmatisme*, juin 1909 ; in *Rev. de Mét. et de Mor.*, Parodi, *Le pragmatisme, d'après MM. W. James et Schiller*, janv. 1908 ; in *Rev. de Phil.*, F. Mentré, *Note sur la valeur pragmatique du pragmatisme*, juill., déc. 1907 ; in *Rev. des sciences phil. et théol.*, Blanche, *Bull. de phil.*, janv. 1907, 1910, 1911 ; in *Rev. Néo-Scolastique*, L. Noël, *Bull. d'épistémologie*, mai 1907, août 1909. Signalons deux discussions importantes :

la superstition de l'histoire; peut-être même était-il porté à en restreindre la valeur : il craignait qu'elle n'étendît sur la vie « l'ombre de la mort ». Il s'intéressait surtout à l'histoire la plus récente. Pour lui, le « centre de perspective » doit être le présent : « Le présent se rattache sans doute au passé, mais le passé auquel l'*inventeur* relie sa pensée est, en général, un passé prochain. Le passé lointain peut servir d'excitant à la pensée ; la pensée vivante ne s'y relie pas, ne le continue pas directement[1]. » Il y a dans l'homme une *fonction de productivité* ; et les inventeurs — moraux ou scientifiques — n'ont pas besoin de contempler « la courbe générale de l'humanité ». Mais Rauh redoutait les exagérations de la théorie intuitionniste — qui mène à la conception du surhomme nietzschéen. La philosophie de Bergson l'inquiétait, malgré ses mérites : quelque intérêt qu'il pût y avoir à dégager la donnée immédiate de la conscience, le phénomène de la *tension* ou de la *durée* psychique, Rauh croyait que prétendre dissocier la conscience de toute opération intellectuelle est une tentative chimérique. L'intuition est le résultat de démarches multiples : elle est *pensée* immédiate, intensive, plutôt que *donnée* immédiate. Il y a dans l'intuitionnisme une réaction légitime contre le concept scolastique, contre l'idée générale, pour ainsi dire morte, d'un entendement statique. Mais c'est le mélange du concept et de l'intuition qui constitue la vie mentale. Il faut maintenir contre l'intuitionnisme une fonction de la raison, fonction de comparaison et d'ordre, formelle et virtuellement universelle. La raison est vivante et

à la Société française de Philosophie (7 mai 1908, *La signification du pragmatisme*, thèse de Parodi ; voir le *Bulletin* de juillet) et au Congrès de Philosophie de Heidelberg (sept. 1908) où est apparue la répugnance de la pensée allemande pour le pragmatisme. Citons enfin Boutroux, *Science et religion*, 1908, II, III ; M. Hébert, *Le pragmatisme*, 1909 ; A. Schinz, *Anti-pragmatisme*, 1909 ; Pradines, *Critique des cond. de l'action*, 1909.

1. Voir dans la *Rev. de Mét. et de Mor.*, nov. 1904 (C. R. du Congrès de Phil. de Genève), *Sur la position du problème du libre arbitre* ; cf. *Science et conscience*, in *Rev. Phil.*, avril 1904, p. 362.

mobile : la raison est une expérience. — Et Rauh conçoit les sciences, la science de l'histoire en particulier, d'une façon infiniment souple. Il a critiqué la conception sociologique de l'histoire en bien des occasions : « Le sociologue part en quelque sorte de l'hypothèse que la vie ne se recommence pas[1] » et assimile la nature morale à la nature physique. Il a critiqué également les tendances subjectivistes en histoire : les pages où il a exprimé sur l'histoire les vues les plus complètes sont destinées à combattre le « subjectivisme radical » de Simmel. Mais ce qu'il a critiqué lui a semblé légitime — en tant que point de vue sur les choses. Il ne faut pas que telle explication veuille s'imposer « *comme la seule explication vraie* — et vraiment moderne ». Les systèmes trop simples, les « conceptions globales » ne sont plus de saison. Rauh souhaitait que quelque chose de ce « rationalisme expérimental », qu'il avait essayé de définir, passât des sciences de la nature où il règne, en somme, dans les sciences morales et la philosophie même[2].

Sans doute, on peut discuter le détail de sa pensée, — parfois subtile, et en perpétuelle inquiétude de perfectionnement; on peut trouver qu'il a poussé à l'excès l'appréhension du système : mais nous croyons que Rauh était dans le vrai, dans le droit fil de la Science. Nous serions heureux si ce

1. *Science et conscience, ibid.*, p. 363. Cf., dans la 2e partie de ce livre, p. 177.

2. *Idéalisme et réalisme historique, à propos d'un livre de M. Simmel* (*Die Probleme der Geschichtsphilosophie*, 2e éd. 1905), in *Rev. de Synth. hist.*, févr. 1907, p. 20. — C'est dans cet article, très riche d'idées, dans une note de la même *Revue*, d'oct. 1908, et dans divers *Bulletins* de la Soc. de Phil. (not. juillet 1906, *La causalité en histoire*, et juin 1908, *L'inconnu et l'inconscient en histoire*), qu'on peut trouver les éléments d'une théorie de l'histoire. Voir aussi des *Études de philosophie morale* qui vont paraître, rédactions de cours professés à la Sorbonne, dont quelques fragments ont été publiés par la *Rev. de Mét. et de Mor.*, janv. 1911. — Sur Rauh et son œuvre, voir mon article, *Frédéric Rauh (1861-1909)*, in *Rev. de Synth. hist.*, févr. 1909, et surtout H. Daudin, *F. Rauh : sa psychologie de la connaissance et de l'action* (avec une bibliographie complète), in *Rev. de Mét. et de Mor.*, mars et mai 1910.

livre, où nous justifions des points de vue divers et où les idées directrices de la synthèse historique sont conçues comme des « idées expérimentales », répondait dans une certaine mesure à son vœu [1].

En somme, les intuitionnistes ont eu le mérite de rendre évident que la connaissance est un devenir et que la vérité vit. Mais ils se trompent doublement, quand ils affirment que le passé n'est pas objet de connaissance et que la pure connaissance est sans valeur pour la vie.

Sur le premier point, la vraie réponse à faire, c'est de travailler à constituer la science du passé. Et, pour notre part, nous avons cherché ici à montrer comment elle se peut concevoir. Si elle est possible, aucun raisonnement ne saurait l'empêcher d'être.

Sur le second point, nous ferons observer que c'est dans le cas particulier de l'histoire que le problème général des rapports de la vie et de la science se laisse résoudre le plus commodément. Que la vie soit un jaillissement qui ne tarit jamais, une invention, une création incessante, voilà qui peut être accordé sans que la science de l'histoire soit par là rendue inutile. Sans doute, le raccord du passé et du présent ne peut se faire qu'à certaines conditions. La constatation passive de ce qui a été n'entraîne pas des prolongements actifs. Il est très vrai que l'histoire, pour devenir efficace, doit avoir été rendue assimilable. Mais c'est une façon de la rendre assimilable que de l'*intellectualiser*. Comme les éléments chimiques ont généralement besoin d'une élaboration biologique préalable pour se changer en substance humaine, les matériaux d'érudition doivent être élaborés par la synthèse pour servir à la vie spirituelle.

Tandis que la reprise de possession intuitive du passé n'aboutit guère qu'à affermir la tradition, à *enraciner* le

1. Il m'est doux de donner ici à un ami cher la place qui lui revient. Mais quelle tristesse que cette page, aux trois quarts écrite dès 1905, n'ait pas été lue par lui !

présent dans les origines, ou encore à orienter l'avenir dans un sens hasardeux, la prise de possession scientifique du passé tend à rendre la vie plus consciente et plus assurée, sans en affaiblir l'élan spontané. Si la vie, quelque mobile qu'elle soit, n'est pas pour cela indéterminée, si elle a sa loi intérieure dont la science précise le jeu, si les idées sont la fleur de l'action, comment l'étude expérimentale de la fonction logique, de la source profonde des idées, de leur pouvoir et des limitations de ce pouvoir, en illuminant la conscience, n'affermirait-elle pas la vie[1] ?

IV

Il y a, somme toute, quelque chose à retenir de l'histoire intuitive. D'abord, il faut, dans l'histoire-science, que l'explication de la vie passée soit assez complète, assez approfondie, pour se raccorder avec la vie présente, avec la vie vivante : certaines conceptions unilatérales et trop mécanistes de l'histoire-science comportent mal ce raccord. Il faut peut-être aussi que l'étude des éléments explicatifs du passé ne se fasse point au hasard, mais que ce soit l'intérêt de la vie présente qui règle le travail de synthèse, et par suite les recherches même de l'érudition. S'il n'est pas possible de tout connaître du passé, il ne semble point, heureusement, que cela soit nécessaire. Et dès lors, il y a à résoudre, dans l'organisation du travail, des questions d'utilité et d'urgence.

D'autre part, il est assez évident que — indépendamment des connaissances de psychologie abstraite, scientifique, qui sont indispensables à l'historien lorsqu'il fait de la synthèse —

1. Voir plus haut, not. pp. 121-126. — Au pragmatisme Eucken oppose l'*activisme*, et il voit le fondement de la connaissance dans le « mouvement de la vie ». *Les grands courants de la pensée cont.*, p. 72. Cf. du même, *L'histoire et la vie*, in *Rev. de Synth. hist.*, déc. 1907, t. XV, p. 249.

il lui faut ce qu'on appelle le sens psychologique, et qui se trouve être en même temps le sens historique : la curiosité de tout ce qui est humain, l'intelligente sympathie pour le divers, le changeant et le complexe de la vie. La nécessité d'une aptitude spéciale n'a rien d'incompatible avec la science la plus rigoureuse. Il n'est pas de science, au contraire, qui n'exige un tour d'esprit particulier, une certaine sorte de curiosité, d'attention, de mémoire, d'imagination, — des facultés innées ou acquises.

Ainsi de l'histoire intuitive quelque chose subsiste dans l'histoire-science. Mais ce n'est pas tout. Un problème se pose qu'il nous faut résoudre en terminant : si les progrès de l'histoire-science suppriment nécessairement tout autre mode de l'histoire, ou si l'histoire intuitive répondait à des besoins permanents, — en sorte que certains des éléments qu'elle enfermait puissent continuer à vivre de leur vie propre.

Il est incontestable que l'étude de l'histoire, que la lecture d'ouvrages historiques répond, pour un grand nombre de personnes, soit à une curiosité toute profane, soit à un besoin d'émotions, soit aux deux à la fois. Le même appétit esthétique qui veut qu'on s'intéresse aux faits divers de la vie courante, aux romans et aux drames des littérateurs, veut qu'on s'amuse du spectacle bariolé de l'histoire et qu'on puise volontiers aux intarissables sources d'émotions qu'offre le passé humain. La réalité n'est-elle pas singulièrement plus riche que l'imagination, et l'histoire n'agrandit-elle pas indéfiniment le domaine de la chronique et du reportage ? On ne saurait, au nom d'un principe quelconque, interdire à des lecteurs de chercher, à des auteurs de procurer un plaisir d'art, un plaisir de *jeu,* sous les espèces de l'histoire. Le succès des *Mémoires* s'explique surtout par des causes du genre de celles que nous analysons en ce moment. Une foule d'ouvrages narratifs ou anecdotiques n'ont pas d'autre raison d'être : par exemple, tant de publications relatives à la vie

intime ou à l'épopée de Napoléon, à plus forte forte raison tant d'autres qui relatent des épisodes, — scandaleux ou tragiques, — lesquels, pour être frappants, n'en sont pas moins dénués d'importance historique [1]. Fussent-ils fondés sur une étude complète et une critique judicieuse des sources, ces récits n'auraient aucun rapport avec la science; mais bien souvent, ils sont loin d'être irréprochables au point de vue de l'érudition. Il est presque inévitable que le souci de l'intérêt ou du pathétique rende le narrateur peu scrupuleux sur les documents, incline son esprit dans tel ou tel sens, et parfois l'entraîne à compléter par des vraisemblances les données de l'histoire.

Au fond, le roman historique, le roman voulu et avoué, est de qualité supérieure aux œuvres d'érudition suspecte qui ont exclusivement ou surtout un intérêt romanesque. Que l'art utilise et dépasse les données positives ; qu'il comble les lacunes de la connaissance par une sorte de divination, qu'il tente des synthèses concrètes où l'imagination brode, — mais sur un canevas solide; qu'il évoque le passé, avec ce qu'il a de présent, d'éternel, et avec ce qu'il a de définitivement passé; qu'il se serve de lui pour nous donner toutes les jouissances et aussi tous les enseignements que comporte le jeu esthétique : rien de mieux. L'art est l'art, et avec lui on sait à quoi s'en tenir. Villari a observé que le

1. *Les mystères de l'histoire, Le cabinet secret de l'histoire, Les morts mystérieuses du passé, Les indiscrétions de l'histoire, Les mœurs intimes du passé :* les titres de ce genre se multiplient. Les éditeurs nous disent que tels ouvrages sur la société élégante du XVIIIe siècle « joignent l'attrait du roman à tout l'intérêt de l'histoire », que tels autres sur *Napoléon adultère, Joséphine infidèle, Marie-Louise libertine, Le roi de Rome et les femmes*, sortent d'une « enquête patiente et minutieuse, pleine de surprises et d'imprévu, qui ne laisse aucune curiosité en suspens ». Nous ne portons pas de jugement sur ces œuvres : nous en signalons les tendances. Le public, que la science intéresserait peut-être, mais que la pure érudition rebute, se laisse attirer par les titres prometteurs et la réclame, et il est en train de se faire de l'histoire une idée singulière. — Cf. P. Caron, *Des conditions actuelles du travail d'histoire moderne en France*, in *Rev. de Synth. hist.*, déc. 1905, t. XI, p. 263.

roman historique disparut presque à l'époque où l'histoire se transforma sous l'influence d'Augustin Thierry, — de celui qui regardait Walter Scott comme « le plus grand maître qu'il y ait eu en fait de divination historique [1] ». Maintenant que la plupart des historiens conçoivent tout autrement leur tâche, les Walter Scott peuvent renaître ; et il semble bien qu'un mouvement, depuis quelques années, se soit dessiné dans le sens du roman historique.

D'autre part, on ne saurait nier que l'histoire réponde à des besoins profonds et immédiats, — distincts et de la curiosité esthétique et de la curiosité proprement scientifique. Elle satisfait, à l'origine, une sorte d'instinct vital, qui est commun aux peuples et aux individus et qui tend, pour ainsi dire, à enraciner et à perpétuer leur être moral. Il n'est guère d'homme qui ne se plaise à remonter dans les annales de sa famille, qui ne se préoccupe d'assurer à sa mémoire des survivances plus ou moins lointaines. La piété à l'égard des ancêtres, le désir de la gloire, toutes sortes de sentiments se rattachent en partie à ce besoin profond d'où naît l'histoire. Et l'homme éprouve un autre besoin du même genre, celui de relier son coin de terre à l'étendue qui l'environne; de là, pour l'espace, quelque chose d'analogue à ce qu'est l'histoire pour le temps: ce sont les récits de voyages. Il n'est pas nécessaire qu'ils soient écrits par un artiste pour trouver des lecteurs avides d'échapper à l'étroit horizon de leur vie. — Mais la lecture des *voyages* a son utilité pratique: elle aide à voyager; et de même l'étude du passé a des avantages franchement utilitaires : elle aide à vivre. On ne s'y reconnaîtrait pas dans l'existence, on ne comprendrait rien

1. *L'histoire est-elle une science?* in *Rev. de Synth. hist.*, oct. 1901, t. III, pp. 136-138. — De 1815 à 1830, l'histoire « a été pour tous, ceux qui l'écrivaient, ceux qui la lisaient, une manière de vivre plus complètement, plus bruyamment, de vivre beaucoup d'autres vies ». C. Jullian, art. cit. sur *Aug. Thierry...*, in *Rev. de Synth. hist.*, oct. 1906, t. XIII, p. 136.

aux événements, à plus forte raison on serait incapable d'y jouer un rôle utile, d'y prendre une part dirigeante, si l'on ne savait relier et comparer le présent au passé. Ce n'est que par l'histoire qu'on est vraiment l'homme de sa génération, le citoyen de son pays, un membre de l'humanité.

Or, cette description du passé, cette reconstitution empirique de la réalité évanouie, qui est nécessaire tant que la science n'est pas faite, il semble bien qu'une fois la science définitivement constituée, elle ne sera pas devenue inutile. De même que la description de la terre gardera toujours son intérêt en face de la géographie scientifique, il y a lieu de maintenir ce mode de l'histoire, traditionaliste et éducatif, qui est fondé sur un instinct profond de la nature humaine et sur des nécessités pratiques[1].

Le terme, assez vague, d'histoire générale est parfois employé dans le sens d'étude philosophique, synthétique, qui traite les problèmes généraux de l'histoire ; mais souvent aussi on entend par ce mot une étude compréhensive de la vie des peuples, et surtout « l'histoire des peuples entrés dans la civilisation occidentale[2] ». Ce second sens est préférable ; et c'est dans ce sens-là qu'on enseigne l'histoire générale aux degrés primaire et secondaire des études. Si et dans quelle mesure cette histoire générale doit être enseignée encore à l'Université, c'est un problème qui a été agité[3], mais que nous n'avons pas à traiter ici : il semble bien, cependant, que l'histoire empirique soit la base même du travail scientifique en histoire, comme la connaissance concrète

1. C'est cette histoire que préconise M. Seignobos. « L'histoire a surtout une valeur pédagogique » ; « si on lui demande de trouver des formules générales en dégageant les successions constantes de phénomènes, l'histoire perd à peu près toute sa valeur éducative, elle ne vaut plus la peine d'être faite ». *Bull.* de la Soc. fr. de Phil., juillet 1907, p. 273. Cf. *L'Histoire dans l'ens. sec.*, Introduction du cours Seignobos, 1906.

2. Seignobos, *La méth. hist. appliquée aux sciences soc.* (1901), p. 160.

3. Voir, sur l'ens. sup. de l'histoire, l'enquête de la *Rev. de Synth. hist.*, 1904-1905. Cf. F. Lot, *De la situation faite à l'ens. sup. en France* (*Cahiers de la Quinzaine*, 1906), chap. VII.

de la nature conditionne la pratique des sciences naturelles. Ainsi, les *Manuels*, les *Histoires générales*, ces ouvrages de vulgarisation qui recueillent les résultats de l'érudition, qui exposent la suite des événements sans discussion critique ni préoccupation proprement scientifique, qui présentent la matière complexe de l'histoire de façon à former l'homme, ou même l'homme de tel pays, sont absolument légitimes. Il faut, du reste, bien distinguer un ouvrage patriotique, ou un ouvrage moral basé sur l'histoire, d'un ouvrage d'histoire générale destiné, sans parti pris tendancieux, à communiquer l'expérience de la vie nationale et historique et à rendre l'homme plus humain[1].

On peut se demander si dans l'enseignement secondaire l'histoire générale doit être transmise sans que les élèves se doutent, d'une part des difficultés qu'il y a à établir les faits, des méthodes et des règles qui président à l'érudition, d'autre part de l'intérêt qu'il y a à expliquer les faits, des problèmes qui se posent dans la synthèse. Dans tous les cas, la technique de l'érudition et les recherches de la synthèse relèvent essentiellement de l'enseignement supérieur.

Rien n'est plus nécessaire que de nettement opposer aux formes esthétique et pratique ou pédagogique de l'histoire la forme scientifique, et par conséquent de bien déterminer le travail de la synthèse en histoire. — Nous savons que divers historiens et théoriciens — surtout allemands — conçoivent plus ou moins vaguement des recherches sociologiques, analogues aux études naturelles (*naturwissenschaftlich*), qui n'auraient rien à voir avec l'histoire, et font de l'histoire une science *sui generis*, amalgame de préoccupations

1. L'histoire, en Allemagne, figure à tort, non parmi les *Unterrichtsstoffe*, mais parmi les *Gesinnungsstoffe*. — Voir, dans le *Rev. de Synth. hist.*, nos notes sur les enseignements primaire et secondaire de l'histoire, août et oct. 1905, t. XI, pp. 112, 243, juin et août 1906, t. XII, p, 341, t. XIII, p. 107.

hétérogènes. Contre une telle conception, il convient de protester énergiquement. Que l'histoire-science ait sa méthode propre, son originalité dans l'ensemble des disciplines scientifiques, cela doit être et n'a rien de surprenant. On est revenu de l'erreur qui faisait calquer les sciences les unes sur les autres et subordonnait les sciences naissantes aux sciences adultes. Chaque science a son individualité ; mais il y a des conditions en dehors desquelles on ne saurait rencontrer de science. C'est commettre une faute égale, soit de donner le nom de science à quelque chose qui n'en porte à aucun degré le caractère, soit de réserver ce nom aux éléments de l'histoire qui présentent de la ressemblance avec les sciences de la nature.

Ce que nous avons tenté dans ce livre, c'est de préciser, en ce qui concerne l'histoire, la théorie de la science. Nous avons distingué deux degrés de la synthèse. Même au premier degré, la synthèse qui tend à la science se présente tout autrement que dans les ouvrages de vulgarisation esthétique ou pratique. La synthèse érudite est soumise à ces conditions, que toute affirmation y soit accompagnée de preuves, que toute ignorance y soit avouée, que tout doute y soit formulé, que toute hypothèse y soit énoncée comme hypothèse. Il y a place, en effet, même dans le travail d'érudition, pour l'hypothèse, dès lors que, fondée sur un certain nombre de faits ou de documents, elle se donne pour ce qu'elle est et appelle la vérification. Plus la synthèse érudite a d'ampleur, plus elle a un caractère provisoire ; plus aussi elle doit afficher ce caractère en multipliant les points d'interrogation. Il faut se garder ici de la divination : qu'on la laisse à l'art. On peut souhaiter que les synthèses pratiques, pédagogiques, se rapprochent de plus en plus de la synthèse érudite, — et c'est ce qui se produit naturellement, — mais il y a des précautions que, en raison de leur forme et de leurs fins, elles ne pourront jamais observer pleinement. Pour la continuité du récit, elles comportent des vraisem-

blances, des demi-vérités : rien, dans la science, ne saurait autoriser à dire ce qu'on ne sait pas exactement, ou du moins à provoquer la moindre illusion sur la certitude acquise, à laisser le moindre doute. On aurait tort de croire que les demi-vérités valent mieux que des lacunes : elles sont très dangereuses, au contraire, parce que, couvertes de l'autorité de la chose imprimée, quelquefois du renom de l'auteur, elles s'imposent comme vérités entières et deviennent difficiles à déloger. En science physique ou biologique, l'erreur, la demi-vérité subissent le démenti de l'expérience et n'y peuvent résister. En histoire, le démenti est moins infaillible et moins impérieux.

Les vastes synthèses érudites, bien distinctes des œuvres de vulgarisation, ne sont réalisables qu'en collaboration, par le concours d'un grand nombre de spécialistes. Et comme, dans un exposé continu, les sutures artificielles, les indications pour la symétrie paraissent inévitables, les recueils systématiques de monographies, les dictionnaires, les manuels méthodiques — tels que l'Allemagne en a tant produits — sont les vrais monuments de l'érudition.

Il est bien évident que la synthèse érudite, quelque forme qu'elle adopte, implique des cadres, une classification des faits qu'elle enregistre. Mais cette classification commence par être empirique. Le langage même et la vie pratique — nous l'avons déjà remarqué — reposent sur des comparaisons, entraînent des classifications provisoires. Grouper les faits d'après des affinités apparentes, sans idée préconçue sur leurs rapports intimes, sur leurs dépendances scientifiques, et les proposer ainsi à la science pour qu'elle exerce son contrôle, dissolve les groupements factices, resserre les groupements légitimes, approfondisse et rectifie l'interprétation spontanée, — telle est la tâche préparatoire et limitée de l'érudition, jusqu'à ce que, précisément, la science, réagissant sur elle, la pénètre et la règle.

Tandis qu'avec les groupes de faits recueillis par la synthèse

du premier degré, l'histoire intuitive, sous ses diverses formes, cherche, plus ou moins prudemment, à *reproduire* la vie, l'histoire-science cherche à l'*expliquer*. Que la synthèse proprement scientifique soit possible, tandis que se poursuit l'effort patient, progressif et infini de la synthèse érudite, c'est ce que nous croyons avoir prouvé, c'est ce que nous désirions surtout prouver dans ce livre. Nous croyons avoir, sommairement, indiqué comment s'articule la science des faits humains du passé, — une science qui, ainsi conçue, donnera mieux que la prévision : le pouvoir.

Et peut-être voit-on maintenant de quelles façons diverses il est possible de travailler, de travailler efficacement à la synthèse.

C'est travailler à la synthèse que de faire l'histoire des conceptions de l'histoire, que de chercher à dégager, de ce long et multiple effort, les résultats acquis et les hypothèses vivaces.

C'est travailler à la synthèse que d'étudier, à l'aide des faits mais théoriquement, *in abstracto*, le rôle de tel ordre de causes, de tel élément explicatif, des divers éléments explicatifs.

C'est travailler à la synthèse, ou plutôt c'est faire de la synthèse historique [1] que de s'attacher à telle partie de l'histoire concrète, non pas purement et simplement pour en exposer les faits dans leur variété et leur succession, mais pour y contrôler la valeur des hypothèses, pour y préciser le rôle des éléments explicatifs.

Ce serait enfin travailler à la synthèse, ou plutôt ce serait faire *la synthèse de l'histoire* que d'étudier et de préciser le rôle des divers éléments explicatifs dans l'ensemble du passé humain. L'erreur de la philosophie de l'histoire a été d'improviser une telle œuvre alors que, pour l'accomplir, ni les

1. Rien n'est plus important que de distinguer la théorie de la synthèse en histoire et la synthèse effective de l'histoire.

faits n'étaient rassemblés et éprouvés en nombre suffisant, ni les idées directrices n'étaient mûres. Cette synthèse totale, — l'Histoire universelle, la *Weltgeschichte,* — qui pour la satisfaction de l'esprit et pour l'intelligence de la destinée humaine serait d'un prix infini, qui, tout en demandant une unité de pensée, dépasse des forces individuelles, est-elle réalisable, et comment ? L'est-elle dans l'état présent de l'érudition ? Ce sont des questions qu'il suffira pour le moment de poser. Nous remettons à plus tard pour les résoudre.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS ET GROUPEMENTS SCIENTIFIQUES CITÉS

Nota. — Les caractères gras indiquent les passages principaux ; les petits chiffres renvoient aux notes.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

TABLE SOMMAIRE

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.